

COLLECTION ABRÉGÉE

DES

VOYAGES

ANCIENS ET MODERNES

AUTOUR DU MONDE.


Biblioteca Nazionale V. E. III
NAPOLI

Tom. 2.

FRONTISPICE.



Mort de Magellan, *le 27 avril 1521, dans une des Isles Phillippines.*

COLLECTION ABRÉGÉE

DES

VOYAGES

ANCIENS ET MODERNES

AUTOUR DU MONDE;

Avec des extraits des autres Voyageurs les plus célèbres et les plus récens; contenant des détails exacts sur les mœurs, les usages et les productions les plus remarquables des différens peuples de la terre, enrichie de cartes, figures et des portraits des principaux Navigateurs.

RÉDIGÉE PAR F. B******L.

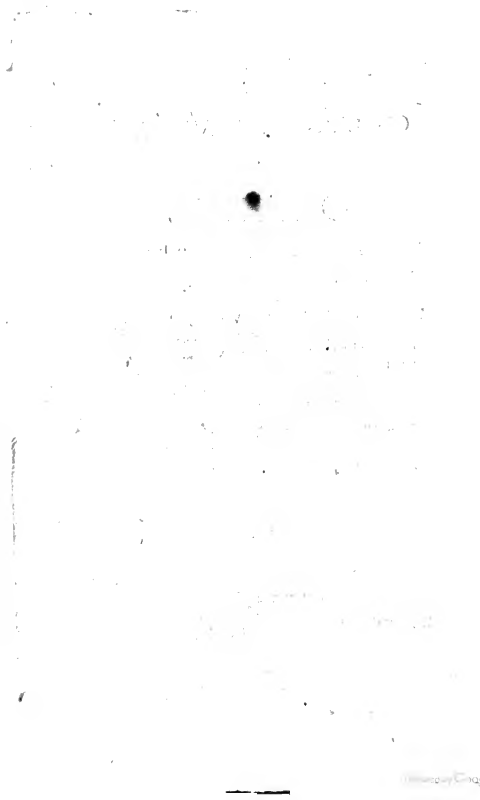
TOME SECOND.



PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE Fr. DUFART Père.

1808.



COLLECTION ABRÉGÉE

DES

VOYAGES

ANCIENS ET MODERNES.

VOYAGE

DE

FERNANDO DE MAGELHAENS OU MAGELLAN.

Ce gentilhomme portugais avoit servi dans les Indes sous François d'Albuquerque, et dans les Moluques, avec son parent Serrano, qui les avoit découvertes, et y commandoit au nom du Portugal. Ses connoissances et ses services sembloient lui promettre, de son roi Emmanuel, des faveurs qu'il ne put obtenir. Les Moluques étoient alors un grand objet de contestation entre l'Espagne et le Portugal : étoient-elles au-delà ou en-deçà de la ligne de démarcation fixée ridiculement par le pape? Les Espagnols soutenoient ce dernier avis, les Portugais le premier. Ma-

gellan, mécontent de son roi, fit offrir à l'empereur Charles-Quint de décider la question en faveur de l'Espagne, en se rendant lui-même aux Moluques par l'Amérique. Il ne demandoit que la protection du prince, et faisoit le voyage à ses frais. Sa proposition étonna : on ne connoissoit aucune communication de la mer du Nord à celle du Sud. Mais Magellan avoit observé que les côtes de l'Amérique déclinoient vers le couchant en s'avançant au midi, comme celles de l'Afrique déclinoient vers le levant, en s'approchant du Cap de Bonne-Espérance ; il jugeoit que les deux continens se terminoient également par un cap baigné par une mer ouverte ; telles sont aussi les presqu'îles de l'Asie. On dit que l'autorité de l'astrologue Faleiro contribua encore, avec ces raisons, à entraîner le conseil d'Espagne. Flatté des espérances qu'on lui donnoit, Charles-Quint fit équiper cinq caravelles, dont il donna le commandement à Magellan. Il devoit chercher le passage soupçonné, ou du moins chercher la terre qui, s'étendant au midi de l'Afrique et de l'Amérique, s'opposoit à la communication des mers.

Il partit de Séville le 10 août 1519, et se rendit d'abord à l'île Ténériffe, puis il vit le

Cap-Verd et les monts de Sierra-Leona ; il traversa la mer Atlantique et suivit les côtes du Brésil. Là, il passa la ligne le 13 décembre, descendit vers Rio Janeiro, et y trouva, pour rafraîchissemens, des cannes de sucre, des racines appelées patates, longues comme des navets, ayant le goût de la châtaigne, et la chair d'un animal, nommé *anta*, assez semblable à la vache. Le pays lui parut fertile ; ses habitans deviennent fort vieux ; ils sont sans culte ; ils n'ont point d'habits, et habitent dans de longues cabanes, que dans leur langue ils nomment *boi*. Ils couchent dans de grands filets suspendus, sous lesquels on fait du feu pendant l'hiver. Leurs canots sont d'une seule pièce de bois, creusée avec une pierre aiguë, et quelques-uns sont assez grands pour contenir trente ou quarante hommes ; ils les font avancer avec des rames semblables à des pelles à four. Leur teint est olivâtre ; ils sont agiles et bien faits ; ils mangent leurs ennemis. On dit qu'ils en ont pris l'habitude, par l'exemple que leur donna une vieille femme qui, désespérée de la mort de son fils, se jeta, comme un chien enragé, sur son meurtrier, et lui mangea l'épaule. Hommes et femmes se peignent le corps d'une manière bizarre : ils se brûlent tout le poil

de leur corps, et les deux sexes n'ont pas même de ceinture qui cache les parties naturelles.

Plusieurs se font cependant des vêtemens de plumes de perroquet, ornés, par derrière, d'une longue queue: ils se trouent le visage en deux ou trois endroits, où ils passent des morceaux de pierre de la longueur du doigt; leur pain, fait de moëlle d'arbre, est mauvais, quoique blanc. Le pays produit des oiseaux à longs becs en forme de cuiller, et qui sont sans langue; de jolis petits singes que les hommes mangent, et de beaux perroquets, dont ils donnoient une dixaine pour un miroir. Ils cédoient volontiers leurs filles, mais pour aucun prix ils n'abandonnoient pas leurs femmes: ces femmes sont fidèles, et ne souffrent le commerce de leurs maris que dans l'obscurité; elles portent leurs enfans derrière le dos dans un filet de coton.

Magellan resta deux mois sur cette côte, dont les habitans lui parurent d'un naturel fort doux. Ils s'imaginèrent que les Espagnols étoient des êtres descendus du ciel, et la pluie, qui vint avec eux, et dont le pays aride avoit besoin, les confirma dans cette opinion.

Il parvint au 35e degré de latit. australe;

et découvrit le Cap de Sainte-Marie, près duquel il crut aussi avoir découvert le détroit qu'il cherchoit; mais ce n'étoit que l'embouchure de Rio de la Plata, qui lui parut large de dix-sept lieues. Le pays produit des pierres précieuses; les hommes y sont antropophages. On y crut voir un homme d'une taille gigantesque, qui s'enfuit en poussant des cris aussi forts que le beuglement d'un taureau : dix Espagnols le poursuivirent, sans pouvoir le joindre.

En suivant les côtes, il découvrit une baie où la mer lui parut sans fond, et il la nomma Saint-Matthias, qui étoit le saint du jour : plus loin, il vit deux îles remplies de loups marins et de pingoins, que l'historien de ce voyage appelle des oies; il y en avoit un si grand nombre, qu'il n'auroit pas fallu plus d'une heure pour en charger les cinq vaisseaux. Ces oiseaux vivent de poisson, et ne savent pas voler; leur plumage est noir, leur bec ressemble à celui du corbeau; ils sont si gras que, pour les manger, il falloit les écorcher.

Les loups marins sont de la taille d'un veau : ils sont de diverses couleurs, et ont la tête dorée; leurs oreilles sont courtes et rondes, leurs dents longues et leurs pieds garnis

d'ongles assez semblables à ceux de l'homme. Les Espagnols donnèrent à ces îles le nom des oiseaux qu'on y voit en si grand nombre. Les chasseurs qu'on y envoya furent exposés à mourir de froid et à être dévorés par les loups marins.

L'hiver força Magellan de séjourner dans un port, sous le 149e degré et le 30e de latit. (c'est le port St.-Julien). Il y demeura deux mois, sans y voir d'habitans; mais enfin les Espagnols virent un géant qui s'approcha d'eux en dansant, en chantant et jetant de la poussière sur sa tête. Il vint à eux dans une petite île, marqua beaucoup de surprise, et montroit du doigt le ciel, comme pour faire entendre que c'étoit de là que ces hommes nouveaux venoient. Sa taille étoit du double plus haute que celle des Espagnols; dispos, agile; il avoit le visage long, le tour des yeux peint en jaune, et une figure de cœur sur les deux joues. Ses cheveux étoient peints en blanc. Une peau d'animal, bien cousue, lui servoit de vêtement. Par la peau, on jugea que l'animal avoit la tête et les oreilles d'un mulet, le cou et le corps d'un chameau, et la queue d'un cheval. Le sauvage avoit les pieds passés dans le bout de la peau comme dans une pantoufle, et paroissoit d'abord

n'avoir que des pattes de quadrupède; ce qui lui fit donner le nom de *Patagon* par Magellan; il portoit un arc, gros et court à cordes de nerf, un paquet de flèches, longues d'une canne, empennées, armées d'une pierre aiguë. On lui donna à manger et à boire; on lui présenta un miroir, il fut si étonné d'y voir sa figure, qu'il recula avec une sorte d'effroi. On lui fit présent de ce miroir, d'un peigne, de quelques sonnettes et chapelets de verre. Ses compagnons n'étoient pas éloignés; en le voyant revenir, ils se dépouillèrent, se mirent à danser et à chanter, montrèrent le ciel, et offrirent à quatre Espagnols qui l'avoient suivi, d'une poudre blanche dont ils se nourrissoient. Ceux-ci ne paroissoient pas si grands que le premier; ils n'avoient que sept pieds de haut. Quand on leur eut fait signe de venir sur les vaisseaux, ils renvoyèrent leurs femmes, ne prirent que leurs arcs, et se mirent en marche. Ils étoient plus noirs que la température de ces lieux ne sembloit l'annoncer. Ils avoient quatre animaux apprivoisés dont ils se servent à la chasse, comme d'appeaux pour en prendre d'autres. Trois d'entr'eux montèrent sur les vaisseaux, et parurent desirer que les Espagnols vinssent plus avant dans le pays.

Magellan y envoya sept hommes bien armés, qui s'avancèrent avec eux, dans un espace de sept milles, jusqu'à un bois, où ils trouvèrent deux cabanes, dans l'une desquelles habitoient cinq hommes, et dans l'autre, treize femmes ou enfans. On tua une espèce d'âne sauvage, qui servit à un repas commun. La neige, le vent ne permettoient pas aux Espagnols de coucher à l'air; la défiance s'opposoit à ce qu'ils couchassent dans la cabane. Ils se couchèrent autour de leur feu, en laissant une sentinelle pour veiller à la sûreté commune; les Patagons ronfloient auprès d'eux. Le lendemain, on voulut les conduire aux vaisseaux, et les Espagnols employoient même la violence pour les y déterminer: alors les Patagons se retirèrent dans la cabane de leurs femmes. On crut que c'étoit pour tenir conseil; mais on les vit sortir bientôt après l'arc et la flèche à la main, le visage peint d'une manière affreuse, entortillés de la tête aux pieds de peaux qui les faisoient paroître plus grands encore. A leur vue, les Espagnols lâchèrent une arquebuse; le feu, le bruit les remplirent d'épouvante; ils demandèrent la paix, et convinrent d'envoyer trois des leurs au vaisseau. Deux de ceux-ci, feignant de poursuivre un âne

sauvage, s'échappèrent, et on étoit loin d'espérer les atteindre; le troisième vint sur le vaisseau, mais il refusa de manger, et mourut en peu de jours.

Une autre fois, six de ces sauvages firent signe du bord qu'ils vouloient venir sur les vaisseaux; on leur envoya l'esquif, et ils montèrent sur la capitane, où Magellan leur donna une chaudière de bouillie, qu'ils mangèrent : le plus petit d'entr'eux surpassoit en stature le plus grand des Espagnols. Après s'être rassasiés, ils voulurent se rendre à terre, et on les y conduisit.

L'un d'eux, plus grand que les autres, vint un jour sur le rivage, en dansant et chantant, et monta sur un des vaisseaux; il paroissoit traitable; quelques visites le mirent en état de prononcer distinctement, quoique d'une voix rauque, quelques mots latins et espagnols; il paroissoit avoir envie de se faire chrétien. On le nomma *Jean le Géant*. Un jour il vit un rat qu'on vouloit jeter à la mer, il le prit et le mangea : tous ceux qu'on put prendre, il les mangea de même. Il apportoit d'autres animaux aux Espagnols; ceux-ci lui donnèrent de la toile, une chemise, un bonnet, un peigne, un miroir : peu après on ne le revit plus; peut-être que les autres

Patagons furent irrités du commerce qu'il avoit avec des étrangers, ou jaloux des présens qu'il en recevoit. Quinze jours après, quatre de ces Patagons vinrent sur les vaisseaux. Magellan desiroit avoir des hommes de cette espèce pour les mener en Europe; il remarqua deux d'entr'eux qui lui parurent jeunes et bien faits; il leur remplit les mains de toute sorte de présens, couteaux, ciseaux, chapelets, etc., puis il leur fit attacher des fers aux pieds, comme s'il eût voulu les leur donner, et qu'il ne sut où les mettre, puisqu'ils avoient les mains embarrassées: ils étoient joyeux de ce qu'on leur donnoit du fer; mais se voyant pris, ils mugirent comme des taureaux, en invoquant *Vetebos.* On les mit dans deux vaisseaux différens: les deux autres furent mis à terre, et s'enfuirent avec rapidité, mais en lançant des flèches, dont l'une tua un Espagnol.

Ils surprirent, quelques jours après, une troupe de Castillans, qui n'avoient avec eux qu'une arquebuse, et leur lancèrent des flèches, qui tuèrent encore un des leurs: ceux-ci réussirent à les repousser jusques dans le recoin d'une vallée qu'ils habitoient. Ils avoient autour du corps une ceinture de cuir, où pendoient trois paquets de flèches, et

autour de la tête un autre cordon qui soutenoit encore des faisceaux de flèches.

Ces peuples n'ont point de demeures fixes; ils font des cabanes de peaux, qu'ils transportent d'un lieu à un autre: ils vivent de chair crue ou moitié grillée, et d'une racine qu'ils nomment *capas :* leurs cheveux sont coupés en rond comme ceux des moines; leur tête est liée d'une corde de coton, dans laquelle ils passent leurs flèches. Quand ils se sentent l'estomac trop chargé, ils s'enfoncent une flèche dans la gorge et vomissent une bile verte mêlée avec du sang. Si le sang les incommode, ils se font une large entaille. Lorsque l'un d'eux meurt, ils croient que des diables, ornés de longues cornes et de cheveux qui pendent jusqu'à terre, jetant du feu par la bouche et le derrière, viennent danser et chanter autour du cadavre; le plus grand se réjouit et rit des mouvemens des autres : celui-ci se nomme *Setebos*, et les autres *Cheleule.*

On trouve dans ce pays des chèvres plus longues que les nôtres, de petites huîtres d'un goût désagréable, des autruches, des renards et des lapins plus petits que ceux d'Europe. Magellan en prit possession au

nom du roi d'Espagne, et fit élever une croix au sommet d'une montagne.

Le long séjour qu'il fit dans ce port diminua ses provisions, et il se vit forcé de restreindre leur distribution au pur nécessaire. On avoit cru y trouver le détroit, et on reconnut qu'il n'y avoit qu'un cul-de-sac rempli de sèches et de bas-fonds. On désespéra du succès, et la mutinerie se mit dans l'équipage : on disoit que ce passage étoit une chimère, qu'il falloit être fou pour lutter contre le ciel et la terre ; que le roi n'avoit pas commandé l'impossible ; qu'après avoir autant approché du pôle austral, il étoit tems de songer au retour, qu'au-delà on ne pouvoit attendre qu'une mort certaine dans une mer terrible et des climats affreux. Magellan leur disoit : « J'ai des ordres, il faut les exé-
» cuter. Des Castillans croiront-ils avoir
» assez fait en parvenant à des lieux aussi
» voisins du pôle que les Portugais ont visité ?
» J'ai diminué la distribution des vivres ;
» mais c'est par précaution, plus que par
» disette, et nous avons devant nous un pays
» où l'on trouve du bois, de l'eau douce,
» des poissons, du gibier ». Il essaya de leur rendre l'espérance et crut y avoir réussi ;

mais bientôt après il apprit que ses principaux officiers avoient conspiré de lui ôter la vie, pour retourner ensuite en Espagne. Leur trame fut découverte et prouvée; trois d'entr'eux, Louis de Mendoce, Antoine Cocco, Gaspard Casade, périrent d'une mort cruelle; Jean de Carthagène, évêque de Burga, et son cousin, furent abandonnés sur la côte des Patagons, avec un aumônier son complice.

Pour calmer les murmures, il se relâcha sur l'étroite distribution des vivres, et pour éviter l'oisiveté, source des désordres et des complots, il leva l'ancre, et sortit du port Saint-Julien le 24 août 1520.

Le 14 septembre, il découvrit une rivière, qu'il nomma *Sainte-Croix*. Le 11 octobre, il vit, à 10 heures 8 minutes, une éclipse de soleil bien singulière; le disque du soleil ne fut point effacé; mais quoique le ciel fût pur et serein, le disque de cet astre devint en un instant d'un rouge obscur, semblable à celui qu'il présente à l'œil, lorsqu'on le regarde au travers d'une fumée épaisse.

Dans une nouvelle rivière où l'on séjourna, Magellan crut encore reconnoître un détroit. Une carte faite par Martin de Bohême, et qu'il avoit vue dans la chambre du trésor du

roi de Portugal, lui donnoit cette idée. Ce géographe y avoit dessiné un détroit, soit qu'on le soupçonnât, ou qu'il voulût tracer le cours d'une rivière: la terre paroît de là s'avancer en cap et tourner vers le midi, et cette direction fortifia son espérance. Il envoya un de ses vaisseaux à la découverte, mais un coup de vent le jeta sur la côte, et il s'y brisa; on ne put sauver que l'équipage et la charge du vaisseau: l'équipage, consistant en trente-sept hommes, périssoit de froid et de faim sur un rocher inaccessible, si Magellan n'eût eu l'attention de le recueillir. Les 4 vaisseaux entrèrent dans la rivière, qui ne parut plus alors un détroit. Tant d'événemens fâcheux et d'espérances détruites, renouvelèrent les murmures, et surtout quand on fut assuré que la côte faisoit face au levant. Magellan étoit Portugais, c'en étoit assez pour justifier les soupçons, les accusations les plus atroces; son voyage n'étoit qu'un prétexte pour les perdre. Un des capitaines donna publiquement l'ordre de mettre à la voile pour retourner en Europe. Magellan, outré de colère, saute sur son bord, et tue de sa main le capitaine et les plus mutins de sa troupe, avant qu'ils fussent

revenus de leur surprise. Cette expédition arrêta la révolte ; on remit à la voile.

La mer paroissoit couverte de grosses baleines ; la terre, quoiqu'elle fît face au levant, tournoit cependant au midi : ces observations firent renaître l'espérance. Enfin, le jour de Sainte-Ursule on doubla un cap, auquel on donna le nom de *Cap-Vierge*, puis on vit la mer s'enfoncer entre deux terres, entre deux rivages resserrés, dont l'un faisoit face au midi, l'autre au nord. Toute l'escadre entra dans cette embouchure, qui s'avançoit au couchant, sur une largeur qui varioit de deux à dix milles. On rencontra bientôt divers canaux. Magellan envoya trois de ses vaisseaux à la découverte.

On étoit alors au delà du 52e deg. de latit. ; les nuits n'étoient que de cinq heures. Il avoit projeté de monter jusqu'au 75e degré, si le détroit où il se trouvoit étoit sans issue. Des trois vaisseaux, l'un fut repoussé par les courans dans la mer du Nord. Les Espagnols qui en formoient l'équipage se saisirent du capitaine Alvar Mechiste, neveu de Magellan, le mirent aux fers, et après lui avoir fait signer que ce détroit prétendu étoit une fable inventée par son oncle pour faire périr les Espagnols, ils reprirent le chemin d'Europe,

avec un des Patagons, qui périt peu de tems après.

Le second des trois vaisseaux envoyés à la découverte, ne trouva qu'une mer basse, semée d'écueils et de roches escarpées. Le troisième, plus heureux, rencontra d'abord une belle rivière remplie de sardines; puis s'avançant plus loin, il trouva toujours la mer profonde sans découvrir d'issue; mais les courans rapides qui s'opposoient à sa course, donnèrent l'espérance d'en trouver une; car sans doute ils venoient d'une haute mer, et son capitaine envoya la chaloupe plus avant: elle découvrit en effet un cap qui s'avançoit dans un nouvel Océan. Il revint faire le détail de ses découvertes à Magellan.

A l'ouie de ces nouvelles, des cris d'alégresse se répandirent par tout l'équipage; plusieurs en pleuroient de joie. Magellan donna au cap qu'on venoit de découvrir le nom de *Cap-Desiré*. Tous donnèrent au détroit le nom de leur chef. On dit que les habitans du pays le nomment *Kaika*. Ils firent voile, ayant à leur droite le continent des Patagons, et à leur gauche la Terre de Feu, qu'ils nommèrent ainsi de la multitude de feux qu'on voyoit sur ses côtes: le bruit des courans leur fit croire que cette terre n'étoit

n'étoit qu'un amas d'îles séparées par des canaux peu larges.

Tout le détroit leur parut avoir cent lieues de long. On y trouva en abondance du bois, de l'eau douce, une belle verdure, des dorades, des albicores, des bonites, des poissons volans appelés *colondiens*, excellens à manger. Mais le pays étoit si froid, si rude, si peu cultivé, que dans l'impatience de voir le nouvel Océan, la petite flotte ne s'y arrêta pas.

On fit cependant une descente à une lieue du débouquement du détroit; on n'y trouva qu'une mauvaise cabane et plus de deux cents sépulcres. On conjectura que les sauvages y venoient inhumer leurs morts près du rivage, et qu'ils avoient leurs habitations plus loin, dans l'intérieur des terres. Le grand nombre de squelettes de baleines, jetés sur les côtes, donna lieu de penser que la mer étoit fort orageuse dans ce détroit. Les côtes en sont, dans un espace de cinquante lieues, remplies de baies commodes et des plus agréables qu'on puisse voir: plus loin sont des montagnes toujours couvertes de neiges: on y voit de belles forêts; les arbres y sont hauts, et leur bois brûlé répandoit une odeur agréable qui ranimoit les esprits abattus.

Ce fut le 28 novembre qu'ils aperçurent cet Océan si desiré, dont le calme et la beauté leur parut lui mériter le nom d'*Océan Pacifique*. Ils n'avoient resté que vingt-deux jours dans le détroit (1). A la vue de la nouvelle mer, plusieurs des pilotes pensoient que, puisqu'on avoit découvert le passage, il falloit s'en retourner en Espagne, et revenir avec une flotte nouvelle et pourvue de provisions fraîches. Mais Magellan rejeta bien loin cet avis, et voulut poursuivre sa route. Il fit cingler au nord-ouest, trouva toujours une belle mer que n'agitoit point la tempête, et où des vents contraires n'arrêtèrent point sa course : il faisoit chaque jour soixante à soixante et dix lieues.

Mais quand il sortit du détroit, ses provisions étoient bien diminuées, et déjà elles se corrompoient : aussi, malgré les vents favorables, la misère de l'équipage devint-elle bientôt extrême. Ils avoient épuisé leur biscuit, et se nourrirent ensuite de la poussière qu'il avoit laissée dans le lieu où il étoit déposé ; ils prenoient des vers à poignée

(1) Cependant ils avoient découvert le Cap des Vierges le 21 octobre ; si c'est de-là qu'on compte l'entrée du détroit ; il y resta 37 jours.

avec elle, et encore l'urine des souris dont elle avoit été imbibée, exhaloit une odeur insupportable. L'eau qu'ils buvoient étoit corrompue et d'une couleur jaune; on faisoit tremper dans la mer des vieilles peaux durcies par le soleil, la pluie et le vent, et qui avoient servi d'enveloppes aux cordages, puis après les avoir ramollies pendant quatre ou cinq jours, on les coupoit en quartiers, on les mettoit dans la marmite, et on les mangeoit. Les souris se vendoient demi-ducat la pièce, elles devinrent même assez rares pour valoir un ducat. Plusieurs des matelots avoient les gencives si gonflées, qu'elles retomboient sur les dents, et ils ne pouvoient manger. Quinze d'entr'eux en moururent, et parmi eux étoit le Patagon. Les Espagnols avoient appris plusieurs mots de sa langue, qui est fort gutturale: avant sa mort il se fit chrétien; on le baptisa, et il fut nommé *Paul*.

Ils coururent pendant trois mois et vingt jours sur cet Océan immense, sans voir de terre que deux petites îles dé[illegible]tes, l'une, sous le 15e degré de latitude méridionale, l'autre, sous le 9e degré. Ils mouroient de faim, de soif et de scorbut, et ils n'y trouvèrent que des arbres sans fruits et quel-

ques oiseaux, mais point de quadrupèdes; point d'habitans. Dans la douleur de n'y pas trouver les secours qu'ils en avoient espéré, ils les appelèrent, *Desventuradas*, *les Infortunées;* ils passèrent la ligne, et le 6 mars 1521, sous le 166e degré de longitude, ils découvrirent trois îles, qu'on leur dit s'appeler *Juvaguana*, *Acaca*, *Setana*, et Magellan descendit sur la première, qui est la plus grande (c'est Guam ou Guaham); mais il ne le fit pas sans peine : car les habitans accoururent dans leurs canots, entourèrent les vaisseaux, dérobèrent tout ce qu'ils purent attraper, même les clous fichés dans le vaisseau : ils vouloient abattre les voiles et conduire les navires sur le rivage. Repoussés dans leurs canots, ils lancèrent sur les Espagnols une grêle de pierres et de bâtons. Magellan irrité, descendit sur l'île avec quarante hommes, brûla un grand nombre de canots et une cinquantaine de cabanes, leur tua sept hommes, et ramena une de ses chaloupes qu'ils avoient volée.

Lorsque les Espagnols leur avoient tiré des flèches, qui les perçoient de part en part, ils les tiroient de leur corps, les considéroient attentivement. et restoient là sans prendre la fuite, jusqu'à ce qu'ils tombassent morts.

On ne pouvoit s'en débarrasser ; ils s'opiniâtroient à suivre les Espagnols avec plus de cent canots, sur lesquels on fut obligé de faire passer les vaisseaux ; alors on entendoit sur le rivage, les cris des femmes éplorées, qui s'arrachoient les cheveux et rappeloient en vain leurs maris plongés dans le sein de la mer. Malgré ces mauvais traitemens, ils étoient ou si avides ou si bêtes, qu'ils revenoient toujours comme si l'on n'eût agi avec eux qu'en amis, et cherchoient à commercer et à voler.

On ne reconnut parmi ces peuples aucune sorte de gouvernement; ils vivent comme ils le veulent. Ils sont d'une taille ordinaire, bien faits, ont le teint olivâtre, et les dents rouges et noires, ce qui est une grande beauté parmi eux. Ils vont nus, la tête couverte d'un grand chapeau de feuilles de palmier; leurs cheveux d'un noir d'ébène, sont si longs qu'ils les attachent à la ceinture. Ils s'oignent tout le corps et les cheveux d'huile de coco, vivent de patates, de cannes à sucre, de noix de coco, de figues longues d'une palme, d'oiseaux et de poissons volans. Leurs enfans naissent blancs; les femmes sont belles, plus délicates, plus blanches

que les hommes; elles ont une chevelure épaisse et noire qui descend jusqu'à leurs pieds : elles sont nues, à l'exception d'un morceau d'écorce intérieure du palmetos, aussi mince que du papier, dont elles se couvrent le milieu du corps. Leur occupation est de fabriquer des filets et des nattes de feuilles de palmier; elles font encore d'autres ustensiles de ménage.

Leurs cabanes sont de bois, couvertes de perches et de certaines longues feuilles de figuier; chaque cabane a une fenêtre et un lit garni d'une natte de feuilles de palmier, et d'une façon de matelas, faits aussi de petites feuilles de palmier fort douces. Ils n'ont pour armes qu'un bâton garni d'os. Leurs canots, ou pirogues, sont peints en noir, en blanc, en rouge; ils ont un mât avec sa vergue de traverse, soutenant une voile de feuilles de palmier cousues ensemble; un gouvernail semblable à une pelle à four; une pointe à chacune de ses extrémités, qui deviennent alternativement poupe et proue; de sorte que, pour changer de route, il leur suffit de tourner la voile; ils voguent avec une vîtesse incroyable, et semblent des poissons volans qui fendent la surface de

l'eau. Ces peuples sont pauvres, mais subtils et grands voleurs, et c'est ce qui fit donner à ces îles le nom d'*îles des Larrons.*

Les Espagnols remirent à la voile le 10 mars, et bientôt découvrirent une grande île, nommée *Zamal :* le climat y est admirable, les peuples y sont plus civilisés. Ils trouvèrent dans la suite un grand nombre d'autres îles voisines de celle-ci. L'une se nomme *Zuloan ;* elle est habitée par une nation douce et sociable. Ils s'approchèrent de celle d'Humunu, que Magellan nomma l'*Ile des bons signes*, parce qu'il y avoit trouvé deux fontaines d'eau très-claire, beaucoup de corail blanc, et divers arbres chargés de différens fruits. Cette île, voisine du cap de Guigan, porte aujourd'hui le nom de *la Encantada.* Magellan appela cet amas d'îles l'*Archipel de St. Lazare*, parce qu'il y étoit arrivé le samedi de la Passion qu'on, appelle en Espagne *Dimanche de St. Lazare.*

Il cingla de là vers le nord, et arriva heureusement à Zebu ou Sibu, île bien peuplée, longue de plus de quinze lieues. Son roi, qui étoit en guerre avec le roi de l'île de Mathan ou Matta, son voisin, non-seulement accueillit avec honnêteté les Espagnols, mais embrassa encore la religion chré-

tienne avec la reine sa femme, ses enfans et huit cents de leurs sujets. La croix fut élevée le jour de la Pentecôte; on célébra la messe, et Magellan prit possession de ces îles au nom de l'invincible Charles-Quint. Deux fois il battit les ennemis du roi de Zebu; mais, dans un troisième combat, il fut tué d'un coup de lance de cannes qui le perça d'outre en outre, laissant après sa mort une réputation que rien ne peut effacer, pour avoir découvert le détroit de son nom, et avoir, en quelque manière, fait, le premier de tous les hommes, le tour du monde. Le chevalier Antoine Pigafeta dit que cette bataille se donna un samedi 27 avril 1521. Ce gentilhomme de Vicence fut blessé dans ce même combat.

Avant lui, on ne savoit pas que la mer environne le globe; les anciens l'ont soupçonné, mais avec si peu de fondement, d'une manière si conjecturale, qu'aucun n'a osé penser que le tour du monde fût possible; mais Magellan prouva par son voyage, la sphéricité et l'étendue de la circonférence de la terre.

La plupart de ceux qui combattoient avec lui, partagèrent son sort. Odoard Barbosa et Juan Serrano furent nommés pour lui suc-

céder ; mais Barbosa ayant maltraité avec brutalité un esclave né aux Moluques, que Magellan avoit pris sur son bord, celui-ci résolut de s'en venger. Il parvint auprès du roi de Zebu, lui fit entendre que ces hommes avides, sous le nom de ses alliés, alloient devenir ses maîtres, et que c'étoit ainsi qu'ils avoient traité toutes les nations qui les avoient reçus, que partout leur cruauté et leur avarice les avoient fait détester. Il lui fit concevoir l'espérance des richesses de leurs vaisseaux ; la crainte, et bientôt la haine et la cupidité, changèrent ses dispositions, et les Espagnols qui se trouvèrent à terre, ayant été invités à un festin, furent massacrés avec Barbosa et Serrano leurs chefs ; à peine en resta-t-il quelques-uns pour porter aux vaisseaux la nouvelle de leur perte.

Barbosa étoit un homme instruit ; qui s'etoit trouvé avec Magellan à la première découverte des Moluques ; il a écrit une relation détaillée de l'histoire des Portugais dans les Indes orientales.

Le roi de Zebu, qui n'avoit embrassé le christianisme que par politique, renonça aussitôt à ses engagemens, et reprit ses anciennes superstitions, ainsi que ses sujets.

Les équipages des trois vaisseaux étoient réduits alors à cent quatre-vingts hommes; trop foibles pour les trois vaisseaux, ils prirent le parti d'en brûler un, et de se rendre aux Moluques avec les deux autres. — Ils élurent Jean de Carvalho pour leur chef. Il vit les îles de Bool et de Panglao, puis l'île des Noirs qu'il redoutoit; ce qui le détermina à cingler vers les côtes de Mindanao. Il s'y rendit, puis de là visita Borneo, où il prit des pilotes pour le conduire aux Moluques. Le 8 novembre il se rendit à Tidor, et y fut reçu avec humanité, parce que la flotte des Portugais n'y étoit plus. Le roi lui permit d'y élever un comptoir, et d'y charger du girofle qui, suivant Pigafeta, ne leur revenoit qu'à dix sous de France le quintal. Chacun changeoit ses hardes pour des clous de girofle.

Les deux vaisseaux ayant achevé de charger à Timor, remirent en mer; mais l'un d'eux, nommé la *Trinité*, se trouva trop foible pour lutter encore long-tems contre les flots, il revint aux Molluques dans le dessein de reprendre sa route par l'océan Pacifique, et d'aborder au Darien, mais il tomba bientôt après dans les mains des Portugais. L'autre, nommé la *Victoire*, qui étoit

celui qu'avoit commandé Magellan, reconnut Amboine, Banda, Solor, et prit la route du cap de Bonne-Espérance, en s'éloignant de la côte des Indes, pour éviter les ennemis de l'Espagne. Cependant la disette de vivres l'ayant forcé de relâcher à St. Yago, l'une des îles du cap Verd, les Portugais lui enlevèrent treize hommes.

Ce vaisseau étoit alors commandé par Sébastien Cano, né à Guitarca, près de Guipuscoa en Biscaye; il souffrit beaucoup des maladies et de la faim. L'historien du voyage, le chevalier Pigafeta, étoit avec lui; c'est lui qui le premier remarqua que lorsqu'on jette les cadavres des chrétiens dans la mer, ils vont au fond le visage dessus; tandis que les Indiens y vont le visage dessous; opinion superstitieuse que d'autres ont répétée après lui, et qu'il auroit mieux valu examiner auparavant.

Enfin, ce vaisseau rentra le 7 septembre 1522, dans le port de St. Lucar, avec dix-huit hommes seulement, triste reste de cent soixante qui étoient partis des Moluques. Par leur estime, ce vaisseau avoit fait 14460 lieues dans l'espace de trente-sept mois. Ils remarquèrent avec surprise, que le jour de leur arrivée, qu'ils croyoient être le 6, étoit le 7, et plusieurs ne purent en comprendre

la raison. Tous allèrent nu-pieds, la torche en main, rendre grâces à Dieu dans la cathédrale de Séville. Le vaisseau fut amené dans la ville, et y fut conservé avec soin, comme un monument de cette mémorable expédition.

Sébastien Cano vint à la cour, alors à Valladolid, avec son équipage, où il fut accueilli de l'empereur avec des éloges qu'il méritoit. Il remit à Charles-Quint deux lettres, l'une de Corala, roi de Ternate; l'autre d'Almanzor, roi de Tidor, qui se reconnoissoient vassaux de la couronne d'Espagne. Il lui présenta des Indiens de ces îles, dont l'un lui paroissoit si intelligent, qu'il ne voulut point lui permettre de retourner dans sa patrie. Il fit présent à l'équipage du quart de ce qui lui appartenoit dans le chargement du navire. Sébastien Cano eut une gratification, une pension, des lettres de noblesse, et un écu d'armoiries chargé d'un château d'or en champ de gueules; au chef chargé d'une branche de canelier, de trois noix muscades et de deux cloux de girofle; pour support, deux rois Indiens, et un globe pour cimier, avec cette devise : *Primus circumdedisti me*. Les autres furent récompensés à proportion, soit en argent, soit en lettres de noblesse.

VOYAGE

DE SIR FRANÇOIS DRAK ou DRAKE.

Sir François Drake s'étoit déjà distingué par des entreprises heureuses, lorsque la guerre s'éleva entre l'Espagne et l'Angleterre, et c'est dans ces circonstances qu'il sortit de Plymouth avec *le Pacha*, vaisseau de soixante-dix tonneaux, et *le Cygne*, vaisseau de cinquante tonneaux, commandé par Jean Drake son frère. Chaque vaisseau portoit soixante-treize hommes choisis, avec des provisions pour un an, des munitions de guerre autant que le demandoit la nature de leur entreprise.

Quoique ce voyage ne soit pas encore celui où il fit le tour du Monde, nous croyons devoir en donner un précis : c'est une distinction que nous faisons en faveur de Drake, le premier navigateur anglais qui l'ait entrepris.

Il avoit eu la précaution de se faire suivre de deux ou trois yachts, par le moyen desquels il croyoit pourvoir aux accidens qui pourroient survenir à ses vaisseaux ; pré-

caution quo lui avoit inspirée le voyage malheureux de son oncle Sir Jean Drake; mais ils furent presque inutiles. Avec ces forces, bien peu considérables de nos jours, il partit d'Angleterre le 12 mai 1572. Le tems fut beau et le vent favorable jusqu'au 29 juiu qu'il se trouva entre la Dominique et la Guadeloupe : il jeta l'ancre sur la première, et y demeura trois jours. Le 6 juillet il eut la vue du pays de Sainte-Marthe, et le 15, il mouilla dans la baie des Faisans, à quelque distance de Nombre-de-Dios. Là, il fit une descente dans le pays pour le reconnoître; il étoit sans armes; mais ayant vu de la fumée dans l'éloignement, il se fit joindre par une barque légère qui remonta la rivière avec des hommes bien armés. Il approcha du lieu où l'on faisoit du feu, et y trouva une plaque de plomb clouée à un arbre, sur laquelle étoit parfaitement gravé le nom d'un anglais (Garret), qui avoit quitté ce pays il y avoit peu de jours : elle lui donnoit l'avis certain que les Espagnols étoient instruits de son projet de venir en ce lieu, et l'avertissoit d'y rester le moins de tems qu'il lui seroit possible.

Drake fut étonné; mais la commodité de

ce lieu, la perte du tems, s'il cherchoit un autre port qui ne le mettroit pas hors des dangers qu'il avoit à craindre dans celui-ci, le déterminèrent à y rester; seulement il environna le lieu où ils étoient descendus, d'un abattis d'arbres et de branches croisées avec les troncs en manière de palissades. Il laissa un yacht, avec cinquante hommes sous le commandement de Rause, et s'approcha avec le reste de Nombre de Dios.

Cette ville est située dans l'île Pine : on y attendoit chaque jour un secours de soldats, promis par le président de Panama, pour la protéger contre les Nègres-Marons qui deviennent redoutables dans ces lieux aux tyrans qui les ont forcés à la fuite. Ils avoient deux chefs, et s'étoient établis entre Nombre de Dios et Panama. Drak s'en approcha à pleines voiles; il y arrive le 28 juillet, sans être découvert; déjà il avoit jeté l'ancre sur le rivage; déjà il préparoit l'attaque, lorsqu'il apprit que la ville étoit bien fortifiée et remplie de gens; cette nouvelle ne l'intimida point, et pour qu'elle ne répandît point la crainte parmi les siens, il résolut d'attaquer tout de suite : on descend dans des chaloupes, les rameurs travaillent avec vigueur, on débarque sans résistance;

un seul canonnier qui veilloit près de six gros canons de bronze, les aperçoit; il répand l'alarme dans la ville, et bientôt on entend les cloches, les tambours et les cris du peuple. Drak laisse onze hommes pour défendre ses navires, et entre avec le reste dans la ville, sans trouver une grande résistance; et après une courte escarmouche avec les troupes que l'alarme avoit rassemblées, il marche vers la maison du commandant et le magasin où les mulets qui apportent l'argent de Panama, viennent décharger. Il laisse le plus grand nombre des siens sous le commandement de son frère, sur la place du marché; avec le reste il se fait ouvrir les magasins, et parvient dans la salle où l'argent est déposé; il y trouve un nombre incroyable de lingots, formant un monceau long de soixante-dix pieds, haut de douze, large de dix; chaque lingot pesoit trente à quarante-cinq livres : cette vue remplit de joie les matelots; ils se hâtent pour transporter ce trésor sur leurs chaloupes. Drak craignoit, dans l'éloignement où il étoit du rivage, que les ennemis très-nombreux ne s'opposassent à son retour; il prend soin que les siens ne s'appesantissent point trop en se chargeant, qu'ils puissent marcher et se

servir

servir de leurs armes ; et pour les y engager, il leur promet de les conduire dans le lieu où étoit le trésor du roi, rempli d'or et de pierres précieuses d'un plus grand prix, d'un moindre poids et plus voisin du rivage. Il les persuade enfin de le suivre vers la place où étoient les maisons les plus considérables; mais avant tout, chacun d'eux se chargea d'un lingot.

Il y trouva son frère effrayé de sentir que les ennemis pouvoient s'emparer de leurs vaisseaux, si l'on s'arrêtoit plus longtems, et venir ensuite les écraser avec toutes les forces du pays. Drak vit le danger, mais la prudence le lui fit cacher ; il envoya quelques-uns des siens dans le port pour examiner ce qu'on avoit à craindre de l'ennemi : ils trouvèrent ceux qui gardoient les vaisseaux, frappés des mêmes craintes, cependant elles étoient peu fondées, et quand Drak s'en fut assuré, il reprit son premier projet, et conduisit ses soldats vers la maison du trésor royal.

En chemin, ils essuyèrent une ondée de pluie qui détendit la corde de leurs arcs et éteignit leurs mêches; car alors on ne se servoit point encore de fusils : ce malheur lui étoit commun avec ses ennemis ; cepen-

dant il fut très-nuisible à Drak, en ce qu'elle éteignit l'ardeur des siens, et les exposa à une chaleur brûlante en les retardant : leur courage fut abattu ; en vain Drak leur représente d'abord combien il étoit honteux de se laisser abattre, lorsqu'ils n'avoient besoin que d'un foible effort pour être maîtres du plus riche trésor de l'univers ; il leur reproche leur lâcheté, leur montre les dangers où ils s'exposent, et qu'ils rendent inévitables, s'ils ne se conduisent en hommes qui aiment la gloire et pensent à l'honneur de leur pays.

Il réussit enfin à leur rendre leur première vigueur ; ils marchent tous sur ses traces vers le trésor, dont ils brisent la porte. Drak abandonne le soin de transporter les richesses à son frère et à Oxenham, homme connu dans ces climats par des entreprises hardies, et revient avec le plus grand nombre dans la place publique pour veiller de là sur l'ennemi, et dissiper les partis qu'il pouvoit ramasser pour s'opposer à ses opérations. Mais tandis qu'il s'avance dans ce dessein, il perd soudainement ses forces, et tombe sans pouvoir proférer une parole. On s'aperçoit alors d'une blessure qu'il avoit reçue à la cuisse dans la première escarmouche,

et qu'il avoit cachée à ses gens, qui, facilement découragés, auroient couvert, sous le pretexte d'avoir soin de sa vie, le desir de remonter sur leurs vaisseaux. Il avoit perdu tant de sang que ses souliers en étoient remplis, et qu'il est étonnant qu'il n'en eut point perdu la vie.

Les plus courageux crurent alors qu'il falloit se retirer; mais on ne croira pas que le desir de la gloire ou des richesses ait cédé à l'unique soin de la vie de leur chef; la crainte renaquit avec la foiblesse de celui qui l'avoit dissipée. Drak, qui avoit repris ses sens, les exhorta fortement à ne pas abandonner leur entreprise. En vain on lui conseille de retourner à bord pour y faire panser sa blessure, il ne peut retourner en arrière qu'après avoir rempli ses desseins. Il savoit combien il etoit difficile de retrouver l'occasion perdue, et qu'en laissant aux Espagnols quelques heures de tranquillité, ils reviendroient de leur épouvante, rassembleroient leurs troupes, accourroient dans la ville, et se mettroient en possession de leur trésor; qu'il y auroit alors beaucoup de danger à vouloir conserver ce qu'ils avoient dans les mains, et qu'il n'y auroit pas moins de lâcheté de laisser en entier des richesses qu'il pouvoient

emporter. Il avoit peu de tems pour délibérer, et on voyoit autant de danger à demeurer dans cette incertitude et cette perplexité, qu'à retourner en arrière; ils se décident, font bander sa blessure avec son écharpe, l'entraînent avec eux vers les vaisseaux, en partie par violence, partie par prières; et à la pointe du jour, ils montrent autant de satisfaction que s'ils eussent emporté tous les trésors, dont ils n'avoient eu que la vue.

Ils emmènent avec eux une chaloupe chargée de vin, qu'ils avoient trouvée dans le port, et se rendent vers l'une des îles Bastimentos, située à un mille de la ville, et y demeurent deux jours pour se rétablir de leurs blessures et de leurs fatigues; ils s'y livrent à la joie que leur inspiroit l'abondance du vin, et des fruits qu'ils cueilloient dans les jardins de cette île. Pendant leur séjour dans ce lieu, on y vit arriver un gentilhomme espagnol, envoyé par le commandant de Nombre de Dios, avec ordre de s'informer si leur chef Drak étoit le même qui s'étoit déjà fait connoître sur les mêmes côtes; si les flèches dont les Espagnols avoient été blessés, avoient été empoisonnées, s'ils ne manquoient point de provisions. Il devoit aussi exalter

leur courage, et leur montrer son admiration sur la hardiesse de leur entreprise. Quoique Drak n'ignorât pas que les honnêtetés d'un ennemi sont toujours suspectes, et que de tels envoyés n'étoient que des espions à craindre; cependant il crut devoir lui apprendre ce qu'il desiroit, n'en ayant rien à redouter. Il le reçut avec tous les honneurs que sa situation lui permettoit de lui rendre; il l'assura qu'il étoit le même Drak déjà connu dans ces contrées, et que, rigide observateur des lois de la guerre, il n'empoisonnoit point les armes dont il se servoit; il le renvoya ensuite avec de riches présens, et lui déclara que, quoique son entreprise eût été en partie infructueuse, il n'abandonnoit point le dessein qui l'avoit amené, et vouloit se venger des perfidies du vice-roi du Mexique, en partageant avec les Espagnols les trésors de l'Amérique.

En effet, il remonte sur son vaisseau dès que sa blessure est guérie, rappelle le capitaine Rause, parce qu'il étoit dangereux de demeurer plus long-tems sur la côte, et consulte un noir qu'il avoit reçu sur son bord à Nombre de Dios, qui lui conseille d'attaquer Carthagène; il embrasse cette idée, et, sans perte de tems, vient jeter l'ancre entre Cha-

recha et Saint-Bernard, deux îles peu éloignées du port de Carthagène; fait le tour de ces îles dans ses chaloupes, entre dans le port, et trouve à son embouchure une frégate, sur laquelle il ne voit qu'un homme accablé de vieillesse, qui lui dit librement qu'il y avoit environ une heure qu'on avoit aperçu un bâtiment à voiles et à rames, passer avec toute la hâte qui annonce un objet important; qu'à sa vue le peuple s'étoit ému, qu'on avoit entendu un coup de canon pour avertir les lieux voisins, et que les vaisseaux qui étoient dans le port, avoient été amenés sous le canon de la forteresse. Drak vit bien qu'il avoit été découvert, et que sa tentative ne pouvoit être suivie du succès; il l'abandonna, content d'avoir pris un vaisseau de Séville, du port de 240 tonneaux, et deux petites frégates, sur lesquelles il trouva des lettres qui donnoient avis de ce qu'il avoit fait à Nombre de Dios, et répandoient l'alarme sur ces côtes.

Quoique les bâtimens légers lui eussent été utiles, cependant, voyant qu'il n'y avoit pas assez de monde pour tous, il résolut de détruire le Cygne, qui étoit sous le commandement de son frère, pour renforcer l'équipage des autres avec le sien; mais c'est ce

qu'il ne pouvoit faire sans s'exposer à mécontenter ceux qui le montoient, parce qu'ils avoient fait divers voyages heureux sur ce vaisseau, et n'en pouvoient voir la destruction qu'avec peine. Il savoit que rien n'assure le succès d'un chef, comme d'être aimé des siens; il ne voulut pas s'en faire haïr, et il résolut d'employer la ruse pour venir à bout de son dessein. Il fait venir le charpentier du Cygne, le prend avec lui dans sa chambre, lui recommande la discrétion, lui persuade de descendre au milieu de la nuit au fond de cale de son vaisseau, et de le percer de trois trous, mais de se placer de manière qu'on ne pût l'entendre. Le charpentier lui promet de le faire dès la nuit suivante. Le lendemain 15 août, Drak se transporte dans une barque, comme pour aller à la pêche, rame vers le Cygne, invite son frère à sa partie de plaisir, et lui demande pourquoi son vaisseau prend autant d'eau. Son frère l'observe comme lui, s'en inquiète, appelle son munitionnaire, et lui en demande la raison. Celui-ci descend, et revient dire que le vaisseau est ouvert, et étoit en danger de couler à fond dans peu de tems. Aussitôt on se met à pomper; mais après avoir travaillé cinq heures sans voir diminuer l'eau, on se dé-

termine à suivre le conseil de Drak, d'abandonner le vaisseau, et de venir à bord du Pascha.

Il crut ensuite nécessaire de demeurer caché quelque tems, pour que les Espagnols, oubliant leurs dangers, se relâchassent de leur vigilance. Il fait voile vers le Darien, l'atteint, mais sans se faire voir de la côte, pour n'y pas attirer l'attention, et laissa ainsi couler six jours. Alors il trouva un lieu commode pour s'y retirer, éloigné de tout chemin de commerce, abondant en bois, en eau, en oiseaux sauvages, en cerfs, en porcs, et en toutes sortes de provisions; il y demeura quatorze jours pour y radouber ses vaisseaux, et rafraîchir son équipage. Le 5 septembre, il y laissa son frère avec son vaisseau, et avec deux yachts vint en trois jours à Rio-Grande, dont le lit est si large, que de l'une de ses rives on ne peut découvrir l'autre. Le lendemain, ils aperçurent un Espagnol, qu'ils prirent pour un homme du pays, et qui leur montra une anse pour débarquer; mais s'étant aperçus de leur erreur, ils entrèrent dans sa maison, la trouvèrent remplie de provisions, et les emportèrent avec lui.....

Dans cet intervalle, son frère Jean Drak,

auquel il avoit recommandé de chercher à se lier avec les nègres marons ou fugitifs, par le moyen desquels il espéroit du succès dans ses desseins, eut le bonheur d'y réussir; il eut le secours de deux de ces nègres qu'il avoit pris à Nombre de Dios. Il les engagea de se rendre à son bord, après avoir laissé deux des siens en ôtage, pour sûreté de leur retour. Quand il se fut assuré des sentimens de cette nation, il résolut d'avoir une entrevue avec ses chefs. Drak ayant appris ce qu'avoit fait son frère, quitta le port de Plenty ou d'Abondance, nom qu'il lui avoit donné, à cause de l'abondance des vivres qu'on y trouve, et se rendit dans une baie cachée entre de belles îles couvertes d'arbres, qui déroboient ses vaisseaux à la vue de l'ennemi, et dont le canal est si étroit, si semé de rochers, qu'il étoit impossible d'y entrer pendant la nuit; là, il s'aboucha avec les nègres marons, et se lia par un traité avec eux contre l'ennemi commun, sans s'exposer au danger d'en être trahi.

Cependant, dès la première entrevue, les Anglais virent que les espérances qu'ils avoient conçues alloient au-delà de la réalité. Lorsqu'ils demandèrent aux noirs le moyen le plus facile de se rendre maître de

beaucoup d'or et d'argent ; ceux-ci répondirent qu'ils savoient que c'étoit là le but de leurs entreprises, mais qu'il leur étoit très-difficile de pouvoir le remplir, que pour se venger des Espagnols, ils leur en avoient beaucoup enlevé, et jeté dans les rivières, mais que durant la saison des pluies qui régnoit alors, ils ne pouvoient les en retirer, parce qu'elles étoient enflées et trop profondes. Drak leur promit d'attendre dans ce lieu que cette saison fût passée, et y bâtit, avec leurs secours, un fort de terre et des huttes de bois, où il laissa son frère avec une partie de ses gens, et se rendit avec trois bâtimens légers à Rio de la Hacha : car son génie actif ne pouvoit le laisser jouir en paix de l'abondance et de la sûreté, et l'espérance qui le flattoit que de grandes richesses pouvoient tomber dans ses mains, le travailloit sans cesse.

Sur son chemin, il ancra à la vue de Carthagène, mais sans débarquer. Il prit le 27 octobre un bâtiment de transport qui entroit dans le port. Là, vint un gentilhomme espagnol, avec lequel il avoit été autrefois lié, qui s'étoit mis dans une chaloupe, sans l'agrément du gouverneur, qui lui fit beaucoup de protestations d'amitié, et lui donna des

témoignages de son estime ; mais Drak étoit demeuré jusqu'au lendemain, sans qu'il lui eût rien dit qui pût faire pénétrer ses desseins, comme l'Espagnol l'espéroit ; il put s'apercevoir que toute cette apparence d'amitié n'étoit qu'une ruse, pour donner au commandant le tems de rassembler ses troupes, et de les employer contre lui avec avantage. Ce soupçon se vérifia le 20 du même mois; deux frégates armées et cachées dans l'ombre de la nuit, vinrent pour surprendre ses yachts, et le faire prisonnier avec ses gens. Mais il découvrit le stratagême et sut le rendre inutile. Drak ensuite, dès qu'il fut jour, s'élança seul sur le rivage avec intrépidité, à la vue des troupes ennemies, qui étoient dans quelqu'éloignement au milieu des forêts et sur les hauteurs, sans se hasarder à venir plus près, pour être hors de portée du canon des bâtimens. Cette action paroîtroit une imprudence, ou ne seroit pas crue de nos jours; elle fut dictée par la sagesse cependant, et non par une ridicule bravade. Les ennemis en furent inquiets; l'alarme se répandit parmi eux; il les obligea de se tenir rassemblés, jusqu'à ce qu'il pût les attaquer dans les postes négligés. Il demeura aussi long-tems sur la côte qu'il lui fut possible ; et

quand il se retira, le bâtiment qu'il montoit n'avoit plus pour provisions qu'un jambon et un peu de pain, et portoit dix-sept hommes; les deux autres étoient aussi dans une grande disette.

Il résolut de rebrousser; il mit à la voile; mais à peine avoit-il fait trois milles, qu'il vit un vaisseau espagnol sur la côte; il l'attaque, le prend après quelque résistance, et le trouve chargé de beaucoup de provisions de bouche; c'étoit ce qu'il desiroit le plus. Il se détermine alors à se rendre auprès des nègres marons, près desquels, comme nous l'avons dit, il avoit laissé son frère et une partie de ses gens, afin qu'aidé de leurs avis, et par leurs secours, il pût attaquer les contrées intérieures, soumises aux Espagnols, jusqu'alors respectées de leurs ennemis.

Lorsqu'il arriva au port, Diégo, tel étoit le nom de ce noir qui lui avoit procuré l'alliance des Marons, lui apprit la mort de son frère Jean Drak, et d'un des siens. Ce malheur ne fut pas le seul; bientôt un air humide, joint à l'ardente ardeur du soleil, fit naître des fièvres qui firent périr plusieurs Anglais, et entr'autres Joseph Drak, un second frère du commandant. Drak, occupé du rétablissement de ses malades, ne né-

gligea point ses projets; il engagea les nègres marons à parcourir tout le pays, afin de s'assurer si la flotte espagnole étoit arrivée à Nombre de Dios; ils lui en donnèrent avis, et un yacht qu'il avoit envoyé à la découverte, confirma leur rapport. C'étoit vers le tems de son retour seulement qu'on portoit de Panama à Nombre de Dios les richesses tirées des mines américaines. Il résolut de les attendre à leur passage, et de trouver là de quoi se récompenser de ses espérances trompées dans les années précédentes. Il avoit déjà perdu vingt-huit des siens, et il en falloit laisser à la garde des vaisseaux; il ne prit avec lui que dix-huit Anglais et trente Symerones ou nègres marons, qui ne lui servoient que de guides et d'espions, et lui procurèrent des vivres, lorsqu'il eut consommé ceux dont il se chargea à son départ. C'est avec leurs flèches ou des dards, en poursuivant des bêtes fauves, en frappant dans l'air les oiseaux, qu'ils les lui procuroient. Leurs dards avoient une pointe qui pesoit une livre et demie; ils ne les lançoient que lorsque l'animal étoit proche, et rarement ils ne lui donnoient pas la mort; ils en avoient de plus légers qu'ils lançoient avec l'arc, et leur servoit pour de moins grands animaux. Ces ar-

mes sont leurs seules provisions; c'est sur elles qu'ils se reposent du soin de s'en pourvoir, et ils n'en font jamais d'amas. Le plus riche d'entre eux est celui qui est le mieux armé; peut-être ils en sont plus heureux, et en savent mieux distribuer la gloire; ils ne l'accordent qu'à celui dont le courage a été le plus utile à tous.

Chaque jour ils sortoient au lever du soleil, marchoient jusque vers dix heures, se reposoient environ une heure sur les bords d'un fleuve, marchoient ensuite jusqu'à quatre; puis passoient la nuit dans des huttes que les Symerones élevoient en peu de tems, ou qu'ils trouvoient déjà construites; quatre pieux plantés en terre, sur lesquels on plaçoit des branchages et des feuilles en forme de toit, en faisoient toute la façon. Dans les vallées préservées des vents, ils se dispensoient de s'environner de branches; sur les collines où les nuits sont toujours froides, ils les fermoient avec assez de soin, et n'y laissoient d'ouverture qu'une porte et un trou par où s'échappoit la fumée. Ils trouvèrent sur leur chemin une grande abondance de fruits et de porcs sauvages. Ils s'arrêtoient dans des lieux commodes et propres à remplir le but des Anglais. Drak leur témoigna

son admiration, et surtout à leur chef Pedro. Le troisième jour de leur route, qui étoit le 6 février, ils arrivèrent dans une ville des Symerones, située sur le penchant d'une colline, environnée d'un fossé et d'un mur de terre, et à couvert d'un coup de main imprévu. Elle étoit à trente-cinq milles de Nombre de Dios, à cinquante-huit de Panama. Là, ils vivoient tranquillement au sein de l'abondance, ayant conservé quelque idée de religion, et montrant du respect pour la croix. Drak essaya, dans le peu de tems qu'il y resta, de transporter cette vénération de la croix à Dieu même. Ils desiroient qu'il y fît un peu de séjour, lui promettant de se joindre à lui, et de doubler leur nombre; mais il parut compter moins sur le nombre que sur l'intrépidité. Il s'en fit aimer, se conduisit avec prudence, calma les différends qui pouvoient s'élever entr'eux et les siens, et montra de grandes espérances du succès, fondées sur leur courage. Ils lui furent très-utiles dans son voyage; ils le menèrent par un pays ombragé, et de hautes forêts qui les mettoient à couvert du soleil, dont l'ardeur étoit très-incommode, surtout aux Anglais. Quatre Symerones expérimentés marchoient environ un mille avant la troupe, laissant sur

leur chemin des branches qui servoient à les guider; car il n'y a pas de vestiges de chemin dans ce pays. Après eux marchoient onze Symerones; les Anglais marchoient ensuite avec deux conducteurs; le reste des Symerones fermoit la marche.

Ils vinrent dans cet ordre sur le sommet d'une haute colline, le 11 février; ils y virent un arbre d'une hauteur et d'une grosseur extraordinaires, sur le tronc duquel on avoit fait des degrés pour monter facilement à son faîte, et où ils avoient construit une espèce de cabinet de verdure; ils y portèrent Drak, et c'est de là qu'il vit, non-seulement la mer du Nord, de laquelle il venoit, mais encore la mer Pacifique, dans laquelle aucun vaisseau anglais n'avoit pénétré encore. Cette vue excita sa curiosité, et enflamma son ardeur pour les aventures et les découvertes. Il éleva ses mains vers le ciel, et le pria de bénir son projet de voguer un jour sur cette mer immense avec un navire de sa nation.

De cette hauteur étonnante où ils étoient montés, après avoir promené leurs regards sur la plus vaste perspective que la terre puisse fournir, ils descendirent en deux jours dans un pays ouvert, uni, couvert d'une herbe singulière, dont la tige étoit semblable

au

au jonc, et les feuilles si hautes qu'elles cachent le bétail qui s'en nourrit. Lorsque les habitans y mettent le feu, ce qui leur est assez ordinaire, on voit des vallées d'un vaste circuit toutes couvertes à la fois de flammes; le bétail épouvanté s'enfuit en vain; il se trouve environné d'un feu qui l'enveloppe avec rapidité. Un tel incendie dans un pays déjà très-abondant, donne de nouvelles forces à la végétation, et avant qu'un mois s'écoule, la terre se pare d'une nouvelle fertilité, se couvre d'une verdure plus belle et plus riante.

Nos aventuriers se trouvoient à une distance commode de Panama; ils s'arrêtèrent dans une forêt peu éloignée du lieu où passoient les trésors de Panama pour se rendre à Nombre de Dios, et ils dépêchèrent un fidèle Symerone, habillé en esclave, pour aller adroitement s'informer du jour où les mulets chargés du trésor devoient passer; cet homme étoit si exercé, si diligent dans de telles commissions, qu'il fut bientôt de retour, avec l'avis que le trésorier de Lima, qui devoit s'embarquer pour l'Europe, passeroit la nuit suivante avec une douzaine de mulets chargés de lingots d'or et de pierres precieuses : c'étoit la coutume dans ces pays

chauds de voyager pendant la fraîcheur de la nuit et de se reposer le jour. La Vera-Cruz devoit être leur première station.

A ce récit, ils changèrent leur situation, et se placèrent sur le chemin de la Vera-Cruz : pour plus de sûreté encore, ils envoyèrent à la découverte sur ce chemin deux Symerones en habit d'esclaves. Lorsqu'ils y furent arrivés, ils connurent à l'odeur d'une mêche, que des Espagnols marchoient devant eux, et se baissant, ils vinrent en rampant en un lieu où ils virent un soldat qui dormoit étendu sur la terre; ils le lièrent sans lui faire de mal, et le conduisirent à Drak qui, sur ses réponses, trouva que son espion ne l'avoit point trompé.

Lorsque le soldat eut entendu le nom de Drak, il crut devoir mériter sa confiance; il comprit qu'il étoit venu à la découverte du trésor qui s'avançoit, et il déclara qu'il n'étoit point un des conducteurs de la caravane partie de Nombre de Dios, mais de celle qu'on attendoit à chaque instant, qui n'étoit chargée que de marchandises et de provisions, et n'avoit point d'or; il termina sa déclaration par une humble prière à Drak, pour qu'il daignât, si le trésor tomboit entre ses mains, lui faire la faveur de lui en donner sa part,

afin qu'il pût soutenir et élever ses enfans, et leur laisser quelque héritage après sa mort. Drak lui accorda sa prière, sous condition qu'il le conduiroit dans un lieu secret, où ses gens pussent demeurer cachés jusqu'au moment du combat. Il les y conduisit, et Drak y prépara son embuscade. Là, il s'occupa à rafraîchir ses gens, et à les instruire de ce qu'ils devoient faire. Oxenham devoit être à la tête des Symerones avec leur chef Pedro; les Anglais suivoient Drak; ceux-ci prirent la droite du chemin; les Symerones marchoient à une petite distance; de cette manière, aucun des mulets ne pouvoit leur échapper, car ils étoient accouplés et marchoient en ligne, conduits par le premier.

Tout étoit aussi bien réglé que la prudence humaine pouvoit le permettre, et l'instant du combat approchoit; ils l'attendoient à quatre-vingts ou quatre-vingt-dix pas du chemin, afin que ceux qui conduisoient le trésor ne pussent les entendre, ni voir la trace de leurs pas sur l'herbe. A peine avoient-ils demeuré une heure dans ce lieu, qu'on entendit vers la gauche la sonnette des mulets venant de Vera-Cruz; mais comme l'ordre portoit d'attaquer les mulets venant de Panama, on laissa passer ceux-là sans

opposition. Mais malheureusement un Anglais, nommé Robert Pika, échauffé par une liqueur forte, persuade à ceux qui étoient près de lui de s'avancer en rampant, pour voir l'ordre de la marche; ils le firent, et furent aperçus. Un des conducteurs de la caravane de Vera-Cruz remarqua quelque chose de blanc qui se mouvoit sur l'herbe: c'étoient eux qu'il voyoit; car Drak avoit voulu que ses gens missent leurs chemises sur leurs habits, afin de se reconnoître pendant la nuit. Il avertit le chef qui, d'abord incertain, examine quelque tems; on remarqua qu'il poussoit son cheval qui avoit un pas dur, et bientôt après on le vit, au-delà de l'embuscade des Anglais, en plein galop. Ni Drak qui conduisoit les Anglais, ni Oxenham qui étoit à la tête des Symerones, ne comprirent la cause de ce mouvement, et ne mirent aucun obstacle à sa course, comme ils le pouvoient.

Peu après, ils virent les conducteurs de la caravane de Panama; les Anglais l'attaquèrent par-devant, et les Symerones par-derrière, et ils se saisirent des mulets; mais ils virent avec chagrin que des huit dont ils s'étoient emparés, six étoient chargés de provisions, et que deux seuls l'étoient avec

de l'argent; six autres, chargés d'or et de pierres précieuses, étoient retournés en arrière. Leurs conducteurs, interrogés par Drak, lui dirent qu'un cavalier étoit venu en hâte vers eux, avoit parlé au trésorier, et lui avoit conseillé de renvoyer à Panama son or et ses pierres précieuses, et de laisser seulement aller en avant ces huit mulets, afin de s'assurer si ce qu'il avoit découvert n'étoit point une embuscade.

Drak ne fut pas moins affligé de ce contretems que ne le furent ses gens; mais ce n'étoit pas le moment de s'abandonner à la plainte. Il vit que le bruit de son entreprise alloit se répandre dans tout le pays, que les Espagnols alloient rassembler leurs forces pour l'accabler, et il n'avoit aucune retraite où il pût se défendre; tout y étoit ennemi pour lui; les chemins étoient connus des Espagnols, il les ignoroit: c'est dans ces sortes d'occasions qu'on prouve la force de son ame, si l'on conserve son intrépidité et son jugement.

Il avoit à délibérer s'il convenoit de retourner sur ses pas par le même chemin, ou de prendre celui de la Vera-Cruz. Tous les deux avoient leurs difficultés, leurs dangers; il avoit à craindre qu'on ne lui enlevât ses

vaisseaux, avant qu'il pût se rendre dans le port qui les cachoit: cette considération lui fit préférer le dernier parti, avant que l'ennemi pût s'y opposer. Il demande à Pedro, chef des Symerones, s'il veut l'accompagner. Celui-ci l'assure qu'il ne veut pas s'en séparer. Il commande à ses gens de prendre quelques provisions, et se mettant à leur tête, il marche avec vigueur. Lorsqu'ils furent arrivés aux portes de la ville, ils laissèrent aller les mulets dont ils s'étoient servis pour porter leur proie, et continuèrent leur chemin avec le moins de bruit qu'il leur fut possible. Il leur fut aisé de voir que l'alarme étoit répandue, et que la ville rassembloit des troupes pour s'opposer à leur retour. Drak, à qui cette espèce de soldats n'étoit pas inconnue, fond sur les ennemis, les perce dès le premier choc, les dissipe presque sans résistance, et par cette promptitude, conserve le secours des Symerones, qu'il n'auroit pu empêcher de passer dans la ville, et de se disperser. Les femmes espagnoles accourent épouvantées vers Drak, qui les rassure, et les persuade qu'on ne leur fera aucune offense, il les en défend en effet; l'humanité est inséparable du vrai courage.

Après avoir abattu le courage des Espa-

gnols par cette brusque attaque, et dissipé leurs troupes, il reprit son chemin vers ses vaisseaux avec moins d'inquiétude et de dangers; mais en se hâtant toujours, parce qu'il ignoroit l'état où pouvoient se trouver les hommes qu'il y avoit laissés. Il permet à sa troupe harassée de se livrer quelque tems au sommeil, et de se reposer; par des exhortations amicales, un usage modéré de son autorité, et en partageant toutes leurs peines et tous leurs travaux, il les engage à supporter sans murmure les fatigues d'un voyage pénible, et la douleur de la faim qu'ils éprouvèrent pendant plusieurs jours; dans cette route il eut beaucoup à se louer du zèle officieux des Symerones, qui, plus forts que les Européens, plus accoutumés au climat, en supportoient mieux l'intempérie: lorsqu'un Anglais tomboit épuisé dans le chemin, ils se relevoient deux à deux pour le porter pendant un mille. Leur courage fut égal à leur bonté; et les armes à feu des Espagnols ne les épouvantèrent plus, dès qu'ils les purent connoître.

Ils étoient à cinq milles des vaisseaux, lorsqu'ils trouvèrent une ville bâtie dans leur absence par les Symerones. Drak consentit d'y faire une halte, et dépêcha un nègre vers

ses vaisseaux, avec son cure-dent d'or, pour donner du poids aux nouvelles qu'il diroit à ses gens. D'abord ceux-ci refusèrent de croire cet envoyé : car leur chef leur avoit donné l'ordre de ne tenir compte d'aucun avis sans un écrit de sa main ; cependant, après avoir bien examiné le cure-dent, ils virent qu'il y avoit mis son nom avec la pointe de son couteau. Alors ils firent remonter le fleuve à un de leurs légers bâtimens, s'approchèrent de la ville, et y députèrent un des leurs, pour qu'on leur amenât ceux à qui l'épuisement auroit empêché de venir jusqu'au port. Le 23 février, ils se trouvèrent tous réunis, et Drak, chez qui les bons et les mauvais succès n'avoient aucune influence sur la piété, fit célébrer cette réunion par des prières et des actions de graces.

Loin que son courage fût abattu, il ne fut bientôt occupé que de nouvelles entreprises; sans faire de tristes réflexions sur le passé, sur les fautes qu'on avoit commises, il ne pensa qu'à faire mieux, n'en devint que plus actif, et inspira la même ardeur aux siens. Il tint conseil avec eux et les Symerones ; mais ils furent divisés d'opinion. Les uns disoient qu'avant de penser à de nouvelles excursions, il falloit remplir les magasins de provisions ;

les autres vouloient qu'on allât tout de suite attaquer quelques-uns des vaisseaux chargés des richesses espagnoles. Les Symerones étoient d'un avis différent des uns et des autres; ils proposoient de faire un voyage dans le pays, à la maison de Pezoro, près de Veragua, qui faisoit exploiter des mines par ses esclaves, et en tiroit chaque jour deux cents livres sterling; il rassembloit son or dans une maison de pierre et fortifiée, mais ils espéroient s'en rendre facilement les maîtres, avec le secours des Anglais. Drak, qui se soucioit peu d'entreprendre un voyage fatiguant et ruineux pour la santé de ses gens, prenoit un milieu entre ces deux partis. Il proposoit d'envoyer deux de ses yachts, l'Ours et le Favori; le premier, commandé par Oxenham, pour chercher des provisions vers Tolu; le second, pour se rendre vers Cabezas, et y chercher à enlever les trésors qui de Veragua sont portés sur les côtes, pour être embarqués sur la flotte de Nombre de Dios. Il vouloit qu'on laissât aux Symerones qui la desiroient, la liberté de retourner vers leurs femmes, chargés des présens qu'il leur avoit faits, et qu'on accueillît amicalement ceux qui voudroient demeurer avec lui; son avis l'emporta. Près de Cabezas,

Drak s'empara d'une frégate de Veragua; dont le pilote lui apprit qu'il y avoit dans le port de Veragua un bâtiment chargé d'un million en or; il lui commanda de l'y mener, puisque la profondeur du port lui étoit inconnue, et lui promit sa part du butin qu'on pourroit faire : son avarice le rendit fidèle. Après avoir fait un accord avec le pilote, il fit voile vers ce port; mais à peine étoit-il arrivé à l'entrée, qu'il entendit un coup de canon, auquel on répondit par un autre dans un grand éloignement. Le pilote l'assure qu'ils ont été découverts : car tel étoit le signal ordonné par les commandans pour répandre l'alarme sur la côte. Drak vit la nécessité de rebrousser; d'ailleurs pour réussir il lui auroit fallu encore un vaisseau semblable au sien. En chemin il s'empara d'une frégate, dans laquelle il trouva vingt-huit porcs gras, deux cents poules, et une grande quantité de maïs. La frégate étoit si forte, si bien construite, qu'il résolut de l'équiper pour la guerre, et forma le dessein de faire une seconde attaque sur Nombre de Dios.

Le 21 mars, il fit voile avec sa nouvelle frégate et l'Ours vers Cabezas, où il arriva en moins de deux jours, et y trouva un vaisseau de guerre français. Après y avoir fait

de l'eau et s'être fourni d'autres provisions, le Français lui proposa de se joindre à lui, pour exécuter la nouvelle entreprise qu'il avoit formée. Drak y consentit, convint qu'il l'accompagneroit avec vingt de ses gens, et ils se promirent qu'ils auroient une part proportionnée dans tout le butin qui se pourroit faire. Il n'étoit pas cependant sans inquiétude sur une telle convention; car son nouvel allié étoit fort de quatre-vingts hommes, et les Anglais n'étoient qu'au nombre de trente-un. Ils partent, font voile vers Rio-Francisco, et y arrivent le 29 mars. Ils y débarquent, renvoient leurs bâtimens pour ne point être découverts, s'ils paraissoient pendant quatre jours dans le même lieu, et prennent la route de Nombre de Dios, au travers des forêts; ils marchoient avec un ordre et une tranquillité que les Français admirèrent, et dont ils n'avoient pas d'idée; ils admirèrent également la fidélité des guides symerones, l'obéissance qu'ils montroient aux ordres que leur donnoit Drak, et leur diligence à les exécuter; ces nègres ne parurent pas avoir la même soumission, la même attention pour les Français que pour les Anglais, dont ils connoissoient mieux le courage et l'adresse.

Enfin, après un chemin fatigant de plus de sept milles, on commença à entendre le bruit des charpentiers qui travailloient près de la baie; car dans cette saison brûlante, ils avoient la coutume de travailler la nuit et de se reposer le jour; bientôt ils entendirent les conducteurs des mulets de Panama qui arrivoient. Ils ne doutèrent plus qu'ils ne fussent sur le point d'être récompensés de leurs peines, et chacun se félicitait de se voir enfin hors des atteintes de la pauvreté pour toute sa vie; dès que les mulets arrivent, ils s'avancent et tombent sur eux avec une rapidité proportionnée à leur impatience. Il y avoit cent quatre-vingt-dix mulets, et chacun étoit chargé de trois cents livres d'argent. Ces richesses furent mal défendues; après un combat très-court, dans lequel le capitaine français et un des Symerones furent blessés, les conducteurs se rendirent; ces richesses n'étoient point à eux, l'intérêt ne les rendit ni courageux ni fidèles.

Il n'étoit possible d'emmener qu'une partie de ce trésor, et encore avec beaucoup de peine, par le même chemin qui les avoit amenés, toujours embarrassé de broussailles. Ils enfouirent dans la terre ce qu'ils ne pouvoient emporter, traversèrent les bois, et

ne furent point poursuivis. Le capitaine français, que sa blessure mettoit hors d'état de marcher, demeura en arrière avec deux de ses gens. Deux milles plus loin, les Français s'aperçurent qu'il leur manquoit encore un homme; et sur les informations qu'on prit, on jugea qu'il étoit pris de vin, qu'il s'étoit égaré dans les bois, et ils se reposèrent sur le guide du soin de le retrouver: la prudence ne leur permettoit pas d'exposer la vie de tous pour la conserver à un seul; ils ne s'arrêtèrent donc que lorsqu'ils furent arrivés à Rio-Francisco. Ils y arrivèrent le 3 avril, et cherchant de l'œil sur la mer leurs vaisseaux, ils n'y découvrent que sept bâtimens espagnols, qui sans doute avoient été armés et étoient accourus sur la nouvelle de leurs mouvemens vers Nombre de Dios, pour les poursuivre; et il n'étoit pas douteux qu'ils auroient suffi pour se saisir des leurs qui étoient bien plus foibles. Ce soupçon n'en demeura pas là; ils pensèrent qu'on avoit pu prendre de leurs gens, et les forcer par des tortures à leur faire déclarer en quels lieux la frégate et le yacht étoient mouillés; que ces vaisseaux foibles et privés de leurs chefs, étoient tombés dans leurs mains sans résistance, et qu'ainsi tous moyens de quitter ces bords leur avoient été enlevés pour toujours. Ces pensées les jetèrent dans

le désespoir, et ils s'abandonnoient à leur infortune, sans chercher à surmonter les difficultés qui les environnoient, lorsque Drak, dont l'intrépidité ne fut jamais abattue, ni les sens jamais troublés, leur représenta que quoiqu'il fût possible que les Espagnols eussent pris leurs vaisseaux, rien ne le leur assuroit; qu'ils n'étoient point avec les leurs; que tous ces malheurs n'étoient qu'un soupçon; qu'il falloit attendre quelque tems avant de se croire parvenu au comble du malheur; qu'il ne falloit pas abandonner lâchement l'espoir de s'échapper; qu'il étoit possible que quelques-uns d'entre eux parvinssent à découvrir leurs vaisseaux avant l'ennemi, et les avertissent d'aller jeter l'ancre hors de leur portée, et qu'enfin sans vaisseaux on pouvoit encore sortir de ce lieu. Ces discours, en leur montrant que leur chef n'étoit pas sans espérance, en fit renaître dans leurs cœurs; mais en les examinant de plus près, ils ne pouvoient dire sur quoi elle étoit fondée. On ne pouvoit traverser le pays, parce que de hautes montagnes, d'épaisses forêts, des rivières profondes fermoient le chemin; on n'en pouvoit sortir par eau, puisqu'on ne possédoit pas un bateau. Cependant Drak proposa quelques moyens pour améliorer leur situation. Il fait

faire un radeau avec des troncs d'arbre flottans sur la rivière, s'y place, et demande à ses gens qui sont ceux qui veulent y venir avec lui. Jean Owen, Jean Smith, et deux Français se présentent pour l'accompagner: ils font une espèce de voile d'un sac où étoient leurs provisions, et l'élèvent; ils se servent d'une rame pour gouvernail; et profitant de l'éloignement où un vent violent avoit jeté les Espagnols, Drak s'éloigne, après leur avoir promis de ne rien épargner pour leur délivrance; il fait voile avec son radeau, sur lequel il avoit quelquefois de l'eau jusqu'à la ceinture, quelquefois même jusque sous les bras; il avoit fait plus de trois milles avec beaucoup de travail, lorsqu'il crut apercevoir ses vaisseaux à quelque distance. Il leur fait des signaux, et leur indique un lieu derrière une péninsule, pour qu'ils y jettent l'ancre; lui-même s'élance sur le rivage, et vient à pied au travers d'un pays hérissé d'épines, avec une joie extrême, pour se joindre à eux: cette joie ne peut être conçue que par ceux qui ont éprouvé leur danger et leur détresse.

Cette même nuit, ils ramèrent tranquillement vers Rio-Francisco, et se trouvèrent réunis avec les richesses qu'ils avoient pu

emporter au travers des forêts; ils se virent bientôt de retour sur leurs vaisseaux, où Drak partagea équitablement le butin entre les Anglais et les Français.

Après quatorze jours, ils se virent dans le port qu'ils avoient quitté, et trouvèrent leur frégate en meilleur état qu'auparavant. Le vaisseau français étoit demeuré pendant ce tems sous Cabezas. Onze Anglais, seize Symerones, qui étoient restés dans le pays, voulurent aller chercher le capitaine français et l'argent qu'on avoit laissé caché; ils revinrent à Rio-Francisco, et y trouvèrent d'abord un des Français qui étoient demeurés en arrière pour attendre leur capitaine; ils lui demandèrent en quel lieu il l'avoit laissé; il leur apprit que les Espagnols qui étoient venus jusqu'à une demi-lieue de là, l'avoient découvert, et s'en étoient saisis. Son camarade auroit pu s'échapper avec lui, si l'or ne lui avoit été plus précieux que la vie. Il étoit chargé d'un boîte de pierres précieuses, qu'il avoit d'abord jetée loin de lui, qu'il avoit été reprendre; embarrassé par ce poids et par celui d'une chaîne d'or, il n'avoit pu venir assez tôt pour n'être point pris par environ deux cents hommes qu'on avoit répandus aux environs, pour chercher l'or

l'or et les lingots d'argent qu'on avoit cachés dans la terre. Les Anglais, soit qu'ils n'en crussent pas ses discours, soit qu'ils ne voulussent point s'éloigner, avant de s'être assurés pleinement qu'ils ne pouvoient rien retrouver, s'avancèrent dans le pays à environ deux milles; mais ils ne retrouvèrent que treize lingots d'argent et une petite quantité d'or.

Ils apprirent ensuite que le Français qu'on avoit abandonné dans l'ivresse, au milieu des forêts, étoit tombé dans les mains des Espagnols, et que par lui ils avoient appris en quel lieu Drak et les siens avoient caché leur butin. Ainsi l'ivrognerie fut toujours dommageable aux entreprises de Drak.

Ils se séparèrent ensuite des Français, cinglèrent au-devant de Carthagène, avec leurs pavillons flottans dans l'air, s'y emparèrent encore d'une frégate chargée de provisions et de miel, qu'on estime un excellent fortifiant, et de là firent voile vers Cabezas. Ils y demeurèrent environ une semaine pour y radouber leurs vaisseaux, et les rendre propres à un plus long voyage; car ils avoient résolu de retourner en Angleterre.

Afin que le zèle et la fidélité des Symerones ne demeurassent point sans récom-

pense, ils brisèrent un de leurs yachts, et leur en donnèrent toute la ferrure; ce qui étoit le présent le plus précieux qu'on pût faire à des hommes dont l'unique occupation étoient la guerre et la chasse, et chez qui le luxe et les commodités étoient inconnues ou méprisées. Drak permit à leur chef Pedro de prendre ce qui lui conviendroit le plus dans le vaisseau; il jeta les yeux sur un sabre enrichi de pierres précieuses que le capitaine français avoit donné à Drak en échange pour des provisions; mais il n'osa demander un si riche présent, et se borna à quelques pièces d'or épaisses et plates qu'on avoit trouvées dans l'eau. Drak, qui vouloit lui montrer que la fidélité demeure rarement sans récompense, lui donna aussi le sabre, en lui témoignant toute sa satisfaction et son estime. Pedro l'accepta avec reconnoissance; sa joie fut d'autant plus vive, que cette arme lui assuroit l'estime et l'obéissance des siens; elle lui donnoit le premier rang parmi les Symerones. Drak prit aussi dans le trésor commun pour récompenser les autres, et leur dit que puisqu'ils avoient partagé les dangers, ils devoient avoir leur part dans les jouissances, afin qu'ils pussent faire du bien à leurs parens: tous furent satisfaits; car ce chef étoit

autant au-dessus de l'avarice que de la crainte; s'il s'exposoit aux dangers pour enlever de l'or, il n'étoit pas cependant assez précieux pour lui pour l'acheter par des perfidies ou des injustices.

Les Anglais avoient parcouru ces côtes américaines, toujours en action depuis plusieurs mois; ils avoient pris au-delà de cent navires de différente grandeur entre Carthagène et Nombre de Dios, et ils n'en avoient perdu qu'un qui ne pouvoit plus leur servir; ils n'avoient gardé leurs prisonniers qu'autant de tems que leur propre sûreté le leur avoit rendu nécessaire, ils les avoient traités comme ils l'étoient eux-mêmes, et les avoient préservés de la vengeance des Symerones, qui ne respectent rien pour la satisfaire. Ils n'avoient à se reprocher ni inhumanité, ni fautes contre la politique. Par une conduite contraire, ils auroient rendu leurs entreprises plus dangereuses; et la résistance d'un ennemi est bien plus vive, plus sanglante, lorsqu'il ne lui reste d'espérance que dans la victoire. Drak avoit enlevé beaucoup de richesses; mais il n'en augmentoit pas son patrimoine; il ne s'en réservoit que ce qui lui étoit nécessaire, et employa le reste pour le service de sa patrie.

Son retour fut heureux, et il entra dans le port de Plymouth le 9 août 1573; le peuple le vit arriver avec des transports de joie : la nouvelle en vint tandis qu'on étoit au temple; aussitôt on en sortit en tumulte, on accourut aux vaisseaux en faisant des vœux pour lui, et il descendit à terre au milieu des acclamations et des transports de joie de ses compatriotes.

On a dû s'apercevoir qu'il méditoit un voyage dans la mer du sud; il en prévit les difficultés, les dangers, et s'attacha à les surmonter. Sa réputation l'élevoit au-dessus de bien des contradictions, lui aplanissoit bien des obstacles; cependant ce ne fut que dans l'année 1577 qu'il se vit en état d'exécuter son dessein, et que la reine Elisabeth mit cinq vaisseaux sous son commandement; le plus grand étoit le Pélican de cent tonneaux, et il le monta comme amiral; les autres étoient l'Elisabeth de quatre-vingts tonneaux, commandé par le vice-amiral Jean Winter; le Souci, de trente tonneaux, commandé par Jean Thomas; le Cygne, de cinquante tonneaux, dont le capitaine étoit Jean Chester; et le Cristophe, yacht de quinze tonneaux, sous les ordres de Thomas Moon : ce même homme qui, dans le précédent voyage, avoit

été charpentier sur le Cygne, et l'avoit fait couler à fond par l'ordre de Drak.

Cette flotte avoit été équipée en partie aux frais de Drak, en partie aux frais d'aventuriers et de particuliers : on y comptoit cent soixante-quatre matelots vigoureux ; elle étoit fournie de toutes les provisions nécessaires pour un voyage hasardeux et de long cours. Il y donna tous ses soins, et pourvut aux malheurs qui pouvoient arriver aux vaisseaux, aux suites de la guerre et d'un long séjour sur les mers ; il le fit avec la prévoyance d'un marin expérimenté, qui veut rendre son entreprise utile à la grandeur et à la gloire de sa patrie. Sa table étoit servie en vaisselle d'argent ; la cuisine étoit fournie d'ustensiles de ce métal qui n'est point à craindre par les effets d'un air humide et salin : il embarqua même avec lui des joueurs d'instrumens, parce qu'il connoissoit la puissance de la musique sur la santé et sur les passions.

Il cacha l'objet de son voyage avec soin : ses gens croyoient faire voile vers Alexandrie, et ils étoient parvenus sur les côtes du Brésil, avant de savoir qu'ils alloient passer le détroit de Magellan, pour entrer dans la mer du Sud.

Il mit à la voile le 15 novembre 1577, à trois heures du matin, et sortit de Plymouth; mais une tempête, telle qu'aucun de ses vieux marins n'en avoient vue une pareille, les assaillit qu'ils étoient à peine au dehors du port, et les força de se jeter dans celui de Falmouth, où ils demeurèrent jusqu'au 13 décembre, pour réparer les dommages que leurs vaisseaux avoient essuyés. Ils arrivèrent le 25 sur les côtes de Barbarie, jetèrent l'ancre sur le rivage de l'île de Magador, à environ un mille du continent; entre lequel et cette île on trouve un port très-commode : c'est ici qu'ils commencèrent à rassembler les pièces des petits yachts qu'ils avoient embarquées à Plymouth, pour leur servir comme dans le voyage précédent. Pendant que les charpentiers étoient occupés à ce travail, les Maures, rassemblés sur les côtes, envoyèrent des députés à Drak, pour lui demander deux des siens en ôtage, pour qu'ils pussent venir sur ses vaisseaux. Drak les reçut avec affabilité, les régala, leur fit présent de tout ce qu'ils parurent admirer davantage. C'étoit une maxime dont il ne s'écartoit pas, de chercher à faire aimer sa nation dans tous les lieux où ses vaisseaux pouvoient aborder.

Mais cette bonne intelligence paroît avoir

été bientôt interrompue; car le jour suivant que les Maures avoient fait un signe pour qu'on les vînt prendre avec la chaloupe, un certain Jean Frye s'étant élancé sur le rivage dans la vue de leur servir d'ôtage, comme on l'avoit fait précédemment, ils le firent prisonnier. Les matelots voyant un grand nombre de gens avec des armes dans les mains se cacher derrière les rochers, craignirent de faire quelque tentative pour le délivrer : il n'y avoit pas d'espérance d'y réussir; ils pensèrent à leur propre sûreté, et revinrent à leurs vaisseaux.

Frye avoit été mis sur un cheval et conduit au roi, qui demeuroit dans l'intérieur du pays, et étoit toujours en guerre avec le Portugal, auquel il croyoit que ces vaisseaux appartenoient. On avoit pensé qu'ils n'étoient envoyés que pour visiter les côtes, et y trouver un port commode pour une flotte redoutable. Mais lorsque le roi fut instruit, il renvoya le prisonnier, et donna aux Anglais de grandes assurances d'amitié et d'assistance. Drak n'attendit pas l'accomplissement de ces promesses; mais, inquiet de cette rupture, et craignant une nouvelle atteinte, il s'éloigna bientôt des côtes, et le 27 janvier 1578 il découvrit le Cap-Blanc, où ils s'arrêtèrent.

Dans leur course, ils prirent divers bâtimens espagnols, et en trouvèrent un dans le port, mais vide d'hommes.

Drak y fournit son équipage de poissons frais, et l'habitua au service de terre comme à celui de mer. Les habitans vinrent vers eux, et apportèrent de l'ambre et autres résines; pour les échanger contre d'autres marchandises qui leur étoient plus nécessaires. Il prit soin qu'ils eussent lieu d'être contens des Anglais. Il y vida et fit partir le navire espagnol qu'il y avoit pris; et mettant à la voile le 22 janvier, il cingla vers les îles du Cap-Verd, et jeta l'ancre près de celle de May, pour y renouveler sa provision d'eau douce; mais lorsqu'il y eut débarqué, il en trouva la ville abandonnée. Il pénétra plus avant dans le pays, et y vit des vallées abondantes en figues, en noix de cocos et autres fruits; mais il ne put découvrir des traces qui pussent le conduire vers les habitans, pour commercer avec eux. Ils parcoururent l'île sans être troublés dans leurs recherches; ils n'y trouvèrent de l'eau que dans un tel éloignement de la mer, que le travail de l'amener sur les vaisseaux parut plus grand que le besoin; mais il leur coûtoit peu d'y chercher le sel que l'usage leur rendoit nécessaire: le rivage

en étoit presque couvert, le flux y amenoit l'eau de la mer, le soleil y durcissoit le sel : ce seroit une source abondante de commerce pour cette île. Quoiqu'elle nourrisse beaucoup de chèvres, d'oiseaux, de fruits divers et de bon goût, on ne pouvoit y trouver d'objets de commerce, parce que les Portugais qui l'habitent ne peuvent trafiquer avec les étrangers, sans s'exposer à des peines sévères.

Le 31 janvier, ils vinrent à Saint-Jago, île partagée entre les Portugais et ses habitans naturels; les premiers s'y établirent sous le prétexte d'y faire le commerce; ils s'y établirent à demeure insensiblement, et enfin s'y sont emparés de tout le pouvoir. Ils y ont soumis ceux qui d'abord avoient bien voulu les recevoir : ils les traitent avec une cruauté d'autant plus odieuse qu'elle n'est pas nécessaire; la plupart de ces noirs fuient sur les montagnes ou dans les forêts, où plusieurs meurent de faim; d'autres prennent les armes contre leurs oppresseurs, leur font éprouver de grandes pertes, et ne meurent point sans vengeance. Ils s'étoient réunis dans la partie la plus montueuse de l'île, d'où ils faisoient des irruptions sur les établissemens portugais, quelquefois avec perte, ordinairement avec un succès provoqué par le désespoir. Leurs

tyrans ; toujours inquiets, vivent dans la crainte, dans l'angoisse, suites naturelles du crime : ils sont riches et ne sont point heureux, et occupent l'île sans en jouir.

Pendant que les Anglais cingloient autour de l'île, on tira d'un fort trois coups de canon sur eux, mais aucun ne les atteignit. Ils se vengèrent de cet outrage, en s'emparant d'un bâtiment portugais chargé de vin, et en gardèrent le pilote; mais déposèrent le reste de l'équipage sur le bord. Ce pilote, nommé Nuno de Sylva, leur devenoit utile par sa connoissance des côtes du Brésil; il savoit surtout quelles en sont les baies et les ports où l'on peut trouver de la bonne eau et des provisions. Son vaisseau avoit été bien réparé avant de sortir du port, mais ne pouvoit être conservé jusques sur les côtes du Pérou; Drak résolut de le laisser sur le rivage de quelques établissemens espagnols, d'où le pilote pouvoit le ramener chez lui, avec une attestation de la manière dont il avoit été pris, emmené et abandonné.

La prise de ce navire fit élever une dispute entre Drak et son ami Thomas Doughty; leur amitié se changea insensiblement en haine, qui ne finit qu'à la mort. Doughty étoit d'une famille honorée et avoit beau-

coup étudié; Drak l'avoit engagé à ce voyage; il lui sembloit qu'il en seroit plus heureux, et jusqu'à ce moment, ils s'étoient donné des marques d'une estime particulière et de l'amitié la plus intime. Mais de petites causes produisent souvent de grands et funestes effets.

On a caché jusqu'ici la source de leur haine aux yeux du public; nous devons l'exposer aujourd'hui, pour qu'on s'intéresse à celui qui en fut l'infortunée victime, et qu'on voie comment Drak, en s'abandonnant à la vengeance, perdit les éloges dus à ses vertus, et imprima sur sa gloire une tache ineffaçable.

On trouve dans les manuscrits d'Harley une relation de ce voyage, dont l'auteur n'a pas omis le détail de cette querelle; c'est sur son autorité que nous allons la raconter.

Dès que Drak se fut saisi du vaisseau de Nuno de Sylva, il en donna le commandement à Thomas Doughty, comme à son ami le plus cher, le mieux éprouvé dans tous les cas, pour qu'il maintînt l'ordre, et punît ceux qui le troubleroient. Parmi ceux qui passèrent sur ce vaisseau étoit un frère de Drak, jeune encore, avide de butin comme d'honneur et de gloire, et qui croyoit devoir

commander, parce que l'amiral étoit son frère; contre les ordres de Drak, il brisa une caisse de ce vaisseau, et l'emporta avant que Doughty pût le savoir; il crut qu'il n'avoit besoin de s'excuser qu'auprès de son frère, et qu'il lui suffisoit de lui exposer le fait pour l'être. Mais, avant tout, Doughty le fit paroître devant lui, et lui montra toute l'étendue de la faute qu'il avoit commise; il la reconnut et le pria de la cacher à son frère: Doughty lui dit qu'il ne pouvoit lui rien cacher, mais qu'il la lui exposeroit si favorablement, qu'il n'auroit rien à en craindre.

Le premier jour que le général vint sur la prise, Doughty lui exposa le fait; Drak s'emporta, vit dans ce récit le desir de nuire à son frère, et d'attaquer son propre honneur, auquel, *par la vie de Dieu* (c'étoit son jurement ordinaire), on ne pouvoit nuire sans devenir son ennemi. Depuis ce moment, l'aigreur s'accrut entr'eux de jour en jour; l'équipage en étoit étonné, il en parloit diversement : les uns avoient envié la faveur dont Doughty avoit joui, d'autres doutoient de sa capacité; quelques-uns sembloient voir dans l'emportement de Drak, l'effet de l'accroissement de sa fortune et de la considération qu'il avoit acquise dans son pays. Tels

furent les commencemens de leur haine ; nous en verrons les suites.

Dans ces entrefaites, Doughty étoit repassé sur le Pélican : l'aigreur s'en accrut encore, et alla au point qu'on se persuada que leur ancienne amitié n'avoit autrefois consisté qu'en paroles. Cependant la flotte avançoit; on découvroit l'île de Feu, qui doit son nom à un volcan qui brûle sans cesse, et que les Portugais habitent. Deux milles plus au sud, on découvrit Brava, qui fut ainsi nommée de sa fertilité, où l'on trouve abondamment des fruits de toute espèce, qui est arrosée de divers ruisseaux, mais qui n'a ni port, ni ancrage, et par cette raison est inhabitée aujourd'hui.

Drak y envoya sa chaloupe avec une sonde, pour s'assurer s'il n'y avoit point de fond; on en chercha en vain. Il y fit de l'eau cependant, puis, le 2 février, tourna ses voiles vers les côtes du Brésil. Le 17, ils passèrent la ligne. Après trois semaines d'une navigation tranquille, ils essuyèrent un ouragan accompagné d'éclairs et de tonnerres effrayans. Ils continuèrent leur voyage, sans qu'il leur arrivât rien de remarquable.

Le 28 mars, ils perdirent de vue un de leurs vaisseaux, qui portoit vingt-huit hom-

mes et la plus grande partie de leur provision d'eau douce, dont ils avoient un grand besoin; mais le jour suivant ils le revirent, et il les rejoignit. Dans ce long passage, ils remarquèrent dans l'eau et dans l'air des animaux qu'ils ne connoissoient point encore, et cette vue excita leur admiration et les réjouit. Tels étoient les poissons volans, qui sont de la longueur du hareng, et ont les nageoires aussi longues que leur corps, avec lesquelles, lorsqu'il est poursuivi par la bonite, il s'élève et s'échappe de l'eau et de son ennemi, il demeure en l'air aussi long-tems que ses nageoires demeurent humides (car il paroît que l'humidité lui est nécessaire pour conserver leur mobilité et leur flexibilité); dès qu'elles sont desséchées, il retombe dans l'eau où il se plonge, à moins qu'on ne l'arrête dans sa course. Cet animal malheureux n'a pas seulement un ennemi cruel dans les eaux, mais il en trouve encore dans les airs, où il cherche sa sûreté: une espèce d'épervier l'y poursuit et l'y dévore. Il faut que sa propagation soit très-abondante, puisque tant d'ennemis ne le détruisent pas, et que, dans cette saison de l'année, la mer, dans ces contrées, est couverte de leurs cadavres. Ils virent un autre poisson, qu'on nomme *poisson*

noir ou *sèche*, dont de grandes troupes s'élevoient dans l'air, et dont plusieurs retomboient sur leurs vaisseaux.

Enfin, après une course de cinquante-quatre jours, ils découvrirent la terre; c'étoit le 5 avril qu'ils aperçurent les côtes du Brésil. La division, le ressentiment s'aigrissoient chaque jour entre Drak et Doughty; le premier desiroit éloigner son ancien ami; il cherchoit la première occasion de le faire, et pouvoit l'obtenir, ou de la bonne volonté du second, ou de quelque accident imprévu; il la trouva bientôt. Un jour le trompette Jean Brown vint sur le Pélican; son absence y avoit été longue, et en le revoyant, l'équipage l'entoura, et par plaisanterie le frappa sur le derrière. Doughty fit comme les autres, en lui disant: *Camarade Jean, voyez si ma main est aussi légère que celle des autres.* Jean commence à se fâcher, à menacer même, et s'écrie que tous ceux qui étoient là n'étoient pas amis du général; il s'avance vers Doughty et lui dit: *Par les blessures de Dieu, Doughty, veux-tu faire croire que je suis assez familier avec toi, pour n'être pas plus que tu ne l'es l'ami du général?* Celui-ci lui répond: «Comment, camarade Jean, qui peut t'exciter à tenir de tels discours

contre moi? Je suis aussi bon, aussi fidèle ami de notre général qu'aucun autre qui soit ici: s'il est quelqu'un qui croie le contraire, qu'il le dise! Mais tu le soutiens: va, que je vive assez long-tems pour revenir en Angleterre.... » Jean s'en retourna sur la prise, parla au général, qui l'embarqua dans sa chaloupe et revint. Dès qu'il fut sur le côté du vaisseau, il se lève, et Doughty lui tend la main pour l'aider à remonter; mais Drak lui dit: Demeure, Thomas Doughty, je veux t'envoyer dans un autre endroit. Il ordonne à un matelot de le mener sur un des yachts, où il convenoit mieux qu'il fût que dans le vaisseau qu'il quittoit. En vain Doughty le pria de l'entendre, il ne voulut point le lui accorder. Ce yacht étoit appelé le Cygne: une tempête l'éloigna de la petite flotte; et pendant tout le tems qu'il fut hors de la vue, Drak ne cessoit de parler avec mépris de son ancien ami, et de le peindre comme un sorcier, un dangereux magicien. Si l'on avoit un mauvais tems, c'étoit lui qui l'avoit appelé; c'étoient ses conjurations qui le faisoient naître. Au moins, c'est ce qu'assure l'auteur dont nous tirons une partie de ces faits; mais il nous paroît trop ennemi de Drak, pour qu'on l'en croie sans examen.

Après

Après la tempête dont nous avons parlé, il s'éleva un vent du sud, et ils vinrent jeter l'ancre vers un promontoire qu'ils nommèrent Cap joie, parce qu'ils y retrouvèrent le vaisseau qu'ils avoient perdu de vue. Ils se rafraîchirent quelque tems dans ce lieu, et y prirent de l'eau douce. Le pays étoit agréable et leur parut sans habitans; ils levèrent l'ancre, et vinrent un peu plus vers le midi, où ils trouvèrent un petit port entre un rocher et le continent: la mer brisoit contre le rocher qui couvroit les vaisseaux, et faisait leur sûreté. Ils y trouvèrent des veaux marins; ils en trouvèrent la chair saine, quoique de mauvais goût.

Ils dirigèrent ensuite leur course vers le grand fleuve de la Plata, mais ils n'y trouvèrent aucune place où ils pussent jeter l'ancre. Ils allèrent plus avant, mais une seconde tempête, un ouragan subit leur fit encore perdre de vue l'yacht qui s'étoit déjà égaré. Ce malheur fit prendre à Drak le parti de diminuer le nombre de ses vaisseaux, afin d'éviter les inconvéniens qui pouvoient naître de ces fréquentes séparations, et diminuer le travail des équipages, parce que moins de vaisseaux demandoient moins de mains.

Enfin, en bordant la côte, ils découvrirent,

le 15 mai, une belle baie; mais quoiqu'elle eût une belle apparence, ils n'osèrent s'y confier avant de l'avoir fait sonder. La chaloupe partit; on y eut toujours la sonde à la main, et on la trouva profonde jusqu'à la distance d'une lieue loin des vaisseaux. Sur ces entrefaites le tems changea, le ciel se noircit, le vent souffla avec violence; on vit se rassembler tous les présages d'une tempête. La chaloupe voulut revenir vers les vaisseaux, mais d'épaisses nuées sillonnées d'éclairs leur en cachoient la vue, et il leur fut impossible d'y réussir. Les vaisseaux n'osoient s'avancer dans une baie qu'ils ne connoissoient point, et cependant la tempête rendoit leur situation très-dangereuse. Enfin, le capitaine Thomas qui avoit le vaisseau le plus léger, s'avance hardiment dans cette baie, rencontre la chaloupe, prend Drak qui s'y trouvoit sur son bord, jette l'ancre, et se trouve en sûreté, tandis que les autres, luttant contre les vents déchaînés dans une mer ouverte, souffrirent beaucoup de la tempête; et la Marie, ce vaisseau portugais dont ils s'étoient emparés, disparut à leurs yeux. Les autres découvrirent, pendant l'orage, des feux que Drak avoit fait allumer, et ils allèrent se rallier à lui.

On ne trouva aucun habitant dans le pays, quoique diverses huttes attestassent qu'il y en avoit eu; ils y trouvèrent quelques restes de volailles rôties, et des os d'autruche qui paroissoient aussi gros qu'un gigot de mouton. Ces oiseaux sont si pesans, qu'à peine ils peuvent se lever; mais avec le secours de leurs ailes, ou des moignons qui leur en tiennent lieu, ils courent si vîte, que les Anglais ne purent jamais les approcher d'assez près pour les tirer.

Ce port n'étoit point commode; on n'y trouvoit pas de bon bois, ni de bonnes eaux; on en sortit donc le 15 mai, et on entra le 18 dans un autre beaucoup plus sûr et plus commode. Dès qu'ils y furent entrés, Drak envoya le capitaine Winter vers le sud, pour découvrir, s'il étoit possible, le vaisseau absent; et lui, cingla vers le nord : heureusement il aperçut le vaisseau qu'il cherchoit, et il le ramena au port qui renfermoit sa flotte. Il y fit réparer ce qui pouvoit l'être, et préparer différens ouvrages de fer : la tempête d'ailleurs avoit diminué le nombre de ses vaisseaux. Quoique le lieu où il étoit descendu fût une île éloignée du continent d'environ un mille, il pouvoit traverser à pied le canal dans les basses eaux : de là, on décou-

vrit des hommes qui dansoient sur le sommet d'une colline éloignée, et levoient les mains en haut, comme pour inviter les Anglais à les venir joindre. Lorsque Drak s'en fut aperçu, il détacha la chaloupe avec des couteaux, des sonnettes, des verres, des émaux, et tout ce qui pouvoit leur plaire par son utilité ou par sa nouveauté. Dès que les Anglais eurent débarqué, ils virent deux des sauvages s'avancer à eux comme députés; ils s'arrêtèrent à quelque distance. Les Anglais ne pouvant les faire approcher davantage par leurs invitations, lièrent leurs présens au bout d'une perche, la fichèrent en terre et s'en éloignèrent. Alors les Indiens s'approchèrent de la perche, prirent ce qu'ils y trouvèrent attaché, et y laissèrent autant de plumes qu'ils en portoient sur la tête, et y joignirent un petit os de la longueur de six pouces, avec une pointe ronde polie à son extrémité. Drak voyant qu'ils paroissoient desirer d'agir amicalement et de faire des échanges, s'avance vers la colline avec quelques-uns des siens. Les Indiens le virent approcher, et se rangèrent en ligne du levant au couchant; l'un d'entr'eux alloit d'une extrémité de cette ligne à l'autre, marchoit en avant, en arrière, et saluant le lieu où le

soleil se montre et disparoît à leurs yeux, il se place dans le milieu de la ligne, et y demeure les mains élevées sur la tête: dans ce moment ils découvrent la lune, et ce chef lui fait les mêmes salutations; sans doute que ces astres sont leurs divinités, et qu'ils les prenoient à témoin de la sincérité de leurs sentimens de paix et de leur amitié.

Pendant ces solemnités, Drak montoit la colline avec ses gens à la vue des Indiens qui en paroissoient effrayés. Lorsque les Anglais eurent remarqué leurs inquiétudes, ils rebroussèrent paisiblement. Alors les plus agiles des sauvages s'avancèrent vers eux, et échangèrent leurs dards, leurs plumes et leurs os pour les bagatelles qu'on avoit apportées. Le commerce s'établit ainsi pendant quelque tems; et ils environnèrent les Anglais en si grand nombre, qu'ils n'auroient pu se défendre, si ils avoient été attaqués. Mais ils se mêloient avec les Anglais, sans avoir eux-mêmes la moindre défiance. Deux d'entr'eux prirent à l'amiral son chapeau galonné, et se le partagèrent amicalement; l'un prit le galon, l'autre le chapeau.

Ces hommes sont nus; mais quand ils sortent de leurs huttes, ou sont assis au-dehors, ils mettent une peau de bête sur leurs épau-

les; ils roulent leurs longs cheveux autour d'un paquet de plumes d'autruche, et communément ils y enfoncent leurs flèches, afin qu'elles ne les gênent point dans leurs mouvemens; elles sont faites avec des roseaux armés d'un caillou tranchant, et sont fort légères; leurs arcs ont environ une aune de long. Leur principal ornement est le fard qui est de diverses espèces; ils se peignent ordinairement pour honorer leurs divinités, et tracent sur leurs corps les figures du soleil et de la pleine lune. Cet usage de se peindre est commun chez des nations qui ne connoissent point l'usage des habits; tels furent aussi les premiers Bretons. Il semble qu'on n'ait eu pour but dans ces peintures que celui de se préserver du froid; elle les y rend en effet beaucoup moins sensibles; mais ensuite on y mit de la recherche, et on y appliqua des idées d'élégance et de beauté; elle leur est utile encore, en les préservant des effets des changemens de tems, de la chaleur, de la pluie; et nous voyons que dans les pays où l'ardente chaleur dessèche la peau, on la frotte d'une espèce d'onguent, pour en entretenir la souplesse.

Ces sauvages n'avoient point de chaloupes, ni aucun moyen d'aller sur l'eau; c'est pour

cette raison que les oiseaux qui vivent dans les îles voisines, ont si peu appris à craindre l'homme, qu'on les peut prendre avec la main. Parmi ces oiseaux, on remarque le pingoin; il y est en très-grand nombre, ainsi que les veaux marins, qui sont répandus dans toute l'étendue de ces côtes, et dont la chair fournit un mets utile aux équipages. On en trouvoit ici une telle quantité, qu'on donna à la baie le nom de *Baie des Veaux marins*. Cet animal paroît être la principale nourriture des habitans; car les Anglais en trouvèrent des morceaux cruds à moitié mangés, et ils conjecturèrent que c'étoient des restes de leurs repas, dans lesquels ils ne se servent jamais de mets apprêtés, ni même cuits.

Voici encore un autre de leurs usages, qui n'est ni moins grossier, ni moins sauvage que celui-là : lorsque l'un d'eux a reçu le présent honorable d'une masse qui l'élève à la place de commandant, il en marque sa reconnoissance, en se plaçant à une petite distance, et s'enfonçant une flèche dans la cuisse; son sang coule sur la terre, pour montrer qu'il ne doit pas être épargné, lorsqu'il s'agira de la défense et de la protection des siens. Mais revenons à Doughty; nous avons vu qu'il avoit été envoyé sur le Cygne, et c'étoit pour

le punir. Les officiers de ce vaisseau, envieux de sa faveur, triomphant de sa disgrace, ne laissèrent échapper aucune occasion de le mortifier. Lorsque ce vaisseau eut perdu de vue les autres, son équipage perdit l'espérance de jamais les rejoindre, et il craignit de manquer de provisions ; la disette de vivres fit que la table des officiers fut mal servie ; alors on voulut l'y rappeler ; mais il s'étoit soumis à n'avoir pour compagnons que des matelots, et il ne voulut point les quitter. Le plus honnête dans ses discours, ou le moins grossier envers lui, étoit le capitaine Chester. Le munitionnaire voulut encore lui retrancher des vivres; un tel homme ne devoit pas avoir autant de nourriture, tandis que des gens utiles étoient menacés de mourir de faim ; il ne devoit avoir que les restes méprisés des autres. Doughty trouva déraisonnable qu'on ne voulût pas le traiter comme un autre homme ; il ne fit qu'enflammer la colère de cet homme brutal; ton partage, lui dit-il, sera le gibet, si nous revenons en Angleterre ; et se tournant vers le capitaine, il lui demande s'il veut long-tems voyager avec cet imposteur ; son regard seul peut nous perdre, et il le desire.... Cette querelle obligea Drak de faire repasser Doughty,

sur sa flotte, lorsque le Cygne l'eut rejoint; bientôt après, il mit le feu à ce vaisseau, après en avoir tiré tout ce qui pouvoit être utile aux autres dans le cours du voyage.

Doughty étoit remonté sur *le Pélican*; mais il y avoit été trop diffamé par le munitionnaire, pour y être bien reçu; les plaintes que cet homme en avoit portées, avoient été bien accueillies du général, il en avoit cru les exagérations, les calomnies, parce qu'il ne cherchoit que des raisons pour justifier sa haine et la lui faire ressentir. Il dit à Drak que souvent on lui avoit entendu dire que ses paroles méritoient plus de foi que les sermens du général, qu'il avoit tenu des discours insolens et ridicules. Il irrita encore si fort Drak, qu'il fit transporter Doughty sur *le Carter* ou *le Discoureur*, un des vaisseaux espagnols enlevés sur les côtes d'Afrique, où étoit aussi le munitionnaire et d'autres hommes aussi grossiers que lui. Pendant que les vaisseaux demeurèrent dans le port, il arriva un accident singulier, qui aide à jeter du jour sur la déplorable destinée de Doughti.

Lorsqu'il étoit à bord du yacht il s'y trouva Thomas Cuttle, qui avoit été quelque tems sous les ordres de Drak, capitaine du *Pélican*, qui avoit desiré l'avoir auprès de lui. Il ne

put voir la manière dure avec laquelle Doughty étoit traité, et dans un accès de colère il voulut quitter les vaisseaux et se rendre sur le continent; il traversoit le canal peu profond qui séparoit l'île du continent, et quand il fut au milieu, il se tourna vers ceux qui le regardoient s'éloigner, et leur déclara qu'il n'avoit rien vu dans Thomas Doughty qui ne fût agréable à Dieu, qu'il n'en avoit jamais rien connu, sinon qu'il étoit l'ami de Drak, et que plutôt de voir sans cesse les durs traitemens qu'on lui faisoit essuyer, il préféroit de tomber dans les mains des Cannibales. Il se recommanda ensuite à leurs prières, parvint au rivage, s'avança dans le pays, et mit le feu à ses armes pour attirer les habitans dans le lieu où il étoit. Drak vit ce feu et crut qu'il étoit un signal de Cuttle pour qu'on vînt le reprendre; il y envoya sa chaloupe, et les hommes qui la montoient parvinrent à le ramener sur le vaisseau.

Précisément au moment où l'on alloit sortir du port, Drak vint à bord de *l'Elisabeth*, et ayant rassemblé l'équipage, il lui dit qu'il alloit envoyer deux hommes sur le vaisseau; qu'il ne savoit comment il avoit pu les joindre à lui pour faire ce voyage; que l'un étoit

Doughty, le plus séditieux, le plus inquiet et le plus méchant des hommes, qu'il avoit trop estimé autrefois, et son jeune frère, qui étoit sorcier, et qu'on ne devoit souffrir nulle part, puisque s'il avoit des connoissances, il les devoit au diable. Il avertit les matelots de ne leur parler jamais, de n'avoir aucune liaison avec eux; que si quelqu'un le faisoit, il le regarderoit comme son ennemi, comme celui des succès de son voyage. Il recommanda encore qu'on ne les laissât ni lire ni écrire, leur fit espérer de grandes richesses de son voyage, dit que le moindre d'entr'eux ne seroit plus dans la nécessité de se remettre en mer; qu'arrivé en Angleterre, il pourroit y vivre en seigneur; car pensez, leur dit-il, que l'or sera ici en telle abondance, que chaque vaisseau en sera plus chargé que de bois.

Après ces avis, il envoya les deux frères Doughty sur *l'Elisabeth*; ses ordres furent exécutés, on n'osa leur parler, et quoiqu'ils payassent leur dépense, leur chambre étoit la plus mauvaise du vaisseau, leur nourriture égale à celle du mousse le plus méprisé. Le premier bosman eût pitié du sort de Thomas Doughty; il partagea sa chambre avec lui, et cet acte de considération lui fit

perdre son emploi ; il demeura dans la disgrace, aussi long-tems que dura le voyage.

Après avoir demeuré quatorze jours dans ce port, pendant lesquels ils vécurent en bonne intelligence avec les sauvages, les Anglais mirent à la voile le 3 juin, et cinglèrent vers la mer du Sud ; mais après une course heureuse de six jours, ils s'arrêtèrent dans une petite baie, pour y mettre en pièces *le Christophe*, qui, à cause de sa petitesse, fut jugé incapable de soutenir des mers orageuses et presque inconnues, où l'on alloit pénétrer ; car ceux qui jusqu'alors y étoient parvenus, n'en avoient donné que des relations fort imparfaites.

Avant d'aller plus loin, ils trouvèrent à propos de jeter l'ancre encore un peu plus au sud, afin d'y chercher la prise portugaise que la tempête avoit séparée d'eux le 27 avril ; devoit-on rebrousser pour la chercher ? C'est ce qui paroissoit bien hasardeux et bien pénible. Falloit-il s'avancer plus avant et l'abandonner ? Il étoit cruel de perdre ainsi une partie de ses forces, et de laisser ses compagnons, ses amis, qui s'étoient embarqués volontairement pour courir la même fortune, exposés à une mort certaine ou à une pesante captivité. Ces pensées tourmen-



t. 2 p. 93.

1

2

3

1. Patagon. 3. Autruche. 2. Patagone.

toient Drak ; ils marchèrent encore jusqu'au 18, qu'après la prière, par laquelle ce chef commençoit toutes ses entreprises, et dont il donnoit toujours l'exemple, ils découvrirent enfin leurs compagnons près du port de St. Julien. Leur vaisseau avoit une voie d'eau; il avoit beaucoup souffert de la tempête, et cherchoit péniblement à retrouver la flotte. Drak, pour les aider à réparer les dommages qu'ils avoient reçus, jeta l'ancre dans ce port.

A peine avoient-ils débarqué, qu'ils virent venir à eux deux des habitans du pays dont Magellan a fait une description effrayante, et qu'il a peints comme un peuple de géants et de monstres (1). Ils ne trouvèrent pas ces récits sans fondement; car le plus petit de ceux qu'ils virent étoit plus gros et plus grand que le plus bel homme des vaisseaux. Les deux qui vinrent vers les Anglais leur parurent doux et pacifiques; ils reçurent tout ce qu'on voulut leur offrir, et donnèrent toute leur attention aux premières choses qu'ils virent; ce qui parut leur faire le plus de plaisir, fut de voir lancer une flèche anglaise au canonnier Oliver; ils voulurent l'imiter, mais ils ne purent jamais lancer leurs flèches aussi loin que la sienne.

(1) Voyez page 8 et 10 de ce volume.

Pendant cette espèce de lutte amicale, un troisième sauvage survint, qui parut choqué de ce que ses compagnons étoient si familiers avec des étrangers, et le leur reprocha vivement. Il montra bientôt les sentimens qui l'animoient; car un Anglais voulant montrer à ce dernier Indien une preuve de sa force et de son adresse, essaya de décocher une flèche devant lui; mais comme il tendoit l'arc avec effort, la corde se rompit. Les Indiens, qui ne connoissoient pas d'autres armes, et ne voyoient plus dans les Anglais que des hommes désarmés, les suivirent, et lorsqu'ils les virent monter négligemment sur leur chaloupe, ils leur lancèrent leurs flèches, dont l'une atteignit Winter, qui avoit l'arc détendu dans sa main; il fut blessé à l'épaule, et comme il cherchoit à remettre son arc en état, une seconde flèche le frappa sur la poitrine. Le canonnier voulut viser et tirer sur ces ennemis perfides, mais dans ce moment une nouvelle flèche lui donna la mort.

Peut-être aucun d'entr'eux n'auroit échappé aux flèches des Indiens, si Drak n'eût ranimé leur courage; il leur dit de ne point rester dans la même place, mais d'en changer sans cesse, afin que l'ennemi n'eût plus d'objet fixe, et de mettre tout ce qu'ils pourroient

devant eux pour amortir la force des flèches. A l'instruction il joignit l'exemple, il se baissoit, se relevoit, alloit de côté et d'autre avec tant de promptitude, que les Indiens demeuroient immobiles, comme s'ils eussent été désarmés. Alors Drak prend le fusil dont le malheureux canonnier avoit inutilement voulu faire usage, et en fit feu sur les Indiens. Une grêle de petites balles vint frapper le ventre de celui d'entr'eux qui avoit commencé la querelle et avoit donné la mort à Oliver. Il poussa des cris effroyables qui épouvantèrent tous ceux qui des vallons voisins étoient venus se joindre à eux : ce coup leur inspira tant d'effroi, que malgré leur desir de combattre encore, ils laissèrent les Anglais enlever leur ami blessé ; il avoit une blessure au poumon, et languit encore deux jours, puis il mourut, et on l'ensevelit avec tous les honneurs militaires.

Ils demeurèrent encore deux mois dans cette contrée, sans être attaqués de nouveau par ses habitans. Dans cet intervalle, ils virent un gibet que Magellan avoit fait élever, et auquel il avoit fait suspendre quelques séditieux de son équipage ; cette vue fit peut-être commettre à Drak l'action la moins hono-

rable de sa vie. Nous allons l'exposer un peu au long.

Drak crut devoir tenir dans ce port un conseil où il appela tous les officiers qui servoient sous lui : il y déploya sa patente, où la reine lui donnoit droit de vie et de mort, avec toute la plénitude dont elle jouissoit elle-même, ensuite il exposa avec beaucoup d'éloquence le sujet de cette assemblée ; car quoique son éducation n'eût pas été soignée, il avait une grande facilité à parler et à parler bien. Il accusa Jean Doughty, qui avait été le second en dignité après lui dans ce voyage, d'avoir apporté des obstacles à leurs succès, d'abord en son absence, puis en sa présence même, et d'avoir voulu le faire assassiner. Il avoit déjà, disoit-il, reçu des avis de ses mauvais desseins, avant son départ d'Angleterre ; mais il avoit espéré de lui faire abandonner ses odieux projets ; ensuite il invita l'assemblée à décider sur ses griefs, et sur le sort du coupable, après avoir fait sentir combien il avoit agi avec patience, avec générosité, puisque, dans le tems où il connoissoit les projets de Doughty contre sa vie, il l'avoit cependant traité comme un ami, comme un frère. Il prouva la vérité de ses plaintes par des

des écrits signés volontairement par Doughty, puis il se retira pour attendre le jugement qu'on porteroit, ne voulant point juger lui-même dans sa propre cause.

Ainsi le rapporte Camden: d'autres relations assurent que de quarante personnes dont cette assemblée étoit composée, tous avoient condamné Doughty à la mort, avoient signé la sentence et y avoient apposé leur sceau; qu'ils laissoient au général le choix, le tems et le genre de mort; que le coupable lui-même avoit dit qu'il se soumettoit volontairement à mourir par les mains de la justice; que Drak, après y avoir mûrement réfléchi, donna le choix de trois genres de mort à Doughty, d'avoir la tête tranchée dans le lieu même, ou d'être abandonné sur ces rives sauvages, ou d'attendre ce qu'en décideroient les juges lorsqu'ils seroient de retour en Angleterre. Il eut un jour pour y penser; il se décida pour le premier, communia des mains du chapelain avec Drak, fit une confession générale, et le 2 juillet le prévôt lui trancha la tête d'un coup de hache.

Camden raconte différemment sa mort. Cet homme actif et courageux, dit cet historien, le second de Drak, cité devant les juges, parce qu'il s'étoit élevé une sédition dans la

flotte, pour laquelle onze personnes furent déclarées coupables, selon les lois anglaises, fut condamné à mort, et la souffrit avec intrépidité, après avoir communié avec Drak. L'opinion la plus impartiale a été qu'il s'étoit conduit en effet séditieusement, que Drak avoit en lui un rival de sa gloire, qui cherchoit à faire abandonner le projet de passer dans la mer du Sud, et pensoit à se rendre l'égal de son chef. Quelques-uns ont dit, et ce n'est pas sans fondement, que le comte de Leicester avoit engagé Drak à prendre Doughty pour second, afin de s'en défaire, parce qu'il avoit répandu le bruit que ce favori avoit fait périr le comte d'Essex par jalousie et par vengeance.

L'auteur du manuscrit dont nous avons parlé, nommé Jean Cook, est bien moins favorable à Drak dans son récit : on remarquera que tout ce que ceux-là attribuent à Jean Doughty, celui-ci l'attribue à Thomas. Il paroît fort ennemi du général ; on peut donc se défier un peu de ses accusations ; voici le précis de ce qu'il dit de cette affaire :

Il arriva diverses choses sur cette île du port de Saint-Julien (1), dont il en est une que

(1) Au nord du Cap des Vierges, dans l'Océan atlantique, vers le 49e degré de latitude sud.

je ne puis passer sous silence, parce qu'on peut l'appeler un assassinat : c'est là que Drak versa tout son venin sur Doughty, et qu'il satisfit sa haine, en répandant son sang par un jugement tyrannique. Il ne pouvoit être tranquille tant que cet infortuné vivoit; cet homme qui s'étoit adonné à l'étude de la sagesse, à celle d'un sage gouvernement, autant que les autres hommes sont ardens à exercer la tyrannie, ne craignit pas de verser le sang de son ami le plus cher, qui ne lui étoit devenu odieux que pour avoir fait son devoir.

Le dernier de juin, on vit le général assis sur un tribunal, environné des équipages rassemblés, ayant à côté de lui le capitaine Jean Thomas, qui tenoit à la main des papiers, dont le général exposa le contenu avant qu'il les fît lire. Il accusa Thomas Doughty, présent, de s'être conduit en malhonnête homme, et s'adressant à lui-même, il lui reprocha d'avoir, par divers moyens, multiplié les obstacles à leur voyage, et de le faire tourner à son déshonneur, d'avoir commis d'autres actes encore qui le rendoient coupable. Si tu peux prouver que tu es innocent, je redeviens ton ami ; si tu ne le peux, la mort doit être le prix de ton crime. Doughty répondit qu'il n'avoit jamais su

répondre lorsqu'on étoit injuste envers lui, et qu'on lui parloit avec mépris. Par qui veux-tu être jugé, lui dit Drak? Doughty demanda qu'on le laissât vivre jusqu'à ce qu'on fût de retour dans la patrie ; alors il se soumettroit aux lois. Drak rejeta sa demande et voulut qu'il fût jugé dans ce lieu même; malgré sa demande, il ne voulut pas qu'il fût libre pour plaider sa cause. Voyez, messieurs, dit-il aux spectateurs, comme ce drôle est discoureur! liez-lui les bras, si vous ne voulez qu'il attente à ma vie. Mes bons amis, Thomas Good, etc., liez-moi cet homme-là. On le prit et on lui lia les mains derrière le dos : dans cet état, il lui fit des reproches cruels, et entr'autres d'avoir empoisonné le lord Essex. Doughty repoussa cette accusation avec aigreur, et Drak prit à témoins les assistans, du desir qu'avoit le coupable de le déshonorer. Il fit lire ensuite le détail des accusations, afin que l'équipage en fût instruit; toutes se réduisoient à des mots lâchés dans la colère. Doughty ne daigna pas les nier. Alors un certain Edouard Bright se présenta pour ajouter de nouvelles accusations. Le prisonnier le pria de ne pas le charger de crimes imaginaires, mais de ne pas l'épargner. Bright l'accusa de lui avoir dit

dans le jardin de Drak, que le conseil de la reine, et la reine elle-même, avoient été corrompus. Doughty le nia. Le premier l'accusa encore d'avoir dit que le lord trésorier agissoit de mauvaise foi, relativement à leur expédition actuelle; un témoin l'affirma, et Drak s'écria : voyez-vous de quoi ce drôle est capable ? Dieu veuille que toutes ses perfidies se découvrent ! Doughty représenta qu'il ne pouvoit trouver de preuves de son innocence qu'en Angleterre; qu'on ne devoit pas du moins le juger avant qu'il y eût écrit et qu'on en eût reçu une réponse; sa demande fut rejetée; on demanda l'avis des juges. Parmi eux étoit Léonard Vicary, ami de Doughty, qui représenta que toute cette procédure étoit contraire aux lois. Drak répondit qu'il n'avoit pas embarqué des jurisconsultes pour la faire exactement et selon les lois, mais qu'il connoissoit ce qu'il pouvoit et devoit faire. On ne peut, dit Vicary, décider sur la vie et la mort d'un homme qui ne se trouve qu'au milieu de ses ennemis. Fort bien, répond Drak, aussi n'est-ce point de cela qu'on décide; il s'agit seulement d'examiner si, par les accusations dont il est chargé, il est punissable ou non. Eh bien, dit Vicary, je n'y vois aucun fondement à une

sentence de mort. Ce sentiment ne put prévaloir; les ennemis de Doughty ou les amis de Drak se réunirent, ne doutèrent point des accusations dont on chargeoit le prévenu, et leur donnèrent la plus grande importance; la seule affirmation de Bright leur parut suffisante pour décider de la vie d'un homme; il leur suffit d'un discours tenu secret en Angleterre, et rendu public dans un lieu où la volonté de la loi et l'équité naturelle n'étoient point entendues. Il est vrai que Bright étoit un honnête homme; mais la haine des ennemis de Doughty l'entraîna. Drak, pour affecter de la modération, parut douter de la vérité des accusations, et cependant depuis quatorze jours il traitoit Doughty comme un coupable convaincu. Après avoir exprimé ce doute, il vient vers la mer, y appelle les matelots, les officiers, excepté son frère et le prévenu, y ouvre un paquet de lettres et de billets, et s'écrie qu'il a oublié la plus importante dans sa chambre; c'étoit la patente qui lui donnoit tout le pouvoir auquel il prétendoit; il montra du moins celles qu'il avoit en main, c'étoient des lettres d'Hankind, du lord Essex, du secrétaire d'état Walsingham, du sieur Hatton, où l'on parloit de lui, où l'on en parloit avec

éloge, mais écrites pour des objets indifférens; enfin un écrit en vertu duquel sa majesté lui assignoit cent couronnes; il dit ensuite: vous voyez, messieurs, comme cet homme me méprise; le premier des biens est une bonne réputation, et il veut détruire la mienne; ce voyage doit nous couvrir de gloire, nous enrichir tous, et il veut que nous retournions dans nos maisons; quelle honte pour la patrie! quelle ignominie pour nous, si l'on nous revoit dans un port d'Angleterre sans avoir rien fait de tout ce qu'on a droit d'attendre de vous! Et cependant tout succès vous est interdit, si cet homme vit au milieu de nous. Messieurs, que ceux qui le jugent coupable de mort élèvent la main; plusieurs qui envioient la faveur passée de Doughty, levèrent la main; d'autres qui reconnoissoient son innocence, craignirent de s'exposer à la vengeance de Drak, et élevèrent aussi la main; ceux qui ne purent se résoudre à les imiter, joignirent leurs mains et prioient Dieu. Alors Drak s'assit sur son tribunal et prononça la sentence; mais il ajouta que si quelqu'un, de ce jour à l'assemblee suivante, pouvoit trouver un moyen de sauver la vie au coupable, il l'écouteroit; il souhaitoit même que ce moyen le

mît en sûreté. Je vous prie, lui dit Doughty, de vouloir me laisser avec vous jusques sur les côtes du Pérou, et de m'abandonner sur le rivage. Drak le lui refusa, parce qu'il ne se croyoit pas en sûreté tant qu'il navigueroit avec lui. Winter s'intéresse pour qu'il lui accorde cette grace, Drak semble se raviser un peu, et demande enfin ce qu'on juge à propos de faire : Faut-il retourner en Angleterre? Non, non, s'écria la plus grande partie de l'équipage, qui y auroit été sans ressource. Il faut donc l'envoyer à la mort, dit Drak? et il renvoya l'assemblée à deux jours. Doughty demeura ainsi toute la nuit, le jour et la nuit qui la suivirent, en prières, excepté les momens qu'il donnoit à ceux qui venoient le visiter. Le 2 juillet il reçut ordre de se préparer à mourir. Doughty parut devant Drak avec un visage serein qui annonçoit toute l'indifférence qu'il avoit pour la vie, et demanda de communier avant sa mort. Drak voulut l'accompagner à la sainte table; Doughty lui montra de la reconnoissance, et ne l'appela que son bon capitaine. L'amiral lui donna le choix du genre de mort; il étoit gentilhomme, et voulut avoir la tête tranchée; ils communièrent ensemble; le courage du condamné étoit égal à

son innocence ; il mit toute sa confiance en Dieu ; dans aucun des momens de son dernier jour, il ne changea de visage ; il fut toujours tranquille et ferme. Après avoir communié, ils dînèrent encore ensemble, pendant qu'on préparoit le lieu de l'exécution ; la place fut entourée de hallebardes et de piques ; il fit sa prière à genoux, pria pour la reine, pour le succès du voyage de ses compatriotes, pour leur retour heureux dans une patrie qu'il ne devoit plus revoir, pour ses juges, pour ses amis ; puis il se leva et marcha à la mort comme on marche à un festin : maitenant, dit-il, je puis dire comme Thomas Morus, je ne puis faire beaucoup d'honneur à celui qui me tranchera la tête, j'ai le cou trop court ; il parcourt ensuite des yeux l'assemblée, prie ceux auxquels il peut avoir fait de la peine, de lui pardonner ; déclare qu'il n'a point de perfidies, point de trahisons à se reprocher envers son chef, que jamais il n'a voulu le faire mépriser ; il l'appelle encore son bon capitaine, lui dit adieu, le répète à toute l'assemblée, puis met sa tête sur le billot, on la lui tranche, et Drak dit la formule, voilà la fin d'un traître ; et quand il fut enseveli, Drak jura qu'il ne souffriroit de personne la huitième partie de ce qu'il avoit souffert de Doughty.

Le jour suivant, le jeune frère du mort erroit tranquille et triste, pensant à la fin malheureuse de son frère et à son propre danger, lorsque Edouard Bright, le principal instrument de la mort de Doughty, vint à lui et l'insulta ; ce ne fut qu'à force de prudence qu'il parvint à ne pas essuyer le sort de son frère.

Voilà quelle fut la mort de Thomas Doughty, quel fut l'examen de ses crimes, si l'on peut donner ce nom à ce qui le conduisit à la mort. On croit que la vraie cause de la haine de Drak vint des doutes, des preuves mêmes que cet Anglais malheureux avoit et fit trop connoître, que Drak n'avoit point reçu de pouvoir de la reine, et que son autorité sur la petite flotte n'étoit pas autorisée par sa sanction. Au reste, nous n'affirmons rien, et passant sous silence le reste du manuscrit, nous revenons à la narration du voyage trop long-tems interrompue.

Après avoir réduit le nombre de ses vaisseaux à trois, il partit du port de St.-Julien, et se trouva le 20 août dans le détroit de Magellan ; il y fut assailli des vents contraires et de divers dangers, qui ajoutèrent encore aux peines qu'on éprouve dans ce passage, où quelquefois les deux rivages semblent se

joindre pour s'éloigner ensuite, et laisser entr'eux un espace semblable à une pleine mer. C'est dans ces premiers espaces, et presqu'à l'entrée du détroit, qu'il découvrit une île, qu'en l'honneur de la reine il nomma *Elisabeth*.

Le 24, il en découvrit une autre, sur laquelle il trouva un nombre incroyable d'oiseaux, qu'on a nommés depuis *pingoins*. On en tua jusqu'à trois mille dans un jour. Il ne nomme point cet oiseau; mais il dit qu'il est moins grand qu'une oie sauvage, qu'il est sans plumes, mais couvert d'une espèce de duvet; qu'il ne peut s'élever dans l'air, ni voler, mais qu'il court et nage avec une vîtesse étonnante; qu'il se nourrit de poissons, se repose sur la terre, y dépose ses œufs sur des hauteurs, et que tel est leur nombre, qu'on le compare à celui des abeilles qui forment une ruche.

De cette île à la mer du Sud, le passage est étroit et tortueux; quelquefois des promontoires le cachent, et l'on se croit dans un bassin sans issue; les détours font qu'il est difficile de doubler le cap qui le termine. Magellan dit qu'on y trouve beaucoup de ports; mais que dans la plupart on n'y trouve pas de fond. On y en a trouvé depuis, mais

les torrens qui s'y jettent, les orages qu'on y éprouve, les rendent dangereux.

Le pays, sur les deux rivages, s'élève en montagnes innombrables; leurs sommets sont environnés de nuées qui se résolvent en neige, qui se durcit fortement, et subsiste toute l'année sur les hauteurs; elles devoient paroître plus sauvages aux yeux de Drak, parce qu'il traversa ce détroit au milieu de l'hiver; cependant il y découvrit des vallées vertes, agréables et fertiles.

Il avoit jeté l'ancre dans une baie peu éloignée du cap Forward; le détroit lui parut bouché, et il descendit dans une chaloupe pour y trouver une issue; il en trouva une vers le nord, et ce fut par-là qu'il en sortit. Il s'arrêta quelque tems pour considérer une espèce d'esquif, où quelques hommes étoient assis. Comme dans l'éloignement il ne pouvoit le distinguer, il admiroit ce petit bâtiment, qui avoit la forme d'un demi-cercle, élevé à sa poupe et à sa proue, mais bas dans le milieu; il l'admira plus encore, lorsqu'il se fut assuré qu'il étoit fait d'écorces d'arbres, si artistement rassemblées avec des lanières de peaux de veau marin, que l'eau ne pouvoit entrer par les jointures.

Les hommes étoient bien faits, et habillés comme leurs voisins dont nous avons parlé ; sur la terre, ils avoient une hutte formée avec des perches et couverte de peaux, où l'on trouvoit quelques ustensiles et un vase où ils tiennent de l'eau, mais le tout d'écorces d'arbres ; ils purent remarquer en ces hommes sauvages combien le génie naturel et une application constante peut suppléer au défaut du travail et des dons de la nature, nécessaires pour l'entretien de notre vie. Ils ne connoissent point l'usage du fer, ni le fer même ; l'écaille d'une moule d'une grosseur étonnante, qui se trouve sur leur côte, leur sert au même usage ; ils lui donnent, en l'aiguisant sur une pierre, un tranchant que le bois ni la pierre ne peuvent avoir ; c'est avec cet outil qu'ils font toutes leurs opérations et leurs travaux. Ils ne parurent à Drak, ni si sales, ni si hideux que nos voyageurs modernes les peignent, peut-être parce que ses compagnons étoient moins différens des sauvages que ne le sont ces nouveaux observateurs.

Nous observerons que quoique ces navigateurs aient traversé le détroit dans le tems le moins favorable de l'année, ils n'y employèrent cependant que seize jours, quoi-

que ce passage leur fût entièrement inconnu. Cette célérité paroît d'autant plus étonnante, que les plus habiles navigateurs modernes y ont employé jusqu'à quatre mois, et que le plus heureux y a demeuré trente-six jours.

Dès que Drak se fut éloigné du cap Forward, il dirigea sa course vers le nord-ouest, et se trouva, le 6 septembre, dans cette vaste mer du Sud, où jamais Anglais n'avoit encore pénétré. Il espéra que ses gens, qui avoient beaucoup souffert sous des climats orageux et rudes, se rétabliroient bientôt sous des latitudes plus chaudes; mais il ne put exécuter son projet aussitôt qu'il l'avoit compté. Le lendemain de sa sortie du détroit, il survint dans le moment d'une éclipse de lune, une tempête si violente, qu'il n'espéra pas de lui résister; sa fureur fut moins effrayante que sa durée; elle dura trente-deux jours, et les jeta à plus de deux cents milles loin de leur route; ils se trouvoient en un tel état de délâbrement, que ni leurs voiles, ni leurs ancres ne pouvoient leur être d'aucun usage. Enfin, le 7 octobre, ils purent entrer dans un port où ils espérèrent de trouver quelque repos après leurs longues traverses; mais une heure après, un coup de vent vint les rejeter dans la mer; alors ils

perdirent de vue *l'Elisabeth*, commandée par Winter, et dont l'équipage, comme on l'apprit dans la suite, exténué par le travail, effrayé par le danger, rentra dans le détroit, le traversa, vint surgir sur les côtes du Brésil, et l'année suivante arriva en Angleterre.

Drak se trouvoit au 55° de latitude méridionale; il y découvrit un petit archipel, et jeta l'ancre près d'une de ses îles, au grand contentement de ses matelots, qui s'y reposèrent pendant deux jours, y trouvèrent des eaux douces et fraîches, ainsi que des végétaux salutaires. Près de la baie où ils étoient, il y en avoit une autre où ils virent quelques hommes nus qui suivoient les côtes dans leur chaloupe; ils échangèrent avec eux quelques rafraîchissemens contre des bagatelles.

Après s'être fournis d'eau et de bois, ils remirent à la voile, et furent portés par une nouvelle tempête jusques vers le 60° de latit. sud. Là, ils virent les côtes les plus méridionales de la Terre de Feu, et la réunion des océans Atlantique et Pacifique. Le 28 octobre, ils furent assez heureux pour se trouver sur une mer tranquille, après avoir été pendant deux mois ballottés par des tempêtes dont ils n'avoient pas eu jusqu'alors l'idée, et dans des contrées inconnues.

Le 30 octobre, ils gouvernèrent vers le rendez-vous assigné à la flotte en cas de séparation ; il étoit situé sous le 50° degré de lalit. méridionale. En chemin ils découvrirent deux îles si remplies d'oiseaux, que les deux vaisseaux en firent promptement une abondante provision. De là ils naviguèrent en longeant les côtes du Pérou jusqu'au 30e degré ; mais ils n'y virent, ni le vaisseau qui leur manquoit, ni un port commode. Ils jetèrent l'ancre près de Mocha, une des îles qu'habitent les Indiens chassés du continent par la cruauté des Espagnols ; ils les trouvèrent disposés à leur rendre tous les services qui dépendoient d'eux ; ils leur montrèrent un lieu où ils pouvoient prendre de l'eau; ils leur donnèrent des fruits et deux brebis grasses, et paroissoient portés au commerce.

Les Anglais s'embarquèrent donc le matin avec leurs futailles, et envoyèrent deux hommes vers le lieu indiqué ; mais à peine avoient-ils fait la moitié du chemin, que les Indiens les attaquèrent, et ils y périrent. Le reste de la troupe, quoiqu'encore dans la chaloupe, ne fut pas hors de danger ; environ cinq cents hommes, cachés derrière les rochers, lancèrent contr'eux leurs dards, et tous furent blessés ; ils s'efforcèrent de gagner

la

la haute mer, afin de se mettre hors de portée des armes de leurs adversaires et se servir des leurs. Drak lui-même avoit reçu une blessure profonde sous l'œil et une autre dans l'estomac; ces blessures étoient d'autant plus dangereuses, qu'ils n'avoient pas de chirurgien; le seul qu'ils avoient eu étoit sur *l'Elisabeth*, vaisseau perdu pour eux; ils n'avoient qu'un apprentif, dont la jeunesse et le défaut d'expérience leur promettoient peu de secours; cependant ses soins furent si heureux, que tous recouvrèrent en peu de tems la santé.

Ces Indiens, n'ayant aucun motif de plainte contre les Anglais, avoient sans doute été excités par les Espagnols à cette attaque perfide; ce qui le leur persuadoit mieux encore, c'est que ces Indiens auroient pu, un peu auparavant, leur faire plus de mal s'ils l'eussent voulu, et qu'ils ne leur avoient montré que de l'honnêteté.

Vers le minuit, ils mirent à la voile et vinrent mouiller daus la baie Philippe: comme ils avoient envoyé leur chaloupe pour visiter le pays, un Indien vint à eux dans son canot; sa physiouomie étoit agréable; il étoit vêtu d'une robe blanche, qui lui descendoit jusqu'aux genoux; il se montra doux,

modeste, intelligent, comme étoient presque tous les Indiens avant que les Espagnols leur eussent fait connoître leur perfidie et leur cruauté. Les Anglais le reçurent bien, lui firent divers présens, et le laissèrent en sûreté regagner le rivage. Quand il fut à terre, il leur fit entendre par signes qu'ils devoient attendre son retour. Il dit tant de bien des Anglais à ses compatriotes, que dans peu d'heures on les vit accourir dans un canot, chargés d'œufs, de volailles et de cochons. Un de leurs chefs étoit avec eux, qui sauta volontairement sur le vaisseau, et souhaita que les Anglais l'emmenassent.

Ils apprirent de lui qu'ils ne pouvoient attendre de ce lieu d'autres provisions, mais que plus au midi il les mèneroit dans un lieu où ils en trouveroient en grande abondance; ils acceptèrent la proposition, et vinrent, sous la conduite de ces bons Indiens, dans la baie de Valparaiso, peu éloignée de la petite ville de San-Yago. Ils y trouvèrent des magasins de provisions, des caves remplies des vins du Chili, et un vaisseau richement chargé, qui menoit à Baldivia une grande quantité de vins estimés, dont la valeur étoit de 60,000 pesos, ou environ 550,000 livres de France, et une grande croix d'or enrichie d'émeraudes.

D'abord les habitans crurent que les Anglais étoient des amis, et ils les invitèrent à un festin; mais ils sortirent bientôt de leur erreur. Un des matelots du vaisseau espagnol s'élança sur le rivage et répandit l'alarme dans la ville; ses habitans prirent la fuite, au lieu de chercher à se défendre, et laissèrent en proie à leurs ennemis tout ce qu'ils possédoient dans leurs maisons; c'est dans une chapelle que Drak et les siens trouvèrent le plus de richesses. Ils employèrent trois jours à transporter sur leurs vaisseaux toutes celles qu'on leur abandonnoit; ils ramenèrent le pilote Indien au lieu où ils l'avoient trouvé, et le récompensèrent au-delà de ses desirs et de ses espérances; une crainte seule troubla leur joie; ils craignirent qu'on ne se vengeât sur eux du butin qu'ils venoient de faire avec leur secours. Ils réfléchirent cependant que les Espagnols ne pouvoient venir dans ce lieu tout ouvert avec leurs vaisseaux, qu'ils n'y pouvoient débarquer sans danger, que leurs chaloupes ne pouvoient porter beaucoup de monde; ensorte qu'il étoit possible aux Indiens, ou de se défendre, ou de s'échapper sans une grande incommodité, ce qui les rassura sur leur sort, comme sur la crainte d'être poursuivis eux-mêmes.

Ils quittèrent ce rivage et vinrent jeter l'ancre, le 19 décembre, dans une baie peu éloignée de Coquimbo, l'une des villes occupées par les Espagnols. Ils s'y croyoient en sûreté, lorsque cent cavaliers et environ deux cents Indiens vinrent pour les attaquer ; ils les virent arriver et se retirèrent sans perte sur leurs chaloupes, excepté un seul homme, que ni les exhortations, ni les prières, ne purent déterminer à se retirer avec les autres : il fut bientôt environné des Espagnols, qui voulurent le faire prisonnier ; mais il se défendit long-tems avec une hallebarde qu'il avoit dans les mains, et ne succomba qu'accablé sous la multitude et percé d'une lance au travers du corps. Les Espagnols triomphèrent de leur victoire ; ils firent enlever le cadavre par les Indiens, lui coupèrent la tête et la main à la vue des Anglais, et lui arrachèrent le cœur, qu'ils emportèrent en triomphe.

Les Anglais quittèrent ces lieux, et trouvèrent bientôt un port plus sûr et plus commode, dans lequel ils construisirent des canots. Drak en sortit pour chercher le vaisseau qui lui manquoit ; mais un vent contraire le força d'y rentrer deux jours après. Il en partit pour atteindre le port Sarcipaxa ou Tarapaxa ;

dès que lui et les siens y furent débarqués, ils virent un Espagnol endormi, qui avoit à ses côtés dix-huit lingots d'argent, valant quatre mille ducats d'Espagne ; ils prirent son argent et laissèrent ce pauvre homme dormant encore d'un sommeil paisible. Ils s'éloignoient du rivage, lorsqu'un autre Espagnol s'offrit à leurs yeux, chassant devant lui huit brebis du Pérou; ils redescendirent et s'emparèrent des brebis ; elles étoient chargées d'argent ; chacune en portoit cent livres, suspendues en deux parties sur son dos : ils délivrèrent ces animaux de leur pesante charge, et l'emportèrent sur leurs vaisseaux.

Plus loin, ils découvrirent une ville indienne, dont les habitans se divertissoient sur des radeaux faits avec des peaux de veau marin gonflées d'air; ils s'asseyent entre deux de ces outres, avancent avec rapidité à la rame, et portent des poids considérables. Ils commercèrent volontiers avec les Anglais, en reçurent du verre et d'autres bagatelles, dont les jeunes et les vieux se paroient avec un égal plaisir.

Le 26 janvier 1579, ils parvinrent près de Marmarena, et Drak invita les Espagnols à commercer avec lui; ils y consentirent, et il s'y pourvut de diverses choses nécessaires,

et acheta quelques brebis du Pérou, dont le corps est aussi gros que celui du bœuf, et qui sont si fortes, qu'une d'entr'elles portoit assez long-tems trois hommes sur son dos; leur cou est semblable à celui du chameau, et leur tête à celle de nos brebis. Ce sont les bêtes les plus utiles de ces contrées; elles fournissent une laine estimée et une chair très-saine; elles transportent les fardeaux sur les rochers et les montagnes, où aucun autre animal ne pourroit les faire pénétrer; la forme de leurs pieds en rend les pas fermes et sûrs, même dans les lieux les plus roides et les plus glissans : ces brebis du Pérou sont le lama.

On dit aux Anglais que le long de ces côtes les montagnes sont si remplies d'argent, que sur cent livres de terre, on en peut séparer cinq onces de ce métal. Ils quittèrent ce lieu, et cinglant vers le nord, ils arrivèrent près d'Arica le 7 de février; ils trouvèrent dans le port trois barques, qui étoient chargées de cinquante-sept pièces d'argent, chacune de la grosseur d'une brique ordinaire et du poids de vingt livres. Ils ne firent aucun prisonnier, car leurs matelots, ne craignant ni l'ennemi ni l'orage, étoient descendus sur le rivage et s'y divertissoient tous rassemblés. C'est dans ce port que les Espagnols embar-

quent leurs marchandises et l'argent pour les conduire à Panama ; mais depuis les pillages de Drak ils portent leur argent par terre jusqu'à Lima, et n'embarquent plus ici que les marchandises qui servent au commerce ordinaire, ou qu'on apporte d'Europe dans leurs foires.

Ils manquoient de bras pour attaquer la ville ; ils allèrent plus loin, et atteignirent un petit bâtiment chargé de toiles de lin et d'étoffes, dont Drak aimoit à être pourvu pour les besoins de son équipage ; il en renvoya les matelots avec le reste de leur charge. Il fit voile vers Chuli ; il entra dans ce port : là étoit un vaisseau qui portoit des lingots d'argent pour la valeur de trois cent mille pesos, ou plus de deux millions sept cent mille livr. argent de France ; mais les Espagnols avoient dépêché un exprès d'Arica, pour avertir le commandant que Drak se trouvoit sur ces côtes, et l'avis y arriva deux heures avant Drak : le vaisseau fut déchargé ; ses richesses, son équipage, étoient sur le rivage quand Drak y parut ; il ne trouva qu'un Indien dans le vaisseau, et il lui raconta ce que nous venons de dire.

Drak voyant que l'alarme pouvoit se répandre plus rapidement qu'il ne pouvoit faire

voile, ne perdit point de tems en d'inutiles recherches, et cingla vers Lima. Il arriva au port de cette ville le 15 février ; il y entra sans résistance, et s'y empara d'une douzaine de vaisseaux, dont quelques-uns étoient forts. La sûreté de Drak n'étoit point dans les forces qu'il commandoit, mais dans sa réputation, qui le rendoit si redoutable aux Espagnols, qu'en le voyant ils ne pensoient qu'à fuir, sans essayer la résistance ; ils ne pouvoient concevoir l'espérance du succès contre lui, et peut-être Drak dut son bonheur plus à leur lâcheté qu'à son intrépide audace ; ou plutôt à leur sécurité, qui n'avoit jamais été troublée, qu'à son activité constante.

Drak fit un grand butin dans cette occasion ; il trouva dans l'un des vaisseaux espagnols une caisse d'argent cachée sous le gouvernail, et des étoffes de soie et de lin pour une somme considérable. Il ne resta pas long-tems dans ce port ; il en partit pour tâcher d'atteindre un vaisseau qui en étoit parti trois jours auparavant pour se rendre à Paita. En chemin, il rencontra un autre vaisseau qui portoit beaucoup d'or et une croix de ce métal enrichie d'émeraudes. Il continua sa poursuite ; et comme il avoit ouï dire que le navire qu'il cherchoit alloit à

Panama, au lieu de Paita, il déploya toutes ses voiles; et pour encourager ses gens attentifs à le découvrir, il promit une chaîne d'or à celui qui le découvriroit le premier: elle échut à son frère Jean, qui l'annonça vers les trois heures après minuit. Les deux vaisseaux anglais l'attaquèrent des deux côtés et le prirent: ils y trouvèrent beaucoup de pierres précieuses, treize caisses d'argent, quatre-vingts livres d'or, vingt-six tonnes d'argent brut, et de la vaisselle dont le travail étoit de grand prix. Il employèrent six jours à dépouiller ce navire, et l'abandonnèrent ensuite à ceux qui le montoient.

Un écrivain espagnol dit, que durant cette poursuite, le gouverneur de cette île avoit rassemblé les forces du pays pour lui en défendre l'entrée, et qu'il avoit armé trois vaisseaux de six pièces de canon, les seules qu'il eût pu rassembler, et y avoit fait monter deux cent cinquante hommes; mais que dans le tems consumé à l'équipement de ces navires, Drak s'étoit emparé de sa proie. Le capitaine espagnol, qui étoit Biscayen, et se nommoit Juan de Anton, étant près du cap St.-François, vit un vaisseau hérissé de voiles qui venoit à lui; il s'imagina que le vice-roi du Pérou lui envoyoit quelques instructions,

et il avoit baissé ses voiles pour l'attendre.
L'approche de Drak le détrompa, mais il étoit trop tard pour fuir ou se défendre. Selon cet écrivain, le vaisseau portoit pour huit cent cinquante mille pesos en argent, (sept millions huit cent vingt mille liv. de France), et quarante mille pesos en or. Tout ce trésor appartenoit à différens particuliers, excepté pour la valeur de cent quatre-vingt mille pesos, qui étoient pour le compte du roi. Les Anglais y trouvèrent encore beaucoup de provisions qu'on portoit à Panama.

Après cette prise, il fit voile pour la Nouvelle - Espagne, sans s'arrêter à Panama, où il supposoit qu'on étoit instruit de son arrivée dans ces mers. On y avoit en effet reçu avis de la mer du nord, que Drak, avec trois vaisseaux, faisoit voile pour le détroit de Magellan, et sans doute dirigeroit sa course vers les côtes du Pérou. Il cingla au couchant, et rencontra encore un navire des Indes orientales, chargé de soie, de coton et de porcelaine : l'Espagnol qui en étoit propriétaire se trouva à bord, et fit présent à Drak d'un faucon en or, qui avoit sur l'estomac la plus grosse émeraude qu'on eût vue encore. Ce présent, joint à celui d'un gobelet d'or, fit tant de plaisir à Drak,

qu'il le laissa continuer sa route, après lui avoir pris cependant quatre caisses de porcelaine, qui étoit alors d'un grand prix en Europe.

Le 13 mars, ils virent la côte du Mexique: devant elle, à deux milles de distance, étoit une petite île où ils trouvèrent un port, et ils y jetèrent l'ancre jusqu'au 20, qu'ils en sortirent pour donner la chasse à une frégate qu'ils virent sur la côte; ils la prirent: sa charge consistoit en salsepareille, en miel, beurre et autres marchandises. Drak en ôta la salsepareille, et y mit l'or et l'argent de son propre vaisseau qu'ils rendoient pesant, puis il le fit calfater et boucher les voies d'eau.

Les Anglais furent occupés de ces réparations jusqu'au 26, puis ayant fait leurs provisions de bois et d'eau, ils reprirent leur course le long de la côte, menant avec eux la frégate espagnole. Le 6 avril, avant le coucher du soleil, ils découvrirent encore un vaisseau éloigné du continent d'une petite lieue; ils le poursuivirent pendant la nuit, l'atteignirent au matin, l'abordèrent et l'enlevèrent; ils en firent passer l'équipage sur leurs vaisseaux. On y trouva les lettres et patentes de D. Francisco Xarate, des

lettres du roi au gouverneur des Philippines, des cartes marines, qui furent utiles à Drak pour son retour, et qui devoient l'être aux Espagnols pour leur voyage de Panama à la Chine. Ils enlevèrent aussi de ce vaisseau diverses balles de marchandises, et une fille Maure. Après y avoir pris ce qui pouvoit les accommoder, ils s'en séparèrent honnêtement, et parurent cingler vers une petite île dont nous parlerons ailleurs.

Ils avoient pris encore sur ce vaisseau un pilote-côtier espagnol, qui leur étoit nécessaire pour les conduire dans un port sûr, où ils pussent se pourvoir de vivres et se préparer au voyage qu'ils méditoient : il les conduisit dans celui d'Acapulco, port du Mexique, où ils entrèrent le 15 avril, et où ils restèrent jusqu'au 26. Ils y laissèrent leurs prisonniers, et même Nuno du Sylva, qui les avoit suivis depuis le cap Verd, et leur avoit rendu de bons et fidèles services qu'ils ne récompensèrent qu'en l'abandonnant en ce lieu. Lorsqu'il fut sur le continent, on le conduisit à Mexico, où on lui donna la question pour lui faire révéler ses découvertes. Il fit un récit fidèle de tout ce qu'il connoissoit, et fut délivré. Il revint dans sa patrie, où il donna une histoire de ses

voyages, qui a été traduite dans toutes les langues de l'Europe.

A peine les Anglais eurent abordé Acapulco, que Drak se rendit dans la ville avec une partie de ses gens : ils y trouvèrent le tribunal de la province assemblé, pour prononcer sur le sort d'un grand nombre de malheureux sauvages qui devoient être punis de mort, puisqu'ils avoient fait une conspiration pour tuer leurs maîtres et mettre le feu à la ville. Drak dérangea le spectacle qu'ils alloient donner, fit prisonniers les juges et les coupables, et les emmena dans son vaisseau. Les juges signèrent un ordre au commandant pour qu'il payât leur rançon. Les Anglais trouvèrent dans cette ville un pot de terre, de la grosseur d'un boisseau, rempli de réales d'argent, une chaîne d'or, et quelques pierres précieuses : la chaîne d'or avoit été prise à un fuyard par le bosman anglais; et ils emportèrent encore tant de richesses, que cette chaîne étoit une des moindres.

Après s'être enrichis, n'ayant pas d'espérance de l'être davantage, et peut-être soupirant après le repos et la jouissance des biens qu'ils venoient d'acquérir, impatiens de les mettre en sûreté, ils tinrent conseil

pour leur retour. L'avis de Drak fut de chercher un port commode et sûr où ils pussent preparer leur retour, de s'efforcer de se rapprocher du détroit pour rentrer dans la mer Atlantique; que par là on se trouveroit dans peu de tems en une pleine sûreté et en Angleterre, que la navigation seroit plus facile, parce qu'ils avoient déjà parcouru ces mêmes climats, et parce que le tems étoit plus favorable.

Ils se déterminèrent d'abord pour se rendre dans le port de Cane, où l'on trouvoit du poisson, du bois et de bonnes eaux. Puis se trouvant suffisamment fournis de provisions qu'ils avoient enlevées à leurs prises et à la ville d'Acapulco, ils résolurent de chercher un passage par le nord-ouest; et s'ils n'y pouvoient réussir, de prendre la route des îles Moluques, et de revenir en Europe par le cap de Bonne-Espérance.

Ils firent voile pour exécuter ce projet, et parvinrent jusqu'au 43e deg. de latitude septentrionale, où ils trouvèrent l'air si froid, que les matelots ne pouvoient plus agir; ils revinrent sur leurs pas jusqu'au 38e deg. 30 min., où ils découvrirent un bon port, et y entrèrent poussés par un vent favorable. Ils y jetèrent l'ancre le 17 juin, et dans

peu de tems ils eurent occasion de remarquer que les habitans du pays n'étoient pas des hommes sans goût et sans civilité ; car l'un d'eux, dans son canot, venant à la rame près du navire, leur adressa un long discours, qu'il accompagnait de gestes extraordinaires. Bientôt après, il vint leur faire une seconde visite, et leur adressa un nouveau discours; il revint une troisième fois, et à la fin de son discours, il leur fit présent d'une couronne de plumes noires, telles que leurs rois en portent sur la tête, et d'une corbeille tissue avec du jonc, remplie de certaines herbes : il les lia ensemble et les jeta dans la chaloupe. Il ne voulut rien en retour, quoiqu'on lui descendît diverses choses sur une planche; seulement il tira de l'eau une peau qu'on y avoit jetée.

Trois jours après, s'appercevant que leur navire faisoit eau, ils l'approchèrent du rivage, afin de l'y pouvoir décharger. Instruits qu'il ne falloit pas s'abandonner négligemment à la bonne volonté des peuples sauvages, ils firent sur la terre une espèce de fort, muni de palissades, et élevèrent des tentes dans son enceinte. Les habitans admiroient tout ce qu'ils leur voyoient faire ; ils venoient par troupes sur la côte, sans

autre dessein que de contempler ce bel ouvrage étranger qu'on élevoit avec tant d'art dans leur pays.

Drak qui ne se fioit pas beaucoup à l'apparence, ni à la manière amicale avec laquelle les habitans l'avoient reçu, les suivoit de l'œil, pour voir s'ils ne quittoient point leurs arcs et leurs flèches. Mais voulant en bien agir avec eux, il leur fit des présens de toile de lin et d'autres choses dont ils connoissoient l'usage : ils s'en retournèrent alors à leur demeure, qui étoit à demi-lieue du camp des Anglais. Là, ils firent des cris éclatans que les Anglais entendirent, et que l'amour-propre leur fit croire être une sorte d'adoration pour leurs bienfaits. Deux jours après, ils les virent accourir de loin en grand nombre; ils demeurèrent immobiles sur le sommet de la colline, d'où l'on pouvoit voir le camp : puis un d'entr'eux leur adressa un long discours, à la fin duquel tous s'inclinèrent et prononcèrent, d'un ton solennel, la syllabe *oh*, comme s'ils eussent par elle ajouté à la force du discours de l'orateur. Ensuite les hommes posèrent leurs arcs, et laissant leurs femmes et leurs enfans sur le sommet de la colline, ils se rendirent sous les tentes, et témoignèrent à Drak une vive reconnoissance

reconnoissance de ses présens; les femmes, dans l'éloignement, paroissoient avoir pris d'eux l'idée que les payens avoient autrefois de leurs dieux : elles s'étoient fait des blessures aux joues, au sein avec leurs ongles, et sans doute en honneur de leurs hôtes, et elles se jetoient avec leurs corps nus sur les pierres.

Trois jours après, Drak reçut deux envoyés de l'Hioh, ou roi du pays, qui lui annonçoient sa visite dans son camp, et qu'il desiroit de lui pour gage de son amitié, un présent de paix. Sa demande lui fut accordée avec plaisir. Ce chef parut bientôt, accompagné d'une garde de corps d'environ cent hommes de haute taille : il étoit précédé d'un officier qui portoit un sceptre de bois noir, orné d'une chaîne faite d'os ou de corne, et qui paroissoit être parmi eux la plus grande marque d'honneur : après lui venoit le chef, vêtu d'une robe de peau de bête, portant sur la tête une couronne de plumes : ses serviteurs le suivoient, tous habillés de la même manière. Le peuple venoit ensuite, ayant dans ses mains des corbeilles tissues avec tant d'art, que l'eau ne s'en écouloit pas, et elles étoient pleines

de racines et de poissons, présens offerts aux anglais.

Drâk ne se relâcha point pour les soins de la sûreté commune : il rangea ses gens en ordre de combat, et attendit ainsi leur arrivée. Quand ils furent fort près, ils s'arrêtèrent, et le porte-sceptre fit un discours, à la fin duquel ils revinrent au pied de la colline; le porte-sceptre commença un chant et une danse : les hommes et les femmes dansèrent, mais les hommes seuls chantèrent.

Drak se lassa de sa défiance; il sortit de ses fortifications, et regarda quelque tems leurs chants et leurs danses : puis le roi et ses compagnons lui firent un long discours, par lequel il semble qu'ils le prioient de prendre le gouvernement de leur pays. Le roi lui mit la couronne sur la tête, le décora d'une chaîne et des autres marques du pouvoir, et le salua, en lui donnant le titre de Hioh.

Quoique ce royaume qu'on lui offroit ne pût lui être d'aucun prix, et ne lui présentat que l'avantage de pourvoir en sûreté à ses besoins présens, Drak prit dans cette occasion l'air de dignité qui convenoit à la cérémonie, et se mit en possession de

ce qui lui étoit offert au nom de la reine Elisabeth, non sans faire des vœux pour que cette acquisition devînt un jour utile à sa patrie.

Malgré ce don fait avec solennité, Drak laissa le chef au milieu de son peuple, et se retira dans son camp. Alors ils se firent, comme auparavant, des blessures et élevèrent des clameurs : c'étoit un témoignage de vénération. Ensuite ils vinrent près de lui, et lui montrèrent les maux dont ils étoient affligés, peut-être dans l'espérance d'une guérison miraculeuse. Pour leur être utiles sans les fortifier dans leur erreur, les Anglais cherchèrent les remèdes analogues à leur genre de maladie, et les leur appliquèrent. Devenus plus hardis et plus confians, ils vinrent tous les jours au camp, et suivirent leurs usages, desquels on ne crut pas devoir les détourner, jusqu'à ce qu'ils eussent connu par eux-mêmes qu'ils étoient désagréables. Ils s'en apperçurent, et desirèrent si ardemment de prendre les nôtres, que tous leurs momens étoient remplis par le soin de pourvoir à leurs nécessités. Ils voyoient chaque jour les mœurs et les inclinations de leurs nouveaux hôtes, et s'y attachoient : ces hommes étoient bien plus

forts, plus agiles même que les Anglais ; mais ils manquoient d'armes, soit pour l'attaque, soit pour la défense ; car leurs arcs étoient si foibles, qu'ils ne pouvoient s'en servir que par manière de jeu. Ils étoient très-adroits à la pêche : à peine les avoit-on vus approcher du rivage, qu'on les en voyoit revenir avec leur proie, et ils paroissoient l'avoir prise sans se jeter à l'eau.

Le même desir qui avoit attiré la multitude sur le rivage, porta Drak à visiter le pays avec quelques-uns des siens : ils le trouvèrent fertile et rempli de cerfs à quelque distance des côtes; ils y virent encore un grand nombre d'une espèce de lapins plus petits que les nôtres, ayant une queue comme les rats, des pattes comme la taupe, et une bourse sous le menton, où ils mettent des provisions pour leurs petits. Les cabanes des habitans étoient rondes, enfoncées dans la terre, où ils tracent une enceinte, autour de laquelle ils élèvent un rang de perches qui se réunissent au sommet où elles sont liées ensemble. Les habitans de la cabane sont assis sur des joncs entassés ; ils font le feu dans le milieu, et la fumée s'en échappe par la porte. Les hommes sont communément nus ; les femmes ont une espèce de

jupon tissu avec des joncs, qui leur servent au même usage que le chanvre, et se jettent sur les épaules la dépouille d'un cerf: elles sont fort modestes, dociles et obéissantes à leurs époux. Les champs sont mal cultivés, mais en général il paroît que le contentement et le bonheur règnent dans tous les états chez ce peuple.

Drak nomma ce pays la *Nouvelle-Albion*, de quelques rochers blancs qui lui donnoient quelque ressemblance avec les côtes d'Angleterre : l'histoire de la cession du pays fut gravée sur une plaque de métal, qu'on cloua à un poteau élevé avant leur départ. Ils se rendirent sur leur vaisseau le 23 juillet : les habitans qui les avoient vus s'y préparer, ne purent retenir leurs plaintes, et quand ils les virent sur la mer, ils allumèrent de grands feux, peut-être pour offrir des sacrifices à leurs dieux, afin qu'ils leur procurassent un retour heureux. Non loin de ce port sont diverses îles abondantes en veaux marins.

L'espérance de revenir dans leur patrie par le nord-ouest étant détruite, tous convinrent qu'il falloit prendre le chemin des îles Moluques. Ils perdirent la terre de vue le 25 juillet, et ne la revirent que soixante-

huit jours après. Le 30 septembre, ils découvrirent quelques îles vers le 20° deg. de latitude méridionale ; leurs habitans vinrent à eux dans leur canot dont le centre étoit assez bas, et dont les extrémités étoient si élevées, que le tout formoit un demi-cercle : le bois en étoit uni et poli comme l'ivoire, et à chacun de leurs côtés étoit un morceau de bois pour le tenir en équilibre.

Les premiers qui vinrent, portoient des fruits (des bananes) et autres choses de grand prix, qu'ils échangèrent contre diverses marchandises, avec beaucoup d'honnêteté et d'amitié, au moins apparentes. Mais après avoir, dit-on, éloigné par ces manières amicales les soupçons et les craintes, ils envoyèrent une seconde flotte de canots remplis d'hommes, qui attaquèrent les anglais avec la férocité des bêtes sauvages. Le prétexte de cette attaque fut que l'un d'eux ayant reçu des Anglais le prix de ce qu'il offroit, il garda le tout et ne voulut ni rendre ce qu'il avoit pris, ni donner ce qui étoit l'objet de l'échange : on voulut le saisir, mais dans cet instant il partit de chaque canot une nuée de pierres. Drak répondit à cette attaque par le feu de ses gros canons, dirigés de manière à ne blesser personne. Ils en

furent si effrayés, que tous s'élancèrent dans l'eau et se cachèrent entre leurs canots : bientôt ils disparurent.

Ils eurent ensuite des vents si foibles, qu'ils ne purent arriver aux îles Moluques que vers le 3 novembre : ce jour ils virent l'île de Tidor. Bientôt ils se trouvèrent près de l'île Mutua ou Mutyr, qui dépend du roi de Ternate : ils visitèrent le gouverneur qu'il y avoit placé, et en obtinrent des vivres avec d'autant plus de facilité, qu'ils étoient en paix avec les Portugais ; ils lui témoignèrent leur reconnoissance, et vinrent ensuite pour jeter l'ancre devant Ternate.

A peine y parurent-ils, que le vice-roi avec les hommes les plus considérés de l'île, vinrent dans trois grandes barques, qui de chaque côté avoient quarante rameurs : ces barques conduisirent les Anglais dans le port. Drak envoya au roi un manteau de velours en témoignage de bonne intelligence : ce roi vint bientôt lui-même accompagné d'une suite nombreuse, et avec la plus grande magnificence. On le reçut au bruit du canon et avec tous les instrumens de musique qu'on avoit : il fut si content, et marqua tant de

confiance, qu'il laissa venir tous les musiciens sur sa barque.

Le roi étoit de grande taille, avoit un air de dignité, une physionomie qui annonçoit l'humanité. Ses courtisans étoient vêtus d'une étoffe de coton blanche, ou de calicot; les plus anciens paroissoient les plus respectés, et formoient son conseil; les autres étoient des nobles ou des officiers militaires. Sa garde avoit des armes à feu en bon état, mais en petit nombre; les autres étoient armés d'arcs et de flèches. Le roi admira tout ce qu'on lui montra, permit au vaisseau de rester dans le port, et promit de revenir le jour suivant. Les habitans obtinrent aussi de pouvoir y commercer et d'y porter des vivres. Le roi ne vint pas à bord comme il l'avoit promis, mais il envoya son frère pour s'en excuser, et pour inviter Drak à descendre sur le rivage. Son frère vouloit rester pour ôtage jusqu'à son retour, mais Drak ne le lui permit pas; il envoya avec lui quelques-uns de sa suite, et attendit leur retour avec le vice-roi.

Les Anglais furent reçus par un autre frère du roi, et conduits avec beaucoup de solennité dans le château où étoit rassemblée une

cour d'environ mille personnes. Ils y virent soixante vieillards qui formoient le conseil du roi. Au dehors, de chaque côté de la porte, se tenoient quatre étrangers d'un grand âge, qui lui servoient d'interprêtes pour le commerce. Le roi parut enfin lui-même, vêtu d'une étoffe d'or; ses cheveux étoient noués en boucles avec de l'or; à son cou étoit une chaîne de même métal; il en avoit des anneaux à ses doigts, qui brilloient par leurs diamans et autres pierres précieuses; un riche dais le couvroit; près de sa chaise royale, un enfant noble tenoit un éventail brillant de saphirs, pour modérer la chaleur qu'on ressentoit. Les Anglais y reçurent des politesses flatteuses, et ils furent reconduits avec de grands honneurs.

Le château, comme on a pu le remarquer, n'est pas bien fort; il fut bâti par les Portugais qui cherchoient à mettre ce royaume sous leur joug; pour réussir dans leur dessein, ils firent périr le roi et son fils; leur cruauté arma le peuple contre eux; il les força de se retirer de toute l'île, et depuis ce tems elle a repris sa puissance, a fait de nouvelles conquêtes, et leur a enlevé d'autres possessions.

Les Anglais embarquèrent en ce lieu quatre

à cinq tonnes de girofles qu'ils vouloient porter en Europe; ils y étoient encore lorsqu'un seigneur vint à bord avec son interprête portugais; il étoit vêtu presque à l'européenne, et surpassoit les grands de Ternate, les Français même, par sa politesse et la douceur de ses manières; une telle visite excita leur curiosité. On assure qu'il étoit Chinois, et de la maison régnante; qu'il avoit été accusé d'un crime capital dont il étoit innocent; mais que, comme on n'avoit pas de preuves de son innocence, l'empereur avoit ordonné qu'on suspendit tout examen, et avoit abandonné le tout à la Providence; qu'il lui avoit permis de sortir de l'empire, et lui avoit défendu d'y rentrer, aussi longtems que le ciel n'auroit pas démontré la fausseté de l'accusation, et qu'il ne lui rendroit son état, que lorsqu'il auroit appris des choses qui pussent être utiles et profitables à l'empire. Depuis trois ans il étoit absent, il voyageoit pour acquérir des connoissances; il étoit venu de Tidor pour parler à l'amiral anglais, par le secours duquel il espéroit recouvrer, et ses honneurs et les avantages qu'il avoit perdus, en apprenant des faits intéressans qui pouvoient lui rendre la faveur de son roi.

Drak pouvoit le croire ou le refuser; mais il permit à ses gens de parler avec l'interprête portugais ; chaque aventurier lui exposa ses observations, et chercha à se rendre agréable à son hôte. L'exilé chinois écoute tout avec attention et se le fait répéter, afin d'en mieux graver le souvenir dans sa mémoire. Il remercie le ciel de lui avoir enfin donné les connoissances qu'il desiroit avoir, presse Drak de tourner ses voiles vers la Chine, et s'offre d'être son pilote ; mais Drak étoit trop impatient de finir son voyage, pour écouter cette offre.

Il mit à la voile le 9 novembre pour chercher un port plus commode, afin d'y nétoyer et réparer son navire, qui avoit beaucoup souffert de la longueur du voyage et de l'intempérie du climat. Il cingla vers le sud, et découvrit peu après une île inhabitée au couchant des Celebes, qui lui parut propre à remplir ses vues ; elle paroissoit de loin un bois de plaisance; les arbres en étoient hauts, droits et gros ; mais ce qui l'étonna le plus, fut la multitude innombrable de mouches luisantes qui y étoient répandues; l'île entière paroissoit être en feu durant la nuit.

On y trouva un port commode; Drak y

entra et y demeura vingt-six jours. Il vit sur cette île des tortues d'une grandeur monstrueuse, qui se cachoient en terre, et diverses sortes de fruits du goût le plus agréable.

Les Anglais s'éloignèrent de cette île le 12 décembre; ils eurent la barbarie d'y abandonner la jeune Mauresse qui étoit tombée dans leurs mains sur les côtes de la nouvelle Espagne, et qu'ils avoient transportée sur leur vaisseau. Ils y avoient pris aussi un jeune Maure, qu'ils croyoient leur pouvoir être utile dans leur retour pour parler à ses compatriotes; mais comme ils trouvèrent ensuite qu'il ne pouvoit leur servir à rien, et qu'ils manquoient de provisions, ils résolurent d'envoyer ce couple malheureux cueillir des fruits dans l'intérieur du pays; et pendant qu'ils s'occupoient de ce soin, ils levèrent l'ancre et déplièrent les voiles; avant qu'ils fussent de retour au rivage, les vaisseaux étoient déjà bien loin, et les Anglais ne purent voir leurs larmes, ni entendre leurs cris. La jeune Mauresse n'avoit que quinze ans, et étoit enceinte; le Maure n'avoit pas encore vingt ans; ils furent l'un à l'autre leur seule ressource dans leur malheur et leur abandon absolu. On n'a rien su de leur sort; mais la Providence sembla punir les

Anglais de leur perfidie, en les mettant à une épreuve bien cruelle.

Ils avançoient par un vent peu favorable, lorsque, le 5 janvier 1580, ils se virent enveloppés par une multitude d'îles, unies par des bas-fonds dangereux; ils crurent voir le moment de s'en éloigner; ils firent voile avec un vent très-frais, lorsqu'au commencement de la nuit, un coup soudain ébranla le vaisseau et arrêta leur course. La cause en fut bientôt découverte; ils avoient rencontré un rocher caché sous l'eau, et lorsqu'ils y avoient donné, leur course étoit si rapide, qu'ils perdirent l'espérance de pouvoir se dégager de cet écueil. Ici, l'intrépidité de Drak fut ébranlée, et son industrie mise à une épreuve cruelle; ceux dont la conscience n'étoit qu'endormie sur leurs mauvaises actions, éprouvèrent des inquiétudes déchirantes, et leur trouble augmenta en pensant aux deux esclaves innocens qu'ils avoient abandonnés; on se reprochoit mutuellement la perte commune. L'aumônier (M. Fletcher), surtout, en accusoit le capitaine, dont les actions et l'incontinence attiroient sur tout le peuple la vengeance divine.

Drak ne supportoit pas ses reproches avec patience; mais il attendit un tems plus con-

venable pour lui faire sentir le poids de sa colère, et chercha tous les moyens qui étoient encore en son pouvoir pour appaiser cette aigreur qui augmentoit sans cesse; il s'agissoit d'abord de les rassurer; il falloit faire agir leurs mains, et il ordonna qu'on travaillât à la pompe.

Lorsque par ce moyen il eut montré que l'eau n'entroit point encore à fond de cale, il fit renaître l'espérance qu'en allégeant le vaisseau on pourroit le dégager; il savoit bien que s'il se bornoit à exhorter ses gens à jeter leurs trésors dans la mer, il ne les persuaderoit pas; il commença donc à jeter lui-même les étoffes, puis les ballots d'épiceries, ensuite des barriques d'eau, dans l'espérance que s'ils réussissoient à se dégager, il leur seroit facile de trouver de l'eau douce dans quelques-unes des îles voisines. Alors il chercha un endroit autour de ces bas-fonds, où une ancre pût mordre, afin que le vaisseau allégé eût un point d'appui, et qu'on pût le tirer de dessus le roc; mais il chercha vainement; il trouva que les écueils qui l'entouroient étoient comme presque tous ceux de ces mers, un roc nu qui ne donnoit à l'ancre aucune prise, et qu'à la longueur de la chaloupe, tout autour du vaisseau, on ne trou-

voit aucun fond. Drak, qui seul faisoit ces observations, résolut de les taire pour ne décourager personne, et ne point répandre le désespoir dans son équipage, qui ne verroit de moyen à choisir que celui de se lancer à l'eau avec les débris du navire. Dans cette déplorable situation, ils virent s'écouler vingt-quatre heures sans qu'elles amenassent aucune nouvelle raison d'espérer. Drak les employa en vain à ranimer ses compagnons affligés, par tous les moyens possibles; il les exhorta enfin à déposer leurs inimitiés, à se pardonner mutuellement, à se confier dans les miséricordes du Christ, puisqu'ils ne pouvoient plus espérer qu'en lui. Il eut plus de pouvoir sur ce point, et l'aumônier leur donna la communion.

Au moment où ils ne conservoient plus d'espérance, qu'il ne daignoient plus chercher des moyens pour se délivrer, le changement soudain du vent vint les enlever à leur perte; le vaisseau jeté sur le côté, glissa, et se dégagea du roc, sans être beaucoup endommagé. Qu'on juge de la joie que tous ressentirent en sentant le vaisseau balançant librement sur les ondes! Ce fut là le plus grand, le plus inévitable danger qu'ils eussent couru, et il fit une impression si forte

sur leurs esprits, qu'ils n'osèrent pendant quelque tems se confier à leurs voiles; ils s'abandonnèrent à la Providence qui venoit de les sauver, jusqu'à ce qu'ils se virent près de l'île fertile de Baratène. Là, ils entrèrent dans un port pour réparer les avaries qu'avoit souffert leur vaisseau sur le rocher.

Il trouvèrent les habitans de cette île d'un naturel doux, complaisans, civils dans leurs manières, honnêtes dans leur commerce; ils sont grands, bien faits, et d'une belle physionomie. Les hommes sont nus en général; les femmes sont couvertes depuis les hanches, modestes, sans cependant être insensibles à l'amour et au plaisir. Toutes les choses nécessaires se trouvent abondamment sur cette île, ainsi que les commodités de la vie.

Après avoir réparé leur bâtiment et rafraîchi l'équipage, ils reprirent leur course, et la continuèrent sans incidens remarquables jusqu'au 11 mars, où ils jetèrent l'ancre devant la grande île de Java; ils envoyèrent au roi un présent de drap et de soie, pour obtenir la permission d'y faire leurs provisions. Drak descendit sur le rivage, et y reçut ce prince avec toute sa musique; il lui accorda tout ce qu'il avoit demandé.

Cette île étoit partagée entre plusieurs rois

ou

ou rajahs, qui reconnoissoient l'autorité d'un supérieur unique. Trois de ces princes vinrent sur le vaisseau anglais, peu de tems après son arrivée; on satisfit leur curiosité sur les lieux d'où l'on venoit, sur les aventures qu'on avoit eues, les choses rares qu'on avoit observées; et ils parlèrent à leur tour avec honnêteté de ce qui pouvoit intéresser des étrangers sur leur île. Le roi ou rajah Denan vint aussi lui-même, et fit le tour du vaisseau, pour en observer les engins de guerre et les parties qui servoient à la navigation.

Cet échange d'honnêtetés retarda quelque tems les affaires pour lesquelles ils étoient venus; mais enfin leur vaisseau fut calfaté, réparé avec des planches nouvelles, et pourvu de toutes les provisions nécessaires. Ils purent observer, durant ce séjour, que les Javanais sont un peuple guerrier, qui se sert de l'épée, du poignard et du bouclier, armes qu'ils savent travailler et orner eux-mêmes; ils sont sociables, actifs, singulièrement gais, hospitaliers envers les étrangers, et peu adonnés au vol; défaut caractéristique des peuples des îles de la mer Pacifique. De Java, Drak desiroit se rendre à Malacca; mais ses gens y voyoient de l'inutilité; un seul desir les occu-

poit, c'étoit celui de retourner en Angleterre. Dans cette occasion, il se souvint des discours de l'aumônier Fletcher, lorsqu'ils étoient échoués sur le rocher, et sans espérance de s'en dégager; il appelle à lui ceux qui s'opposoient à son projet, fit devant eux quelques cérémonies ridicules, et mettant des pantoufles dans ses mains, il apostropha ainsi l'aumônier: « François Fletcher, ici je te mets hors de l'église de Dieu, je te prive de tous ses bienfaits, de toutes ses graces, et je te donne au diable et à tous ses anges. » Et vu qu'il méritoit la mort, il lui attacha au bras un écriteau, sur lequel étoit écrit: *François Fletcher, le plus dissimulé fourbe qui soit entre les mortels*, et le menaça de le faire pendre au grand mât, dans le lieu même où il oseroit le quitter. On ne sait combien de tems il porta cet écriteau, mais il ne fut point pendu; et Drak céda au desir de son équipage, pour continuer sa route par le chemin le plus court.

Il partit de Java, le 25 mars 1580; le 15 juin il arriva au cap de Bonne-Espérance; il avoit encore à bord cinquante-sept hommes, mais seulement trois barriques d'eau. Le 12 juillet, ils repassèrent la ligne; le 16, ils virent les côtes de Guinée, après un voyage

tranquille et heureux, bien différent de celui que les relations effrayantes des Portugais sembloient leur annoncer; ils abordèrent à Sierra Leona. Ils s'y arrêtèrent deux jours pour s'y rafraîchir; et après s'être munis de bois et d'eau pour le reste de leur voyage, ils cinglèrent vers l'Angleterre, très-impatiens de s'y voir et enrichis des captures qu'ils avoient faites sur les Espagnols. Le 11 septembre, ils virent l'île Ferara, et le 3 novembre ils entrèrent dans la rade de Plymouth, où ils s'aperçurent qu'en faisant le tour de la terre, du couchant au levant, ils avoient perdu un jour.

Drak, à son retour, reçut ordre de conduire son vaisseau à Deptford sur la Tamise. La reine, suivie de toute la cour, se rendit le 4 avril à bord de ce vaisseau, où Drak avoit préparé un dîner splendide, qu'elle daigna accepter; elle fit placer le marin à côté d'elle à table; et au dessert, elle se leva, et dit à haute voix : Capitaine Drak, je n'ignore pas que plusieurs personnes, envieuses de votre gloire, ont blâmé votre conduite pendant votre voyage, et moi je l'approuve; j'en suis satisfaite à tel point, que je ne crois pas pouvoir assez la récompenser. Elisabeth alors se tournant vers un page, lui

demande la chaîne d'or qu'on lui avoit confiée; elle la prend, la passe au cou de Drak, et le salue chevalier; puis elle ajouta : Je veux qu'on prenne soin du vaisseau qui a servi à vous illustrer, et qu'on le conserve précieusement; de tels trophées honorent l'Angleterre, et seront un monument de gloire pour votre postérité. Les ordres de la reine furent exactement exécutés, et le vaisseau de Drak fut long-tems montré à Deptfort. Le tems commençoit à le détruire, lorsque John Davier, curieux d'en conserver les débris, en fit construire un large fauteuil, dont il fit présent à l'université d'Oxford, où il existe encore.

Tel est le voyage de Drak : on en a plusieurs relations qui diffèrent toutes sur quelques points, et toutes sont imparfaites, comme il est facile de le voir par celle-ci, qui cependant est une des plus exactes. Ce marin s'est rendu illustre par des entreprises plus glorieuses que celles de ses contemporains, parce qu'elles étoient plus utiles à sa patrie. Il mourut en Amérique, sur une flotte qu'il commandoit, et fut enseveli dans les flots en 1596.

NOTICE

SUR

LES INDIENS

DE L'AMÉRIQUE MÉRIDIONALE.

Nous avons vu, à la page 80 du tome Ier, que le sort des indigènes dans la plus grande partie de l'Amérique septentrionale est en général fort triste et digne de pitié ; il n'en est pas de même des sauvages du Chili, du Pérou, du Paraguay, du Brésil, ni de tout le midi du nouveau monde. Leur nombre y paroît être beaucoup plus considérable, et leur situation différente. A en croire les missionnaires qui, sans contredit, ont pu les bien connoître, puisqu'ils les ont observés pendant plusieurs années, et que même ils ont vécu pendant vingt-cinq et trente ans parmi eux, ces sauvages n'ont ni princes, ni rois; ils vivent sans avoir des règles fixes de gouvernement. Chaque famille se croit libre, et chaque Indien indépendant. Cependant, comme les guerres continuelles qu'ils ont à soutenir contre leurs voisins, mettent sans

cesse leur liberté en danger, ils ont appris de la nécessité à former entr'eux une sorte de société et à se choisir un chef qu'ils appellent *cacique*, c'est-à-dire, capitaine ou commandant. En le choisissant, leur intention n'est pas de se donner un maître, mais un protecteur et un père. Pour être élevé à la dignité de cacique, il faut avoir donné des preuves éclatantes de valeur et de courage. Plus le cacique devient fameux par ses exploits, plus sa peuplade augmente. Il y en a quelquefois qui commandent à cent cinquante familles. Mais ces républiques se dissipent avec la même facilité qu'elles se forment, parce que l'Indien change souvent de demeure, et que d'ailleurs, chacun étant son maître, on se sépare dès qu'on est mécontent et on passe sous un autre chef. Les meubles que les Indiens laissent alors dans le lieu qu'ils abandonnent, sont si peu de chose, qu'il leur est aisé d'en réparer bientôt la perte. Leurs demeures sont de misérables cabanes bâties au milieu des bois avec des bambous ou des branches d'arbres posées les unes auprès des autres, sans dessein et sans ordre. La porte en est le plus souvent si étroite et si basse, qu'il faut, pour ainsi dire, se traîner à terre pour y entrer. Quand on leur demande la

raison d'une structure si bizarre, ils vous répondent froidement que c'est pour se défendre des mosquites. Les Moxes, en effet, qui habitent à l'est des montagnes du Pérou, en sont surtout très-incommodés.

Tous les sauvages de l'Amérique méridionale vivent du produit de leur chasse et de leur pêche, de fruits sauvages, du miel qu'ils trouvent dans le bois, ou de racines qui viennent sans culture. Le gibier s'y trouve en si grande quantité, qu'ils peuvent renouveler aisément leurs provisions; d'ailleurs, pour en avoir toujours en abondance, ils changent souvent de demeure; ils vivent presqu'errans, comme dans l'Amérique septentrionale (1). Ils sont presque tous d'une belle taille, dispos et agiles. La plupart des Indiens ne portent pas de vêtemens; ils se mettent autour du cou, en guise de collier, certaines pierres brillantes que l'on prendroit pour des émeraudes ou des rubis encore bruts. Les Moxes du Pérou se noircissent une partie du visage, et se barbouillent l'autre d'une couleur qui tire sur le rouge; d'autres se percent les lèvres et les narines, et y attachent diverses babioles qui font un spectacle risible. On en

(1) Voyez tome I. page 431.

voit quelques-uns qui appliquent sur leur poitrine une plaque de métal; il y en a même qui attachent à leur ceinture les dents des hommes qu'ils ont égorgés. Plus ils portent de ces marques de leur cruauté, plus ils se rendent recommandables à leurs compatriotes (1). Les moins difformes sont ceux qui se couvrent la tête, les bras et les genoux de diverses plumes d'oiseaux, qu'ils arrangent avec un certain ordre qui a son agrément. Les peuples qui sont plus exposés ou plus sensibles au froid, se couvrent de la peau d'un bœuf ou d'un autre animal quelconque, comme les Patagons. En été, ils mettent le poil en dehors, et en hiver ils le tournent en dedans.

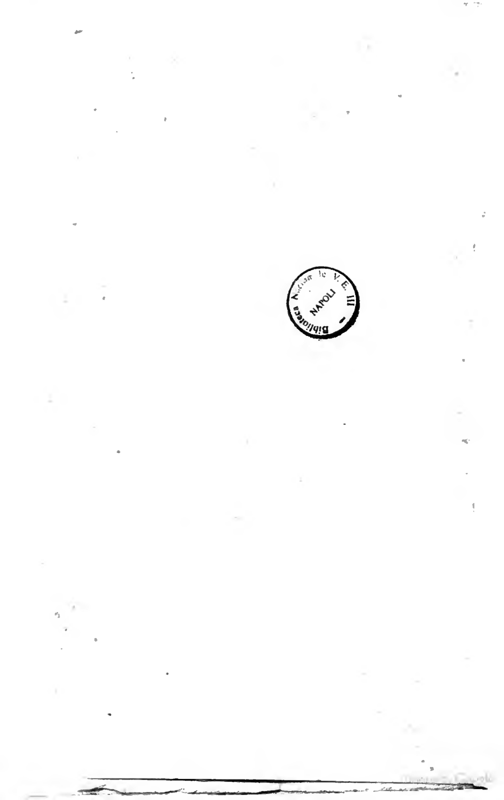
Quoiqu'ils soient sujets à des infirmités comme nous, ils n'y apportent aucun remède; ils ignorent même la vertu de certaines herbes, que le seul instinct apprend aux bêtes à connoître pour la conservation de leur espèce. Ils sont pourtant bien habiles dans la connoissance des plantes venimeuses ; car lorsqu'ils se font la guerre, ils sont dans l'usage d'en empoisonner leurs flèches, et ce

(1) Mémoires des missionnaires d'Amérique tome VIII, page 85.

p. 152.



1. Moxe du Pérou. 3. Vigogne. 2. Paysanne de Quito.


Biblioteca
V. E. III
NAPOLI

poison est toujours si violent que les moindres blessures deviennent mortelles. L'unique soulagement qu'ils se procurent dans leurs maladies, consiste à appeler certains enchanteurs ou sorciers. Ces charlatans vont trouver les malades, récitent sur eux quelque prière, leur promettent de jeûner pour leur guérison, et de prendre un certain nombre de fois par jour du tabac en fumée; ou bien, ce qui est une insigne faveur, ils sucent la partie malade, pompent l'humeur, après quoi ils se retirent, à condition qu'on leur paiera libéralement ces sortes de services. Il y a des pays où les caciques eux-mêmes exercent cette sorte de médecine.

Les Moxes ont la coutume barbare d'enterrer leurs petits enfans quand la mère vient à mourir. S'il arrive qu'elle mette au jour deux jumeaux et qu'elle accouche heureusement, la mère elle-même enterre l'un d'eux, alléguant pour raison que deux enfans ne peuvent pas se bien nourrir à la fois. Leurs mariages se font sans grande cérémonie. Tout consiste dans le consentement mutuel des parens de ceux qui s'épousent, et dans quelques présens que fait le mari au père ou au plus proche parent de celle qu'il veut épouser. Le mari suit sa femme partout où elle

veut habiter. Il est permis aux caciques d'avoir plusieurs femmes ; les autres Indiens n'en ont guère qu'une, mais peuvent la répudier et en prendre une autre. Ils sont aussi sensibles que nous à l'infidélité de leurs épouses; comme nous, ils en font un crime énorme. Leurs enterremens sont très-simples : les parens du défunt creusent une fosse, et accompagnent ensuite le corps en silence, ou en poussant des sanglots. Tous les sauvages sont extraordinairement habiles à manier l'arc et à lancer leurs flèches. Il est rare qu'ils manquent leur but, même en tirant au vol. Leurs massues, dans les combats, sont d'un bois dur et pesant; elles sont tranchantes des deux côtés, fort épaisses au milieu et se terminent en pointe. Plusieurs ajoutent à ces armes, lorsqu'ils vont en guerre, un bouclier d'écorce d'arbre, pour parer les traits de leurs ennemis. Il n'est pas rare de leur voir prendre les armes pour disputer à quelque peuple voisin un morceau de fer, plus estimé chez eux que l'or et l'argent ne le sont en Europe. Ils ont le cruel penchant à se nourrir de chair humaine; il faut convenir cependant qu'il en est beaucoup parmi eux qui ont horreur de cette barbare coutume, et qui sont d'un caractère doux et paisible. Ceux-ci ne prennent

même les armes contre leurs voisins, que lorsque la nécessité les y contraint, mais alors ils sont les plus redoutables dans les combats.

Quoique les usages et les coutumes des peuplades de cette partie de l'Amérique varient beaucoup, on peut cependant dire avec vérité qu'il y a deux nuances très-distinctes et deux espèces d'hommes : l'une de cannibales absolument féroces, tels que les *Chiriguanes* du Pérou qui habitent le pays montagneux au nord-est de Cusco et d'Arica, vers le 15e degré de latitude sud : ces Indiens haïssent les Espagnols, au point qu'ils en tuent autant qu'ils peuvent ; cette haine est héréditaire chez eux, et leur vient en partie de leurs pères, qui avoient été témoins des cruautés horribles commises par les Espagnols, lorsqu'ils firent la conquête du Pérou, en 1533, sous la conduite de Pizaro : l'autre, qui conserve dans son état de nature, une douceur, une droiture, un amour de la paix, et mille autres qualités estimables. On n'ignore pas combien il en a coûté de peines aux missionnaires et surtout aux jésuites pour polir et adoucir l'humeur sauvage des Indiens de ce vaste continent. Plusieurs de ces Européens ont été souvent victimes de leur zèle, et ont trouvé la mort en allant les chercher pour les

réunir, et en s'ouvrant, la hache à la main, un passage dans l'épaisseur des forêts. Ces missionnaires comptoient dans le seul Paraguay, vers le milieu du siècle dernier, trente peuplades formant au moins cent cinquante mille Indiens *Guaranis* qui avoient embrassé la religion chrétienne, et payoient par tête, au roi d'Espagne, un tribut annuel d'une piastre, ou cinq livres six sous de France. Chaque peuplade possède trente ou quarante lieues de terrein, et est pourvue de bestiaux nécessaires, et d'ouvriers venus de Buenos-Ayres pour leur apprendre les métiers les plus utiles pour l'aisance de la vie. Ces Indiens n'ont pas le génie d'invention, mais ont beaucoup d'adresse pour imiter les ouvrages qu'on leur fait voir.

Voici à-peu-près la manière dont les Indiens du Paraguay passent le tems dans leurs villages. Ils déjeûnent au lever du soleil, puis ils jouent de la flûte en attendant que la rosée se passe : car, selon eux, elle est fort nuisible à la santé. Quand le soleil est un peu haut, ils vont labourer la terre avec des pelles d'un bois très-dur qui leur tiennent lieu de bêches. Ils viennent dîner à midi. Sur le soir, ils se promènent, se visitent; soupent au coucher du soleil, et aussitôt après ils vont dormir, à

la réserve des jeunes garçons et de ceux qui ne sont point mariés. Ceux-ci s'assemblent sous des arbres, et vont ensuite danser devant toutes les cabanes du village. Ils forment un grand cercle, au milieu duquel se mettent deux Indiens qui jouent chacun d'une longue flûte qui n'a qu'un trou, et qui par conséquent ne rend que deux tons. Ils se donnent de grands mouvemens au son de cet instrument, sans pourtant changer de place. Les Indiennes forment pareillement une danse derrière les garçons, et ne vont prendre du repos qu'après avoir poussé ce divertissement jusqu'à deux ou trois heures dans la nuit.

La saison des pluies est pour le sauvage et l'Indien non civilisés, un tems de réjouissances. Leurs danses et leurs festins durent alors trois jours et trois nuits de suite. Ils en passent la plus grande partie à boire la *chicha* ou *chica*, qui est une liqueur faite avec du maïs, qu'ils rôtissent jusqu'à ce qu'il soit noir comme du charbon ; ils les pilent ensuite, et le font bouillir et fermenter dans de grandes chaudières d'eau. Ils y mêlent dans certains pays du manioc et quelques autres fruits. Cette liqueur fait leurs délices, les enivre, et les porte souvent aux derniers excès de fureur. Aussi la fin de toutes ces réjouissances

est-elle souvent tragique; le plus souvent elles sont suivies de querelles et de meurtres. Il y a beaucoup de sauvages qui n'ont d'autre lit que la terre, sur laquelle ils étendent une natte de jonc et la peau des animaux qu'ils ont tués. Ils se croient fort heureux quand ils peuvent se procurer un hamac; ils le suspendent alors à des arbres pour y prendre leur repos; pendant la nuit ils allument du feu tout autour : la fumée éloigne les mosquites, et la lumière du feu les préserve des bêtes féroces. Dans le Paraguay, les sauvages donnent à la lune le titre de mère. Lorsqu'elle s'éclipse, on les voit sortir en foule de leurs huttes; ils lancent en l'air une grande quantité de flèches, pour défendre cet astre des chiens qu'ils s'imaginent s'être jetés sur lui pour le dévorer.

Nous avons vu, pag. 108 et 425 du tome I[er], les fleuves immenses de l'Amérique septentrionale; le midi de ce nouveau continent a aussi les siens. Les plus majestueux sont le *Paraguay*, et le *Maragnon* ou fleuve des Amazones. Celui-ci prend sa source dans le lac *Loricocha*, assez près de la ville de Guanuco dans le Pérou, vers le 11[e] degré de latitude sud, et deux degrés au nord-est de Lima; son cours est de dix-huit cents lieues

de l'ouest à l'est, et presque parallèle à la ligue équinoxiale. Il entre dans l'Océan atlantique, sous l'équateur même, par quatre-vingt-quatre embouchures, formant autant d'îles habitées par des Indiens qui se font du pain avec les racines de l'yuca. On rapporte des Amazones, dont M. de la Condamine, d'après les informations qu'il a prises sur les lieux, croit qu'on ne peut nier l'existence (1), on rapporte, dis-je, que ces femmes, qui habitent à l'orient du Pérou, font un divorce presque perpétuel avec leurs maris; qu'elles ne les vont voir qu'une fois dans l'année, et que les maris viennent les revoir à leur tour l'année suivante. Que dans le tems de ces visites mutuelles, ils font de grands festins, ils célèbrent leurs mariages, et qu'ils coupent le sein aux jeunes filles, afin que, dans un âge plus avancé, elles puissent tirer plus habilement de l'arc, et combattre plus aisément leurs ennemis. On ajoute que quand elles vont visiter leurs maris, ceux-ci sont obligés de les nourrir, de leur préparer à manger, et de les servir tandis qu'elles se tiennent tranquilles dans leurs hamacs. Les Moxes du Pérou disent aussi qu'elles tuent les enfans

(1) Voyez son voyage, page 90.

mâles qu'elles mettent au monde. L'autre fleuve important, appelé le *Paraguay*, prend sa source aussi vers le 11e degré de latitude sud, dans le lac Xareyes; il reçoit au milieu de sa course le Parana, et auprès de son embouchure l'Urugay. Il va se jeter dans la mer Atlantique, à Rio de la Plata; sur la côte du Brésil, auprès de Buenos-Ayres. Son cours est du nord au sud-est.

VOYAGE

DE

THOMAS CAVENDISH.

CAVENDISH étoit d'une ancienne maison du comté de Suffolk. Son père mourut jeune encore, et le laissa, dans l'âge le plus tendre, héritier des biens de Trimley, de Stratton, de Grimston et autres, d'un prix considérable. Mais ce jeune homme, d'un esprit élevé, devenu libre dans ses actions, en parvenant à l'âge de puberté, se livra de bonne heure aux intrigues amoureuses, aux travers de la mode et aux vices du tems, et dissipa la plus grande partie de son héritage, avant qu'il eût pensé à faire choix d'un état, et peut-être avant qu'il se fût aperçu du désordre où sa conduite mettoit ses affaires.

Mais à peine il eut connu la décadence de sa fortune, que, sans y être excité, il résolut de la prévenir, et chercha à devenir un bon marin, pour réparer les suites funestes que pouvoit avoir son inconduite passée, et se rendre recommandable à sa patrie par de grands services. L'Angleterre étoit alors en-

gagée dans une guerre avec l'Espagne, qui n'avoit jamais été plus puissante, plus fière et plus redoutable. Ses immenses richesses, dont la source presque inépuisable étoit en Amérique, enfloient son orgueil, encourageoient sa perfidie, et la rendoient non seulement un objet d'envie aux autres puissances, mais encore un objet de crainte et de haine. Ceux qui étoient riches, comme ceux qui étoient dans la misère, s'efforçoient à l'envi de nuire à l'ennemi; une guerre ouverte offroit un vaste champ aux entreprises. Chacun en formoit, les exécutoit avec courage; puis, se réunissant, on rentroit ensemble dans ses ports.

Parmi ces aventuriers intrépides, on remarque sir Walter Raleigh, le commandant le plus entreprenant et le plus heureux de son tems; il étoit toujours le premier à s'embarquer avec les aventuriers qu'il dirigeoit; il forma le projet de son dernier voyage en Amérique, et étoit prêt à l'exécuter à ses propres frais, s'il ne trouvoit pas un associé qui en voulût supporter une partie. Cet associé fut Cavendish. Par malheur pour notre nouvel aventurier, il demeura seul chargé de tout; il n'étoit point encore homme de mer, et il avoit consommé une partie de

son bien; mais en proposant un nouveau voyage autour du monde, en retraçant quelles étoient les immenses richesses des Espagnols, en montrant celles que Drak leur avoit enlevées, il étoit sûr de trouver de l'argent et des hommes. Il en rassemble; il vend une partie des biens qui lui restent, et fait construire à Harwich, port auparavant peu connu, deux vaisseaux, tels que les demandoit son entreprise; l'un, appelé le *Desir*, étoit du port de cent vingt tonneaux; l'autre, le *Content*, n'étoit que de soixante; il y en joignit un autre, nommé le *Vaillant Hugo*; ce dernier étoit de quarante tonneaux; ils furent montés par cent vingt-six hommes, en y comprenant les officiers, dont quelques-uns avoient déjà fait le voyage avec Drak.

Pour équiper cette flotille, il acheta divers objets propres au commerce, des provisions de guerre et de bouche, de l'artillerie; il ne prit dans Harwich que la moitié du nombre des hommes qu'il lui falloit, se promettant de le compléter à Plymouth; il étoit lui-même son directeur et son commis, pour faire tous ces préparatifs; personne ne savoit son plan, ne connoissoit ses moyens de l'exécuter; il est même fort incertain que le lord

Hounsdon, qui lui donna ses patentes, ait jamais su le lieu de sa destination.

De telles entreprises ne peuvent qu'exciter la curiosité du public; nous en avons deux relations, l'une de Pretty, l'autre de sir Wilheims, qui accompagnèrent Cavendish dans tout son voyage : c'est principalement du premier que nous empruntons ce récit.

Le 21 juillet 1586, dit ce voyageur, nos trois voiles sortirent de Plymouth ; et six jours après nous nous vîmes à quinze lieues du Cap-Finistère ; là, nous découvrîmes cinq petits vaisseaux qui nous parurent être de Biscaye, et venoient de la grande baie de Newfoundland ou Terre-Neuve; nous les poursuivîmes pendant trois heures sans en prendre aucun, parce que la nuit survint.

Le premier août, nous découvrîmes Forteventura, l'une des Canaries; et le 7, nous nous trouvâmes à la hauteur de la rivière d'Or, sur les côtes de Barbarie. Le lendemain, nous vîmes le Cap-Blanc, mais le vent souffloit alors avec tant de force, que nous ne pûmes atteindre le lieu où les canots s'y rassemblent et y pêchent ; nous marchâmes pendant six heures entre le couchant et le midi, pour éviter les sables qui en sont voi-

sins, et vers le sud. Le 15, nous parvînmes à la hauteur du Cap-Verd; nous en étions à dix-sept lieues. Trois jours après, nous vîmes Sierra Leona, à treize lieues plus au levant. Ici le vent changea et vint au nord-ouest.

Le 23, nous fîmes voile vers Sierra-Leona; nous doublâmes la pointe qui est au midi, et entrâmes dans le port qui est partout assez profond; le fond y est semé de rochers: la baie est sûre, mais on ne peut y remonter bien avant, à cause d'un courant très-fort, qui, dans certains cas, en facilite l'entrée. Nous avions fait quinze cents lieues depuis notre départ d'Angleterre.

Le 27, deux noirs vinrent du rivage à bord du Desir, et nous firent entendre par signes qu'il y avoit un vaisseau portugais dans le voisinage. Le Vaillant Hugo s'avança à cinq lieues pour le découvrir, mais il n'osa aller plus loin, parce qu'il n'avoit pas de pilote. Ce port, long de quatre à cinq lieues et d'une largeur plus considérable encore, est, nous dit-on, dangereux. Quelques-uns de nos gens descendirent sur le rivage; ils s'y divertirent, y dansèrent, se donnant du bon tems jusqu'à ce qu'on pût découvrir le vaisseau portugais. Lorqu'ils voulurent revenir à bord, ils dé-

couvrirent un Portugais qui s'étoit caché derrière les broussailles; ils le prirent et nous l'amenèrent. Il nous dit qu'il étoit dangereux de naviguer plus avant avec nos chaloupes, pour arriver à la ville située plus haut, qu'il ne nous y conduiroit pas; que si nous le connoissions, nous ne douterions pas de la vérité de ce qu'il nous disoit: il étoit presque lié, et nous le questionnions un peu vivement. Il nous dit ensuite que son vaisseau avoit été mis en pièces, et qu'il y avoit encore deux de ses compagnons de fortune qui vivoient parmi les noirs. Il s'appeloit Emmanuel, et étoit né dans un port du Portugal.

Le 29, Cavendish descendit de bon matin, avec environ soixante-dix hommes, et s'approcha de la ville. Nous brûlâmes deux ou trois maisons, et prîmes tout le butin que nous trouvâmes; c'étoit peu de chose: tout le monde avoit pris la fuite devant nous. A notre retour vers nos vaisseaux, dans une petite plaine, à l'extrémité de la ville et des bois où les noirs s'étoient cachés, ils firent tomber sur nous une grêle de flèches qui blessèrent trois ou quatre de nos gens. Leurs flèches étoient empoisonnées; cependant aucun de nous n'en mourut.

Leur ville est bâtie artistement avec des

murs de terre glaise; les maisons en sont rondes; elles ont une cour environnée de palissades, qu'ils tiennent très-propre, ainsi que leurs rues. Ces noirs sont fort soumis à leur chef, comme nous l'assura l'un des nôtres qui leur avoit été donné en ôtage. Cette ville peut renfermer cent maisons.

Le premier septembre, plusieurs de nos gens descendirent sur le rivage, vers le lieu où l'on peut faire de l'eau, et ils y lavèrent tranquillement leurs chemises; ils y retournèrent le jour suivant. Les noirs s'étoient cachés autour en embuscade : elle fut découverte par le charpentier de l'amiral, qui étoit entré dans la forêt. Les noirs se voyant découverts, tombèrent si soudainement sur nos gens, qu'ils souffrirent beaucoup en se retirant; l'un de nos soldats fut blessé à la jambe, il s'arracha la flèche, mais la pointe demeura dans la blessure. Il crut l'en avoir retirée, et ne voulut pas qu'on la sondât : l'effet du poison fut si violent durant la nuit, qu'il mourut au matin. On tira le bois empoisonné de sa blessure après sa mort.

Le 3, plusieurs gens de notre flotte s'avancèrent dans le port avec la chaloupe; ils firent quelques lieues en pêchant, descendirent sur le rivage, cueillirent beaucoup de

citrons, virent deux bœufs sauvages, et rapportèrent à bord beaucoup de poissons. Le 6, nous sortîmes du port, et attendîmes le flux à son embouchure, située à trois milles du promontoire; puis nous fîmes route vers le midi, tirâmes un peu au couchant. Le lendemain, nous vîmes encore une des îles du Cap-Verd, à dix lieues du promontoire de Sierra-Leona; nous jetâmes l'ancre pendant la nuit, à trois lieues d'une île où nous descendîmes, et où nous ne trouvâmes que des arbres mousseux. Une de nos chaloupes alla sonder le lendemain, et parvint par un détroit à la partie occidentale de l'île, où elle trouva un bon fonds et une profondeur variable. Au levant, nous voyions une ville où les nègres viennent quelquefois se divertir: la preuve en étoit claire, par les provisions qui les y attendoient.

Sur toute la partie méridionale de cette île on ne découvre point d'eaux douces, mais il y en a trois ou quatre bonnes sources dans la partie du nord. Toute l'île est une forêt, excepté dans quelques petites places où l'on a construit des maisons, autour desquelles on a planté des arbres dont le fruit est une excellente nourriture. Elle nous a paru, au moins dans ce mois, extrêmement sujette

aux tonnerres, aux éclairs, à des pluies abondantes, peut-être parce qu'alors le soleil est voisin de la ligne.

Nous nous éloignâmes de ce lieu le 10, à trois heures du matin, par un vent de sud-ouest, et ne fûmes près des côtes du Brésil qu'à la fin d'octobre. Nous vîmes alors, dans un grand éloignement, le cap Frio, vers une grosse montagne, dont le sommet a la forme d'un pavillon et s'élève comme une tour.

Le premier novembre, nous passâmes entre l'île Saint-Sébastien et le continent, nous transportâmes diverses choses sur le rivage, y élevâmes une forge, et y portâmes nos barriques: le tonnelier en répara les cercles, et le charpentier notre pinasse. Nous demeurâmes là jusqu'au 23; alors nous embarquâmes nos ustensiles et notre provision d'eau. Pendant que nous travaillions à notre pinasse, il vint une chaloupe de Janeiro qui alloit à Saint-Vincent; elle portoit six esclaves nus, qui ramoient avec effort, et un Portugais: celui-ci connoissoit Cristophe Hare, premier pilote du Desir; car Hare avoit été de Londres à Saint-Vincent il y avoit cinq ans. Un Anglais, nommé Whital, demeuroit aussi dans ce lieu, à trente lieues du port où nous

étions, et nous comptions que lui et quelques autres pourroient nous fournir des provisions fraîches, si nous les en faisions avertir. Nous laissâmes donc partir le Portugais pour sa destination, et lui donnâmes une lettre. Il nous promit de revenir dans dix jours, et de nous apporter une réponse; car nous lui avions dit que nous étions commerçans, et que nous desirions négocier avec eux. La réponse fut attendue cependant en vain. Il étoit inutile d'attendre plus long-tems; nous levâmes l'ancre et partîmes de Saint-Sébastien le 23 novembre.

Le 16 décembre, nous nous trouvâmes sur le prolongement de ces mêmes côtes, sous le 47[e] degré 20 minutes. Nous les voyions à notre couchant à la distance de neuf lieues; nous en suivîmes le rivage jusqu'au 48[e] degré; il étoit partout escarpé; mais le lendemain nous vîmes un port et y entrâmes : notre général, qui le premier jeta l'ancre, lui donna le nom de *Desiré*. On y trouve deux petites îles, couvertes d'une multitude innombrables de veaux marins, et une autre pleine d'oiseaux, qu'on nomme *Oies grises des bois*. Les veaux marins sont fort gros et d'une figure effrayante; pour la configuration de la partie antérieure de leur corps, on ne

peut mieux les comparer qu'au lion. Leur tête, leur cou, le poitrail, sont couverts d'une chevelure très-rude; leurs pieds, qui leur servent de nageoires, ont la figure de la main de l'homme. Les femelles mettent bas tous les mois, et allaitent leurs petits; ils ne se nourrissent que de poissons; les jeunes fournissent une chair agréable et nourrissante; cuite ou rôtie on ne la distingue pas du mouton. Les vieux sont si grands et si forts, que plusieurs hommes ont de la peine à les tuer avec de grandes perches : on ne peut leur casser la tête tant elle est dure, et cependant ce n'est guère que de cette manière qu'on peut leur donner la mort : celui qui a reçu un coup de fusil se jette à l'eau et ne reparoît plus.

On y trouve un oiseau fort bon à manger, et il y est en grand nombre : il creuse des fosses dans la terre comme le lapin; il ne vole point; ses ailes ne sont couvertes que d'une espèce de duvet.

Ce port est une bonne place pour réparer les vaisseaux, les mettre à sec sur le rivage et les goudronner, parce que plusieurs petites rivières s'y rendent : nous en profitâmes pour raccommoder les nôtres.

Le 24 décembre, le jour avant Noël, un

homme et un enfant d'un de nos vaisseaux allèrent à environ quatre cents pas loin du rivage, au pied d'une montagne. Là étoit un petit fossé ou une fontaine, que nos gens avoient ouverte pour y trouver de l'eau fraîche, car on n'en trouve point dans le voisinage du port, et celle-là même étoit salée. Cet homme et l'enfant s'y rendoient pour y laver leur linge; ils s'en occupoient lorsque environ cinquante à soixante Indiens survinrent, partagés en deux bandes placées des deux côtés du rocher, armés de leurs flèches, avec lesquelles ils les blessèrent, mais ils prirent la fuite, quand ils virent descendre une vingtaine des nôtres qui les poursuivirent.

L'homme étoit blessé au genou, l'enfant à l'épaule: tous les deux souffroient beaucoup de leurs blessures. Les flèches de ces sauvages étoient faites d'un petit roseau, à l'extrémité duquel un caillou tranchant étoit inséré avec beaucoup d'art. Ces Indiens sont aussi féroces que les animaux dont la peau les couvre; et dès que nous allions à eux, ils fuyoient loin de nous. Nous mesurâmes l'empreinte d'un de leurs pieds; elle étoit longue de dix-huit pouces.

Lorsqu'un d'entr'eux meurt, ils le portent sur un rocher voisin de la mer, et l'enseve-

lissent au sommet, avec son arc, ses flèches, et toutes les pierres précieuses qu'il a possédées durant sa vie : ces dernières sont des coquilles de moules, qu'ils savent couper artistement pour en faire des ornemens; toutes celles qui appartiennent au défunt sont mises sous sa tête. Le cercueil est fait d'une pierre longue et large qu'on recouvre de flèches entassées; ils peignent ces flèches et ce cercueil d'une couleur rouge, avec laquelle ils se barbouilleut aussi tout le corps.

Nous sortîmes de ce port le 28 décembre, et naviguâmes vers une île qui en est à cinq lieues, et où nous restâmes deux jours à saler des pingoins pour en faire des provisions. Ensuite nous longeâmes la côte jusqu'au 31, où nous vîmes un rocher à environ sept lieues du continent, qni présente l'aspect d'Edistone près de Plymouth. La sonde trouva fond autour du rocher à une certaine distance. Nous suivions la côte et y trouvions une grande abondance de veaux marins.

Le 2 janvier 1587, nous arrivâmes à un promontoire qui est sous le 51e degré de latitude; et sous le 52° deg. 45 min., nous en découvrîmes un autre qui étoit fort grand et paroissoit blanc. De là, le rivage est bas

pendant l'espace d'une lieue, jusqu'à l'ouverture du détroit dangereux de Magellan, qui, en quelques endroits, a plus de dix lieues de large, mais en divers autres est très-étroit. Nous jetâmes l'ancre vers ce promontoire; une tempête violente, qui dura trois jours, nous y en fit perdre une. Le 6, nous entrâmes dans le détroit; le lendemain, entre son embouchure et une place étroite, nous trouvâmes un Espagnol, nommé Hernando: il se trouvoit là avec vingt-trois autres, seuls restes de quatre cents qui y avoient été amenés trois ans auparavant. Nous traversâmes le même jour le lieu le plus étroit du canal: de là jusqu'à l'île des Pingoins on compte dix lieues; nous y débarquâmes et y tuâmes, pendant deux jours, beaucoup de pingoins que nous mîmes dans le sel. Nous partîmes de cette île, et côtoyâmes le pays jusqu'à l'endroit où les Espagnols avoient bâti la ville du Roi Philippe. Elle avoit quatre forts, et chacun avoit une pièce de canon à l'antique, alors enfouie dans la terre; mais leurs affûts étoient encore à leurs places : nous remuâmes la terre et les trouvâmes tous. La place de cette ville étoit très-bien choisie, dans le lieu le plus favorable du détroit pour faire de l'eau et du bois. Son église même

avoit été élevée. Les lois ou les chefs de cette nouvelle ville furent d'une grande sévérité, car ils avoient dressé un gibet, et plusieurs y avoient été suspendus.

Il nous parut qu'ils avoient long-tems vécu de moules : une grande place en étoit toute couverte, et ils n'avoient pas d'autre viande; on ne voit dans ces lieux d'autres quadrupèdes que des cerfs, qui descendent des montagnes voisines pour se désaltérer dans les fleuves qui en découlent. L'Espagne avoit voulu former un établissement en ce lieu, afin qu'aucun autre peuple ne pût pénétrer dans la mer du sud par le détroit; et il semble que Dieu ne l'ait pas voulu, car pendant deux ans qu'ils l'habitèrent, ils ne prospérèrent à rien de ce qu'ils entreprirent; les Indiens venoient leur enlever jusqu'à leurs vivres, et ils éprouvèrent bientôt la plus grande disette : plusieurs chiens moururent de faim dans leurs maisons, plusieurs hommes périrent ensuite; et quand nous y arrivâmes la ville étoit déserte; elle répandoit encore une odeur cadavéreuse; ceux qui restèrent encore en vie enfouirent ce qui leur restoit, abandonnèrent la ville, et s'avancèrent le long des côtes de la mer pour trouver des vivres, afin que la faim n'achevât pas de les

consumer. Ils ne prirent avec eux que leurs fusils et leur linge; au moins ceux qui étoient en état de les porter, car la foiblesse en força plusieurs de tout abandonner, et ils vécurent ainsi une année entière de racines, de feuilles, et quelquefois d'oiseaux. Ils s'avancèrent jusqu'au fleuve de la Plata; de quatre cents, ils étoient réduits à vingt-quatre, parmi lesquels il y avoit deux femmes. Nous fîmes tranquillement dans ce lieu notre provision de bois et d'eau. Notre général nomma ce port, *Ville de la Faim*. Il est, selon nos observations, sous le 53ᵉ degré. Nous en sortimes le 14, et cinglâmes vers le sud, puis au couchant, vers le promontoire Forward, qui est la partie la plus meridionale du détroit; de là nous tendîmes plus ou moins au couchant et au nord, pour arriver dans une baie que nous nommâmes *Baie des Moules*, à cause de l'abondance de ces coquillages. Le vent nous força d'y rester pendant six jours. Nous en sortimes le 21; et après avoir navigué l'espace de dix lieues, nous entrâmes dans une belle baie sablonneuse, que notre général nomma *Baie Elisabeth*: elle est sur la côte septentrionale. Nous y ensevelîmes Grey, charpentier du Vaillant Hugo.

Nous sortîmes à minuit de cette baie, et

trouvâmes

trouvâmes à deux lieues de là un beau fleuve d'eau douce. Notre général le fit remonter avec la chaloupe l'espace d'une lieue : la contrée qu'il arrose parut fort agréable, unie et basse; au lieu que dans toute l'étendue du détroit, on ne trouve guère que des rochers escarpés, des collines, des montagnes d'une hauteur effrayante. On y voit beaucoup d'Indiens sauvages, et nous nous abouchâmes avec quelques-uns. Ils sont antropophages, mangent la chair crue, et se nourrissent des choses les plus viles. Ils avoient dérobé aux Espagnols quelques-uns de leurs outils, tels que des couteaux et des morceaux d'épées dont ils armoient leurs flèches. Ils vouloient nous engager à remonter le fleuve plus avant, sans doute afin de pouvoir nous attaquer avec plus d'avantage ; mais nous répondîmes à coups de fusil. De ce lieu, nous cinglâmes dans le canal de Saint-Jérôme, qui en est à deux milles dans le détroit.

De ce fleuve de Saint-Jérôme nous fîmes voile et doublâmes un promontoire, d'où le détroit, jusqu'à son embouchure, prend sa direction entre le couchant et le nord. Entre le promontoire et l'embouchure, vers le midi, nous trouvâmes un port où nous restâmes jusqu'au 23 février, parce que le tems étoit

mauvais et que le vent étoit contraire; la pluie y étoit fréquente, le vent très-fort, et descendoit en ouragan du haut des montagnes: il nous mit souvent en danger, malgré nos câbles et nos ancres que nous mîmes tous en œuvre pour nous arrêter; il s'en fallut peu que nos vaisseaux n'y fussent brisés, et alors nous aurions péri ou langui de faim. Pendant tout ce tems nous ne mangeâmes que des huîtres, des moules, des oiseaux, et quelques plantes qui se trouvoient près du rivage. Pendant ces pluies constantes, on nous voyoit répandus, cherchant, comme les oiseaux, notre nourriture dans un espace d'un ou deux milles de chaque côté du port. Selon notre estime, il y a du fleuve Saint-Jérôme ici environ cinquante-six lieues, de manière que tout le détroit en auroit cent cinquante; son ouverture dans la mer du sud est à-peu-près à une hauteur égale à celle de son entrée orientale.

Le 24 février, nous entrâmes dans la mer du sud. Sur la partie méridionale de l'embouchure du détroit, on voit un fort beau promontoire joint à une terre basse; vers la partie méridionale, à neuf lieues du continent, on voit quatre ou cinq îles; autour on distingue une terre coupée et couverte d'eau.

A midi, nous avions ces îles au levant, à environ huit lieues de nous.

Le premier mars, nous essuyâmes une tempête qui venoit du nord; la nuit nous perdîmes de vue le Vaillant Hugo; nous étions sous le 49ᵉ degré 30 min., à soixante-dix lieues du continent. L'orage dura trois ou quatre jours; nous sondions à toutes les heures; nos vaisseaux étoient si entr'ouverts, que pendant trois jours et trois nuits nous ne pûmes nous livrer au sommeil, et nous étions accablés par les fatigues de la pompe.

Le 15 mars, de bon matin, nous découvrîmes le Vaillant Hugo, entre les îles Marie et la Terre-Ferme. Nous vînmes ensuite jeter l'ancre devant l'île la Mocha, située sous le 38ᵉ degré. Quelques-uns de nos gens y débarquèrent dans la chaloupe; les sauvages les chamaillèrent avec leurs flèches; mais on fut économe de coups de fusil. Ces Indiens sont ennemis des Espagnols; ils habitoient la ville d'Arauco; et comme nous le sûmes ensuite, ils nous prirent pour leurs adversaires.

Cette ville d'Arauco est opulente, et la contrée remplie de mines d'or. Les Espagnols n'ont pu encore la soumettre, et ne l'ont jamais attaquée, qu'ils n'aient été obligés de s'en retirer avec perte; car ces Indiens se

battent en désespérés, et ne regardent point à leur vie lorsqu'il faut défendre leur liberté.

A midi nous levâmes l'ancre, et côtoyâmes le rivage occidental de l'île Sainte-Marie, puis nous y jetâmes l'ancre sur un fond excellent; et le 16, notre général descendit sur le rivage avec soixante-dix ou quatre-vingts hommes tous armés. Deux Indiens, les chefs de la contrée, vinrent à eux pour les recevoir; car ils nous crurent Espagnols, et l'île leur étoit soumise. Ils les conduisirent en un lieu où ces Européens avoient élevé une église: la croix et l'autel y étoient. Autour de l'église, on voyoit deux ou trois magasins remplis de froment et d'orge battus, empaquetés dans des barriques de paille, dont chacune valoit un boisseau. Ces grains étoient si beaux, si purs, et de toute manière si bons, qu'on n'en trouve pas de meilleurs en Angleterre. On avoit aussi rassemblé dans ces magasins des patates très-bonnes à manger, accumulées là pour les Espagnols quand ils viendroient recueillir leurs tributs. L'île rapporte toute sorte de fruits, et nourrit des cochons et des poules. Ses habitans n'osent toucher à ces animaux, tant ils sont esclaves de leurs maîtres; ils sont tous devenus chrétiens.

Nous nous pourvûmes de grains à notre volonté; nous y prîmes beaucoup de cochons que nous salâmes, une multitude de poules, plusieurs sacs remplis de patates, environ cinq cents chiens de mer desséchés, et du blé de Guinée ou maïs. Après nous être pourvus de ce qui nous convenoit, nous abandonnâmes ces abondans magasins.

Notre général emmena les deux chefs à bord, leur donna un grand festin, et les rendit très-gais avec du vin. Vers la fin, ils remarquèrent fort bien que nous différions des Espagnols, et nous firent entendre par signes que si nous faisions une descente sur le continent près d'Arauco, nous y trouverions beaucoup d'or; ils nous donnèrent des marques des richesses que nous y trouverions; mais nous ne pouvions bien les entendre, et notre général étoit pressé. Nous les régalâmes pendant deux ou trois jours, puis ils partirent.

Nous levâmes l'ancre le 18 au matin, et fîmes environ seize lieues dans tout le jour; pendant la nuit, nous suivîmes la côte à petites voiles, et le lendemain nous vînmes à la Conception; nous jetâmes l'ancre près d'une île, et en partîmes le matin sans débarquer. Le lendemain, nous entrâmes dans une baie

sablonneuse ; nous y vîmes des eaux courantes et du bétail, mais nous ne nous y arrêtâmes pas.

Le 30, nous vînmes dans la baie Quintero, sous le 33e deg. 50 min., et après y avoir jeté l'ancre, nous vîmes un pâtre qui, en gardant son bétail, s'étoit endormi sur le sommet d'une colline. Lorsqu'il se réveilla, et vit trois vaisseaux dans la baie, il monta sur un cheval qui paissoit dans le voisinage, et s'enfuit rapidement, avant que nous pussions descendre sur le rivage auprès de Santiago.

Notre général y débarqua avec trente hommes armés, et ils n'y avoient pas demeuré une heure, lorsqu'ils virent venir à eux trois cavaliers, l'épée dégaînée, qui s'approchèrent avec vîtesse jusqu'à un quart de mille, alors ils s'arrêtèrent et ne voulurent pas nous approcher davantage ; Cavendish leur députa trois de ses gens armés avec l'Espagnol Hernando ; mais les cavaliers leur firent signe qu'ils ne laisseroient venir à eux qu'un de nos gens. On leur envoya donc Hernando, et nos deux hommes demeurèrent à quelque distance. Après leur avoir parlé, Hernando revint, et dit à notre général qu'ils avoient promis d'apporter des vivres, puisqu'on ne demandoit que cela. On le renvoya

encore vers eux avec un homme armé; lorsqu'ils le virent s'approcher, ils avertirent qu'ils ne vouloient parler qu'à un seul; l'homme armé s'arrêta, et Hernando alla seul avec eux. Lorsqu'il fut un peu éloigné, ils ne demeurèrent pas long-tems à s'entretenir; mais un des Espagnols prit leur compatriote en croupe, et il s'enfuit avec eux, quoiqu'il eût toujours promis à Cavendish qu'il ne l'abandonneroit jamais, qu'il lui seroit fidèle et mourroit à ses côtés, plutôt que de le tromper. Quand il l'eut vu s'éloigner, il dispersa des gens pour découvrir de bonnes eaux, et en fournir les vaisseaux. Bientôt la nuit vint; il rassembla ses gens; mais il résolut de les envoyer le lendemain à la découverte de la ville voisine, et si on la trouvoit, de la surprendre et la piller.

Le dernier jour de mars, le capitaine Xavers s'avança dans le pays avec cinquante ou soixante hommes, chargés de leurs armes et de leurs provisions. Ils firent deux ou trois lieues sans découvrir ce qu'ils cherchoient. En chemin, ils virent des troupeaux de gros bétail, des bœufs très-sauvages; plus loin, des chevaux, des jumens, des poulains, mais qui ne se laissoient point approcher. Ils virent aussi une multitude de lièvres, de lapins, de

coqs de bruyère, et d'autres oiseaux sauvages. Le pays étoit riant et fertile, arrosé par de belles rivières, et fort peuplé d'oiseaux.

Quand ils furent parvenus assez avant, pour ne voir devant eux que des montagnes d'une très-grande hauteur, ils se reposèrent au bord d'un fleuve qui coule dans une belle prairie basse, au pied d'une montagne; on y but, on s'y rafraîchit, puis on revint aux vaisseaux, par le chemin où vraisemblablement la ville devoit être. Cependant ils revinrent, et passèrent le jour entier sans voir un homme; mais ils tuèrent plusieurs chiens sauvages. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que les Espagnols s'étoient rassemblés au nombre de deux cents cavaliers, parce qu'ils avoient vu le jour auparavant que notre nombre n'étoit pas redoutable; ils s'armèrent, virent nos gens, et n'eurent pas le courage de les attaquer, parce qu'ils les virent marcher en bon ordre; c'est sans doute à cet ordre qu'ils durent de revenir aux vaisseaux, sans avoir été même inquiétés.

Le lendemain, nos gens redescendirent sur le rivage, pour remplir les futailles à une fontaine qui est à deux cents toises de la mer. Là, ils s'occupèrent vivement à ce travail; ils ne l'avoient point achevé encore, lorsque

les deux cents cavaliers descendirent de la colline, avant que nos Anglais eussent pu gagner le rocher plus voisin de la mer, et ils en prirent ou tuèrent onze. Les autres furent délivrés par nos soldats, qui marchèrent contre les Espagnols; car, quoiqu'ils ne fussent qu'au nombre de cinquante sur le rivage, ils repoussèrent l'ennemi après une heure de combat, et lui tuèrent vingt-quatre hommes.

Après cette perte, nous restâmes encore à l'ancre jusqu'au 5 du mois d'avril, regrettant nos compagnons, et faisant notre provision d'eau, sans courir de danger, parce qu'on y avoit disposé une sûre garde. Puis nous sortîmes de la baie de Quintero. A une lieue de là est une petite île, où l'on trouve beaucoup de pingoins et d'autres oiseaux: nous en prîmes autant qu'il nous convint, et cinglâmes entre le nord et l'est, dans la direction de la côte.

Le 15, nous nous trouvâmes en travers d'un endroit nommé *Moro-Morino*, sous le 23e deg. 30 min. Il y a dans ce lieu un port considérable dont l'entrée est défendue par une île, et les vaisseaux peuvent entrer dans l'une ou l'autre entrée qu'elle forme avec le continent.

Notre général descendit en ce lieu avec trente hommes ; à peine furent-ils sur le rivage, que des Indiens, descendant d'un rocher, vinrent au devant d'eux, et leur apportèrent sur le dos de l'eau et du bois. Ces pauvres gens redoutent les Espagnols ; ils sont fort simples et vivent misérablement; ils nous conduisirent à leurs demeures, à environ deux milles du port : nous y vîmes leurs femmes, leurs lits, qui ne sont composés que d'une peau de bète, étendue à terre : au lieu de maisons, ils n'ont que des huttes faites de bâtons mis en travers sur quelques perches fichées en terre, qu'ils recouvrent ensuite de feuilles; leur nourriture est le poisson cru et puant : si l'un d'eux meurt, ils l'enterrent avec son arc, ses flèches et tout son bagage; nous ouvrîmes une de leurs fosses et en vîmes la disposition ; leurs canots sont faits artistement de deux peaux qui ressemblent à des vessies ; à une de leurs extrémités, ils mettent des tuyaux de plumes pour les gonfler d'air. Ces deux ballons enflés sont liés et affermis ensemble par des nerfs d'animaux. Lorsqu'ils veulent aller sur l'eau, ils les enflent aussi fortement qu'ils le peuvent, puis ils s'y placent, naviguent sur la mer, y pêchent avec faci-

lité, mais ils n'en tirent pas tout le parti que des hommes intelligens en pourroient tirer.

Le 23 de grand matin, nous prîmes une barque qui venoit de la rade d'Arica, et se nommoit le *George*; ses conducteurs l'avoient abandonnée et s'étoient enfuis dans leur canot. La chaloupe du Desir poursuivit le canot, et le vaillant Hugo prit possession de la barque; la chaloupe ne put atteindre le canot avant qu'il eût abordé; mais elle entra dans la rade d'Arica, s'empara d'un vaisseau de cent tonneaux, qui étoit à l'ancre devant la ville, et dont les matelots s'étoient échappés avec toute sa charge. Les Espagnols tirèrent trois coups d'un canon qu'ils avoient dans un fort, et ne blessèrent personne. Ensuite le Desir et le vaillant Hugo vinrent dans la rade; le Content étoit derrière et ne se fit point voir, parce qu'il avoit été à vingt lieues de là s'emparer d'un grand nombre de tonneaux de vin d'Espagne; il en prit autant qu'il voulut, puis vint le jour suivant joindre les deux autres vaisseaux dans la rade, où le général n'avoit pu descendre pour prendre la ville, parce qu'il manquoit de chaloupes.

Lorsque nous apperçûmes que la ville

avoit rassemblé toutes ses forces, que les Espagnols avoient fait transporter au loin tout ce qu'ils avoient de précieux, que les lieux voisins avoient envoyé des hommes à leur secours, nous vîmes que nous ne pouvions débarquer sans perdre beaucoup d'hommes, et nous renonçâmes à notre entreprise.

Dès que nous eûmes jeté l'ancre, on tira sur nous, mais nos vaisseaux répondirent toujours deux coups pour un, et pour braver encore mieux leur fort, notre chaloupe s'approcha du rivage, et prit encore une barque qui y étoit à l'ancre ; on tira sur elle ; aucun coup n'y porta. Notre général envoya ensuite un canot sur la rive avec le pavillon de paix, pour savoir s'ils voudroient racheter leur grand vaisseau ; mais ils ne le voulurent pas ; un ordre du vice-roi du Pérou leur défendait de racheter ni hommes ni vaisseaux ; il vit bien qu'il ne devoit pas conserver l'espérance de faire aucun accommodement avec eux.

Le 25, comme nous étions encore dans la rade, nous vîmes une voile au sud, et on envoya la chaloupe et les canots pour s'en emparer. Mas la ville lui fit des signaux avec du feu du haut d'une colline, et la voile

atteignit le rivage, que nos gens en étoient loin encore ; on avait peu de tems pour l'enlever : ceux qui la montoient s'échappoient tous ; parmi eux étoient des moines ; car on vit un homme en froc courir sur la plage. Plusieurs cavaliers accoururent de la ville pour les délivrer ou couvrir leur fuite ; mais nous débarquâmes et les prîmes tous. Nous marchâmes à la barque engravée sur le bord, et prîmes tout le butin ; il étoit de peu de prix. Nous revînmes le même soir au vaisseau. Au matin, nous mîmes le feu au gros vaisseau ; nous submergeâmes l'une des barques, et emmenâmes l'autre avec nous.

Le 27, nous prîmes près de la baie de Quintero, où nous avions perdu nos compagnons, une petite barque venant de Saint-Jago. Nous y trouvâmes un Grec, nommé George, qui étoit le pilote le plus expérimenté, le plus instruit de toute la côte du Chili ; on l'envoyoit à Lima avec une lettre, où l'on y donnoit avis de notre arrivée et de la perte que nous avions soufferte : l'équipage consistoit en ce Grec, un Flamand, et trois Espagnols ; ils avoient juré avant leur départ, et en communiant de la main des moines, que s'ils nous rencontroient, ils jetteroient la lettre dans la mer ; et c'est

ce qu'ils avoient fait, lorsqu'ils s'étoient vus poursuivis par notre chaloupe. Mais notre général voulut savoir encore mieux leur commission; il fallut leur donner la question; on leur mit le pouce à un étau, et on les éleva plusieurs fois avec beaucoup de douleur. Le Flamand étoit vieux, et pour lui faire révéler son secret, on le menaça de le pendre; on lui mit une corde autour du cou, et on le suspendit un moment sur le pont; mais on le fit en vain, on ne put rien lui arracher, et il déclara qu'il aimoit mieux mourir qu'être parjure.

Le 3 mai, nous entrâmes dans une baie, autour de laquelle trois petites villes sont situées. Quelques-uns d'entre nous y débarquèrent et y surprirent des maisons, dans lesquelles ils trouvèrent du pain, du vin, des figues, des poules. Mais la mer étoit si agitée, que nous ne pouvions débarquer près de la ville la plus apparente sans perdre notre canot, et nous mettre tous dans le plus grand danger. Ce lieu est sous le 15e degré de latitude sud.

Deux jours après nous nous éloignâmes de ce port, et laissâmes le Content vers l'île des veaux marins (sans doute l'île Lobos). Le 9, nous vîmes une voile sans pouvoir l'attein-

dre; le lendemain, le vaillant Hugo s'éloigna du Desir et le perdit de vue. (L'historien de ce voyage y étoit, et nous le laissons continuer sa relation.) Notre petit vaisseau entra dans une baie située sous le 12e degré 40 min. Sur les huit heures du soir, nous y découvrîmes un ruisseau d'eau douce, et quoique nous n'eussions plus avec nous qu'un petit vaisseau et seize hommes, nous descendîmes sur le rivage pour y faire provision d'eau.

Comme nous en avions amené à bord la charge de notre canot, deux ou trois de nos gens armés retournèrent sur le rivage, et vers le lieu de l'aiguade; ils y découvrirent un dépôt de quatre à cinq cents sacs de farine, entassés et couverts d'un toit de joncs. Nous remplîmes donc encore cette nuit nos bariques d'eau, et emportâmes autant de farine qu'il nous parut convenable; elle étoit fort bonne, et ce fut un bonheur pour nous, car les provisions alloient nous manquer.

Le matin à la pointe du jour, nous revînmes à bord, et demeurâmes à l'ancre jusqu'à midi. Là, nous vîmes que de la ville prochaine on faisoit marcher beaucoup de bétail vers le midi, sans doute pour nous

attirer encore sur le rivage. Nous les dévinâmes, levâmes l'ancre et partîmes. Le 13, vers le soir, nous entrâmes dans une baie où nous vîmes des cavaliers ; nous y débarquâmes pendant la nuit au nombre de huit, ayant tous nos armes et nos munitions, et nous avançâmes le long de la mer à moins d'un mille ; nous trouvâmes une chaloupe de six tonneaux, qu'un cable retenoit sur la grève du rivage ; nous la remîmes à l'eau avec beaucoup de peine ; lorsqu'elle flotta, j'y montai avec notre capitaine ; les six autres continuèrent à s'avancer, quand tout-à-coup notre chaloupe fit eau de toutes parts ; le capitaine et moi demeurâmes dans l'eau jusqu'aux genoux, occupés sans relâche à vider notre bateau ; mais elle y entroit avec tant d'abondance, que nous ne pûmes la surmonter : c'étoit beaucoup si nous parvenions à nous en défendre et à ne pas périr.

Lorsque nous fûmes en sûreté sur le bord, nous commençâmes à craindre que notre unique canot, dans lequel nous avions débarqué, n'eût coulé à fond ; car nous ne le voyions nulle part ; le capitaine avoit ordonné qu'on le tînt à quelque distance du rivage, pour éviter qu'on n'y mît le feu. Enfin nous le découvrîmes ; nous allâmes à lui deux à deux,

deux, ayant de l'eau jusques sous les bras, et nous y rentrâmes. Puis nous sortîmes de la baie avec le vaisseau dès le matin.

Le 16, le vaillant Hugo, petit navire, n'ayant que seize hommes, prit un gros vaisseau de trois cents tonneaux, venant de Guiaquil, et nommé le *Louis*. Il portoit un Pilote, un Noir, et vingt-quatre Espagnols; il n'étoit chargé que de bois de construction et de vivres. Nous l'abandonnâmes à huit ou dix lieues de la côte, faisant eau et s'enfonçant déjà, après en avoir enlevé son mât d'avant et quelques provisions; nous fîmes aussi couler à fond sa chaloupe.

Le lendemain, nous nous rejoignîmes au Desir et au Content, qui dans notre absence avoient pris deux navires; l'un d'eux étoit chargé de sucre, de maïs, de peaux, de sirops, de pintades, d'une centaine de poules et de quelques fruits confits; tout cela auroit valu au moins 400,000 liv. en Europe; l'autre avoit de la farine de froment, des fusils et des fruits confits. Nous remplîmes nos vaisseaux de ces marchandises; nous brûlâmes le reste avec les deux vaisseaux, et débarquâmes sur le rivage les hommes et les femmes que nous y avions trouvés.

Le 20, nous entrâmes le matin dans la

rade de Paita. Dès que nous y eûmes jeté l'ancre, notre général y débarqua avec soixante ou soixante-dix hommes, attaqua les Espagnols sortis de la ville pour l'attendre, et les força de fuir sur une colline qui la commandoit; ils y demeurèrent, en attendant que des esclaves et des manœuvres eussent fait au-dessous de la ville, une espèce de retranchement dirigé par les ordres de leur chef; ils avoient un drapeau rouge et pouvoient être au nombre de cent.

Bientôt nous ramâmes entre les vaisseaux et le rivage, protégés par une pièce de canon qui fit fuir ceux qui construisoient le fort, aussi vîte que nous pouvions les poursuivre. Mais quand ils furent sur la colline, ils s'arrêtèrent et firent feu avec leurs petites armes. Après avoir débarqué, nous entrâmes dans la ville, et pendant une heure entière, il fallut combattre avec vigueur; mais enfin nous nous en rendîmes maîtres et les chassâmes de la colline. En redescendant jusqu'à la ville, nous trouvâmes le lieu où les habitans avoient caché ce qu'ils en avoient emporté; il y avoit vingt-cinq livres d'argent en pièces de huit, beaucoup de meubles, des magasins remplis de toute sorte de marchandises. Notre général ne voulut point

permettre que ses gens se chargeassent de beaucoup d'habits et de bagage, de peur qu'on n'en fût surchargé, et qu'on ne pût bien se défendre; car il n'ignoroit pas que si les ennemis n'avoient pas tous des armes à feu, ils étoient au moins cinq contre un; et que nous étions éloignés de demi-lieue de nos vaisseaux.

Après être redescendus dans la ville, qui étoit bien bâtie, ayant au moins trois cents maisons, des rues fort propres, et au centre une belle maison-de-ville, nous y mîmes le feu et la brûlâmes avec ses richesses; nous prîmes aussi une barque à l'ancre dans son port; puis nous en sortîmes et cinglâmes vers l'île de Puna. Nous y arrivâmes le 5 mai; on y trouve un fort bon port : là étoit un vaisseau de deux cent cinquante tonneaux à l'ancre; nous nous en saisîmes ainsi que de sa charge formée des productions du pays. Nous le fîmes couler à fond, et descendant sur le rivage, nous allâmes dans le lieu où le chef de l'île demeure. Il avoit une maison magnifique, dans une belle situation au bord de l'eau; chaque chambre avoit un beau balcon qui donnoit sur la mer ou sur l'île, et des deux côtés la vue étoit fort belle. Au rez-de-chaussée étoit une superbe salle; plus

loin étoit un magasin rempli de poix et d'écorces, pour faire des cables; car les meilleurs qu'il y ait dans toute la mer du sud se fabriquent ici, et tous les Indiens de l'île sont obligés de travailler pour ce Cacique. Lui-même est Indien; mais son agréable demeure et ses richesses lui avoient fait obtenir pour femme une belle Espagnole; elle y étoit respectée comme une reine; jamais elle ne marche à pied, cela est au-dessous d'elle; lorsqu'il lui plaît de prendre l'air ou de faire quelque promenade, elle ne le fait qu'en chaise portée sur les épaules de quatre hommes, couverte d'un voile et d'un dais pour écarter d'elle le vent et le soleil; sa femme-de-chambre et une troupe de domestiques la suivent.

Mais quand nous approchâmes, le chef de l'île et ses sujets avoient pris la fuite; à peine eûmes-nous jeté l'ancre, que la ville fut déserte. Le calme qui régnoit nous avoit fait appercevoir long-tems avant que d'arriver. Ils s'étoient sauvés sur le continent avec environ cent mille écus. Nous l'apprîmes d'un capitaine de l'île que nous avions enlevé dans la rade, où il avoit été envoyé pour observer qui nous étions et ce que nous ferions. Nous descendîmes avec nos armes pour

pénétrer dans le continent, et parvenir en un lieu où, selon la déposition du capitaine, le Cacique s'étoit retiré avec tous ses trésors; mais lorsque nous eûmes débarqué, nous trouvâmes près du rivage quatre ou cinq grands canots nouvellement construits, beaucoup d'excellens fruits, des sacs de farine, et autres sortes de provisions.

Cavendish auroit desiré savoir ce qu'on vouloit faire de ces barques, quelles étoient les vues de ceux qui les faisoient construire; il le demanda à son guide Indien, et lui commanda, s'il aimoit la vie, de dire la vérité. Nous le liâmes fortement, et il répondit avec humilité, qu'il ne pouvoit nous dire ce qu'il ne savoit pas; car sur toutes ces barques il n'y avoit aucun homme; c'est ce qu'il avoit dit auparavant à notre général. Il avoit promis de nous conduire au lieu où son Cacique tenoit les trésors qu'il avoit enlevés; c'étoit dans un hameau de trois à quatre maisons, situé au milieu des déserts où l'on ne pouvoit les défendre; il nous disoit que si nous ne les y trouvions pas, il consentoit à mourir. Interrogé de nouveau, menacé du supplice, s'il ne nous disoit pas l'usage qu'on vouloit faire de ces grands canots, il répondit qu'il ne pouvoit dire à qui ils

appartenoient, ni d'où ils étoient venus; qu'il avoit ouï dire qu'ils devoient être montés par soixante soldats de Guaiaquil, située à environ quatre-vingt-dix lieues de l'île de Puna; que là il y avoit deux ou trois navires de guerre sur les chantiers, et constamment cent soldats de garnison qui savoient notre arrivée, et avoient été encore augmentés de soixante, afin que nous ne pussions aller mettre le feu à la ville et aux vaisseaux.

Notre général ne se laissa point abattre par la vue de ces grands canots qui l'inquiétoient, ni par l'avis de ces soixante soldats, dont on n'avoit point encore entendu parler auparavant; mais il excita le courage de ses gens, afin de poursuivre cette entreprise et de marcher durant la nuit par un sentier solitaire au travers des forêts, jusqu'à ce qu'on eût trouvé les trésors; ils marchèrent; mais sans doute le Cacique avoit placé des sentinelles vers la mer, vers ses maisons; en un instant on sut que nous marchions, et nous trouvâmes les maisons vides; les alimens étoient encore sur le feu; ils avoient tout laissé, excepté leurs trésors qu'ils avoient emportés, ou peut-être enterrés dans quelque lieu que nous ne pouvions trouver. Nos gens prirent des poules et autres alimens

que nous trouvâmes fort bons, et nous revînmes.

Le 29, notre général se rendit dans un canot à une petite île qui étoit dans le voisinage, et où le Cacique de Puna avoit rassemblé tous les tapis de ses chambres, tous faits de cuirs dorés de Cordoue et peints richement : là étoient aussi ses meubles, les instrumens de sa manufacture de corde, une grande provision de clous, d'ouvrages d'acier, et beaucoup d'autres objets. Nous y prîmes tout ce qui pouvoit nous convenir et être de quelqu'utilité sur les vaisseaux. L'île de Puna est très-fertile et agréable pour les commodités de la vie; mais on n'y trouve ni mines d'argent, ni mines d'or. On y compte environ deux cents maisons autour du palais du Cacique, et autant ou davantage dans une ou deux autres villes de l'île, dont la grandeur peut être égale à l'île de Wight en Angleterre.

Sur un des flancs de la maison du Cacique, est un fort beau jardin où croissent toutes sortes de plantes; à son extrémité est une fontaine d'eau douce, environnée d'arbres. Là croît et prospère le cotonnier, dont le sommet se couronne de nombreuses cosses

remplies de coton qui enveloppe sa semence, qui est de la grosseur d'un pois; on en trouve sept à huit dans chaque cosse; on ne la recueille point lorsqu'elle est mûre, mais on la laisse tomber sur la terre, où elle germe de nouveau.

On voit encore dans ce jardin, des figuiers toujours couverts de fruits, des courges, des melons, des concombres, des raiforts, du romariu, du thin, d'autres herbes, et diverses racines. D'un autre côté de la maison, est un beau verger, où les oranges, les citrons doux ou aigres, les grenades, les limons et divers fruits prospèrent; l'île est riche en pâturages; elle nourrit beaucoup de chevaux, de bœufs, de taureaux, de brebis grasses et belles, un grand nombre de chèvres apprivoisées et donnant abondamment du lait; on y voit aussi une multitude de pigeons, des poules et des canards d'une grosseur étonnante.

Près de la maison du Cacique s'élevoit une grande église, où tous les Indiens de l'île se rendent pour entendre la messe, car lui-même étoit devenu chrétien lorsqu'il avoit épousé l'Espagnole; il avoit fait ensuite instruire et baptiser ses sujets. Dans cette église

on voit un grand autel surmonté d'une croix; son clocher renfermoit cinq cloches. Nous mîmes le feu à cet édifice.

Nous avions mis à sec le Desir ; nous l'avions nétoyé, calfaté, enduit de poix et de goudron ; déjà il étoit remis à l'eau ; pendant qu'on y avoit travaillé, on avoit fait une garde exacte. Le 2 juin, au point du jour, comme nous étions répandus dans l'île pour y chercher des vivres ; que l'un étoit chargé de poules, celui-là de brebis, d'autres de chèvres, cent soldats qui avoient débarqué cette nuit de l'autre côté de l'île, tombèrent sur nous armés de fusils, conduits par un enseigne, ayant avec eux tous les Indiens de l'île, chacun avec leurs armes et leur bagage. Cette surprise fut conduite par un Noir, nommé Emmanuel, qui s'étoit échappé d'avec nous à notre premier débarquement.

Cette attaque nous fut fatale, et nous devions tous y périr; car nous n'étions qu'au nombre de seize à vingt tous rassemblés, et déjà un ou deux avoient été tués avant que d'en venir aux mains. Cependant nous la soutînmes pendant une heure et demie. Enfin, accablés par le nombre, nous avions été repoussés de la colline jusqu'au rivage. Nous nous défendions encore avec vigueur,

lorsque notre hallebardier, qui défendoit le chemin de la colline, mourut avec honneur. Il venoit de tuer deux de nos ennemis, lorsqu'il reçut un coup dans le cœur : lorsqu'il se sentit blessé, il se recommanda à la miséricorde de Dieu et tomba sans vie.

Bientôt l'ennemi retourne du rivage sur la prairie; notre canot vint à nous, et prit autant de combattans qu'il en pouvoit prendre sans enfoncer : l'un des nôtres, quoiqu'il fût déjà dans le canot, lâcha son fusil et se cassa la tête : quatre demeurèrent sur le rivage, parce que le bateau n'en pouvoit recevoir davantage ; j'étois de ce nombre. Nous préparâmes nos armes, et nous retirant dans le coin d'un rocher, nous attendîmes que le canot revînt ; ce qu'il fit après avoir conduit les premiers à bord. Nous avions tué quarante-six hommes à nos ennemis, dont les uns rampoient derrière les buissons, les autres se cachoient dans de vieilles maisons : nous en perdîmes onze. Le même jour, nous revînmes sur le rivage au nombre de soixante-dix, attaquâmes l'ennemi et le forçâmes à fuir. Alors nous mîmes le feu à la ville, nous détruisîmes les champs, les jardins, les vergers, et brûlâmes quatre navires qui étoient sur les chantiers.

Le lendemain, pour braver les Espagnols, nous tirâmes sur le rivage le Content, et nous le réparâmes ainsi que la chaloupe. Le 5, nous sortîmes de la rade de Puna, où nous avions demeuré onze jours, et nous cinglâmes vers Rio Dolce, où nous voulions faire de l'eau. Ici notre nombre diminué, nous força de couler à fond le vaillant Hugo. Le 12, nous partîmes de ce lieu et passâmes la ligne le lendemain : tout le reste du mois nous fîmes voile vers le nord.

Le premier juillet, nous eûmes la vue des côtes de la Nouvelle-Espagne; nous en étions à six lieues et sous le 10° de latitude nord. Le 9, nous prîmes un vaisseau neuf de cent vingt tonneaux; il portoit Michel Sancius, à qui une longue expérience avoit fait connoître avec exactitude les côtes de la mer du Sud: il étoit né à Marseille, et fut le premier à nous parler du gros vaisseau que nous prîmes ensuite, lorsqu'il venoit des îles Philippines. Nous trouvâmes encore six hommes sur ce vaisseau; nous en prîmes les voiles, les cordages, le bois à brûler pour notre usage, puis nous le perçâmes au fond et en recueillîmes les gens. Le 10, nous prîmes encore un petit navire, dépêché, comme nous le dit

Sancius, pour avertir de notre arrivée les lieux voisins de la côte. Ceux qui le montoient s'enfuirent sur le rivage : aucun de ces vaisseaux ne portoit de marchandises ; tous les deux venoient de Sonsonate, dans la province de Guatimala.

Le 26, nous jetâmes l'ancre dans la rivière de Copalita, où nous voulions prendre de l'eau. Ce même soir, trente-deux hommes se mirent dans la chaloupe et ramèrent vers Acapulco, située à trois lieues de ce fleuve, sous le 15e degré 40 min. de latitude nord. A la pointe du jour, ils arrivèrent dans la rade, où ils trouvèrent une barque de cinquante tonneaux, chargée d'indigo et de noix de coco ; elle venoit aussi de Sonsonate, et ses marchandises étoient déjà sur le rivage, où ses matelots avoient pris la fuite. Ils y débarquèrent, brûlèrent la ville, l'église, la douane, qui étoit grande et belle. Ils y trouvèrent six cents sacs d'indigo, dont chacun valoit quarante écus, et quatre cents sacs de cocos, dont chacun en valoit dix. Ces noix de coco servent d'alimens et de monnoie. Dans les comptes, cent cinquante de ces noix équivalent à une réale ; elles ont beaucoup de ressemblance avec les amandes et ont le même goût ; elles fortifient et nourrissent :

c'est ce que leur dit ensuite le propriétaire du vaisseau.

Ils avoient trouvé dans Acapulco une caisse de boîtes à baume : cette ville avoit une centaine de maisons. Lorsqu'elle eut été brûlée, le maître de la barque vint à eux avec le pavillon de paix ; après avoir reçu la parole d'honneur du capitaine Havers que le retour lui seroit permis, il vint sur la chaloupe, et on le conduisit aux vaisseaux, toujours à l'ancre dans la rivière de Copalita. Il fut remis en sûreté la même nuit sur le rivage, par égard pour la parole donnée.

Le 28, nous quittâmes ce lieu, où une mer trop agitée ne nous permettoit pas de faire eau, et nous vînmes le même soir dans la rade d'Acapulco. Le lendemain, notre général prit trente hommes avec lui, et s'avança dans les bois l'espace d'environ une lieue. Nous y prîmes un métis, nommé Michel de Truxillo, et qui étoit douanier de cette ville. Nous trouvâmes deux appartemens remplis de ses meubles, et nous le conduisîmes à bord avec ses effets. Un métis est celui dont un Espagnol est le père et une Indienne la mère.

Le 2 août, après avoir fait de l'eau et questionné le métis, nous le fîmes descendre à

terre, sortîmes du port vers le soir, et nous approchâmes du port d'Acapulco, où l'on équipoit le vaisseau pour les îles Philippines. Le 24, notre général entra dans le port de la Nativité avec trente hommes, parce que Michel Sancius lui avoit dit qu'il y avoit là une grande barque. Avant que nous pussions y arriver, la barque en étoit partie pour aller à la pêche des perles qui se fait à vingt lieues de là, comme nous l'apprirent des Indiens. Nous enlevâmes là un mulâtre dans son lit, dépêché pour donner avis de notre approche sur les côtes de la Nouvelle-Galice; son cheval excédé étoit mort. Nous prîmes ses lettres, mîmes le feu à sa maison, à deux navires de deux cents tonneaux encore sur les chantiers, et revînmes à bord.

Le 26, nous entrâmes dans le port de St. Jago, et emplîmes nos futailles dans la rivière qui s'y jette; il y croît de beaux arbres fruitiers; on y trouve une grande abondance de poissons: divers de nos gens y pêchèrent des perles; on y en fait des provisions. Nous sortîmes de ce port le 2 septembre.

De là nous vînmes dans la petite baie de Malacca, à deux lieues au couchant du port que nous avions quitté; c'est un lieu excellent pour jeter l'ancre. Cavendish y descendit

avec trente hommes, et s'avança jusqu'à une ville des Indiens, qui est à trois lieues de la rade, et se nomme Acatlan : on y voyoit vingt à trente maisons avec une église ; mais ses habitans avoient pris la fuite. Nous la détruisîmes et revînmes à bord ; puis nous sortîmes de la rade de Malacca et fîmes voile le long de la côte. Le 8, nous vîmes le port de Chacalla, où deux maisons sont bâties près du rivage ; cette baie est à vingt-neuf lieues du Cap Corrientes, situé au 20e deg. latit. nord.

Le 9, Cavendish nous envoya, au nombre de quarante hommes, à terre avant l'aurore, sous la conduite de Havers : Sancius étoit notre guide. Nous marchâmes pendant trois lieues en avant dans un pays couvert, par un chemin solitaire, au travers des forêts. Nous arrivâmes enfin en un lieu où il y avoit trois cabaretiers avec leurs femmes et leurs enfans, quelques Indiens, un charpentier Espagnol et un Portugais ; nous les fîmes prisonniers, les liâmes et les conduisîmes sur le rivage. Notre général envoya les femmes et les enfans pour nous apporter des goyaves, des citrons, des oranges, des pommes de pin et autres fruits, dont le pays produit une grande abondance ; nous laissâmes aussi les hommes libres, excepté le charpentier, nommé *Sem-*

brano, et le Portugais, dont le nom étoit *Diego*. Le 10, nous sortîmes de la rade.

Le 12, nous arrivâmes près d'une petite île couverte de bois et d'oiseaux, qui est connue sous le nom de *Saint-André*. Nous y séchâmes et salâmes beaucoup d'oiseaux que nous trouvions fort bons. Nous y tuâmes aussi un grand nombre de veaux marins et d'iguanes, espèce de lésards à quatre pieds, qui ont une queue longue et aiguë, qui nous parut bien extraordinaire, et que nous n'avions point vus encore; ils sont fort bons à manger. Nous y restâmes jusqu'au 17 de ce mois.

Le 24, nous entrâmes dans la rade de Massatlan, sous le 23e degré 30 m., précisément sous le tropique du cancer. Il s'y rend un fleuve dont l'embouchure est ensablée: au nord de ce banc de sable on trouve de l'eau excellente; mais nous ne pûmes y remplir nos futailles, parce que le flux avoit couvert le rivage à un demi-mille au loin. Cette baie est abondante en poissons, et le pays qui l'entoure l'est en fruits. Nous en cueillîmes quelques-uns, mais non sans danger. Nous en sortîmes le 27, et cinglâmes vers une île située une lieue plus au nord, où nous carénâmes nos vaisseaux et rassem-

blâmes

blâmes de nouveau les pièces de notre chaloupe. A quelque distance est une autre île, où l'on trouve beaucoup de veaux marins. Comme un de nos prisonniers espagnols y avoit été envoyé pour laver nos chemises, avec un de nos gens pour veiller sur lui, le premier s'échappa et nagea vers le continent, qui en étoit éloigné d'un mille. Nous avions vu dans ce lieu trente ou quarante cavaliers espagnols ou indiens qui veilloient à la sûreté du pays, et venoient de la ville de Chiametta, située à seize lieues plus loin dans les terres.

Sur l'île où nous réparions notre chaloupe, on trouve de l'eau douce, lorsque l'on creuse de deux à trois pieds dans le sable ; et cependant sa surface n'en présente pas une trace ; on n'en trouve pas non plus dans le continent, à moins qu'on ne retourne plus au midi, et nous ne le pouvions sans perdre du tems et des occasions favorables. Ce fut un Espagnol, nommé Flores, qui nous conseilla de creuser dans le sable ; Cavendish voulut qu'on le fît, et en effet nous en trouvâmes ; nous en remplîmes une centaine de futailles.

Nous demeurâmes sur cette île jusqu'au 9 octobre, et nous en partîmes pour nous rendre au couchant du cap Saint-Lucas, dans la partie occidentale de la Californie. Nous le

vîmes le 14; il a l'aspect de la montagne de Nadel, dans l'île de Wight. Dans l'intérieur, on trouve une belle baie, à laquelle les Espagnols ont donné le nom d'*Aguada-Segura*; là se rend un beau fleuve, sur les bords duquel demeurent les Indiens. Nous y fîmes de l'eau, et demeurâmes dans les environs du cap jusqu'au 4 novembre; le vent y souffla constamment du couchant. Ce jour, le dernier de notre station près du promontoire Saint-Lucas, sous le 23e degré 40 min., nous eûmes une nouvelle heureuse. Nous allions et venions sur les hauteurs pour découvrir la proie que nous attendions. Le trompette du *Desir* monta le matin sur un rocher, et, promenant ses regards sur la mer, tout d'un coup il croit voir une voile, et s'écrie, transporté de joie: une voile! une voile! et chacun répète ses cris. On court vers lui pour voir s'il ne se trompe point; nous félicitons notre général, qui lui-même n'étoit pas moins joyeux que s'il eût déjà possédé les richesses du vaisseau qu'on découvroit; il commande que chacun se prépare; on y court, et bientôt on met en mer; on poursuit le navire, on aide au vent qui nous favorisoit à peine. A midi on approche, on prépare le gros canon, on dispose les petites armes pour

qu'elles fassent plus d'effet, on jette le grapin. Ce vaisseau appartenoit au roi d'Espagne ; c'étoit le vaisseau de commerce d'Acapulco ; on le nommoit *Sainte-Anne*, et on le disoit de sept cents tonneaux.

Comme nous étions sur le côté du navire, prêts à y monter, nous trouvâmes, nous qui n'avions que cinquante à soixante hommes dans notre vaisseau, que le commandant de *la Sainte-Anne* avoit percé ses sabords et ses écoutilles, attaché solidement ses voiles à l'arrière, chargé le milieu et le château d'avant, et qu'on n'y pouvoit découvrir aucun homme, tant ils étoient cachés par les lances, les javelines, les épées, les boucliers entrelacés, et encore par une grêle épaisse de grosses pierres, qui tomboit si rapidement sur nos têtes et dans notre vaisseau, que nous fûmes forcés de nous éloigner avec perte de deux hommes morts et de quatre ou cinq blessés.

Cependant nous réparons nos voiles et nos agrès, nous faisons de nouvelles dispositions, et nous allons l'attaquer de nouveau avec notre gros canon et nos petites armes ; nos coups se succèdent avec rapidité, et nous tuons et blessons beaucoup de monde à l'ennemi. Le capitaine demeure ferme avec ses

O 2

gens, se défend avec intrépidité et ne se relâche point. Notre général enflamme les siens, les excite par le son de toutes ses trompettes, fait prendre une nouvelle position à notre artillerie, emploie avec prudence nos armes à feu, abat le courage des Espagnols, et fait toujours plus de ravage sur leurs ponts. Les blessés y sont en si grand nombre, que la crainte s'y répand; leur vaisseau avoit reçu plusieurs coups sous l'eau, et il étoit en danger de s'enfoncer. Enfin, après un combat de cinq à six heures, il baissa pavillon, et ceux qui le montoient demandèrent la vie en abandonnant leurs biens; notre général la leur promit, leur ordonna d'abaisser les voiles, de mettre leur chaloupe en mer, et de venir à bord. Ils obéirent promptement, et un de leurs principaux commerçans vint sur notre vaisseau, se jeta aux pieds de notre général, lui demanda miséricorde et vouloit baiser ses pieds. Cavendish le rassure, ainsi que les autres; mais il veut qu'ils aident nos gens à transporter leurs richesses sur notre vaisseau. Leur capitaine, leur pilote, font les mêmes prières, et Cavendish promet à tous les espagnols la vie et un bon traitement. Ces deux derniers déclarèrent à notre général qu'ils avoient à bord pour 122,000 pesos en

or, environ 1,200,000 l. de France; le reste du chargement consistoit en soie, satin, damas, musc, en diverses autres marchandises, une grande abondance de provisions de bouche les plus recherchées, les mieux choisies, et différentes sortes de très-bons vins.

Après avoir fait cette déclaration, Cavendish leur ordonna de rester à bord du *Desir*, et le lendemain nous rentrâmes avec notre proie dans le port d'Aguada-Segura. Ici nous rassemblâmes nos prisonniers; ils étoient au nombre de cent quatre-vingt-dix, parmi lesquels il y avoit des femmes et des enfans.

Ces lieux sont arrosés par une belle rivière d'eau douce et très-poissonneuse; les bois y sont remplis d'oiseaux, de lièvres et de lapins, et notre général y ajoutoit abondamment les provisions du vaisseau espagnol et du vin. Nous descendîmes les voiles de notre prise, et nous en couvrîmes le rivage en forme de tentes; nous y construisîmes une barque avec les planches que nous ôtâmes à *la Sainte Anne*. Ensuite nous rassemblâmes tout le butin, et nous le partageâmes. Ce partage fit élever beaucoup de clameurs contre Cavendish, surtout par ceux qui étoient dans *le Content*; mais il parvint à tout calmer.

Le 17 novembre, jour du couronnement

de Sa Majesté, notre général fit entendre le canon des deux vaisseaux, et fit faire des décharges de toutes les armes à feu ; la nuit suivante fut éclairée par nos feux d'artifice, qui étonnèrent les prisonniers espagnols, dont la plupart n'en avoient jamais vus. Ensuite Cavendish fit venir leur capitaine, lui fit un présent considérable, lui donna des armes ainsi qu'à ses compagnons, pour qu'ils pussent se défendre contre les Indiens et pourvoir à leur sûreté. Mais avant son départ il prit avec lui deux jeunes gens nés au Japon, qui savoient lire et écrire dans la langue de cet empire. Le plus âgé avoit vingt ans et se nommoit *Christophe ;* l'autre n'en avoit que dix-sept, et s'appeloit *Cosme ;* tous les deux paroissoient intelligens ; il tira encore de ce vaisseau trois garçons nés aux îles Manilles, dont le plus jeune avoit neuf ans, le plus âgé quinze ; le premier s'attacha dans la suite à la comtesse d'Essex ; il joignit à ceux-là Nicolas Roderigo, portugais, qui connoissoit Canton et les autres contrées de la Chine, les îles du Japon, où il y a plusieurs mines d'argent, et les îles Philippines ; Thomas de Ersola, bon pilote Espagnol d'Acapulco, qui avoit fréquenté les côtes de la Nouvelle-Espagne, les îles des Larrons, les

Philippines, et les routes qui conduisent des unes aux autres; les relâches, les aiguades qui s'y trouvent, les productions qu'on y peut espérer, le peuple qui les habite, et qui, selon son rapport, est fort ignorant et adonné à l'idolâtrie.

Le 19, nous mîmes le feu à *la Sainte-Anne*; il y avoit encore des marchandises pour le poids de cent mille quintaux; il brûla jusqu'à fleur d'eau; il disparut ensuite, et nous mîmes gaiement à la voile pour retourner en Angleterre; le vent étoit bon et souffloit du nord-est. A la nuit, nous laissâmes *le Content* au-dessous de nous, et encore dans la rade, croyant qu'il ne tarderoit pas de nous rejoindre; mais nous en fûmes séparés, et nous ne le revîmes plus.

Du port d'Aguada-Segura, dans la Californie, nous fîmes voile tout le reste du mois, tout celui de décembre, et jusqu'au 3 janvier 1588, par un vent toujours favorable, jusqu'aux îles des Larrons; ce fut ce jour que nous les découvrîmes. Là, un vent doux que nous avions en poupe nous fit parvenir, vers les deux heures après midi, à trois lieues de Guam, d'où nous vîmes accourir soixante à soixante-dix canots remplis de sauvages, qui nous apportoient des goyaves, des noix de

cocos, des patates et du poisson frais, et pour lesquelles nous donnâmes en échange du vieux fer; nous leur jetions des cordons, des pièces de filets où l'on attachoit le fer; ils y attachoient à leur tour ce qu'ils croyoient en être la valeur, nous les retirions à nous, et tout le monde parut content. Cependant nous n'étions pas exempts de crainte; ils étoient en si grand nombre et si pressés autour de nous, que nous heurtions leurs canots et que ces chocs en brisèrent deux; mais ceux qui les montoient se sauvèrent: chacun de ces petits bâtimens porte quatre à huit hommes; qui sont tous nus et sont d'excellens nageurs; leur couleur est un noir brun; ils sont gras et d'une taille au-dessus de la moyenne; ils portent les cheveux longs; quelques-uns les attachent avec un nœud au sommet de la tête; d'autres avec deux nœuds, s'en forment deux espèces de cornes de chaque côté de la tête, à peu près comme on peint celles du diable, et c'est une telle figure qui décore la proue de leurs petits navires. Ces canots sont faits avec art, et nous n'en avions jamais vu de pareils; ils n'ont point de quille, n'ont que deux pieds et demi de large, et quelques-uns ont trente à quarante pieds de long; leur avant est d'une égale

hauteur à leur arrière ; sur leur côté droit, ils se reposent sur un assemblage de roseaux et de joncs, ils ont un mât et une voile ; celle-ci est une natte faite avec de l'algue ; les unes sont en triangle, d'autres quarrées ; ces bâtimens naviguent aussi bien avec le vent en proue que s'ils l'avoient en poupe.

Ces sauvages nous suivirent si long-tems, qu'il fallut, pour nous en délivrer, leur faire des menaces, et plus encore ; nous fîmes feu sur eux ; mais nous ne pouvons dire si quelqu'un d'entr'eux fut blessé.

Le 14, au lever du soleil, nous vîmes le promontoire du Saint-Esprit, dans l'une des îles Philippines ; il est fort grand et long, élevé au centre, bas aux extrémités ; il avance dans la mer vers le couchant. Nous parcourûmes en onze jours l'espace qui le sépare de Guam par des vents très-faibles, auxquels succéda un tems orageux ; pendant deux ou trois nuits nous n'osâmes porter de voiles. Ce cap est dans l'île Manille, l'une des plus considérables des Philippines ; elle est habitée par des Gentils, et en partie couverte de forêts. Manille est bien bâtie, habitée par six ou sept cents Espagnols ; mais elle est sans murs ; elle est défendue par trois ou quatre fortins, bâtis, partie en pierre, partie en bois ;

mais peu redoutables. La ville a une ou deux petites galères. C'est un pays riche en or et autres marchandises; elle fait un commerce considérable et annuel avec Acapulco, dans la nouvelle Espagne; vingt ou trente vaisseaux y viennent de la Chine et des Sanguelos; ils y apportent différentes marchandises, surtout de l'or qu'ils échangent contre de l'argent, donnant, dit-on, le même poids de l'un qu'ils reçoivent de l'autre.

Les Sanguelos sont très-industrieux, instruits dans les arts mécaniques, et dans les sciences; ils font des ouvrages qu'aucun chrétien ne sauroit imiter; ils peignent les quadrupèdes, les oiseaux, les poissons, les insectes; brodent sur le satin, la soie, le coton et le lin; donnent un éclat, une perfection à la soie, à l'argent, à l'or, aux perles, qui surpasse tous nos efforts.

Le 14 au soir, nous entrâmes dans le détroit formé par les îles de Luçon et de Camlaja; le lendemain nous arrivâmes à l'île Capul, entre laquelle et les autres est un passage étroit, resserré encore par une chaîne de rocs qui partent de l'extrémité de Capul; il n'est cependant point dangereux. Au-delà de ce promontoire est une belle baie, où la profondeur est de vingt pieds à un cable du ri-

vage. A peine y eûmes-nous jeté l'aucre, qu'un canot rama vers nous; il portoit le plus respecté des sept caciques de l'île. Il nous croyoit Espagnols, et il nous apportoit des patates, qu'il nommoit *camotas*, et des noix de coco vertes; nous donnâmes à ses gens une aune de toile pour quatre noix de coco, et autant pour un panier de patates. Ces racines sont bonnes à manger, et d'un goût agréable, soit bouillies, soit rôties.

La peau du cacique étoit, sur tout son corps, bariolée de figures qui sembloient gravées. Nous le fîmes monter, et lui persuadâmes d'envoyer ses gens sur le rivage chercher ses compagnons, ses égaux en dignité. A peine furent-ils sur le rivage, qu'une foule importune se hâta de nous apporter des patates et des cocos. Les autres caciques vinrent aussi, et apportèrent des poules et des cochons. Ils en agirent avec nous comme avec les Espagnols, prirent huit réales d'argent pour chaque cochon, qu'ils nommoient *balboye*, et une pour chaque poule. Pendant tout le jour que nous fûmes à l'ancre, nous ne pûmes nous occuper qu'à l'achat de ces provisions, qui nous rafraîchirent beaucoup.

Le soir du même jour, le Portugais Rodrigo, que nous avions pris sur la Sainte-Anne,

vint parler en secret à Cavendish : il lui dit qu'il avoit eu à se plaindre de lui, mais que cependant il lui avoit été constamment fidèle; qu'il ne pouvoit et ne vouloit le trahir, ni contribuer à son malheur, ou à celui de son équipage; qu'il se croyoit obligé de lui dire que le pilote espagnol, Thomas de Ersola, que nous avions pris avec lui sur le même vaisseau, avoit écrit secrètement une lettre, qu'il l'avoit cachetée et enfermée dans une cassette, dans le dessein de la faire parvenir à Manille, par les habitans de cette île.

Que dans cette lettre il disoit que l'un des deux navires anglais qui avoient long-tems parcouru les côtes du Chili, du Pérou, de la nouvelle Espagne et de la nouvelle Galice, pris divers vaisseaux, brûlé des villes, et détruit tout ce qu'ils n'avoient pu emporter, avoit enlevé le vaisseau de Manille avec tous ses trésors, abandonné dans un pays désert ceux qui le montoient, et se trouvoit dans ces parages; qu'il falloit veiller sur les forts, armer les deux galères, et faire tous les préparatifs possibles pour venir attaquer ce vaisseau seul, ayant peu de soldats, ancré dans l'île de Capul; que si on l'attaquoit promptement, il est vraisemblable qu'on réussiroit à l'enlever, vu le petit nombre et

la foiblesse de son équipage; que si l'on ne venoit pas le détruire, on pouvoit compter que dans peu d'années on verroit arriver une armée d'Anglais pour assiéger et prendre la ville.

Après ce récit, Cavendish fit venir l'accusé, lui dit le fait, que d'abord il vouloit nier, mais qu'après un examen sévère, et surtout après des preuves qu'il ne pouvoit démentir, il avoua. Il fut pendu le lendemain matin.

Nous restâmes deux jours autour de l'île Capul, qui est abondante en diverses sortes de fruits, en provisions fraîches, et en bois; ses baies ont des facilités pour faire de l'eau; ses habitans sont nus, leur teint est un noir brun; les femmes ont une ceinture de toile autour des hanches; elles la font avec les feuilles du goyavier; derrière, elles ont un tablier qui vient s'attacher par devant, près du nombril, à leur ceinture.

Ces insulaires ont une coutume bizarre. Chaque homme ou garçon porte une petite cheville de bois à l'extrémité du membre viril et la recouvre: sur la tête de la cheville est un ornement en forme de couronne; ils ôtent la cheville ou la remettent quand il est nécessaire. Pour nous en assurer, nous

la tirâmes et la remîmes au fils du roi, âgé de dix ans.

Le 23 janvier, Cavendish se trouvant avec les chefs de cette île et une centaine d'autres, dont ils retirent des tributs en porcs, poules, patates et cocos, leur fit connoître à tous qu'il étoit Anglais et ennemi des Espagnols; il fit élever son pavillon, sonner la trompette et battre les tambours; ce qui les surprit et les charma : ils lui promirent que dès qu'il seroit de retour, ils l'aideroient à chasser les Espagnols des îles voisines. Pour leur prouver mieux qu'il étoit ennemi de leurs tyrans, il leur montra les dépouilles qu'il leur avoit enlevées : cette vue parut augmenter leur amitié pour nous; et pour nous faire plaisir, ils ramèrent autour de notre vaisseau. Nous les saluâmes d'une salve générale qui excita leur étonnement; enfin ils prirent congé de nous, très-satisfaits de nos manières envers eux.

Le 26, à six heures du matin, nous mîmes à la voile et suivîmes la côte de Manille, passant entre cette île et celle de Masbat. Le 28, nous jetâmes l'ancre entre deux autres îles, et découvrîmes une frégate qui sortoit d'un détroit, et nous parut venir de Manille : elle bordoit à la voile les côtes de la grande île de

Panay. Nous la poursuivîmes et l'approchâmes de fort près, mais le vent se calma, et elle s'aida de ses rames. Alors, nous envoyâmes la chaloupe avec six hommes bien armés, qui entra après elle dans une rivière où nous ne pûmes l'atteindre. La chaloupe côtoya les rivages et trouva les eaux très-basses, et divers piquets plantés çà et là dans la mer, qui la firent rapprocher de nous. Bientôt nous vîmes deux ou trois canots venir de la mer; l'un d'entr'eux s'approcha de nous : il renfermoit trois ou quatre Indiens. Nous les appelâmes, mais ils ne voulurent point nous approcher; ils s'éloignèrent, et nous ne les poursuivîmes point, pour ne pas tomber au-dessous du vent. Peu après, nous découvrîmes un autre grand canot, dont les longues rames agissoient avec vigueur; ces rames étoient faites de canne dans leur partie élevée, et terminées dans le bas d'un plat fort large : nous y vîmes deux Indiens et un Espagnol. Comme nous en approchions, il courut vers le rivage; mais deux de nos gens s'élancèrent dans le canot, en firent détourner la proue, et se saisirent de l'Espagnol; les Indiens sautèrent dans la mer, plongèrent, et ne reparurent sur l'eau qu'assez loin de nous.

Nous nous étions emparés du canot, et bientôt nous vîmes sur le bord une multitude de soldats avec un drapeau, où l'on voyoit une croix rouge comme à ceux des Anglais. On y distinguoit cinquante à soixante Espagnols qui étoient venus de Manille dans ce lieu sur des barques; là, étoit une ville qu'on nomme Neguan; près d'elle, dans une rivière, on construisoit un nouveau vaisseau du roi, auquel il ne manquoit que la ferrure. Cette troupe fit feu sur nous, mais aucun coup ne put nous atteindre, et nous leur ripostâmes vigoureusement. Près de là, nous vîmes une frégate qui s'avançoit, et nous dépêchâmes notre chaloupe pour nous en emparer; mais il fallut nous éloigner pour ne pas exposer notre vaisseau; alors la frégate regagna le rivage; ceux qui la montoient descendirent après l'avoir mise en sûreté, la chaloupe revint à bord. Nous avions toujours l'Espagnol dans nos mains: il n'étoit ni soldat, ni matelot, étoit venu avec ceux de Manille, où il avoit long-tems été à l'hôpital. Il paroissoit fort simple dans ses réponses aux questions que nous lui fîmes sur sa patrie.

Nous restâmes là toute la nuit à l'ancre, et nous vîmes que les Espagnols avoient partagé leur troupe en deux ou trois corps, et faisoient

faisoient une garde vigilante en plusieurs lieux : c'est ce qu'on voyoit aux feux qu'ils avoient allumés, et aux coups de fusil qu'ils faisoient entendre.

Cette île a dans plusieurs endroits des plaines unies ; de beaux et grands arbres y croissent, qui sont propres à faire d'excellens mâts pour toutes sortes de navires ; dans le milieu, on y trouve des mines d'or, confiées à la garde des Indiens. Plus au midi, est une autre île qui n'a été soumise ni par les Espagnols, ni par aucun autre peuple ; elle est habitée par des noirs d'une haute taille, et de là vient son nom d'île des Noirs ; sa grandeur est presqu'égale à celle de l'Angleterre ; la plus grande partie en paroît basse ; mais à la vue, elle semble très-fertile.

Le 29, nous mîmes à la voile dès le matin ; nous nous fîmes précéder par la chaloupe, parce que nous étions dans un détroit formé par l'île des Noirs et celle de Panay ; à vingt-cinq lieues de là, nous vîmes une belle ouverture vers le sud-ouest, et nous nous y portâmes ; aucun canot ne se présenta sur notre route ; Cavendish renvoya sur le rivage le prisonnier espagnol, en le chargeant de dire au commandant de sa nation de préparer beaucoup d'or pour le moment où il

viendroit l'exiger avec de plus grandes forces, soit qu'il en eût fait le projet, ou qu'il ne voulût qu'inquiéter les ennemis.

Le 8 février, à huit heures du matin, nous découvrîmes une île près de Gilolo. Elle s'appelle *Batochina*. Le 14, nous en vîmes onze à douze, petites, basses, unies, couvertes d'arbres : elles ne sont pas loin des Moluques, sous le 3e deg. 10 min. de latitude méridionale. Le 17, nous perdîmes notre tonnelier, qui languissoit depuis long-tems. Le 20, nous eûmes la vue d'autres îles qui en avoient entr'elles de plus petites ; elles sont sous le 4e degré. Le lendemain, mercredi des Cendres, le capitaine Havers mourut d'une fièvre chaude qui ressembloit à la peste, et conserva sa violence pendant huit jours : nous en portâmes tous le deuil ; on le jeta dans la mer, enveloppé dans un drap mortuaire, au bruit du canon, des armes à feu, et des gémissemens de tous ceux qui étoient sur le vaisseau. Après sa mort, plusieurs tombèrent malades ; un climat brûlant et malsain avoit jeté des germes de mort parmi nous, et nous fit vivre dans la douleur pendant trois ou quatre semaines.

Le premier mars, nous trouvâmes le détroit qui sépare la grande et la petite île de

Java, et nous jetâmes l'ancre dans la partie de la grande île, qui est entre le midi et le couchant. Quelques habitans pêchoient dans une baie voisine. Notre général prit quelques-uns de ses gens dans le canot, et le noir qui pouvoit se faire entendre des gens du pays, et avoit été pris sur la Sainte-Anne: il s'approcha des pêcheurs; mais dès qu'ils virent notre canot, ils regagnèrent le rivage, et s'enfuirent dans les forêts. Notre général les fit rappeler par son noir; l'un d'eux se remontra sur le rivage et répondit. Le noir lui demanda si l'on pouvoit trouver de l'eau douce dans les environs. Il lui dit de faire savoir au roi qu'il étoit arrivé un vaisseau pour échanger de l'or et autres marchandises contre des vivres, des diamans, des perles, etc. Le pêcheur nous répondit que nous aurions bientôt les provisions que nous desirions. Notre canot revint, et quelque tems après nous partîmes, afin de nous fournir d'eau et de bois.

Le 8, il vint à nous deux ou trois canots de la ville prochaine, qui nous apportèrent des œufs, des poules, du poisson frais, des oranges et des citrons; et donnèrent l'avis que si nous voulions nous mieux fournir de vivres, il falloit se rendre en un lieu qu'on nous mar-

qua, et qui n'étoit pas bien loin. Nous levâmes l'ancre et nous y rendîmes. Dès que nous fûmes à la voile, un des canots du roi vint au-devant de nous : nous diminuâmes nos voiles pour l'attendre, puis nous entrâmes dans une baie peu éloignée, et y jetâmes l'ancre. Sur ce canot étoit un secrétaire privé du roi. Il avoit sur la tête une pièce de toile de couleur, enveloppée comme un turban turc; il n'avoit pour vêtement qu'une ceinture, et n'avoit rien pour garantir ses pieds; il portoit sur sa poitrine un grand javelot. Près de lui étoit un interprète issu d'un Indien et d'une Portugaise, qui parlait très-bien la langue de sa mère. Ce secrétaire parla au général, et lui fit présent d'un cochon, de poules, d'œufs, de poissons frais, de sucre, et d'un vin qui avoit la force de l'eau-de-vie et la limpidité de l'eau de roche. Il lui promit que dans quatre jours il auroit plus de provisions que ses gens n'en demandoient. Cavendish le reçut très-bien, lui donna un festin avec les mets les plus exquis qu'on pût trouver; lui versa du vin doux et d'autres encore; et tous ceux qui jouoient des instrumens y furent rassemblés. Il lui dit que lui et ses gens étoient Anglais; qu'ils venoient des environs de la Chine où ils avoient fait le

commerce ; qu'ils se proposoient de faire des découvertes et de se rendre aux îles Moluques.

Le secrétaire lui dit qu'il y avoit toujours dans l'île des Portugais qui faisoient l'office de facteurs, et avec qui on faisoit le commerce, surtout en esclaves, en épiceries, en poivre; en sucre, et beaucoup d'autres choses. Il passa la nuit sur le vaisseau avec son interprète; ses promesses, son séjour à bord n'avoient pas endormi la prudence: chacun étoit à son poste avec ses armes, et pendant la nuit nous fîmes de tems en tems des décharges: cela fit penser aux habitans de l'île, qu'il n'étoit jamais venu dans leurs ports un vaisseau si bien pourvu d'hommes et d'armes. Le matin, le secrétaire et son compagnon prirent congé de nous avec des marques d'amitié et de satisfaction.

Nous attendîmes quatre jours, au bout desquels nous vîmes venir un canot du roi ; le vent étoit si foible qu'il ne put arriver ce jour à notre vaisseau, et qu'il entra dans une baie pour y passer la nuit. Mais au lever du soleil, il en vint neuf ou dix autres, très-chargés de diverses provisions ; ils portoient deux bœufs vivans, dix grands porcs, beaucoup de poules, d'oies et de canards, des œufs, des goyaves, du sucre en pain et autres, des co-

cos, des oranges douces, des citrons, du vin et de l'eau-de-vie, du sel et d'autres objets propres à assaisonner les mets; presque toutes sortes de vivres. Parmi ceux qui les apportoient, il y avoit plusieurs officiers du roi, et deux Portugais d'une taille médiocre et d'une figure intéressante; ils portoient des pantalons; tout leur habillement sembloit avoir été fait en partie pour se conformer à l'usage du pays, en partie par faste; ils avoient des chemises blanches d'une toile fine, avec un collet; marchoient avec décence, mais avoient les pieds nus.

Leur vue nous inspira beaucoup de joie; depuis un an et demi nous n'avions point vu d'Européen, de chrétien qui fût notre ami; ils étoient les premiers, et nous les accueillîmes avec grand plaisir; ils eurent un festin et de la musique: c'étoit tout ce que nous pouvions leur donner. Ils nous témoignèrent autant de joie qu'ils nous en inspiroient; ils nous demandèrent des nouvelles de leur pays, ce qu'étoit devenu leur roi D. Antonio, s'il vivoit, s'il étoit mort; car il y avoit longtems qu'ils n'avoient rien appris du Portugal, et les Espagnols leur avoient dit que leur roi n'étoit plus. Cavendish leur affirma que leur roi vivoit, qu'il étoit en Angleterre, qu'Eli-

sabeth lui avoit donné un état digne de son rang; qu'il y avoit guerre entre l'Espagne et les Anglais; que nous étions venus dans la mer du sud attaquer les Espagnols; que nous avions pris tous les vaisseaux que nous avions trouvés le long de la côte; que nous avions pris et coulé à fond dix-huit à vingt voiles. Ce récit leur fit grand plaisir.

Ils nous dirent quel étoit l'état de l'île de Java; qu'elle étoit abondante et riche; qu'on qu'on y trouvoit toute sorte de provisions de vivres, des fruits de toute espèce, des marchandises précieuses. Ils nous dirent encore que le roi de cette partie de l'île se nommoit *Rajah Balamboam*, et qu'il étoit craint et respecté de tous les autres; que le peuple ne pouvoit rien acheter, ni vendre, ni même rien échanger des étrangers, sans sa permission; qu'il y avoit peine de mort pour ceux qui violoient cette défense. Que ce roi étoit un homme âgé, qu'il avoit cent femmes; que son fils avoit cinquante ans; que par les coutumes du pays, lorsque le roi cessoit de vivre, on brûloit son corps et on conservoit les cendres. Que, cinq jours après, les femmes du roi mort se rendoient en un lieu désigné; que là, celle qui étoit la plus considérable, la plus estimée du défunt, portant une boule dans

sa main, la jetoit loin d'elle; que toutes accouroient où la boule s'étoit arrêtée, tournoient le visage vers le levant, se frappoient le cœur d'un poignard, qu'on nomme *cerise*, se lavoient les mains dans leur propre sang, et, prosternant le visage en terre, y expiroient.

Que les habitans étoient rusés et adroits, courageux pour conduire leurs entreprises, obéissans et soumis à leur roi; que, par exemple, lorsqu'il leur demandoit quelque acte de vigueur, ils ne trouvoient rien de dangereux; que le péril ne leur ôtoit pas le cœur; qu'ils préféroient la mort à l'abandon d'une entreprise commencée; que d'ailleurs celui qui ne réussit pas est puni de mort. Par-là, on doit le regarder comme le peuple le plus courageux de toutes ces contrées. Si l'un d'eux se bat avec quelque homme d'une autre nation, c'est avec le sabre et la lance; s'il en est blessé, il s'enfonce l'arme dans le corps, pour se procurer une mort plus prompte, et finir sa vie d'une manière décidée, ou l'arracher à son ennemi. Ils nous dirent que quoique ces hommes soient d'un teint noir-brun, et aillent toujours nus, il y avoit cependant des femmes qui avoient le teint des Européennes, et portoient

des habits. Ils ajoutèrent que si leur roi Antonio venoit dans ces lieux, toutes les colonies tomberoient en son pouvoir, et surtout les îles Moluques, les Philippines, et leurs possessions en Chine et chez les Sanguelos; que les Indiens même se déclareroient pour lui.

Après que nous eûmes payé toutes les provisions fournies par les Portugais et les habitans de Java, ils se séparèrent de nous, en promettant de nous bien recevoir à notre retour. Notre général les salua de trois coups de canon, et le même jour 16 mars, nous mîmes à la voile pour le cap de Bonne-Espérance.

Nous parcourûmes pendant environ deux mois tout l'espace qui se trouve entre Java et le continent de l'Afrique; nous cherchions à connoître l'approche de la terre dans les cieux avec l'astrolabe; nous avions les yeux fixés sur le pole du sud, sur les étoiles, sur les oiseaux qui annoncent, dit-on, les tempêtes ou le beau tems, le voisinage de la terre, les vents ou la pluie; nous faisions aussi attention aux marées et au courant. Le 10 mai, nous eûmes une tempête qui vint du couchant; elle étoit si forte que le vaisseau eut beaucoup de peine à tenir contre le vent; elle dura tout le jour et toute la nuit. Le

lendemain, un de nos gens monta de grand matin sur le mât de hune, et découvrit une terre qui s'étendoit du nord au couchant. A midi, nous la vîmes à l'occident depuis le pont, et il nous parut que c'étoit le cap de Bonne-Espérance, dont nous n'étions éloignés que d'environ douze à quinze lieues. Le vent nous manquant, nous cinglâmes vers le sud-est jusqu'à minuit, qu'il s'éleva un vent très-frais qui nous porta vers le couchant. Dans les deux jours qui suivirent, le calme fut profond et le ciel obscur; ce ne fut que le 14 à midi que le tems s'éclaircit, et que nous revîmes la terre; c'étoit le Faux-Promontoire, situé à quelque distance de celui de Bonne-Espérance.

Ce cap est facile à reconnoître: au-dessus de lui s'élèvent trois fort hautes collines, peu éloignées l'une de l'autre; la plus élevée est au milieu; vers la mer, le sol est très-bas. Le 16, il s'éleva vers le soir un vent violent qui souffloit de l'est et qui dura jusqu'au soir; tel que nous n'en avions point vu encore. Le matin, nous avions vu le cap de Bonne-Espérance, qui est au sud-est du premier; c'est un pays très-élevé. A son extrémité occidentale, près du continent, sont deux rochers l'un au-dessus de l'autre, et plus avant dans

la mer on en voit trois autres : les cartes portugaises le placent trop loin de l'île de Java, au moins de cinquante lieues. Nous vîmes l'île Sainte-Hélène le 8 juillet, au lever du soleil; quoique nous en fussions peu éloignés, nous ne pûmes l'atteindre ce jour, parce que l'air étoit calme, et nous demeurâmes toute la nuit devant elle. Le lendemain, un bon vent nous poussa près du rivage, et nous envoyâmes notre chaloupe pour y chercher un port. A une heure après midi, nous nous trouvâmes à la distance de deux ou trois encablures du rivage, dans une belle baie, ouverte au nord-ouest de l'île, et nous y jetâmes l'ancre à douze brasses d'eau.

Cette île est fort élevée, entourée d'une mer ouverte, et presque à égale distance entre les continens d'Afrique et d'Amérique, entre les côtes du Brésil et celles de Guinée, sous le 15e deg. 40 min. de latitude sud. Nous descendîmes bientôt après à terre; nous y trouvâmes une vallée charmante où l'on avoit élevé divers bâtimens agréables, et une église couverte de tuiles; le dehors en est beau, et a un corridor. Au fond s'élève un autel sur lequel est un grand tableau encadré, où est peint le Sauveur; plus loin est sa mère, avec d'autres figures faites avec art; ailleurs on

raves, et diverses autres plantes. Le ruisseau coule au travers de ces vergers, et avec peu de peine, on peut arroser tous les arbres de la vallée.

La rivière d'eau douce descend du haut d'une montagne, et tombe d'un rocher dans la vallée; elle se partage ensuite en plusieurs bras, qui rafraîchissent tous les jardins. Toute l'île est composée de hautes montagnes et de profondes vallées; il n'y a que les collines et les vallons qui les séparent, où croissent une grande abondance de fruits. Sur les premières, il en croît même davantage que dans les secondes; mais à cause de leur hauteur et de leur escarpement, il est dangereux d'y monter et d'en descendre.

On trouve dans cette île beaucoup de perdrix qui sont très-familières; on peut les approcher d'assez près sans qu'elles fuient; elles courent, et rampent dans les recoins les plus escarpés des montagnes. Nous en tuâmes quelques-unes; elles sont de la grosseur et de la couleur de celles d'Angleterre, c'est-à-dire, presque de la grosseur d'une poule ordinaire, et de couleur cendrée; elles vivent en société, au nombre de douze, de seize ou de vingt. On ne peut faire deux cents pas sans trouver une de ces compagnies. Les faisans

ne sont pas moins nombreux dans cette île; ils sont grands et gras, surpassent les nôtres par leur nombre et leur grosseur, et diffèrent peu des perdrix par la couleur; il y a encore une multitude de poules sauvages : elles ont la tête rouge, le plumage mêlé de blanc et de noir, et sont d'une grosseur égale aux nôtres; leurs œufs sont blancs et semblables à ceux des poules domestiques : ce sont des pintades.

On y trouve encore quelques milliers de ces chèvres sauvages, que les Espagnols nomment *cabritos* ; elles forment des troupes nombreuses, et quelquefois l'une de ces troupes couvre un espace de la longueur d'un mille; soit qu'elles soient d'une espèce différente des nôtres, ou que le pays leur soit favorable, elles sont de la grandeur d'un âne, ont la crinière du cheval, et une barbe qui descend jusqu'à terre. Elles escaladent les rochers les plus escarpés, ceux même qu'on croiroit inaccessibles à toute créature vivante. Malgré leur vîtesse, nous en tuâmes plusieurs, parce qu'elles sont en très-grand nombre. Les porcs n'y sont guère moins nombreux; ils sont très-sauvages, grands et fort gras. Ils se tiennent rassemblés dans la montagne, et attendent rarement qu'un homme les approche; pour les tuer, il faut les surprendre

pendant leur sommeil, ou lorsqu'ils se vautrent dans la boue.

A notre arrivée, nous y trouvâmes trois esclaves noirs, et un de l'île de Java. Ils nous dirent que la flotte du levant, composée de cinq navires, dont le plus petit étoit de huit à neuf cents tonneaux, chargée d'épiceries, de calicots, d'un grand trésor, de perles et autres pierres précieuses, étoit partie de Sainte-Hélène, seulement vingt jours avant que nous y arrivassions. Cette île fut découverte il y a déjà long-tems par les Portugais, et ils la cultivèrent pour servir au rafraîchissement des flottes qui venoient des Indes orientales. Lorsqu'elles y arrivent, elles y trouvent toutes les provisions dont un long voyage peut faire un besoin; car elles n'y laissent personne qui puisse en consommer les productions, excepté quelques malades de leurs vaisseaux, qu'elles y déposent, parce qu'on ne croit pas qu'ils puissent vivre assez long-tems pour revenir dans leur patrie. La plupart s'y rétablissent, et la flotte de l'année suivante les prend et les ramène. La flotte ne s'y arrête point lorsqu'elle va aux Indes, mais seulement à son retour : dans le premier cas, elles sont encore abondamment fournies de provisions, et surtout de grains;

mais lorsqu'elles reviennent des Indes, où les grains ne sont pas communs, elles sont assez mal pourvues.

Le 20 juin, sur les huit heures du soir, nous levâmes l'ancre, après nous être pourvus de bois et d'eau, nous être rafraîchis avec de nouvelles provisions, et avoir nétoyé notre vaisseau. Nous cinglâmes vers l'Angleterre par un vent de sud-est, qui étoit très-fort à quelque distance de l'île; il souffla pendant plusieurs jours; nous étions voisins de la ligne, quand le calme lui succéda. Après l'avoir passée, nous trouvâmes que le vent venoit constamment du levant ou du nord; il ne changea que lorsque nous fûmes arrivés au-delà du 30e degré de latitude septentrionale.

Le 21 août, nous nous trouvâmes sous le 38e deg. de latitude; deux jours après, poussés par un vent d'est, nous découvrîmes les îles Açores; le 24 au matin, nous vîmes les îles de Flores et de Corvo. Le 3 septembre, nous rencontrâmes un vaisseau flamand de Lissabon, et nous apprîmes avec une grande joie la destruction de la flotte espagnole. Enfin, le 9 du même mois, après une tempête qui nous avoit enlevé la plus grande partie de nos voiles, nous entrâmes dans le port de Plymouth,

Plymouth, si long-tems désiré, et d'où nous étions partis, après un voyage de deux ans et deux mois.

Thomas Cavendish fit encore un voyage dans la mer du Sud; mais comme il y alla et revint par le détroit de Magellan, ce second voyage n'entre point dans notre plan.

VOYAGE

D'OLIVIER DE NOORT

OU OLIVIER VAN NOORT (Olivier du Nord).

UNE compagnie de négocians, formée en 1598, ayant équipé deux vaisseaux et deux yachts, pour faire le commerce sur les côtes de la mer du Sud, en donna le commandement à Olivier du Nord, natif d'Utrecht. Les deux vaisseaux étoient *le Maurice*, et *le Henri-Frédéric ;* Olivier monta le premier en qualité d'amiral ; Jacques Claasz commanda le second comme vice-amiral. Les deux yachts se nommoient *la Concorde* et *l'Espérance;* tous ensemble portoient deux cent quarante-huit hommes.

On assembla l'équipage à Rotterdam ; on lui lut les réglemens, et il fit serment de s'y conformer. Le 13 septembre 1598, les quatre vaisseaux sortirent du port de Goerée, et cinglèrent vers Plymouth, où ils prirent un pilote qui avoit suivi Thomas Cavendish dans son voyage autour du Monde. Le premier événement de ce voyage, fut la perte des deux chaloupes de l'amiral, l'une abandonnée à six hommes sans mœurs, qui paroissoient ne pas se soucier d'un si long

voyage; l'autre, perdue avec un homme pendant la nuit, et qu'on ne put recouvrer à cause des brouillards.

Le 10 octobre, ils découvrirent l'île du Prince, parce qu'elle fut découverte par un prince de Portugal; on la vit avec joie, parce que les vents contraires avoient fatigué l'équipage, et lui avoient rendu des rafraîchissemens nécessaires. On y jeta l'ancre; on y descendit, et d'abord on n'y trouva aucun habitant; mais la vue des bannières blanches les invita à se montrer, et ils parurent disposés à donner des vivres pour de l'argent. Quelques Hollandais se rendirent au fort; les autres ne voulurent point quitter la chaloupe, malgré les sollicitations des Portugais, qui, voyant que leurs caresses perfides n'en pouvoient attirer davantage, se jetèrent sur ceux qui étoient dans le fort, et en massacrèrent trois, parmi lesquels se trouva le pilote anglais dont nous avons parlé. Un quatrième parvint à s'échapper : ceux des chaloupes le voyant accourir précipitamment vers eux, voulurent se retirer, mais ils ne purent le faire assez promptement : les Portugais qui les poursuivoient dans l'eau, en tuèrent deux encore, dont l'un étoit le frère de l'amiral.

Celui-ci fit assembler le conseil de guerre, et l'on résolut de se venger de ces assassinats. Les vaisseaux avancèrent dans le port, et cent vingt hommes armés y descendirent, enseigne déployée. Cette tentative fut malheureuse; les Portugais firent des décharges multipliées, les empêchèrent de traverser un bocage et un ruisseau qui les défendoient, et les firent reculer jusqu'à leurs chaloupes: les Hollandais perdirent un homme encore, et eurent seize blessés.

Cependant ils y firent leur provision d'eau, malgré les efforts de leurs ennemis; Olivier de Noort descendit lui-même avec une partie des siens, fit une irruption dans l'île, y brûla des moulins à sucre, et força les Portugais à se retirer dans leur fort. Il fit visiter les côtes, et y trouva des baies commodes, mais bien gardées; ce qui lui fit comprendre que l'île étoit trop bien peuplée pour en obtenir des rafraîchissemens par la force. Elle est voisine de la ligne équinoxiale, et produit beaucoup de sucre, du tabac et un peu de gingembre. On dit qu'il y a un arbre qni a vingt-quatre brasses de tour. Les Portugais sont parvenus à donner assez de christianisme à ses habitans pour leur faire porter un chapelet au cou, et les faire incliner de-

vant le crucifix et les images. Les insulaires sont nus, armés de rondaches, de piques, de longues rapières; une ceinture est le seul vêtement des femmes; il est ordinaire de leur voir à la main un couteau recourbé.

L'amiral crut donc qu'il falloit se rembarquer; on avoit fait provision d'eau; mais on l'avoit achetée par la perte de quelques hommes, et par bien des blessures. Les Hollandais remirent à la voile, et découvrirent le cap Gonsalvé, où ils abandonnèrent un pilote, que ses révoltes fréquentes avoient rendu insupportable et dangereux; ils cinglèrent ensuite vers la côte du Brésil.

Ils la découvrirent dans les premiers jours de février 1599; ils entrèrent le 9 dans la rade de Rio-Janeiro, et y jetèrent l'ancre vis-à-vis de la ville. Le lendemain, ils virent arriver un grand canot, et un Portugais qui parloit flamand : il leur demanda ce qu'ils étoient, ce qu'ils vouloient, et promit de leur apporter bientôt une réponse du gouverneur; cette réponse fut ambiguë, et accompagnée de cinquante oranges. Noort, conseillé par ce Portugais, le fit arrêter avec trois autres hommes, et promit au gouverneur de les rendre, s'il vouloit lui vendre

des fruits pour de l'argent ou des marchandises. Le gouverneur garda le silence, et l'on fit une descente dans un canton abondant en fruits; mais cette tentative fut malheureuse encore : les Portugais firent deux hommes prisonniers, et en blessèrent sept ou huit autres; le canon du fort emporta la tête d'un matelot, et coupa les haubans d'un yacht.

Les Portugais parurent vouloir cependant fournir des vivres, si l'on descendoit à terre; on crut voir de la trahison dans cette proposition, et après avoir échangé les deux prisonniers, et laissé un homme qui s'étoit laissé surprendre, les vaisseaux mirent à la voile, et vinrent mouiller entre deux îles désertes, dont on nomma l'une *Ile des Moules*, parce qu'on y en trouva un grand nombre, et l'autre, *Ile des Palmiers*, parce qu'on n'y vit que de ces arbres. Une tempête les fit rétrograder pour se mettre en sûreté entre le continent et l'île de Saint-Sébastien, qui ferme une grande rade. Le continent leur offrit diverses autres baies, où ils pêchèrent beaucoup de poisson. L'île de Saint-Sébastien est ombragée d'arbres, on y prit des mouettes et des perroquets; on y cueillit une herbe, dont la feuille est semblable à celle du saule,

et qui est pleine de suc; mangée avec du vinaigre, elle offre un excellent remède contre le scorbut.

Mais ils n'y furent pas long-tems tranquilles: on les avoit suivis de Rio-Janeiro, et on leur dressa une embuscade où ils perdirent six hommes qui erroient dans le continent. Les vaisseaux s'éloignèrent; ils avoient fait de l'eau douce, mais ils manquoient de rafraîchissemens. On tint conseil; l'hiver approchoit; et les tempêtes sont fréquentes alors dans ces parages; d'ailleurs, on avoit beaucoup de malades, et on résolut d'aller hiverner dans l'île Sainte-Hélène; les vents s'y opposèrent, et il fallut encore se rapprocher de la côte du Brésil; car le nombre des malades en faisoit une nécessité.

Le 30 mai, ils la découvrirent; le lendemain, ils envoyèrent deux chaloupes vers une rivière dont les Portugais ne leur permirent pas d'approcher. Ils cinglèrent vers l'île Sainte-Claire, et y descendirent le 3 juin; mais ils n'y trouvèrent qu'un filet d'eau qui descendoit d'une fente de roc. On y transporta cependant les malades; quelques-uns moururent lorsqu'ils furent sur le rivage; on éleva des cabanes pour les autres. Sans rafraîchissemens, presque sans eau, ils y pas-

sèrent quinze jours dans la plus grande misère; on y trouve cependant quelques prunes aigres, quelques palmiers, et une herbe nommée *persil de mer*, dont ils mangèrent avidement. Noort y distribuoit des beignets aux malades, et pour vaincre leur répugnance pour tout mouvement, il n'en donnoit qu'un à ceux qui les attendoient dans leurs cabanes, et deux à ceux qui les venoient chercher: bientôt tous vinrent les recevoir. Malgré ses soins, il y perdit encore trois hommes. Cette île n'a qu'une lieue de tour, et n'est qu'à une lieue du continent. Noort la quitta le 18, après y avoir brûlé le yacht la Concorde, qui faisoit eau de toute part, et revint à l'île Saint-Sébastien, où il remplit ses futailles sans perdre un homme. De là, il cingla vers le port Desiré, nommé ainsi par Thomas Cavendish. Les Hollandais y entrèrent dans la nuit du 20 septembre.

Ils y virent un courant très-clair, diverses îles, des chiens marins, des pingoins qui font des trous dans la terre comme des lapins, et y font leurs œufs; on en trouve surtout vers une île placée au midi du port. Noort y chercha des hommes, et n'y en put trouver; mais il y vit des sépulcres sur le haut des rochers, couverts de pierres rougies, renfermant des

coquilles taillées en figures diverses, des arcs, des flèches, et d'autres armes qui les ornoient aussi à l'extérieur. Tout y est peint en rouge, jusqu'au cadavre qu'ils renferment. Les flèches sont faites d'un roseau léger, armé d'une pierre tranchante.

Là, les Hollandais rétablirent leurs forces; ils enlevèrent, pendant leur séjour dans ce lieu, plus de cinquante mille oiseaux avec leurs œufs. Ils y mirent leurs vaisseaux à sec, les nétoyèrent, les enduisirent de suif; ils élevèrent une forge, et y fabriquèrent tous les instrumens que la situation où ils se trouvoient, leur rendoit nécessaires. Noort visita le port, et en reconnut l'étendue; nulle part il ne découvrit de sauvages, mais des tombeaux attestoient qu'il y en avoit eu. On y trouva deux grandes barres de fer, qui parurent être du fer d'Espagne. Le pays est uni et nu; on n'y découvre que des traces d'animaux; des autruches farouches s'enfuirent au bruit de leurs pas; ils en découvrirent un nid, où l'on compta dix-neuf œufs. Le capitaine de l'Espérance y mourut; on l'y enterra honorablement, et l'on mit sur sa tombe une plaque de cuivre, où l'on avoit gravé son nom et le jour de sa mort.

Jusqu'alors ils y avoient vécu sans inquiétude; mais la vue de quelques sauvages les troubla. C'étoit le 12 octobre. Noort alla vers eux dans sa chaloupe, et s'avança dans le pays; tout s'enfuit devant la troupe qu'il conduisoit. Cependant il avoit laissé cinq hommes pour garder ses chaloupes, avec ordre de ne point descendre à terre; le froid les força d'aborder pour se réchauffer en se promenant; des sauvages embusqués firent alors voler une nuée de flèches sur eux; trois en furent tués; les flèches leur avoient traversé le cœur et le poumon. Des deux qui survécurent et purent fuir, l'un fut blessé à la jambe; ils dirent que ces sauvages étoient de grande taille; qu'ils avoient de longs cheveux, le teint olivâtre, le visage peint, et le regard farouche. Après cette attaque subite, ces hommes cruels ne se montrèrent plus.

Après avoir salé un grand nombre de chiens marins et de pingoins, les Hollandais levèrent l'ancre, et firent voile vers le détroit de Magellan. Ils découvrirent le cap des Vierges le 4 novembre; il est blanc et élevé; toute la côte est aussi blanchâtre, unie, assez semblable à celle de Douvres. Le lendemain, ils entrèrent dans le détroit, après avoir con-

sumé quatorze mois pour y arriver, et perdu cent hommes par les maladies ou divers accidens.

Noort fit pendant quelques jours d'inutiles efforts pour pénétrer plus avant : il fut toujours contrarié, ou par les vents, ou par son vice-amiral qui refusoit de lui obéir. La prudence lui fit fermer les yeux sur cette désobéissance. Trois fois il entra dans le détroit, trois fois les vents le repoussèrent vers le cap des Vierges. Enfin, le 22, les deux vaisseaux louvoyèrent heureusement, et gagnèrent enfin le premier goulot, qui n'a qu'une demi-lieue de large; mais les vents et les courans ne leur permirent pas de le traverser.

Sur la côte méridionale, on vit un homme courant sur le rivage, couvert d'un manteau: ce qui fit soupçonner que c'étoit un chrétien; en l'approchant, on vit un sauvage, dansant et sautant avec assez d'agilité; il étoit de taille moyenne; son visage étoit peint; on lui fit en vain des signes, il ne voulut jamais s'approcher: on descendit à terre, et l'on tua quelques animaux; le sauvage étonné, regarda sans prendre la fuite; mais enfin il se retira lentement.

Le vent les repoussant toujours, ils essayè-

rent de gagner la côte méridionale et d'y jeter l'ancre, les courans les firent chasser, leur cable se rompit comme un fil, et ils perdirent leur ancre; ils se tinrent au large, et le vent étant tombé, ils profitèrent de la marée pour enfiler le détroit; ils furent enfin assez heureux pour le traverser, et ils pénétrèrent même au-delà du second pas, qui est terminé au midi par une pointe, à laquelle ils donnèrent le nom de *Nassau*.

A deux lieues de là sont deux îles, dont la plus petite leur parut inhabitée; ils y envoyèrent une chaloupe. Les sauvages jetèrent des pingoins à ceux qui les montoient, et leur firent signe de se retirer; on ne les écouta point, et on descendit. Les sauvages étoient au nombre de quarante; d'abord ils lancèrent quelques flèches, puis ils s'enfuirent et se cachèrent dans une caverne d'un difficile accès; les Hollandais résolurent d'y pénétrer; les sauvages se défendirent jusqu'à la mort, et blessèrent quelques Hollandais. Au fond de la caverne étoient entassés des femmes et des enfans; les premières couvroient les seconds pour les préserver des coups. Quelques-unes avoient été blessées, et cette attaque injuste et cruelle ne rapporta d'autre avantage

que deux filles et quatre garçons, dont un apprit la langue de ses ennemis, et leur apprit quelle étoit sa nation.

Elle se donne le nom d'*Enoo*, et habite un pays appelé *Cossi*. La petite île où on les avoit trouvés se nommoit *Talcke*, et la grande *Castemme*; celle-ci est abondante en pingoins, et les habitans font des manteaux de leurs peaux rassemblées : tels sont leurs uniques habits : leurs maisons sont des antres qu'ils creusent eux-mêmes. Le continent voisin nourrit beaucoup d'autruches, et des quadrupédes qu'on désigne sous le nom de *cassoni* et qu'on croit être une espèce de cerfs.

Chaque caverne renferme une famille souvent très-nombreuse, et formant un petit peuple. Le prisonnier parla de celle de *Kemenere*, qui habitoit le canton de *Kari*; des *Kennekas*, qui possédoient le pays de *Karamai*; des *Karaykes*, qui vivoient dans le pays de *Morine :* tous sont semblables aux Enoo; leur taille est moyenne, leur poitrine large et relevée, et tout leur visage peint. Les hommes ont les cheveux tombant sur le front; ils sont couverts d'un manteau fait de peaux de pingoins, cousues ensemble avec adresse; les femmes ont une ceinture, et les cheveux coupés.

Plus avant dans les terres, est le peuple *Tirmemen*, dont le pays a le nom de *Coin :* les hommes y ont jusqu'à dix ou onze pieds de haut, vivent d'autruches, et sont ennemis de leurs voisins : tous paroissent être antropophages.

Noort remit à la voile le 18 novembre, mais il ne put aller bien loin; il fallut jeter l'ancre : on vit des baleines et on chercha de l'eau douce; de loin on vit un beau ruisseau qui traversoit le pays, mais on n'en put trouver l'embouchure dans la mer : sur ses bords on voyoit des arbres où voltigeoient des perroquets. Ce lieu parut si agréable, qu'on lui donna le nom de *Sommerbay*. On s'en éloigna pour chercher le port Famine, où l'on espéroit faire de l'eau et du bois; on entra dans un golfe où les Hollandais espéroient trouver des ruines de Philippeville, mais il n'en restoit plus de vestiges.

Le détroit est dans ce lieu large de quatre lieues, bordé de hautes montagnes couvertes d'une neige éternelle : le rivage est planté de bois, et on put y construire une chaloupe. L'écorce de ce bois pique la langue comme l'épicerie la plus active : c'est une canelle bâtarde.

Le 12 décembre, les vaisseaux doublèrent

le cap Frowart, la pointe la plus méridionale du continent. A quatre lieues de là, ils entrèrent dans une grande baie où ils firent de l'eau, et cueillirent une espèce de cresson d'eau qui croît sur le rivage, et est un bon anti-scorbutique. Le pays étoit couvert d'arbres ; quelques matelots mangèrent une herbe qui les rendit furieux pendant quelque tems.

Ils s'avancèrent jusqu'à une autre baie où ils descendirent, et où ils construisirent une chaloupe, longue de trente-sept pieds, et firent du charbon; ils lui donnèrent le nom de baie d'*Olivier*, et y séjournèrent douze jours. Le 15 décembre, ils découvrirent une voile, spectacle qui les étonna dans un lieu si sauvage et si peu fréquenté. Pour comble de bonheur, ils trouvèrent que c'étoit un vaisseau hollandais, commandé par Sebald de Wert, qui revenoit de la mer du sud et y retournoit avec un autre vaisseau. Ce capitaine se joignit à eux, et ils firent route ensemble.

Après s'être donnés pour rendez-vous l'île Sainte-Marie, dans la mer du sud, au cas qu'on fût séparé par les tempêtes, on entra dans une baie voisine du cap Galant, où cinq vaisseaux de la compagnie avoient passé une

partie de l'hiver: là, sont trois petites îles, et plus loin celles des Pingoins. La baie est abondante en moules et en coquillages encore meilleurs; les arbrisseaux y fournissent des espèces de groseilles rouges dont les équipages mangèrent abondamment. C'est là que le vice-amiral se sépara du reste de la flotte et s'éloigna seul. On le suivit, mais la marée força de jeter l'ancre dans un lieu sans abri, et d'y demeurer deux jours : les flux et l'ébo y sont incertains dans leur retour.

Le 22, ils jetèrent l'ancre dans une baie sur la côte méridionale du détroit, près d'une petite île ronde: on la nomma *Baie Maurice*. Le conseil de guerre résolut de mettre aux arrêts le vice-amiral qu'on avoit rejoint : on rédigea les chefs d'accusation qu'on formoit contre lui, et on lui donna trois semaines pour y répondre. On nomma Pierre de Lint vice-amiral en sa place. Lorsque le terme fut écoulé, il défendit sa cause devant le conseil de guerre, qui le trouva coupable, et décida qu'il seroit abandonné sur la côte du détroit. On le mena sur le rivage avec un peu de pain et de vin, et on l'y laissa en proie aux regrets, aux besoins, aux dangers : la mort pouvoit être moins cruelle; elle étoit plus lente, sans être moins inévitable.

La

La baie qu'on avoit vue le 26, formoit divers canaux, et près d'elle étoient quelques lacs d'eau douce. On y trouva beaucoup de glaces, quoiqu'on fût au milieu de l'été. Le 8 janvier 1600, on fut attaqué par les sauvages, qui tuèrent deux hommes et en blessèrent un troisième dans le canot qui suivoit le rivage : ils s'enfuirent dès qu'ils virent approcher du secours; ils ont pour armes de grosses massues et de longues zagaies. Il y avoit là des arbres propres à la construction; les Hollandais coururent vers le levant jusqu'à un cap du continent, nommé *Baluto*, d'où la vue paroît s'étendre sur l'Océan qui en est à vingt lieues. Le lendemain, ils virent trois canots remplis de sauvages qui s'enfuirent bientôt sur une montagne, en menaçant avec leurs massues, et lançant des pierres avec la fronde.

Les vaisseaux, contrariés par les vents et la marée, firent encore trois lieues, puis ils entrèrent dans la baie des Gueux, où le mouillage est très-bon, et où l'on trouve une multitude d'oies qui volent à fleur d'eau. Ils remirent à la voile et découvrirent le cap du Desir, semblable à une montagne : près de lui sont deux petites îles, et plus loin on en découvre un plus grand nombre, que les

Espagnols nomment *Iles Noyées*. Enfin, les vaisseaux l'ayant dépassé, se trouvèrent dans l'Océan. Les Anglais donnent cent douze lieues communes à ce détroit; les Hollandais doublent presque la distance, et se trompent. Le 8 mars 1600, les vaisseaux, cinglant vers les côtes du Chili, se trouvèrent porter encore cent quarante-sept hommes; mais six jours après on perdit de vue le vice-amiral. Le 21, les deux vaisseaux qui voguoient encore ensemble, découvrirent la côte du Chili. Le pays leur parut cultivé en divers endroits, et sur un promontoire on découvrit une troupe de cavaliers. La ville d'Impériale n'en étoit pas éloignée.

Ils avancèrent encore et découvrirent une île au couchant, à la distance de six lieues du continent; ils y vinrent jeter l'ancre: c'étoit l'île Mocha, dont la grandeur est médiocre, qui au centre a une haute montagne à deux sommets, d'où descend une rivière d'eau douce: du pied de la montagne à la mer le pays est uni tout autour d'elle. On y envoya un criminel auquel on fit grâce de sa peine, s'il réussissoit dans sa négociation; il fut reçu des sauvages, qui renvoyèrent au lendemain: il y vit des brebis et d'autre bétail paissant dans la plaine; le pays lui parut

beau et cultivé. On vint en effet commercer avec eux le lendemain. On reçut une brebis en échange d'une vache, une poule pour un couteau; du maïs, des patates, des melons et d'autres fruits, pour des clous ou des miroirs. Deux des chefs vinrent à bord et y passèrent la nuit; on crut entendre à leurs signes que les Espagnols avoient reçu quelque échec près de Baldivia. On retourna dans l'île avec eux; on fit aux habitans des présens de chemises, de chapeaux et autres marchandises. Le lieu qu'ils habitoient offroit un petit village formé de maisons de paille, ayant au centre une espèce de vestibule dont ils éloignoient les étrangers, ainsi que de leurs femmes. On vit sortir ces dernières de leurs maisons, et à un cri que firent les maris, elles vinrent se mettre à leurs genoux; ils offrirent des billots aux Hollandais pour s'y asseoir, et une vieille femme vint leur présenter une cruche de terre remplie d'une liqueur nommée *chica*, dont ils burent avec plaisir: elle est faite avec le maïs, que l'on fait fermenter dans l'eau de la manière suivante. Les vieilles femmes mâchent ce grain; leur salive y tient lieu de levain, et elles mettent le tout dans une futaille remplie d'eau, où il fermente et s'aigrit. Plus les femmes qui le mâchent sont

vieilles, plus le breuvage est estimé. Ils s'en enivrent dans des jours de fêtes, où ils s'assemblent tous autour d'un pilier, sur lequel est l'un d'entr'eux qui siffle et chante, tandis que les autres boivent.

Un Espagnol avoit autrefois habité cette île, près de laquelle il avoit fait naufrage. Il y vécut trois ou quatre ans; mais il avoit soin de se cacher quand ils étoient ivres, parce que cet état réveilloit leur haine contre les Espagnols; et il n'y vécut si long-tems que parce que les filles le protégeoient. Ces insulaires prennent autant de femmes qu'ils en peuvent nourrir; les filles y font la richesse de leur père, parce qu'on les lui achète avec des bœufs, des brebis et autres choses. Ils vivent paisiblement ensemble; mais s'il se commet quelque meurtre, les amis du mort le vengent en ôtant la vie à son meurtrier, à moins que celui-ci ne se rachète, en leur donnant annuellement une certaine quantité de chica. Telle est aussi la manière de vivre des habitans indépendans du Chili, qui font leurs habits de la longue laine du lama qui leur sert aussi de bête de charge, et ne marche plus dès qu'il est fatigué de quelques coups qu'on le frappe : mais il se venge de ces coups en exhalant contre son conducteur une

odeur très-désagréable. On n'en voulut point vendre aux Hollandais, mais on leur amena des brebis semblables à celles d'Europe; elles étoient très-grasses.

Noort partit de cette île le 24, et cingla vers celle de Sainte-Marie, qui en est à vingt-trois lieues. Ils la découvrirent et y virent un vaisseau à l'ancre, qu'ils crurent être leur vice-amiral, et qui se trouva un vaisseau espagnol: celui-ci s'éloigna promptement, passa entre deux écueils, puis, regagnant la haute mer, il espéra s'échapper; mais les Hollandais le suivirent pendant deux jours, et le prirent après un léger combat. On donna la vie à ceux qui le montoient. C'étoit un bâtiment qui venoit faire sa charge de provisions, comme farine, lard, etc., qu'il devoit porter à Arauco, et y donner avis si quelque vaisseau ennemi avoit pénétré dans ces mers, pour qu'on armât tout de suite les vaisseaux de guerre de Lima, et deux autres qui se trouvoient dans le port d'Arica. La prise se nommoit *el Buon Jesus*, et étoit du port de soixante tonneaux.

Cette poursuite les éloigna de Sainte-Marie, qu'ils ne purent plus regagner à cause des vents contraires; ils résolurent de se rendre à Val-Paraiso; ils s'éloignèrent ainsi du rendez-

vous marqué, et ils ne revirent plus leur vice-amiral. Les officiers du vaisseau espagnol leur apprirent que deux vaisseaux hollandais, commandés par Simon de Cordes, avoient relâché à Sainte-Marie; que le capitaine étoit descendu sur un promontoire du continent, vis-à-vis de l'île, avec vingt-trois hommes, ou un renégat espagnol les avoit attirés, et que les Indiens les croyant Espagnols, les y avoient tous tués; que les vaisseaux avoient été amusés par les promesses du gouverneur de la Conception, qui leur avoit envoyé un capitaine pour semer des obstacles devant eux en paroissant les servir; mais que celui-ci leur faisant entrevoir ce qu'ils avoient à craindre, et leur ayant procuré des vivres, ils purent s'éloigner avant l'arrivée des vaisseaux espagnols pour les prendre. Ils dirent aussi qu'on attendoit dans le pays les vaisseaux d'Olivier de Noort, dont on connoissoit la force, et jusqu'aux noms de ceux qui les commandoient.

Noort s'avança vers San-Yago, dans le port duquel (nommé Val-Paraiso) ils virent trois vaisseaux, mais le calme retarda leur course, et les Espagnols qui s'en aperçurent, se hâtèrent d'en enlever tout ce qui étoit de quelque prix. On les aborda enfin; on n'y trouva que

des Indiens dont on tua la plus grande partie et on fit prisonnier le reste. L'un de ces vaisseaux, nommé *Los-Picos*, étoit du port de cent soixante tonneaux; ce fut le seul que l'on conserva; les autres furent brûlés: on y trouva quelques brebis, du suif, du vin dans des cruches, des porcs, trois chevaux, du beurre, des olives, des cocos, des pommes, et quelques peaux. Val-Paraiso n'avoit alors qu'une loge près du hâvre: on y dépose les marchandises; le vin est exposé sur le rivage, parce qu'on n'y craint point la pluie. San-Yago est à dix-huit lieues de là, dans des campagnes abondantes en vins, en pommes, en coings, et où paissent de nombreux troupeaux de brebis. Ils apprirent dans ce lieu que deux Hollandais, faits prisonniers sur des vaisseaux qui les avoient précédés, languissoient dans la misère à Lima; mais ils ne pouvoient les secourir.

Le premier avril, les deux vaisseaux entrèrent dans le Puerto Laguasco, grande baie, rade sûre, sur les bords de laquelle on voit peu d'arbres, peu de maisons; mais on en découvre dans les campagnes fertiles qui sont au-delà. La rivière étoit trop basse pour qu'ils y pussent faire de l'eau; on ne put y trouver que de très-beaux melons d'un goût

excellent, des raisins, des poules et des œufs. C'est là que Noort relâcha le capitaine et la plus grande partie de l'équipage du Bon Jésus, après leur avoir fait toutes les honnêtetés les plus propres à les engager à adoucir le sort des deux Hollandais de Lima. Il retint son pilote, qui lui apprit qu'il y avoit trois navires de guerre prêts à faire voile dans le port de Lima, et lui fit connoître toutes les principales villes du Chili et du Pérou, leurs richesses et leurs forces. Chibue (Chiloe) est, lui dit-il, une grande île dont les bords sont habités par les Espagnols, où l'on trouve des brebis et de la laine dont on fait de bonnes étoffes. Osorne est une ville dans les terres, où l'on fabrique de ces étoffes et des toiles. C'est aussi l'occupation des habitans de Villa-Rica, et elles sont l'objet d'un grand commerce. Baldivia est sur une rivière; près d'elle sont des mines d'or; on y scie des planches. Non loin de là sont les Toltiins, peuple qui fabrique des draps. Impériale étoit une grande ville indienne, à six lieues dans les terres, où les Espagnols avoient répandu beaucoup de sang, et dont les Indiens avoient ensuite chassé l'évêque. La rivière qui l'arrose, peut recevoir des vaisseaux à son embouchure. Angol en est à trente lieues: on y

trouve de l'or, on y fabrique des étoffes. Tuccabel a une côte unie, sans rade; elle n'est habitée que par les Indiens. Arauco est un fort gardé par quatre-vingts Espagnols, qui n'osent s'en écarter. La Conception a une bonne rade et un fort bien gardé; on y trafique en or. Siliao est dans les terres; son sol est riche en fruits: cent cinquante Espagnols la défendent. San-Jago est la capitale du Chili: on y commerce en vins, en suifs, en fruits, en blés et en bétail; ses habitans Indiens, sont armés de lances, et montent des chevaux qui courent en troupes dans les campagnes. Coquimbo est peuplée d'Espagnols, qui en ont détruit les anciens habitans; ses environs sont riches en or, en vin et en fruits. Porto Moreno est aujourd'hui déserte; ses environs sont peuplés d'hommes errans, qui vivent de pêche, et donnent en tribut un poisson aux Espagnols. Rio-Loa n'est habitée que par des pêcheurs, ainsi que Terrepaca. Pissago est un port desert où l'on embarque du vin. Arica a un fort de quatre canons; on y embarque l'argent qu'on tire des mines du Potose. Ciloca est le hâvre d'Arequipa, grande ville espagnole, dans des campagnes abondantes en vin, froment et fruits, et riches en brebis et en mulets. Camana, peu-

plée d'Espagnols, est riche en vins. Oconga est une vallée couverte de vignobles. Arica, ville peuplée, située sur une colline. La Nesca est un bon port; il est peuplé d'Espagnols, dont le vin est le plus grand objet de commerce : c'est aussi la plus grande richesse d'Ica. Paraco, Pisco, sont des ports. Chinca fournit beaucoup de mercure; Cangueta, beaucoup de fromage, de fruits, de froment et de maïs. Lima est très-peuplée, mais n'est pas forte : son port est le Callao. Le sol de ce pays est si fertile, que, quoiqu'il n'y pleuve pas, on y fait deux moissons par année, et que chaque épi rend le double de ceux d'Espagne. A dix-huit lieues de Lima est une vallée remplie de sel, où on va le chercher en grosses pièces, et celui qu'on enlève est bientôt remplacé par d'autre. Plus au nord, est Gavre, riche en froment et en miel; Baraqua, qui n'a que des blés; Guermei, peuplé d'Indiens qui y commercent en charbon de bois. Santa est peuplé d'Espagnols; le pays est riche en froment, maïs, sucre, miel et autres objets de commerce. Truxillo a un port où l'on charge du miel, des conserves, du savon d'Espagne, du cuir, etc. Tel est le précis des discours du pilote Juan de Sant-Anal, très-instruit de l'état des colonies espagnoles.

Olivier de Noort intercepta aussi des lettres qui lui apprirent que les Indiens s'étoient révoltés contre leurs tyrans; qu'ils avoient pris, rasé Baldivia, et emmené un grand nombre d'Espagnols prisonniers; mais qu'on venoit d'y en envoyer deux cents autres pour relever les murs de cette ville. Que la ville d'Impériale étoit assiégée si étroitement, qu'on ne pouvoit y entrer ni en sortir, et que la famine y régnoit avec toutes ses horreurs. Ces Indiens guerriers combattent presque tous à cheval; quelques-uns ont des fusils. S'ils tuent un Espagnol, ils fendent son corps et en mordent le cœur, pour se venger des maux qu'ils leur ont apportés. Avant d'aller au combat, leurs chefs leur font de longues harangues, pour les exciter à la vengeance contre leurs tyrans, qu'ils nomment *Viracoche*, c'est-à-dire, écume de mer. Lorsqu'ils eurent détruit Baldivia, ils coupèrent la tête aux prêtres, et disoient : *Maintenant les dieux des Espagnols tirent à leur fin.* Ils versèrent de l'or dans la bouche des morts, et disoient : *Nation avare, rassasie-toi de cet or qui t'a fait commettre tant de barbaries.*

Lorsqu'ils voulurent élire le chef qui devoit marcher à leur tête, ils chargèrent une poutre pesante sur l'épaule de ceux qui pou-

voient y prétendre; quelques-uns la soutinrent cinq à six heures. L'un d'eux la soutint vingt-quatre heures, et fut reconnu leur chef.

Le 7 avril, les Hollandais brûlèrent encore le vaisseau Los Picos, à moitié chargé de suif, qui en rendit l'incendie plus violent. Ils firent voile au travers d'une brume épaisse, qui leur offrit un phénomène singulier. Les matelots eurent leurs habits tout couverts d'une espèce de farine, comme si on les eût poudrés. Le pilote espagnol leur dit que cette aventure étoit ordinaire dans ces parages, qu'on nommoit *Arenales*, ou sablonneux.

L'on apprit que le Bon Jesus avoit eu cinquante-deux petites caisses d'or, que le capitaine avoit fait jeter à la mer, pour que les Hollandais n'en pussent profiter. On fit en vain les plus exactes recherches, on n'en retrouva qu'une livre, que le pilote espagnol avoit cachée dans son haut-de-chausse. Il déclara qu'il avoit fait voile avec deux vaisseaux de guerre de Lima, qui transportoient de la farine et des soldats, et que le Bon Jésus devoit encore charger de l'or à l'île Sainte-Marie, pour le porter à Lima. Les Hollandais s'applaudirent d'avoir causé tant de pertes à leurs ennemis, mais ils auroient bien voulu

en profiter. Ils auroient pu faire une bonne capture dans l'île Sainte-Marie, s'ils avoient su qu'elle renfermoit des mines; mais il n'étoit plus tems d'y revenir, et l'on abandonna encore ces côtes, dans la crainte de rencontrer les vaisseaux de guerre espagnols qui les cherchoient. Ils voulurent enfin trouver l'île des Cocos, et se résolurent à faire voile pour les Philippines, qui étoient à deux mille quatre cents lieues des côtes qu'ils quittoient.

On cingla donc vers ces îles le 20 de mai. Le 30 juin, on jeta le pilote espagnol à la mer, triste récompense des lumières qu'il leur avoit données! Son crime étoit de se plaindre qu'on l'avoit empoisonné. Il étoit à plaindre de le croire; mais cette erreur ne pouvoit nuire aux Hollandais, et sa mort étoit une cruauté inutile.

Le 15 août, le gouvernail du Bon Jésus se rompit, et le bâtiment fit eau de toutes parts; on fut contraint de l'abandonner, après en avoir retiré l'équipage, les vivres, et deux pièces de canon. Bientôt on le vit couler à fond. On voguait sur une vaste mer depuis quatre mois, sans voir la terre; ce ne fut que le 15 septembre au soir qu'on découvrit une des Larrons. Le lendemain, les vaisseaux furent environnés de canots remplis de noix de coco,

de bananes, de cannes à sucre, de poissons, et autres rafraîchissemens, qu'on échangea contre du vieux fer; ils étoient si pressés par ces canots, qu'ils passèrent sur deux de ces canots; ceux qui s'y trouvèrent se mirent à nager, relevèrent leurs canots, et n'y perdirent rien. Ce sont d'adroits larrons; ils le prouvèrent en effet par tous leurs artifices. On achetoit un panier rempli de cocos, au fond on ne trouvoit que des feuilles ou des coquilles. Un d'entr'eux monta sur le vaisseau, arracha l'épée d'un Hollandais, s'élança dans la mer, et s'échappa; d'autres qui avoient volé, voyant qu'on alloit tirer sur eux, plongeoient et ne se remontroient sur l'eau, que lorsqu'ils étoient hors de portée. Hommes et femmes semblent être amphibies, et vivre dans l'eau comme sur terre. L'un d'eux retira en plongeant, cinq morceaux de fer qu'on avoit jetés à la mer, et en si peu de tems, qu'on ne se lassoit point de l'admirer. Leurs canots ont quinze à vingt pieds de long, sur un pied et demi de large; leur voile est tissue de roseaux; ils sont très-commodes, bons bouliniers, et ne revirent point pour louvoyer. Les femmes n'ont pour vêtement que quelques feuilles d'arbres à leur ceinture; leurs cheveux sont longs; ceux des hommes sont courts; leur

couleur est tanée; ils sont grands, gras, fort amis du plaisir : plusieurs avoient le nez creusé, et un trou en place de bouche; effets qu'on attribuoit à la petite vérole.

Cette île parut être l'île de Guana, et avoit vingt lieues de tour. Suivant les Espagnols, il en est plusieurs autres dans ces parages. Après qu'on s'y fut rafraîchi, on reprit la route des Philippines. Ce fut le 14 octobre, à six heures du matin, qu'ils les découvrirent. Sur le midi, ils crurent voir le détroit de Manille, et y vinrent jeter l'ancre; il avoit en ce lieu trois lieues de large; ils y pénétrèrent le lendemain. Vers le nord, ils remarquoient un pic aigu et fort élevé; au couchant, ils ne découvroient que des terres: là, ne sachant où ils étoient, ils jetèrent l'ancre encore, et remontèrent en chaloupe une belle rivière bordée d'arbres, entre lesquels ils virent des huttes d'Indiens très-pauvres, auxquels ils firent présent de toiles et de couteaux, qu'ils parurent estimer assez peu. Ils vinrent cependant au vaisseau, et y apportèrent des fruits.

Un grand canot parut, dans lequel étoit un Espagnol; il n'osa d'abord s'approcher; mais Noort ayant fait arborer le pavillon d'Espagne, et habiller un matelot en moine,

il monta sur le vaisseau, où on le reçut bien. On dit qu'on étoit Français, et qu'on alloit commercer à Manille. Sur cet indice, l'Espagnol leur apprit qu'ils étoient dans la Baia-Baia, à sept ou huit lieues au nord du détroit qu'ils cherchoient, et que le pays étoit abondant en vivres. Il fit venir du riz, des poules, des porcs, autant qu'on en souhaitoit; mais les Indiens ne voulurent être payés qu'en argent.

Plusieurs de ces Indiens étoient nus, d'autres avoient un vêtement de toile; quelques-uns portoient un habit à l'espagnole; les principaux ont la peau découpée artistement, et d'une manière singulière; ils sont sans armes, et les Espagnols les maîtrisent à leur gré. Chacun d'entr'eux leur paie trois réales par tête, dès qu'ils ont vingt ans. Un prêtre et quelques Espagnols habitent ces contrées, et reçoivent ce tribut.

On fit des présens à l'Espagnol qui avoit procuré des vivres, et il se retira. Bientôt après vint un capitaine et un moine, et le premier montant sur le vaisseau, voulut voir la commission du roi d'Espagne: on lui montra celle qu'on avoit du prince Maurice. Il fut étonné: car il croyoit que ces deux vaisseaux venoient d'Aquapulco. Le genéral retint

tint ce capitaine, parce qu'il avoit un matelot à terre; il le renvoya dès qu'il eut reçu son matelot, mais il ne reçut plus de vivres, et on prit la route du détroit, vers lequel on saisit une barque abandonnée à leur vue, où l'on trouva vingt-cinq mesures de riz, et sept cents poules. On la fit couler à fond, et on entra dans le détroit; la brume s'épaissit, et l'on vint mouiller sur la côte occidentale de l'île Capul, derrière un cap, dans une grande baie de sable, où l'on vit un village que ses habitans venoient d'abandonner. On ne vit paroître personne; quelques coups de canon amenèrent un Chinois d'un autre village; mais on ne put rien comprendre à ses signes, sinon qu'il reviendroit le lendemain, et apporteroit des rafraîchissemens. On lui fit des présens; mais il ne tint pas sa promesse. Cependant un matelot, qui étoit joueur d'instrumens, s'enfuit, un pilote indien se sauva, un nègre s'échappa, et on eut la barbarie de casser la tête à son compagnon, pour ne pas s'exposer à en être trahi: des hommes enlevés par force à leur patrie, devoient-ils se dévouer à vivre et mourir pour leurs tyrans?

Noort descendit à terre avec trente-deux hommes, et mit le feu à quelques villages abandonnés; ils étoient formés de cinquante

à soixante maisons chétives, construites de nattes et de paille, élevées de la hauteur d'un homme au-dessus du sol. Nulle part on ne put découvrir des hommes : ils avoient fui dans les bois; mais on trouva trente mesures de riz dans un lieu retiré.

On mit à la voile le 7 novembre, et on cingla vers Manille. Diverses îles parurent au couchant, à égale distance l'une de l'autre, ce qui jeta dans l'embarras les Hollandais qui cherchoient à les reconnoître; mais le 5, ils prirent un canot qui portoit neuf Indiens qu'ils ne purent entendre; ils en gardèrent deux pour leur indiquer le chemin de Manille. Ils demeurèrent le lendemain à l'abri des vents contraires, derrière la pointe d'une île, près de laquelle on entendit tirer un coup de fusil. Ce coup fit armer la chaloupe pour se rendre vers le lieu d'où il venoit de partir; ils y trouvèrent une barque espagnole, dont les conducteurs s'étoient enfuis dans les bois. Un de ceux-ci, qui étoit Espagnol, vint cependant parler aux Hollandais, qui l'ayant rassuré, l'engagèrent à venir au vaisseau. Il dit qu'ils venoient de Manille, qu'ils alloient à Soubon, où l'on rassembloit une petite armée pour venger l'irruption et les vols que ses habitans étoient venus faire

dans les Philippines. La barque fut coulée à fond, après qu'on en eut tiré un demi baril de poudre, des balles de plomb et du fer.

Le 7, on découvrit une voile, et on la prit; c'étoit une jonque chinoise, condnite par sept hommes de cette nation, et portant deux cents mesures de riz, avec des coquilles et du plomb. Elle se rendoit à Manille, et étoit du port de cent à cent vingt tonneaux; ses ancres étoient de bois, et ses voiles de nates ou de roseaux. Le maître étoit de Canton, le pilote d'Emoui, et ils connoissoient très-bien ces contrées et les routes qu'on doit suivre. Ils furent d'un grand secours aux Hollandais, et sans eux, jamais peut-être ils n'eussent pu achever leur voyage. Noort les fit monter sur son navire, et envoya dix ou douze de ses gens dans la jonque, qui, avec cinq Chinois, firent la manœuvre nécessaire.

Le calme les retint dans ces mêmes lieux, et on employa ce tems à questionnér les Chinois sur l'état de Manille. Ils dirent qu'il y avoit dans Cavité, port de Manille défendu par deux forts, pour le moment sans canons et sans soldats, deux grands vaisseaux de la nouvelle Espagne, et un bâtiment flamand, acheté à Malacca. Que les maisons de Manille étoient fort serrées, qu'elle étoit ceinte

d'un rempart soutenu par un mur ; que dans ses faubourgs on comptoit quinze cents Chinois occupés aux manufactures et au commerce ; qu'il y venoit annuellement plus de quatre cents vaisseaux de la Chine, chargés de soie et autres marchandises, qu'ils échangeoient contre de l'argent ; qu'on y attendoit deux vaisseaux du Japon, chargés de fer et de provisions de bouche. Ils apprirent encore que devant la baie de Manille il y avoit une petite île nommée *Marabilla*, située à quinze lieues de la ville, où l'ancrage est bon, et d'où l'on peut reconnoître le pays et en découvrir les diverses situations.

On leva l'ancre le 10, et dans le jour qui suivit, on se trouva sur la côte d'une grande île nommée *Banklingle*. Les Hollandais y mouillèrent et y firent de l'eau. De là, ils découvrirent deux barques, chargées de porcs et de poules, que les Indiens portoient en tribut à Manille. Les Hollandais s'en saisirent, et donnèrent aux Indiens quelques morceaux de toile, avec une lettre au gouverneur de Manille, où ils l'avertissoient qu'ils iroient le visiter. Ces vivres leur furent d'une grande utilité; ils n'en pouvoient trouver dans le pays, que leur vue rendoit désert.

Banklingle est une île élevée, qui a douze ou quinze lieues de circuit; elle est peuplée d'Indiens soumis aux Espagnols. On la quitta le 16, jour heureux encore pour les Hollandais, qui prirent deux canots, où ils trouvèrent trente porcs et cent poules; on renvoya les Indiens qui les portoient à Manille, avec une lettre par laquelle on prioit le gouverneur de Manille de ne pas prendre en mauvaise part l'usage qu'on faisoit des tributs qui lui étoient destinés, *puisque le seigneur en avoit à faire.* Le vent poussa les vaisseaux vers l'île qu'ils avoient quittée depuis six jours. On y trouva des barques et des champans qu'on envoyoit à Manille, et de Noort envoya sa chaloupe et son canot pour les enlever; ce dernier s'empara d'une barque, dont l'équipage s'enfuit dans les bois: c'étoit un champan chinois tout neuf, couvert de nattes. On y trouva encore une partie des ornemens d'un prêtre qui s'étoit échappé. Mais la même nuit, on perdit le champan dont on s'étoit emparé auparavant: sans doute que les Chinois qu'on y avoit laissés, coupèrent la gorge aux Hollandais qu'on y avoit envoyés, et qu'ils s'enfuirent ensuite.

Le 22, on vit une voile qui venoit de Manille, et on cingla sur elle. Elle n'attendit pas

les Hollandais, s'approcha du rivage, et y échoua; l'équipage s'enfuit avant qu'ils pussent aborder : c'étoit une frégate construite à la manière des galères; on la coula à fond.

Enfin on parvint à se rendre dans la baie de Manille. On en vit l'entrée, large de quatre à cinq lieues, et au-dedans un île ronde en forme de chapeau. Les vaisseaux ne purent gagner l'île Marabilla ou Maribeles; ils jetèrent l'ancre au couchant de la baie, devant un pays presque désert et point cultivé. On assembla là le conseil de guerre, qui décida qu'on demeureroit dans ces parages, à cause du vent constamment contraire qui y souffloit. On apprit dans ces lieux que l'île Luçon étoit aussi grande que l'Angleterre et l'Ecosse ensemble; qu'autour d'elle étoient plusieurs îles assez grandes aussi, payant tribut aux Espagnols, nourrissant des hommes sans industrie, peu intelligens, pauvres et nus; que ces îles n'avoient pas de grandes richesses par elles-mêmes, mais étoient très-fréquentées par les navigateurs et les commerçans.

Le 3 décembre, l'amiral étant à l'ancre, et le yacht sous voile, ils découvrirent un grand vaisseau qui venoit de l'Océan; le yacht le poursuivit, le prit et l'amena. Il venoit du

Japon, et étoit chargé de fer et de provisions; il étoit du port de cent dix tonneaux, d'une figure singulière, plat à l'avant, ayant des voiles de nattes qu'on hissoit par le moyen d'une poulie; ses ancres étoient de bois, ses cables de paille. Les Japonais savent s'en servir avec adresse. Noort fit des caresses au capitaine, qui étoit Japonais; il portoit une longue robe comme les Polaques, d'une étoffe légère à feuillages et à fleurs, ouvragée très-artistement. Sa tête étoit rase, hormis sur le cou. On le reconduisit sur son vaisseau, en le laissant libre. Il demanda un pavillon et un passeport qu'on lui donna au nom du prince Maurice; on y ajouta trois fusils et quelques pièces de toile. Il fit des honnêtetés à son tour, et donna aux Hollandais, de la farine, des poissons, et un jeune Japonais, habillé à la mode de son pays.

On sut de lui que le Japon, autrefois appelé Chryse ou Zipengri, étoit un assemblage d'îles, séparées par des golfes et des canaux, qui regarde la nouvelle Espagne à l'orient, la Tartarie au nord, la Chine au couchant, l'Océan et des terres inconnues au midi; que cet empire est formé de soixante-six petits royaumes qui ressortissent de trois rois, dont

le plus puissant est celui du Japon, qui seul commande à cinquante-trois de ces petits Etats, lesquels se subdivisent encore; car le roi de Meaco, dépendant du Japon, a sous lui vingt-quatre rois ou chefs. Le second en puissance est Ximo, qui commande à neuf rois. Le plus foible est Xicoum, qui n'en contient que quatre.

Il n'y avoit autrefois qu'un seul roi au Japon, qu'on nommoit *Vo* ou *Daïri*; mais celui-ci, avili par la mollesse, fut subjugué par le Cubo, qui le laissa jouir du titre de souverain, et en exerça les droits. Le monarque réel du Japon se nomme aujourd'hui *Taico* ou *Taicosama*. Il a fait élever un palais admirable, bâti d'un bois rare, tapissé de mille nattes et tapisseries bordées de damas, de velours et d'or. Au-devant est un beau théâtre où l'on joue des comédies; sur ses deux côtés sont deux hautes tours.

Méaco, qu'on dit être la capitale du Japon, avoit, dit-on, autrefois vingt-et-une lieues de circuit; mais les guerres l'ont fait déchoir. Après elle est Ossaka, la plus riche peut-être de l'Orient. Parmi ses habitans sont des commerçans extrêmement riches. Coyo est le lieu où l'on ensevelit les princes. Cette ville

p. 280

1 2 3

1. Japonais. 3. Baleine. 2. Femme du Japon.

est consacrée à un bonze; si un prince n'y peut être enterré, on y envoie du moins une de ses dents.

L'air du Japon est sain; le froid y est très-vif, et l'on y voit beaucoup de neiges; le pays est montueux et très-fertile; il est riche en métaux; parmi les arbres qu'on y trouve, il en est de semblables à ceux d'Europe : les cèdres surtout y sont très-grands et très-gros. Des troupes de chevaux, de brebis et de bœufs y paissent dans les campagnes cultivées; le loup, le cerf, le sanglier, se multiplient dans ses déserts. On y voit des faisans, des tourterelles, des cailles, des poules. La chasse y fournit beaucoup à la nourriture de l'homme; ils ont un grand nombre d'animaux domestiques, mais ils répugnent à les manger. Ils ont beaucoup de poissons; l'huile de baleine leur sert en place de celle d'olives ou du beurre qu'ils n'ont pas.

On y voit deux grandes montagnes : l'une s'élève dans les nues, et se nomme *Fousinoiama*; l'autre est un volcan toujours vomissant des flammes.

Les Japonais sont intelligens, subtils, point médisans, point voleurs; la pauvreté n'y est pas honteuse; les menaces y sont punies de mort; on n'y a point de prisons, et l'exécu-

tion se fait tout de suite; on ne saisit point le coupable sans crainte; souvent il se défend avec intrépidité; si c'est un noble, le peuple assiége sa maison, et on lui ordonne de se tuer lui-même: souvent il se fait donner la mort par ses domestiques, qui, après lui avoir fendu le ventre, se tuent quelquefois sur son cadavre.

Ils méprisent la vie; quelquefois un enfant grondé par son père se donne la mort à ses yeux. Ils sont sains et vigoureux, ont peu de barbe, et laissent croître leurs cheveux. Pour se saluer, ils ôtent leurs souliers, et s'asseyent pour recevoir ceux qu'ils respectent; ils quittent leurs manteaux pour sortir; on le reprend quand on rentre, et l'on ôte ses chausses. Les dents et les cheveux noirs y sont une beauté. Les femmes enceintes se pressent d'une large ceinture; lorsqu'elles sont accouchées, on porte l'enfant à l'air, on le lave dans l'eau froide, on tient la mère à la diette. Ils s'asseyent et se couchent sur des nattes; de petits bâtons leur servent de fourchettes, et lorsqu'ils prennent leurs repas, ils se déchaussent avant de se placer sur les nattes; les pauvres vivent de poissons, de riz et de végétaux. Les riches sont moins sobres; on change de table en changeant de service; on y sert des

confitures accumulées en pyramides dorées, garnies de branchages de cèdre. L'eau est leur principale boisson.

Leur teint est brun; ils sont patiens dans le travail et dans leurs affaires, mais non dans les injures; ils s'accoutument dès leur jeunesse à souffrir la faim, la soif, le froid, la fatigue, vont tête nue, et sont peu vêtus dans tous les tems; ils savent cacher leur haine pour assurer leur vengeance.

Ils font un grand commerce en riz et en perles grosses, rondes et de couleur rouge, qu'on y estime plus que les perles blanches. On y troque beaucoup de pierres précieuses et d'or. On ignore les revenus du prince, mais on doit présumer qu'ils sont très-considérables. Faxiba étoit si puissant, qu'il avoit résolu de porter la guerre en Chine, et avoit fait abattre des arbres pour construire deux mille vaisseaux de transport. S'il eût eu le tems d'exécuter son projet, il auroit donné de l'embarras aux Chinois, dont les soldats sont plus nombreux, mais bien inférieurs en courage aux Japonais.

L'autorité du prince n'étoit pas alors fondée sur des revenus fixes, mais sur le respect qu'il imprimoit et l'affection qu'il inspiroit.

Toutes les terres y sont fiefs ou arrière-fiefs; tous sont dépendans du monarque, qui est prince de Tense, et qui les ôte et donne comme il lui plaît. Le gouvernement y est exposé à des révoltes, parce qu'il y a un souverain de droit et un de fait, qui sont toujours ennemis secrets; et encore parce qu'il y a un trop grand nombre de rois qui se sont succédés rapidement. Mais Faxiba a affoibli les princes inférieurs, en les destituant souvent, en leur faisant prêter serment de fidélité, en leur imposant un tribut. Il occupa sans cesse le peuple à bâtir des châteaux, des églises, des forteresses, de grandes villes.

L'Empire a trois grands magistrats: l'un, *Zazo*, est comparé au pape, et administre les choses sacrées; le second, est le *Sco*, chargé des affaires civiles; le troisième, est le *Cubacama*, qui fait la paix ou la guerre. Le peuple est divisé en cinq ordres; les employés par le prince forment le premier, les prêtres le second, le troisième sont les gens riches ou aisés, le quatrième les gens de métier et les matelots, le cinquième les manouvriers.

La mort et le bannissement y sont les seuls supplices des criminels; ceux qui sont condamnés à mort sont exécutés par l'épée.

Les prêtres y sont divisés en onze sectes, toutes réunies à n'admettre ni la Providence, ni l'immortalité de l'ame; ils s'en expliquent librement avec les gens du moyen état; avec le peuple, ils parlent de l'enfer et de la vie à venir. Ils ont des maisons magnifiques où ils vivent en communautés, et forment diverses académies. Ils osèrent soutenir la guerre contre le prince, qui en détruisit un grand nombre.

Les principaux dieux des Japonais sont les Fotoques et les Camis : les premiers ont mérité ce rang par leur vie austère, et on les prie pour les choses qui regardent une autre vie; les seconds y sont parvenus par de belles actions, et on les invoque quand il s'agit de cette vie. D'autres adorent le soleil et les étoiles; quelques-uns n'adorent que le ciel; un plus grand nombre reconnoît quelque chose de divin dans les cerfs ou autres animaux. Amida est encore un des dieux les plus honorés : il y a des hommes qui vont se renfermer pour leur vie, entre quatre murailles, n'ayant de l'air, de la lumière que par un petit trou, dans l'espoir que ce genre de vie les rendra dignes de s'approcher de ce dieu. D'autres se jettent à la mer, avec de

grosses pierres attachées à leurs bras et à leurs jambes, pour aller le visiter (1).

---

(1) Voici des notions plus récentes et plus exactes sur le Japon ; elles sont du suédois Thunberg, qui y étoit en 1776.

Kœmpfer et Thunberg, prétendent que les mers du Japon sont très-fertiles en naufrages, surtout aux environs de l'île Formose. D'après une expérience de plus d'un siècle, il est démontré que sur cinq vaisseaux expédiés pour le Japon, il faut tout au plus compter sur le retour de quatre. Cet empire est situé à l'extrémité orientale de l'Asie, depuis le 30e degré de latitude nord, jusqu'au 41e. Il se divise en 68 royaumes ou principautés.

Le premier port du Japon qu'on découvre en venant de l'Inde, s'appelle *Nagazaki*. Des hautes montagnes, disposées en demi-lune, en protègent l'entrée ; à peine les navires de la Hollande y ont-ils jeté l'ancre, que des officiers du Japon viennent faire une revue rigoureuse de tout l'équipage, prennent tous les livres (*), toutes les armes excepté l'épée, et clouent le tout dans une caisse qu'ils rendent exactement au départ. Ils sont dans cet usage pour empêcher le christianisme de s'introduire de nouveau dans l'empire. Le numéraire y est aussi prohibé, de sorte qu'il faut également déposer l'argent qu'on pourroit avoir. Tout Européen est d'abord visité sur le vaisseau et ensuite

(*) Excepté ceux qui sont en latin, françois, suédois et allemand ; parce que les interprètes ne les entendent pas.

Il y a une secte parmi eux qui fait profession de ne croire que ce qu'elle voit ou touche. Revenons à notre voyage.

à terre ; on vous fouille dans les poches, dans les culottes; on cherche même dans les cheveux des esclaves. Leur vigilance enfin est au point qu'ils cassent quelquefois des œufs pour s'assurer si on n'y a rien caché dedans.

Nous devons la découverte du Japon à Antoine Mota, François Zeimato et Antoine Pexota, tous trois portugais, qui furent jetés par une tempête sur les côtes de cet empire en 1542 : ils furent très-bien accueillis, et Lisbonne située à six mille lieues du Japon, y fit pendant près de cinquante ans un commerce très-lucratif. On prétend qu'elle en tiroit par an plus de cinq cents tonneaux d'or.

En 1601, l'empereur du Japon fit un traité de commerce avec les Hollandais. Ceux-ci par ce moyen supplantèrent tous leurs rivaux, et conservèrent la totalité du commerce. La Hollande en tira aussi au commencement des bénéfices immenses, parce que le nombre de ses vaisseaux n'étoit pas limité : mais aujourd'hui elle ne peut y expédier que deux navires qui partent de Batavia au mois de juin, et reviennent à la fin de la même année chargés de cuivre qui contient beaucoup d'or, du camphre brut, du laque, des perles rouges, des porcelaines, de la soie, du riz, du saki, du soya, meilleur que celui de la Chine, et des cruches de terre brune qui sont les plus grandes qu'on connoisse. Les Hollandais en achètent parce qu'elles con-

Le 9 décembre, le yacht ayant doublé le cap, derrière lequel les Hollandais s'étoient

---

tiennent plusieurs tonnes et conservent, à Batavia, l'eau très-fraiche et très-saine.

Les Chinois sont les seuls asiatiques commerçans admis dans ce royaume; quoiqu'ils fissent de temps immémorial le commerce du Japon, ils y sont aujourd'hui pour le moins aussi surveillés que les Hollandais. Ces deux peuples ont des traits de ressemblance par la figure, le teint et l'écriture, mais leur costume n'est pas le même. Les Chinois portent un gilet et des grands pantalons, tandis que les Japonais depuis deux mille ans s'enveloppent dans d'immenses robes de chambre. Les premiers ont des guettres ou bottes de toile et des souliers avec des empeignes de cuir. Les derniers marchent les jambes nues et n'ont que des chaussons à semelle de cuir.

Nagazaki est le seul port du Japon ouvert aux étrangers; ils y éprouvent un ennui cruel, et encore cette permission est restreinte aux Chinois et aux Hollandais. A l'arrivée des Portugais il n'étoit qu'un gros bourg, mais aujourd'hui il est une des cinq villes impériales qui est devenue la plus commerçante de toutes, à cause de ses relations avec les étrangers; elle appartient à l'empereur civil.

L'île de Désima où est la factorerie de la Hollande, n'est à certains égards qu'une rue de Nagazaki Le gouverneur loue aux Hollandais cette île, qui n'est séparée de la ville que par un fossé quand la marée est basse, et y communique par un pont au moment du flux. Tel est l'espace accordé aux étrangers et dont

mis

mis en sûreté, croisa dans ces parages, et en revint, deux jours après, avec une barque

---

il ne leur est pas permis de s'écarter ; des patrouilles très-fréquentes nuit et jour autour de l'île empêchent la trangression de cet ordre. L'ambassadeur d'Hollande avec une partie de sa suite, a pourtant la permission d'aller une fois à Iedo pour faire sa cour à l'empereur. L'air de Nagazaki est très-mal sain aux mois de septembre et octobre, tout le monde regnicole ou non, est attaqué à cette époque d'une diarrhée suivie de ténesme. Dans cette saison, des soirées très-fraiches succèdent tout-à-coup à une chaleur accablante.

L'année des Japonais et des Chinois est lunaire ; elle commence le 15 du verseau, dans le mois de février ou mars, et a 12 et 13 mois ; leurs jours ne sont que de douze heures. Le quatrième jour de l'année l'empereur du Japon fait faire à Nagazaki et dans les endroits où le christianisme avoit jeté quelques racines, la cérémonie de *liésoumi*, qui consiste à fouler aux pieds la croix et l'image de Jésus et Marie. Cette loi (*) n'oblige que les naturels du pays. On soutient ce jour-là les petits enfans sous les bras de manière que leurs pieds puissent au moins toucher à la croix. Dès 1589 il y eut des ordres rigoureux d'exterminer tous les chrétiens, et en 1597 on en massacra 37,000 en un jour. Cette persécution a duré près de quarante ans sans se ralentir.

Les villes du Japon sont en général bien bâties,

(*) Est de 1600, époque où les jésuites, qui avoient déjà au Japon 50 maisons de leur ordre, furent tous massacrés.

chargée d'un vin qui avoit presque le goût d'une eau-de-vie qu'on fait avec le coco. On

---

environnées de fossés, de murailles, et la plupart munies de citadelles; on y voit des rues larges et bien alignées. Il y en a cinq impériales qui sont Méaco, la plus ancienne de toutes, dans la province d'Yamadjria; le Daïri y réside; Jédo, séjour du monarque séculier dans la province de Musasi; elle est la plus grande ville du Japon, et peut-être du monde entier. Osakka dans la province de Setz, est le Paris du Japon. Sakai, dans celle d'Yassoumi. Et Nagazaki, dans celle de Fisen.

Les villages dans cet empire sont presque aussi longs que les villes, mais ils n'ont qu'une seule rue; il y a partout de belles routes, larges, bien tenues et garnies de fossés pour l'écoulement des eaux; dans les chaleurs même on les arrose pour abattre la poussière. En un mot, on y voyage avec autant d'agrément qu'en France, et on y trouve les mille inscrits sur des poteaux qui vous indiquent aussi le chemin pour empêcher le voyageur de s'égarer; les distances se comptent de Niponbas, pont Diédo.

Les maisons sont spacieuses mais elles n'ont que deux étages; il n'y en a presque pas qui n'ait sa salle de bains; l'usage des cheminées y est inconnu, mais ils ont des paravents comme nous, et se chauffent avec des charbons allumés dans un chaudron de cuivre dont le fond est rempli de cendres. Le bas seul des maisons est habité, le reste sert de grenier; elles sont construites en bambous entremêlés de mortier avec beaucoup d'art. Les japonais n'ont aucun meuble, pas même de bons

le distribua sur les deux vaisseaux. On prit, peu de jours après, des barques chargées de

---

lits, de sorte que les hollandais étendent pour se coucher leurs matelas et leurs couvertures sur des nattes. Ils ne connoissent pas plus que les autres peuples de l'Asie, l'usage des chaises et des tables. Comme les chinois, ils s'asseyent sur leurs talons et sur des tapis de paille.

Les gens aisés voyagent dans des *norimons*, qui sont des espèces de caisses de carrosse faites avec des planches légères et des bambous ; il y a des fenêtres sur le devant et aux portières ; on peut s'y asseoir, même s'y coucher en pliant un peu les jambes. L'intérieur est garni d'étoffes de soie ou de velours. Un bâton passé par dessous l'impériale sert à les porter comme une caisse. Ce sont, si l'on veut, des espèces de palankins de l'Inde, dont le nombre des porteurs est proportionné au rang des voyageurs ; ils sont au moins six, quelquefois douze ; la moitié marche à vide pour relever les autres. L'empereur de la Chine a jusqu'à 32 porteurs.

Quand un grand paroît devant l'empereur du Japon, il tombe à genoux, baisse la tête jusqu'à terre en posant ses mains sur les nattes. Les grands seigneurs se montrent rarement à leurs vassaux, encore moins aux étrangers ; les princes du sang impérial sont invisibles, et on ne sait même le nom de l'empereur qu'après sa mort.

Il y a au Japon beaucoup de temples ; chaque secte a les siens et ses idoles ; il y a des dieux pour toutes les professions. Leurs fêtes principales sont le premier du mois et le 15, qui est le jour de la pleine lune ; ils célèbrent aussi, à la fin d'août, la fête des lanternes à

poules et de riz; mais le 14 au matin, on vit sortir du détroit deux grands navires qui

---

l'honneur des morts. Les temples sont bâtis pour l'ordinaire auprès des villes sur le penchant des montagnes; un des plus beaux est celui de *Daïbout*, à Méaco; il est soutenu par quatre-vingt-seize colonnes très-élevées et pavé en marbre blanc. La statue de Daïbout, de forme colossale, est au milieu; elle a des longues oreilles, les cheveux longs et crépus, la main droite élevée, la gauche sur l'estomac.

Parmi les plus hautes montagnes, on cite celle de *Fousi*, dont la cime perce les nuages; on l'aperçoit de plusieurs lieues. La chaleur, au Japon, fait monter quelquefois à 28 degrés le thermomètre de Réaumur; on y entend souvent le tonnerre; les ouragans et les tremblemens de terre y sont très-fréquens. Leurs cimetières se voient de très-loin, à cause des pierres sépulcrales qu'ils y dressent.

Les Japonais sont généralement bien faits, alertes, forts, musculeux, leur teint est tantôt bazané, cuivré, brun ou blanc. Mais les femmes aisées ne le cèdent pas pour la blancheur, à nos plus belles Européennes. Ils ont les yeux oblongs, clignotans, très-enfoncés avec une prunelle noire et un sourcil très-haut, la tête très-grosse, le col court, les cheveux noirs, luisans, à cause de l'huile dont ils les oignent, le nez gros et épaté. Ils sont actifs, sobres, économes, braves, loyaux, pleins de fierté et de courage; dès l'âge de quatorze ans, ils s'exercent à manier l'épée et le sabre. Suivant François Xavier, qui a vécu assez long-tems parmi eux (*), ils

(*) Il est arrivé au Japon en 1549.

parurent les chercher. On prépara promptement l'artillerie, et on se disposa à les rece-

n'endurent aucun geste, aucun propos offensant; ils détestent le jeu, comme une source féconde de rapacité; ils sont ennemis des fourberies et du vol. Il leur est défendu sous peine de mort, de quitter le royaume. Les crimes y sont rares et très-sévèrement punis.

Les Japonais sont peu inventifs, mais tout ce qui sort de leurs mains est d'un fini précieux; on n'a pu encore égaler la beauté de leur laque, ni la bonté de leurs lames de sabre. Il est rare d'y rencontrer un mendiant et même un indigent. La propreté brille partout chez eux, dans leurs habits, dans leurs maisons et sur leur table. Ils sont justes les uns envers les autres, de sorte qu'on y voit peu de juges, peu de lois, peu de procès; quand ce malheur leur arrive, leurs différens sont bientôt terminés; c'est un peuple très-sévère sur l'honneur, sur l'autorité, et aimant beaucoup sa patrie.

Ils peuvent se vanter d'avoir un costume national, car depuis vingt siècles il est le même pour toutes les classes de la société. Les riches seulement portent des robes de soie; celles des pauvres sont en toile de coton. Les hommes se contentent d'en porter une, les femmes en mettent cinquante à la fois, mais elles sont d'une telle finesse, qu'elles pèsent à peine quatre à cinq livres. Toutes ces robes s'attachent avec une ceinture large comme la main pour les hommes, et d'une demi-aune de large pour les femmes. Ladite ceinture est assez longue pour faire deux fois le tour du corps et se nouer en rosette. Les filles attachent ce nœud derrière le dos, les femmes mariées, en devant. Ces robes n'ont pas de

voir. L'amiral de Manille, sans s'arrêter à faire des bordées, vint accrocher le vaisseau

collet, de sorte que le col reste nu, sans cravatte ni fichu. En voyage, les hommes portent des espèces de pantalons qui descendent jusqu'à la cheville du pied, avec un manteau de gros papier huilé, pour se mettre à l'abri de la pluie. Les hommes se rasent jusqu'à la nuque, et laissent un rond de cheveux autour du toupet et de la nuque. Ils graissent avec de l'huile cette espèce de houpe, et la laissent flotter sur le sommet de la tête. Les prêtres, les médecins, et les femmes séparées de leur mari, ne gardent point du tout de cheveux, ce qui les fait aisément reconnoitre.

Le *Coubo* ou empereur séculier, est aujourd'hui maître dans tout l'empire; il envoie pour gouverner chaque province, un prince qui laisse à la cour sa famille pour gage de sa fidélité. Ce délégué est obligé de venir tous les ans à la cour; s'il vient à faire quelque faute grave, il est exilé dans une île qui est à quarante lieues d'Iédo, et est condamné quelquefois à mort. Il y a aussi un empereur ecclésiastique ou *Dairi*, qui réunissoit autrefois le sceptre à l'encensoir: aujourd'hui il est bien déchu, il ne s'occupe que des affaires des évêques, des bonzes et des monastères des hommes et des femmes. Ce dairi ne sort jamais de son palais; il ne mange jamais deux fois dans la même assiette; on casse tous les vases dont il s'est servi, de peur qu'ils ne tombent dans des mains impures. Cet homme a 12 femmes, dont une est impératrice. Le coubo et le prince héréditaire reçoivent de ce dairi les titres honorifiques dont ils ont besoin pour eux et pour leur cour.

de Noort ; une partie des Espagnols s'élancèrent sur son bord avec fureur, armés de cas-

---

Il réside à Méaco, qui est à peu près au centre de l'empire. Sa cour est l'asyle des sciences et des arts ; il y a une université qui est la seule du royaume ; on y enseigne, à la jeunesse, l'histoire, la poésie, les mathématiques. Les femmes cultivent la musique, entr'autres une espèce de luth à quatre cordes.

Les impôts se payent en nature ; chaque province donne une partie de sa récolte. Dans les villages, comme dans les grandes villes, on trouve des maisons publiques de débauche ; elles sont très-belles en apparence, et situées en général auprès des temples. Il y en a deux à Kaminoski qui renferment quatre-vingts courtisanes. Il ne manque pas non plus à Nagasaki de ces temples de volupté ; les Chinois et les Hollandais y dépensent quelquefois des sommes considérables. Ce qui paroîtra étonnant, c'est que ces prostituées rentrent quelquefois dans la société sans le moindre déshonneur, et trouvent souvent à se marier d'une manière très-avantageuse.

Le japonais n'a qu'une femme qui n'est pas enfermée comme à la Chine et en Perse ; les femmes du Japon, à la vérité, mangent seules, mais elles ont la liberté de sortir et de fréquenter qui bon leur semble. Elles ne se couvrent pas même au bain, lorsque des étrangers passent auprès d'elles. La continence n'est pas la vertu favorite de cette nation. Toutes les femmes portent du rouge ; celles qui sont mariées s'arrachent les sourcils ; elles bercent leurs enfans en chantant les actions héroïques de leurs grands hommes. L'usage im-

ques et de boucliers dorés, et criant à tue-tête : *Amenez, chiens, amenez.* Les Hollan-

---

modéré du thé, rend les Japonaises et les Chinoises d'une pâleur extrême.

Il n'y a que les princes qui aient quelques chevaux ; les vaches et les bœufs y sont encore plus rares, parce qu'ils n'en mangent pas la viande, et ne savent tirer aucun parti du lait ni du suif. Ils attèlent quelquefois ces animaux aux charrettes, ou s'en servent pour labourer la terre ; ils n'ont ni moutons ni chèvres ; le cochon y est rare ; les chiens sont des animaux qu'ils respectent ; les chats servent à l'amusement des femmes, elles en ont par ton. On y voit beaucoup de poules, de canards ; des mines d'or, d'argent, de cuivre très-estimé, d'agates, de perles rouges. Le fer y est le métal le plus rare, ils connoissent l'usage de la boussole, de l'imprimerie, des montres. Ils se servent de papier fabriqué avec l'écorce du murier ; *papirifera ;* le thé y croit spontanément.

Il n'y a peut-être pas de pays plus abondant en vivres que le Japon. Près du mont Fakonié, on trouve le saumon qui est fort rare dans l'Inde. Tous leurs mets sont coupés par morceaux et accommodés avec des sauces délicieuses, de sorte que le maître de la maison n'a pas la peine de découper les viandes. Chacun s'assied sur de petits tapis carrés, et a devant lui une petite table. La portion se trouve faite à la cuisine et dressée dans une porcelaine, ou un vase de bois vernissé. Le premier service consiste pour l'ordinaire, en poissons et en potage au poisson. Le bouillon se boit à longs traits dans la jatte. Le poisson se mange avec des bâtonnets de

dais descendirent sous le premier pont, et les Espagnols se crurent vainqueurs, car ils

---

bois vernissé qu'ils manient de la main droite avec dextérité en guise de cuiller et de fourchette. A peine un plat est-il fini qu'un autre lui succède et est porté par des valets qui se tiennent à genoux auprès du convive pour le servir. On fait ordinairement trois repas au Japon; le premier à huit heures du matin, le second à deux heures, et le troisième à huit heures du soir. Ils n'ont d'autre pain que du gruau de riz très-blanc et d'un goût exquis, ils en mangent avec toutes les viandes. Tout le monde, et surtout le peuple, mange beaucoup de soupe de *miso* ou de la sauce de *soya*. Le miso est une petite féve produite par le *dolic* du Japon. Voici comme ils arrangent leur soya. Ils font cuire ces féves jusqu'à ce qu'elles soient amolies, ils les mêlent alors avec une grande quantité d'orge ou de froment. Ils font fermenter ensuite pendant vingt-quatre heures ce mélange, y ajoutent une même quantité de sel, et près de trois fois autant d'eau, remuent le tout pendant les premiers jours, et le conservent pendant deux mois et demi dans un pot de terre bien fermé. Au bout de ce tems ils tirent la liqueur et la conservent dans des tonneaux. Plus le soya vieillit, plus il se bonifie; il est toujours brun, et d'un goût salé, mais agréable.

Les riches mangent beaucoup d'oiseaux domestiques et sauvages; le pauvre ne vit que de chair de baleine. On en voit d'exposée dans les rues de Nagazaki, elle est rougeâtre, grossière et dégoûtante. Les Japonais ne boivent jamais rien de froid et ne prennent que du

étoient sept contre un; mais bientôt plusieurs tombèrent sur le tillac, percés à coups de pi-

thé et de la bierre faite avec du riz. Ils appellent cette dernière boisson du *sakki*; ils boivent rarement du café, du vin, de l'eau-de-vie et des liqueurs quand les hollandais leur en offrent. A l'exception du tabac, ils ne veulent rien adopter de ce que les étrangers pourroient leur présenter d'utile. Ils ont connu la *nicotiane* par les portugais, ils la cultivent à présent, et les deux sexes font usage de la pipe qui est en bambou verni.

Ils ont des salles de spectacle, où il n'y a ordinairement que deux ou trois acteurs sur la scène. Ils y expriment en vers les actions de leurs dieux, de leurs héros, mais très-souvent avec un costume plaisant et des contorsions effroyables. Quand ils veulent régaler les hollandais, ils font venir des auberges voisines, de jeunes danseuses qui sont toutes richement habillées, et mènent avec elles de jeunes garçons. Jamais une danseuse ou un danseur ne figure tout seul. Quoique ces filles aient sur elles une trentaine de robes, cela ne les empêche pas d'exécuter leurs contredanses et leurs gestes lascifs avec toute la souplesse et l'agilité imaginables. Leurs danses ne ressemblent en rien à celles de nos ballets d'Europe. Le sabre est leur arme favorite, leur meuble le plus cher et le plus précieux. Tous les hommes en portent, excepté le paysan. Les missionnaires assurent avoir vu dans l'Inde un bœuf coupé en deux, d'un coup de sabre japonais. La lame est d'une bonté admirable, elle coupe d'assez gros clous sans s'émousser. Il y en a qui se vendent jusqu'à 400 liv. . . .

que ou de mousquet. Les deux vaisseaux se lâchèrent plusieurs bordées; les Hollandais

---

On ne voit pas dans ce pays un seul coin de terre inculte, ils mettent en valeur jusqu'au sommet aride des montagnes. Tout cultivateur qui néglige de labourer une portion de ses terres, est déchu de sa propriété, on la donne à un autre : aussi voit-on les vieillards et les enfans occupés sur les routes à ramasser le fumier des chevaux avec une coquille qu'on nomme l'*oreille de mer*. Ils recueillent jusqu'aux urines dans des vases qu'ils placent à l'entrée des villages et au bord des chemins. Ils font deux récoltes par an, une de froment au mois de mai, l'autre de riz, qui est leur principale nourriture. Au mois de septembre ils sèment beaucoup de légumes, tels que pois, féves, lentilles, raves, oignons, melons, gingembre etc, et possèdent chez eux presque tous nos fruits d'Europe ; de sorte que malgré une prodigieuse population, la disette se fait rarement sentir dans cet empire. Leur médecine est encore dans l'enfance, faute de connoissances en anatomie ; ils ont cependant quelques bons remèdes, tels que le *moxa*, qui consiste dans le duvet et le velouté le plus fin de la feuille d'armoise, qu'on applique en forme de pyramide sur la partie malade : on y met le feu ; quand il est consumé, on entretient quelque tems la plaie qui en résulte, pour en faire sortir les humeurs. Les paysans sont sujets à avoir les yeux rouges et chassieux. Le *mas* ou *seo* est leur unique mesure pour le riz, froment et autres grains. Trois mas pèsent exactement trois livres de seize onces de France. Ils s'éclairent avec des lampes et des chandelles faites par la pres-

se défendoient avec courage, et les Espagnols commencèrent à se ralentir. L'amiral de Manille s'en aperçut; il descendit sous le pont, et menaça de mettre le feu aux poudres, s'ils ne combattoient avec plus d'ardeur : cette menace releva leur courage, et des blessés,

---

sion de la graine de l'arbre à vernis, appelé *rhus vernix*, espèce de sumac; c'est le même qui leur sert à faire leur laque, si supérieur à celui de Siam et de la Chine. Le meilleur vernis se tire des arbres de trois ans, auxquels on fait des incisions. Il est d'abord blanc et épais comme de la crême; il s'épaissit encore et noircit à l'air. Pour l'empêcher d'être transparent et de laisser voir les veines du cèdre ou du sapin sur lequel on l'applique, on le mélange ordinairement avec la poudre de la pierre des rémouleurs ou du charbon pilé. Cette première couche rend le bois sur lequel on l'applique noir et semblable à un miroir; on mêle quelquefois ce noir dans le vernis avec des feuilles d'or fines battues et réduites en poudre. Alors ce vernis se nomme *salplicat*. On orne encore ces ouvrages de figures ou de fleurs d'or et d'argent appliquées en bosse sur le vernis même, mais elle s'usent avec le tems. On voit beaucoup de ces figures sur les vieux laques qui sont très-estimés et très-chers. Ce vernis en se figeant résiste à l'eau bouillante, devient une gomme diaphane, fragile comme le verre, mais il se liquéfie très-difficilement.

Ils font aussi sécher différens fruits; ils appellent ces fruits secs *mebos*. Leur ère commune date de *nin-o*, 660 ans avant Jésus-Christ.

étendus sur le pont, se relevèrent pour retourner au combat; mais leurs efforts ne furent pas heureux, ils n'en firent plus que pour s'éloigner; ils parvinrent à se déborder, et l'instant après leur vaisseau coula à fond. L'équipage dispersé sur les ondes, crioit en vain miséricorde; d'abord les Hollandais, occupés à éteindre le feu qui s'étoit mis à leur navire, ne les écoutèrent pas; et lorsqu'ils n'eurent plus rien à craindre, bien loin de chercher à sauver ces malheureux, ils se plaisoient à rendre leurs efforts inutiles, et à les forcer à se noyer. Ils trouvèrent dans la poche des morts de petits billets de recommandation à divers saints et saintes qui devoient éloigner le danger de ceux qui les portoient.

Le vice-amiral fut plus heureux: il enleva l'yacht, trop foible pour se défendre, et le conduisit dans le port de Manille. Noort eut sept hommes tués et vingt-six blessés. Les Espagnols avoient cinq cents hommes dans leurs vaisseaux, qui étoient des gallions destinés à faire le voyage du Mexique. Ils réussirent dans une partie de leur dessein; car Noort n'ayant plus que quarante-huit hommes sur son bord, parmi lesquels la moitié étoient blessés, ne crut pas devoir rester plus

long-tems dans ces parages, et prit la route de Borneo, pour y rafraîchir son équipage et radouber son vaisseau. Il découvrit l'île de Bouton le 16 décembre : elle a cent soixante lieues de long, et est soumise aux Espagnols.

Dix jours après, les Hollandais se trouvèrent dans la grande baie de Borneo; de petites îles peuplées de pêcheurs en défendent l'entrée; l'eau y est basse et la mer calme: les habitans vinrent en foule échanger leur poisson contre de la toile.

La ville où réside le roi est à trois lieues de là, sur la rivière. Noort y envoya un présent au prince, lui fit dire qu'il ne venoit que pour prendre des vivres et faire de l'eau; il lui offrit ses services. Le lendemain on vit arriver des pirogues remplies de fruits, de poules, de poissons et d'eau douce, qu'on paya avec de la toile de Chine: car les insulaires ne vouloient point de celle de Hollande. Cependant le roi craignit que le vaisseau ne fût espagnol, il envoya s'en assurer, et desira voir un des hommes qui le montoient; on promit de lui en envoyer un, pourvu qu'il laissât un ôtage.

Pendant ce tems, on chercha s'il n'y auroit point quelque objet d'un commerce lucratif dans cette île. On sut qu'il y avoit peu

d'épiceries, mais qu'on y trouveroit assez d'excellent camphre. Des marchands chinois établis à Patane, sur la côte de Siam, essayèrent de trafiquer avec les Hollandais. Le pays où ils s'étoient établis est difficile à subjuguer; il y a un bon port, d'où ils vont commercer avec ceux qu'ils peuvent craindre, et voler ceux qu'ils ne craignent pas; on leur acheta du poivre. On s'occupoit de cet achat, lorsque le pilote chinois, qu'on avoit pris aux Philippines, vint dire à Noort de se tenir sur ses gardes, et que les gens de Borneo s'empareroient de son bâtiment s'ils le pouvoient. Un autre Chinois, qui se réfugia dans le vaisseau, l'avertit qu'on assembloit beaucoup de gens à Borneo, et qu'on y faisoit de grands préparatifs. Ces avis obligèrent de se mettre en état de défense.

Le premier janvier 1601, on vit plus de cent pirogues s'assembler derrière un promontoire: l'une d'elles se détacha pour échanger du poivre contre des armes. On fit l'échange, et dans l'instant une autre pirogue, qui portoit quatre-vingts hommes la plupart cachés sous des nattes, apporta un bœuf et des fruits, que le roi, dit-on, envoyoit en présent; et aussitôt ils se hâtèrent de se guinder sur le vaisseau. On s'y opposa; ils voulu-

rent employer la force, mais ils s'arrêtèrent lorsqu'ils virent qu'on alloit mettre le feu au canon; ils consentirent à ne laisser monter que deux ou trois des leurs, et à s'éloigner ensuite. Ceux qui montèrent, voyant les préparatifs qu'on avoit faits, s'aperçurent que leur complot étoit découvert, et tâchèrent de détruire les soupçons. Ils dirent que ces pirogues étoient rassemblées pour donner une fête.

Les Hollandais répondirent par des civilités froides à cette excuse peu vraisemblable. Ils firent des présens pour le roi, pour son tuteur, pour eux-mêmes, et les insulaires se retirèrent. On a su depuis qu'un Chinois de Patane avoit formé ce dessein perfide.

Dans la nuit du 2 au 3 janvier, trois nageurs vinrent devant le vaisseau pour couper le cable et faire échouer le navire sur le rivage, car il n'y avoit qu'une seule ancre qui le retint. On tira sur ces nageurs, qui se retirèrent : ils avoient réussi auparavant à couper l'hansière qui retenoit près du vaisseau une pirogue qu'on leur avoit achetée, et à l'emmener. Il fallut en acheter une autre.

Borneo est la plus grande île de ces mers. La ville de ce nom est située dans un marais, et

et l'on va d'une maison à l'autre dans des pirogues: on y en compte deux ou trois cents. Au dehors sont des campagnes et des jardins. L'île est bien peuplée; les hommes y sont grands et robustes; ils sont toujours armés d'arcs et de longues flèches; ils en ont vingt à trente dans leur carquois, et toutes sont empoisonnées : la moindre blessure en est mortelle. Ils sont mahométans, et par cette raison on ne trouve point de lard dans leur île. Ils ont plusieurs femmes et en sont fort jaloux; ils en menèrent sur le vaisseau, mais dès qu'on les approchoit, la colère se montroit dans leurs yeux. Leur teint est brun; une pièce de toile est roulée autour de leur corps; ils portent un turban de toile de coton. Les seigneurs sont vêtus avec magnificence.

On dit que l'île n'a que deux cent trente lieues de tour; d'autres lui en donnent deux mille. Elle est abondante en bestiaux et en riz, produit le meilleur camphre, de l'or, des bézoarts, des diamans, quelques muscades, de la cire, et du bois de sapan qui sert aux teintures. Il y a plusieurs ports et diverses bourgades. Les maisons sont de bois, élevées sur des piliers, et se transportent selon la volonté ou les craintes des habitans. Dans le centre de l'île, les habitans sont idolâtres.

Le 3 janvier, les Hollandais virent derrière eux un vaisseau à l'ancre : c'étoit un champan qui venoit du Japon et alloit à Manille; la tempête l'avoit jeté hors de sa route; son capitaine étoit né en Portugal. Il rapporta qu'il étoit arrivé au Japon un grand navire hollandais, dont une grande partie de l'équipage étoit morte de faim, de misère ou de maladie; il ne lui restoit que quatorze hommes, avec lesquels il étoit entré dans un port sûr, où l'empereur leur avoit permis de construire un petit bâtiment, sur lequel ils se proposoient de faire voile. C'étoit le vaisseau amiral de la flotte de Verhagen; il étoit de cinq cents tonneaux, monté de beaucoup de canons, chargé de marchandises et de pièces de huit. Noort donna à ce capitaine un pavillon et un passeport, et en acheta quelques vivres.

Noort sortit de la rade de Borneo deux jours après, mais il ne put se débarrasser des îles qui couvrent la baie; il n'en sortit que le 16 janvier, aidé d'un pilote qu'il prit sur une jonque de Johor. Le 28, il arriva devant Joartam, dans l'île de Java. Il y radouba son vaisseau; il y prit des rafraîchissemens, mais il n'y avoit nul objet de commerce. Les Hollandais espérèrent quelques jours qu'on leur

y fourniroit des fleurs de muscade; ils s'aperçurent bientôt, par des délais affectés, que les Portugais qui les leur avoient offertes, ne cherchoient qu'à gagner du tems pour les perdre; et dans l'état de foiblesse où ils se trouvoient, il n'étoit pas difficile d'y réussir. Ils se hâtèrent de tout préparer pour leur départ.

Joartam n'est point entourée de murs; on y compte mille maisons toutes bâties en bois. Son roi fait sa demeure ordinaire à Passaruan. Le grand-pontife des Indiens de Java réside à Joartam; c'étoit alors un homme de cent vingt ans, qui entretenoit plusieurs femmes pour le réchauffer et le nourrir de leur lait: seule nourriture qu'il pût prendre. Il étoit ennemi des chrétiens, mais le roi les laissoit en pleine liberté.

Le 4 février, les Hollandais remirent à la voile, et emmenèrent avec eux un pilote mâlais et un Portugais, pour se faire montrer la route du détroit de Balambuam. Le lendemain, ils découvrirent un vaisseau échoué sur des rochers. C'étoit le gallion de Malaca, bâtiment énorme de mille à douze cents tonneaux, et de six à sept cents hommes d'équipage: on y en voyoit encore quelques-uns. Les Hollandais soupçonnèrent qu'il avoit été

armé pour courir sur eux, et ils s'en éloignèrent, sans s'informer s'ils pouvoient être de quelque secours aux malheureux qu'ils y voyoient encore. Ils traversèrent heureusement le détroit entre Baly et Java, et continuèrent leur route vers l'Europe, sans qu'il leur arrivât d'aventures remarquables.

La nuit du 24 avril, ils virent du feu devant eux, et dès le matin ils découvrirent la terre, qui étoit à quatre lieues; il leur parut que c'étoit le cap de Bonne-Espérance. Deux jours après, ils arrivèrent à Sainte-Hélène, où ils firent de l'eau et prirent beaucoup de poissons. Il y avoit des chèvres et des oiseaux, mais si sauvages, qu'ils ne purent en atteindre aucun. Les seuls fruits qu'ils y trouvèrent furent des figues et des dattes; ils en partirent le 30.

Le 16 juin au matin, ils découvrirent six voiles vers le nord. C'étoit la flotte d'Amsterdam, commandée par Heemskerk; elle alloit aux Indes orientales. Noort entra dans la ville de Rotterdam le 26 août 1601. Il y avoit près de trois ans qu'il en étoit parti.

VOYAGE

DE

GEORGE SPILBERG.

NOTRE flotte étoit composée de six vaisseaux, équipés par les directeurs de la compagnie des Indes orientales ; leurs noms étoient le *Grand-Soleil*, la *Grande-Lune*, le *Chasseur*, l'*Éole*, l'*Étoile du Matin*, et la *Mouette*, yacht d'Amsterdam, ainsi que les trois premiers vaisseaux. George Spilberg en reçut le commandement; il devoit se rendre aux Moluques par le détroit de Magellan. Cette flotte partit du Texel le 8 août 1614.

Deux mois s'écoulèrent sans qu'il nous arrivât rien de remarquable. Le 23 octobre, nous vîmes deux îles du Cap-Vert. Le 9 décembre, nous nous trouvâmes au-delà des bancs dangereux des Abrolhos, et trois jours après nous découvrîmes les côtes du Brésil : le terrein est bas près du rivage ; il s'élève en collines plus ou moins pointues, en s'éloignant de la mer. Nous côtoyâmes la terre jusqu'à l'embouchure de Rio-Janeiro, dis-

tinguée par trois petites îles, et vînmes mouiller à Ilas-Grandes, entre deux îles couvertes d'arbres; nous pêchâmes, et trouvâmes sur une île voisine deux petites huttes, et beaucoup d'ossemens humains sous un rocher.

Nous allâmes faire de l'eau à l'embouchure d'une rivière dans le continent, et abattre du bois dans une île. Le Chasseur devoit nous protéger dans ce travail: les premiers qui descendirent à terre entendirent beaucoup de bruit pendant la nuit qu'ils furent forcés d'y passer; on y renvoya deux chaloupes. Au soleil levant, nous entendîmes le Chasseur tirer son canon sur le rivage, et nous envoyâmes y porter du secours: il étoit trop tard. Nous apprîmes que les Portugais avoient pris nos chaloupes sur le bord, et massacré ceux qui les montoient. Nous les poursuivîmes dans nos chaloupes, mais la vue de deux frégates portugaises nous fit revenir à nos vaisseaux.

Cependant, avant de quitter ces côtes, il étoit nécessaire de faire notre provision d'eau; nous retournâmes donc au rivage, mais mieux armés et avec plus de précaution. Nous réussîmes, sans essuyer aucun malheur, et nous partîmes après nous être fixé des rendez-vous en cas de séparation. On devoit s'attendre à

la baie de Cordes, dans le détroit de Magellan, pendant six ou sept jours, au bout desquels on devoit continuer sa route vers l'île Lamocha, située dans la mer du sud. Mais les maladies se répandant parmi nos équipages, elles nous obligèrent de chercher la baie de Saint-Vincent pour y trouver des rafraîchissemens; car le détroit de Magellan eût été dangereux à traverser avec un équipage foible et malade.

Le 17 janvier 1615, on découvrit une grande fumée qui s'élevoit d'une terre qu'on ne connoissoit point; on résolut de la visiter. Seize soldats furent mis à terre avec leurs armes et des verroteries, afin de voir si l'on y pourroit trafiquer. Bientôt on vit un grand nombre de Portugais sur le rivage et dans les bois qui le bordent; ils crièrent qu'on n'envoyât qu'un homme, qui s'y rendit à la nage; il se posta sur un rocher, et voyant venir à lui un grand nombre de Portugais et de sauvages armés d'arcs et de flèches, il leur cria à son tour de n'envoyer qu'un homme vers lui. L'un d'eux s'approcha, demanda d'où nous venions. De Flandre, répondit notre homme. Ce que nous cherchions, des rafraîchissemens, dit encore notre pilote. Où nous allions, à Rio de la Plata. Le Portugais lui dit

qu'il savoit bien qu'il y avoit une défense sévère de commercer avec eux; mais que si nous voulions tenir la chose secrète, et ne point aller à Saint-Vincent, ils nous fourniroient le lendemain les choses dont nous avions besoin.

Après ces informations, nous laissâmes le Chasseur à l'ancre dans le même lieu, et vînmes chercher une baie pour nous y arrêter. Nous en trouvâmes une telle que nous la desirions. Bientôt après, nous vîmes sortir de la ville de Sanctus, peu éloignée, diverses personnes dans un canot avec une bannière blanche. Nous leur dîmes ce que nous cherchions, et ils nous dirent d'écrire au gouverneur, et de mettre la lettre dans un bâton sur le rivage, où l'on apporteroit la réponse. Ils nous avertirent de prendre garde aux sauvages: ce n'étoit point eux dont il falloit se défier le plus.

Nous entrâmes dans la rivière, et arborâmes le pavillon d'Orange; nous reçûmes là une réponse: elle n'étoit point positive. Nous accompagnâmes une seconde lettre d'un présent de deux bouteilles de vin d'Espagne, de deux fromages, de couteaux et de verres. Sur le rivage opposé, qui étoit celui de Saint-Vincent, flottoit alors une bannière blanche;

nous y envoyâmes un canot, qui n'y trouva que des sauvages qui n'osoient commercer sans permission, mais qui promirent des fruits. Sur le soir, on nous apporta des oranges, des limons et un peu de viande.

L'on ne pouvoit s'assurer des sentimens du gouverneur; on en reçut une seconde lettre, mais elle n'étoit point signée. Deux Portugais vinrent nous visiter; on leur fit des caresses, on leur rendit des honneurs, et on n'en obtint que des mots obligeans. Nous n'y vîmes que des ennemis secrets, qui cherchoient à nous nuire mais ne l'osoient pas. Des particuliers nous amenèrent en cachette quelques rafraîchissemens, mais ils étoient insuffisans. Nous résolûmes de faire une descente, et remontâmes la rivière dans nos chaloupes. Nous vîmes un fort, ou citadelle, où les Portugais avoient mis leurs principaux effets en sûreté. Il étoit grand, bien bâti, et rempli d'habitans; les environs étoient agréables et plantés de cannes à sucre: nous y chargeâmes un canot de fruits. On y retourna le lendemain, et on y cueillit encore des fruits, malgré les flèches qu'on nous lançoit de derrière une redoute. On fit feu de ce côté, et les ennemis s'enfuirent. On leur dressa une embuscade qu'ils surent éviter, et l'on revint

avec une grande provision d'oranges. Nous résolûmes de faire encore une descente dans une petite île où il y avoit des fruits. On y découvrit un petit bâtiment, que nous atteignîmes, et qui se rendit sans résistance ; il étoit du port de soixante-douze tonneaux, et se rendoit à Rio-Janeiro, chargé de fer, de coton, d'huile, de sel, etc. Il portoit dix-huit hommes, qui, dans leur effroi, nous apprirent qu'il y avoit dix ou douze de nos gens prisonniers à Rio-Janeiro. Nous promîmes de les échanger avec eux et des fruits. Ces pauvres gens écrivirent pour obtenir cet échange du gouverneur, et ne reçurent qu'un refus plein de hauteur. Ils écrivirent à leurs amis, à des ecclésiastiques. L'amiral offrit de rendre encore les reliques, les croix, les bulles d'indulgence, un coffre de belles estampes, une couronne de vermeil doré, de l'argenterie et deux esclaves qui appartenoient aux jésuites : cette offre fut vaine ; amis, prêtres, furent sourds aux prières de nos prisonniers ; aucun ne leur témoigna de la pitié, ne leur donna de consolation ni de réponse.

Nous retournâmes cueillir autant d'oranges et de limons qu'il nous fut possible ; et pour nous venger des Portugais, nous brû-

lâmes leur redoute et le bâtiment que nous leur avions pris. Il nous fut facile de nous apercevoir qu'ils avoient été instruits de notre voyage, et que des traîtres en avoient averti la cour d'Espagne.

Le calme nous retint encore dans ces lieux, et ce fut pour notre malheur ; nous voulûmes redescendre à terre pour faire de l'eau, et l'une de nos chaloupes ayant précédé les autres, les hommes qui la montoient furent attaqués et poursuivis par les Portugais et les sauvages, et ils eurent de la peine à échapper. Les autres chaloupes arrivèrent et mirent en fuite les ennemis ; mais nous n'en avions pas moins perdu quatre hommes qui furent tués, et une chaloupe qui fut prise; plusieurs d'entre nous furent blessés.

Le 2 février 1615, l'amiral donna la liberté à quatre Portugais prisonniers, parce qu'ils avoient femmes et enfans; on leur donna de l'argent. Ils promirent d'employer leurs soins, afin qu'on eût des égards pour les prisonniers que nous étions forcés d'abandonner dans ces lieux. Ils le promirent; puis, sans doute, ils l'oublièrent. Un Portugais vint vers nous avant que nous missions à la voile; il prioit qu'on rendît encore la liberté à son beau-frère, parce qu'il avoit une famille; il offroit

des rafraîchissemens, et même de se mettre à sa place; mais on le renvoya avec ses présens.

Nous remîmes à la voile le 4 février. Nous suivîmes les côtes avec un vent favorable pendant plus d'un mois.

Le 7 mars, nous vîmes la terre à deux lieues de nous; elle nous montroit cinq montagnes; la côte étoit formée par des dunes; la fumée s'y élevoit en colonnes; là, étoit la rivière peu profonde de Galegas. Quelques-uns de nous crurent y voir le détroit de Magellan, mais il étoit plus au midi. Nous jetâmes l'ancre, sur le soir, près d'un cap, qui nous parut être celui des Vierges. La tempête s'éleva, le cable de l'amiral se rompit, et il fut forcé de s'éloigner à petites voiles avec ses deux fanaux allumés. La tempête se soutint, et nous écarta tous les uns des autres. Le lendemain, l'amiral ne vit que le yacht auprès de lui. Nous louvoyâmes toujours la sonde à la main, et bientôt nous vîmes des terres près de nous: c'étoit la Terre de Feu; et si le vent n'eût changé, nous y aurions été brisés.

Le lendemain, tous les vaisseaux se rejoignirent; mais nous avions reculé d'un degré, et le tems nous ballotta encore quelques jours,

avant que nous pussions atteindre l'embouchure du détroit. L'Étoile du Matin nous y précéda, et vint jeter l'ancre près de l'île des Pingoins. La Mouette y avoit pénétré aussi, mais son équipage étoit livré aux dissentions les plus violentes, qui finirent par la condamnation de deux jeunes mutins; ils furent jetés dans la mer. Ces punitions cruelles sont nées de la nécessité de la subordination; mais il y auroit des moyens moins dangereux et plus humains pour la maintenir. Ce ne fut que le 25 que nous revîmes le cap des Vierges, mais nous ne pûmes encore entrer dans le canal, et il fallut aller jeter l'ancre près de la Terre de Feu. Ces efforts inutiles firent naître des murmures; on disoit qu'il étoit tems de renoncer à l'espérance de faire entrer de si gros vaisseaux dans le détroit; qu'il falloit aller hiverner près du cap Desiré. D'autres pensoient qu'on devoit se rendre au cap de Bonne-Espérance; mais la fermeté de l'amiral déconcerta ces hommes inquiets. J'ai ordre, leur dit-il, de traverser le détroit de Magellan; je n'ai point d'autre route à vous tracer; c'est à vous de faire des efforts pour qu'on la puisse suivre ensemble.

Le 28, nous pénétrâmes enfin dans le détroit; mais la Moette avoit disparu, et nous

ne la revîmes plus. Nous eûmes lieu de croire que l'équipage s'étoit soulevé encore pour venger les deux jeunes gens qui avoient été noyés, et qu'il avoit repris le chemin d'Europe, où peut-être il ne parvint pas.

Les courans, les gros tems, nous persécutèrent tour-à-tour; ils nous forcèrent à passer le jour à l'ancre, et la nuit à sortir du détroit, après avoir perdu une ancre et donné sur un banc. Nous n'y rentrâmes que le 2 avril, en rasant la côte septentrionale, et ayant toujours la sonde à la main. Vers la nuit, nous jetâmes l'ancre ; le jour nous fit voir des écueils tout autour de nous; nous les franchîmes heureusement, ainsi qu'un large banc, au-delà duquel nous vîmes le premier pas du détroit, qui n'a pas demi-lieue de large. Le calme nous laissa près de cette entrée.

Nous découvrîmes sur la Terre de Feu un homme de grande taille, qui se montra tantôt sur une colline, tantôt à son pied. Des amas de sable bordent la côte. Le calme continuant, nous fîmes traîner le vaisseau par la chaloupe fournie de bons rameurs, et nous traversâmes ainsi le premier pas. Le vent nous porta ensuite jusqu'au second pas, et nous y laissa. Nous y jetâmes l'ancre.

L'amiral descendit pour visiter le pays : il n'y vit aucune trace d'homme, mais deux autruches le frappèrent par la rapidité de leur course. Près de là étoit une rivière large, dont les bords étoient revêtus d'arbrisseaux qui portoient des grains noirs d'assez bon goût. Il donna à ce lieu le nom de *cap de Viane*. Nous courûmes ensuite vers le second pas, et vîmes les îles des Pingoins ; on trouva dans la plus méridionale un pieu, un cercle, et une lettre qui nous apprit que l'Étoile en étoit partie le 25 mars pour s'avancer dans le détroit. On y découvrit aussi deux cadavres ensevelis à la manière du pays, dans des peaux de pingoins, et entourés d'arcs et de flèches ; ils avoient un collier de coquilles de limaçons, lustrées comme des perles. Le sol de ces îles est stérile ; on n'y trouve que des brins d'herbe que les pingoins mangent.

Nous remîmes à la voile et parvînmes dans une belle baie où les Espagnols avoient bâti la ville de Philippe ; un court orage nous y surprit, sans nous faire beaucoup de mal. Nous trouvâmes dans le pays de la bonne eau à boire, et des traces de divers animaux. Après nous être rembarqués, nous suivîmes la côte septentrionale, qui présente des appa-

rences de culture et de beaux arbres. La côte méridionale a aussi de beaux bois habités par des vols nombreux de perroquets. De là, l'amiral crut voir un détroit pour pénétrer dans l'Océan, et il auroit tenté de le franchir, si le yacht ne s'étoit écarté de lui.

Plus loin, nous vîmes un grand enfoncement et une rade : les terres étoient fort hautes, et derrière on voyoit une montagne très-haute et chargée de neige. Nous visitâmes encore un grand enfoncement, où nous ne trouvâmes que de l'eau douce, et des arbres dont l'écorce étoit aromatique. Nous déployâmes nos voiles, mais au lieu d'avancer nous retrogradâmes, tant les vents qui s'élancent de ces terres élevées sont variables. Il fallut jeter l'ancre.

Nous fûmes plus heureux le lendemain; nous avançâmes dans le détroit, et sur le soir nous tirâmes un coup de canon pour nous faire entendre aux vaisseaux qui pouvoient être dans le voisinage. Une colonne de fumée que nous vîmes ondoyer dans les airs, nous en fit tirer un second. Bientôt nous vîmes arriver une chaloupe qui nous apprit que nos autres vaisseaux étoient dans la baie de Cordes, et vers le soir nous nous rejoignîmes à eux. Tous les capitaines se rendirent à bord

de

de l'amiral, et racontèrent leurs aventures. Ils dirent encore qu'on avoit vu, le jour précédent, des sauvages avec leurs femmes et leurs enfans; qu'on leur avoit fait des présens dont ils étoient contens, et qu'en échange ils avoient donné des perles faites de coquilles, artistement assemblées et enfilées ensemble; malgré cette réception amicale, ils ne reparurent plus.

Le calme nous retint là quelques jours, et nous y fîmes du bois et de l'eau; on y nétoya aussi le Chasseur. Nous y vécûmes de moules, et d'une sorte de coquillage assez semblable à l'huître: ils nous servirent des rafraîchissemens. Le 24, nous partîmes et doublâmes un cap; sur le rivage opposé, nous aperçûmes des hommes, des canots, un feu; mais nous ne pûmes nous y arrêter, et nous vînmes jeter l'ancre près d'une île environnée d'îlots. Nous vîmes une belle baie, que nous ne pûmes atteindre, et descendîmes dans une île, d'où nous découvrîmes un canal qui conduisoit au midi. Du haut d'une montagne, l'amiral crut voir qu'il conduisoit dans l'Océan. Plusieurs navigateurs disent que ces canaux existent, et que le capitaine Ladrilhero en suivit un qui le porta promptement dans l'Océan.

L'Étoile parvint à mouiller dans le beau hâvre dont nous avons parlé, et y trouva beaucoup d'arbrisseaux qui produisoient des baies rouges ou violettes, et de bon goût. Une rivière y descend des montagnes, et, traversant des bois, se rend à la mer. Des moules, différens coquillages couvroient le rivage. On nomma ce lieu *Baie de Spilberg.* Tous les vaisseaux s'y rendirent.

Le premier mai, des matelots envoyés afin de chercher le passage, voulurent descendre à terre pour tirer de beaux oiseaux qui étoient près du rivage, et y furent attaqués par une troupe de sauvages armés de grosses massues : ils en assommèrent deux ; les autres s'éloignèrent. L'amiral fut affligé de cet accident ; bientôt après, un de ses gens mourut, et on l'ensevelit au bord d'une rivière, qui reçut de lui le nom d'*Abraham.*

L'amiral entra dans cette rivière dont le courant est fort rapide ; sur ses bords on vit des huttes de sauvages ; à son entrée étoit un grand espace entouré de pieux. Nous remîmes à la voile, et pendant la nuit, favorisés par le vent et la marée, nous ne nous arrêtâmes point, malgré les remontrances de quelques capitaines qui craignoient le calme ; mais un vent frais et favorable emporta leurs objec-

tions. Cependant on admiroit avec une sorte de terreur, qu'on osât, avec de gros vaisseaux, naviguer dans un canal peu connu et sans fond, bordé de côtes escarpées.

Le lendemain, nous vîmes la pleine mer devant nous, et nous l'atteignîmes enfin. Un vent frais nous fit faire beaucoup de chemin. Nous vîmes le Cap du Sud, que nous reconnûmes à son escarpement et à ses tours: nous suivions la côte méridionale, parce que nous craignions les écueils et les petites îles qui sont vers le bord opposé; mais le vent se renforça tellement, qu'il fallut hisser nos chaloupes à bord, et que l'une d'elles se brisa. Les vaisseaux même furent dans un grand danger et sur le point d'être jetés sur l'amas d'îles qui fermoient le canal, et que nous nommâmes les *Sorlingues*. Cette sortie est dangereuse par ses écueils, et parce qu'on n'y trouve aucun abri, aucun ancrage.

Le cap Desirado est d'une forme extraordinaire; au-delà on trouve une mer agitée qui présente de nouveaux périls. Malgré le vent forcé ou contraire, nous découvrîmes les côtes du Chili le 21. Vers le soir, nous approchâmes d'une île, c'étoit la Mocha; nous eûmes de la peine à l'approcher. Sa côte septentrionale est basse, la méridionale est

X 2

hérissée de rochers, contre lesquels la mer se brise en mugissant. Nous y descendîmes. Quelques insulaires vinrent au-devant de nous avec des brebis, des poules et autres volatiles, et ils nous montrèrent beaucoup d'honnêteté. Leur chef monta sur le vaisseau avec son fils; on les y régala, et on leur fit entendre qu'on étoit ennemi des Espagnols, ce qui leur fit plaisir. Nous troquâmes avec ce peuple, des haches, des grains de verre, de la mercerie, contre des moutons: nous en avions deux gras pour une hache. Quoiqu'ils nous reçussent bien, ces Indiens ne nous permirent pas d'entrer dans leurs maisons; ils nous apportoient leurs denrées dans nos chaloupes, et nous faisoient signe de nous retirer.

Nous emportâmes de là cent moutons gros et gras, à laine blanche, un grand nombre de poules et autres oiseaux, et une brebis à long cou, ayant une bosse sur le dos, un bec de lièvre et de longues jambes. On s'en sert pour labourer et cultiver les campagnes; elles y servent de chevaux et d'ânes. (C'est sans doute le lama.) Les habitans sont doux, sobres, propres, honnêtes. Nous en partîmes bientôt après, et un bon vent nous fit découvrir, le 28, une île entourée de rochers, que nous crûmes être Ste.

Marie; mais nous nous trompions, et nous n'y parvînmes que le lendemain. Dès que nous fûmes près de ses bords, une troupe de cavaliers se montrèrent. Nous envoyâmes leur proposer de trafiquer avec nous; un Espagnol et un Indien vinrent sur les vaisseaux et nous invitèrent à descendre; mais à peine approchions-nous de la terre, qu'on vit des hommes armés qui se préparoient à nous surprendre, et nous revînmes aux vaisseaux avec l'Espagnol qui avoit voulu nous trahir.

Nous descendîmes dans l'île en grand nombre, et les Espagnols s'enfuirent après avoir mis le feu à leurs églises; nous y fîmes du butin, emportâmes des vivres, brûlâmes les maisons, qui n'étoient couvertes que de cannes et autres roseaux, puis nous nous retirâmes. Cette île produit abondamment du riz, de l'orge, des féves, et nourrit beaucoup de moutons et de poules. Nous prîmes plus de cinq cents des premiers.

Le premier juin, nous remîmes à la voile, mais le vent contraire nous força le lendemain de jeter l'ancre près de la ville d'Arauco, qui a une garnison de cinq cents hommes. Le 3, nous vîmes l'île Quiriquina, à quelque distance de la Conception. Le vent ou le calme nous retint dans ces parages jus-

qu'au 11, où nous cinglâmes sur la côte, que nous suivîmes à quelque distance. Le pays nous parut beau; nous y fîmes une descente et y trouvâmes quelques hommes qui descendoient d'une montagne, et quelques animaux le long du rivage, près duquel on avoit élevé de petites maisons.

Nous vînmes mouiller ensuite dans la rade de Val-Paraiso; trois maisons se voyoient sur le rivage; un petit vaisseau étoit auprès; ceux qui s'y trouvoient y mirent le feu et s'enfuirent; nous voulûmes le sauver des flammes, mais il étoit trop tard. Les Espagnols firent en vain feu sur nous; nous descendîmes à terre au nombre de deux cents hommes, et trouvâmes aussi les maisons en feu, et leurs habitans rassemblés, les uns à cheval, les autres à pied, qui s'éloignoient à mesure que nous nous approchions.

Partout dans ces lieux on avoit été instruit de notre arrivée. Il étoit inutile de courir le pays, et nous revînmes sur nos vaisseaux, qui mirent à la voile, et cinglèrent dans la baie de Quintero, où nous n'avions à craindre aucun orage. Nous y vînmes chercher de l'eau, dont le besoin se faisoit déjà sentir vivement.

Nous vîmes de loin des chevaux sauvages

qui venoient boire dans une petite rivière qui descendoit des montagnes; ils s'enfuirent à notre approche. Nous fîmes une espèce de redoute sur le bord de l'eau, pour défendre ceux qui faisoient provision d'eau, des Espagnols armés qui paroissoient par troupes dans le lointain, et se postoient au coin d'un bois. Là, nous renvoyâmes deux Portugais et un insulaire de Sainte-Marie, qui furent bien joyeux de se retrouver libres et sur la terre.

La baie de Quintero est belle, sa rade est bonne, l'aiguade y est commode et l'eau en est pure. Le retranchement que nous y fîmes nous permit d'y remplir nos futailles sans danger. C'est le lieu le plus propre pour se rafraîchir; il y a beaucoup de poissons et de bois. Nous en sortîmes le premier juillet pour chercher la ville d'Ariqua; nous y arrivâmes le soir du lendemain. A ses côtés est une haute montagne, dans la pente de laquelle il y a un gros bourg et une campagne verdoyante, ombragée d'orangers et d'autres arbres. Comme nous n'y trouvâmes ni gallions, ni vaisseaux, nous nous en éloignâmes. On nous dit qu'on avoit aperçu quelques voiles, et nous envoyâmes nos chaloupes à la découverte; elles ne découvrirent qu'un petit bâ-

timent qui nous épioit, et faisoit savoir à Lima tout ce que nous faisions : on ne put le joindre. On jeta l'ancre près de terre, et nous y descendîmes pour essayer de faire quelque commerce avec les Indiens. Nous vîmes là beaucoup de maisons et deux grands bâtimens semblables à des châteaux ou à des monastères, ceints d'un mur qui servoit de rempart; derrière étoient des hommes qui faisoient feu et grand bruit; nous nous contentâmes de tirer sur eux; ils se cachèrent, et nous revînmes à nos vaisseaux, qui mirent à la voile.

Le 16, nous aperçûmes un petit bâtiment et nous le prîmes : l'équipage fut pris aussi, quoiqu'il se fût jeté dans la chaloupe pour gagner la terre; le vaisseau ne portoit que des olives et autres denrées; on le coula bas. Son maître paroissoit un homme honnête et paisible; on le plaignit, mais on ne le ruina pas moins. Il alloit à Calao.

Sur le soir, nous découvrîmes huit gros vaisseaux; nos prisonniers nous apprirent que c'étoit la flotte destinée à nous combattre, et qu'elle alloit nous attaquer. Elle le fit en effet, quoique le conseil de Lima ne le voulût pas : il lui paroissoit peu digne de la majesté d'une flotte royale de hasarder le

combat contre des particuliers : suivant lui on devoit nous attendre. Mais l'amiral Mendoza, parent du vice-roi, homme avide de gloire, ne put approuver cette lente prudence ; il prétendit qu'avec deux de ses vaisseaux il nous chasseroit et nous détruiroit. Il ajouta des raisons à cette fanfaronade : après un si long voyage, nous devions être foibles, malades, dans la disette ; et soutint, avec quelque raison, que c'étoit le moment le plus favorable pour tomber sur nous. Le vice-roi approuva son audace ; il s'embarqua en faisant le serment de ne rentrer que lorsqu'il nous auroit battus, ou pris quelqu'un de nos vaisseaux. Il mit à la voile de Calao, le 11 juillet, avec huit gallions.

Il montoit le Jésus-Maria, qui portoit vingt-quatre gros canons de fonte, et quatre cent soixante hommes, nobles, soldats ou matelots. Le second se nommoit la *Ste-Anne*, et portoit quatorze canons de fonte, plusieurs autres petits, et deux cents hommes ; il étoit commandé par D. Alvarez de Piger, qui avoit la réputation d'être le meilleur soldat des Indes, et s'étoit signalé par la prise d'un vaisseau anglais. Les six autres étoient moins forts, mais cependant portoient plus de huit cents hommes : deux n'avoient point de ca-

nons; leurs noms étoient le *Carme*, le *Dom-Diego*, le *Rosario*, le *Saint-Francisco*, et le *Saint-André*. Nous ne sûmes pas le nom du huitième.

Le 17, cette flotte vint à nous; nous cinglâmes sur elle, et le soir nous fûmes près les uns des autres. Le vice-amiral espagnol, jugeant qu'on avoit fait une mauvaise manœuvre, ne vouloit pas qu'on nous attaquât; il protesta contre cette résolution; mais Mendoza ne voulut point l'écouter; à dix heures du soir, il s'approcha du Grand-Soleil, insulta notre amiral, et nous fîmes feu comme eux; le canon, la mousqueterie, se firent entendre, les ténèbres ajoutèrent à l'horreur du combat. Notre canon fit feu avec tant de rapidité, que l'Espagnol auroit voulu s'éloigner; mais le calme ne le lui permit pas. On n'entendoit que les roulemens du canon, des armes à feu, les cris, les hurlemens des Espagnols, nos tambours et nos trompettes. Mendoza passa enfin, un autre vaisseau lui succéda, et le Saint-Francisco suivit celui-ci; mais le dernier s'étant approché flanc à flanc du Grand-Soleil, il fut bientôt criblé de coups; il dériva cependant encore jusque sur le Chasseur, sur lequel il jeta le grapin, croyant s'en rendre facilement le maître;

mais il se défendit vigoureusement, se déborda, et le Francisco coula à fond.

Le Chasseur fut attaqué dans ce moment par l'amiral espagnol, et il se défendit avec courage; mais il n'auroit pu lui résister, si l'amiral, qui remarqua le danger où il se trouvoit, ne lui eût envoyé sa chaloupe pleine de gens pour le secourir. Mais le Chasseur ne la reconnut pas, et, malgré ses signaux, lui tira un coup de canon qui coula la chaloupe à fond. Cependant il n'y eut qu'un homme de noyé, et la chaloupe du vice-amiral sauva ces hommes et le Chasseur. Quelques vaisseaux espagnols attaquèrent notre vice-amiral, qui les repoussa très-vivement. Le jour étant venu, Mendoza se porta sur l'Éole et l'Étoile du Matin, que le calme avoit retenus loin de nous; il ne fut pas plus heureux avec eux qu'avec nous. Cinq vaisseaux espagnols se réunirent; mais ils parurent résolus de s'éloigner, et nous nous en approchâmes. Les deux amiraux, les deux vices-amiraux se battirent avec fureur; l'Éole accourut pour se joindre à ses chefs; les Espagnols dérivèrent, s'embarrassèrent, et l'équipage de l'un cherchoit à se sauver sur celui de l'autre, qu'il croyoit moins endommagé; mais le danger leur parut bientôt égal; ils parvinrent

à se débarrasser, et se défendirent encore. Notre vice-amiral, poussé par les vagues entre ces deux vaisseaux, reçut leur bordée, et leur lâcha la sienne. Mendoza jeta le grapin sur lui, ses gens s'élancèrent sur notre bord; mais presque tous y périrent. Enfin les deux gallions désemparés, pouvant à peine se défendre, s'éloignèrent. Mendoza fut poursuivi par notre amiral; la nuit seule le déroba à sa poursuite. Le calme régnoit; cependant nous ne le revîmes plus quand le jour fut revenu. Le Sainte-Marie s'enfonça quelque tems après; et le vice-amiral espagnol, toujours poursuivi par le nôtre et l'Eole, se défendant toujours avec courage, fut percé de tant de coups, que, prêt à couler bas, il mit pavillon blanc; mais tandis que son équipage vouloit se retirer de son vaisseau, il ne put s'y résoudre, à moins que notre vice-amiral ne vînt le chercher lui-même. Nos hommes voyant que le vaisseau alloit périr, se hâtèrent de se retirer, et y abandonnèrent dix ou douze des leurs, que l'avidité du pillage y avoit fait passer les premiers; ceux-ci aidèrent les Espagnols à se maintenir quelque tems sur l'eau; mais enfin le bâtiment s'enfonça, le vice-amiral se noya; nous sauvâmes deux pilotes, un

capitaine et quelques soldats; le reste fut abandonné sur les flots, ou fut achevé par quelques-uns de nos féroces matelots.

Tel fut le succès de ce combat : notre vice-amiral eut seize morts, et trente à quarante de blessés; mais tous les autres vaisseaux n'eurent ensemble que vingt-quatre morts et dix-huit blessés. Le même jour, nous cinglâmes vers le Calao, et nous entrâmes dans son port le lendemain; on y voyoit différens bâtimens, mais si près de terre, que nous ne pûmes les atteindre, parce que nos vaisseaux prenoient trop d'eau. Nous jetâmes l'ancre à quelque distance. Les Espagnols mirent des canons sur le bord, et un de leurs boulets perça le Chasseur de part en part : on eut de la peine à le sauver.

Cependant le rivage se couvroit de troupes, et le vice-roi lui-même étoit à leur tête. Il avoit quatre mille hommes d'infanterie, et huit compagnies de cavalerie; ce grand nombre ne nous permettoit pas de faire une descente; leurs batteries mettoient en danger nos vaisseaux; ils en avoient eux-mêmes qu'ils préparoient pour profiter des circonstances; en coupant nos cables, ou abattant nos mâts, ils retardoient notre voyage, et nous crûmes devoir l'éviter; nous nous éloi-

gnâmes de deux à trois lieues; là, nous restâmes jusqu'au 25, pour tâcher de surprendre quelques-uns de leurs vaisseaux ; mais ils étoient légers à la voile, et rasoient la terre plus près que nous, et nos efforts furent sans succès.

Le 26, nous mîmes à la voile et suivîmes la côte. Nous y trouvâmes un bâtiment chargé de sel et de sirop; nous résolûmes de nous servir de ce petit vaisseau, et nous y fîmes passer de nos gens. Nous délibérâmes sur ce qu'il y avoit à faire, si nous rencontrions la flotte de Panama. Environnés des terres de nos ennemis, loin de tout asyle, nous avions tout à craindre de leur nombre, et il fut résolu que nous la combattrions avec le canon qui faisoit notre principale force, et en nous tenant ensemble et serrés; que nous éviterions l'abordage, et même de nous laisser approcher à la portée des petites armes. D'autres raisons se joignoient à celles-là. Nous avions encore un grand voyage à faire; on attendoit de nous d'autres services, et de plus importans aux Manilles. Tout nous prescrivoit la prudence. On ordonna de plus qu'on n'enverroit point nos chaloupes aux vaisseaux qui mettroient bas pavillon; mais que leurs équipages se rendroient sur nos

vaisseaux dans les leurs; la perte que nous avions faite sur le vice-amiral espagnol, par l'avidité de nos gens, nous prescrivoit ces mesures pour l'éviter à l'avenir. L'amiral, ou, en son absence, le vice-amiral, pouvoit seul déterminer les cas où il faudroit faire partir nos chaloupes.

Le 28 juillet, nous mouillâmes dans la rade de Guarme : c'est un port assez vaste, où l'on voit un grand étang d'eau douce et une belle campagne. Nous n'y trouvâmes que des maisons vides; les habitans s'étoient enfuis dans les bois. Nous parcourûmes le pays, et y cueillîmes des oranges et d'autres fruits; dans quelques cabanes écartées, on trouva des poules, des porcs, et de la farine. Nous y mîmes à terre quelques prisonniers sans leur demander de rançon, puis, remettant à la voile, nous cinglâmes vers l'île Lobos, qui doit son nom à un poisson. Le 8 août, nous jetâmes l'ancre devant Paita; trois cents hommes y descendirent en bon ordre; mais un retranchement qu'il falloit forcer, obligea l'amiral de les rappeler; trois de ses vaisseaux reçurent ordre cependant de se porter près de la place pour la tenir assiégée, et deux jours après on y descendit encore. Le canon des vaisseaux et la vue des

soldats firent fuir les Espagnols, qui emportèrent tout ce qu'ils purent. On mit le feu à la ville, et l'on se rembarqua. On prit un bâtiment pêcheur, dont la forme et les voiles étoient extraordinaires; six Indiens robustes et jeunes encore en étoient les maîtres; on leur prit une grande quantité de poisson sec; ils nous aidèrent à faire provision de fruits; l'un d'eux nous apporta une lettre de la dame du commandant de Paita, pour avoir la liberté d'un capitaine espagnol que nous avions sauvé après le combat; pour nous intéresser en sa faveur, elle nous envoya des oranges, des choux, et d'autres rafraîchissemens. Cette dame, qui étoit aimée par sa beauté et sa modestie, avoit une grande autorité dans le pays, et elle sollicita puissamment pour qu'on rendît la liberté au capitaine; mais on la refusa avec le plus d'honnêteté qu'il fut possible.

Paita auroit été une ville forte, si elle avoit eu des défenseurs courageux. On y voyoit deux églises, plusieurs couvens, et d'assez beaux édifices; son port est le meilleur de ces côtes, et il est fort frequenté. Pendant que nous y séjournâmes, l'amiral, pour suppléer aux vivres qui diminuoient, envoya quatre chaloupes à l'île Lobos, qui en revinrent chargées de poissons nourrissans et de bon goût:

goût; on cessa de pêcher cependant pour faire taire des hommes inquiets et chagrins, qui prétendoient que cette nourriture étoit malsaine.

On prit dans cette île deux oiseaux très-grands, semblables à l'aigle par le bec, les ailes et les griffes, à la brebis par le cou, et au coq par la tête.

On mit à terre quelques prisonniers, ne retenant que le capitaine, un pilote, et environ trente autres personnes. Les Indiens furent relâchés avec leur petit vaisseau, et le 21, nous remîmes à la voile. Nous suivîmes la côte, et remarquâmes que les courans étoient très-rapides, et si contraires à notre route, que nous ne pouvions avancer que par un vent très-favorable. Nous vîmes Rio-Tomba, qui est remplie de bas-fonds, et plus loin le cap Sainte-Hélène; les orages, les tourbillons, la pluie, les éclairs, le tonnerre nous accompagnèrent toujours dans ces parages. Nous cherchâmes l'île Coques (sans doute des Cocos), et ne pûmes la trouver à cause du mauvais tems qui fit couler bas le petit navire que nous avions pris aux Espagnols, mais dont nous eûmes le tems de retirer l'équipage et les munitions.

Le 17 septembre, nous découvrîmes les

côtes de la Nouvelle-Espagne; ce long espace de tems, écoulé sans trouver des rafraîchissemens, multiplioit les malades sur notre bord, et nous soupirions après quelques momens de repos sur la terre. Le pays nous parut bas près de la mer, puis il s'élevoit en collines, derrière lesquelles on voyoit des montagnes très-hautes; nous envoyâmes une chaloupe pour aller à la découverte : la fumée annonçoit que le pays étoit habité; mais on ne trouva ni rade, ni port; sur le soir enfin, on découvrit une bonne baie; les habitans qui se montrèrent sur le rivage, promirent des rafraîchissemens, pourvu qu'on les allât chercher. Le pays paroissoit agréable, verdoyant, bien garni d'arbres; mais le vent ne nous permit pas d'entrer dans la baie; nous fîmes de vains efforts pendant plusieurs jours pour y parvenir. On fit visiter la côte, pour s'assurer si l'on pourroit mettre du monde à terre; le rapport fut que la mer y brisoit avec tant de violence, qu'il seroit difficile d'aborder sans être renversé. Nous essayâmes plusieurs fois d'arriver à la côte dans des chaloupes, et toujours en vain. Il fallut nous éloigner avec d'autant plus de regrets, qu'on voyoit de loin des troupeaux qui paissoient, et que quelques matelots, y ayant pé-

nétré à la nage, virent des millions de cerfs et de biches s'enfuir devant eux.

Nous suivîmes la côte, et jetâmes l'ancre derrière un cap voisin d'Aquapulco, où nous tâchâmes d'entrer, et nous mouillâmes l'ancre auprès du fort qui nous canonna sans nous faire de mal. L'amiral fit avancer une chaloupe avec une bannière blanche; les Espagnols s'en approchèrent, parlèrent avec honnêteté, et offrirent des rafraîchissemens. Deux d'entr'eux vinrent à bord de l'amiral faire les mêmes offres. On s'y confioit; cependant on eut des soupçons le lendemain, et l'on mit les vaisseaux à couvert du canon du fort. Les mêmes Espagnols vinrent nous rassurer, et vouloient qu'on les retînt en ôtage. On convint avec eux de rendre les prisonniers, contre une rançon de trente bœufs, cinquante brebis, des poules, et différens légumes. Après cet accord, divers Espagnols vinrent sur nos vaisseaux, et nous allâmes chercher de l'eau et du bois. Nous reçûmes les provisions, nous renvoyâmes les prisonniers. Un cousin du vice-roi vint nous visiter, curieux d'examiner une flotte qui avoit vaincu celle du Pérou: on le reçut et on le régala. De notre côté, le fils de l'amiral, et un de nos principaux officiers, allèrent sa-

luer le gouverneur, qui leur fit beaucoup d'honnêtetés. On se promit mutuellement des égards, qu'on oublia trop souvent, surtout dans ces climats.

Cependant le nombre des malades augmentoit sans cesse : on en comptoit soixante dans le Grand-Soleil ; nous nous hâtâmes donc de faire de l'eau, du bois, et de profiter de la bonne volonté des Espagnols, sans trop en comprendre la cause. Le fort étoit muni de toute sorte d'armes, de dix-sept pièces de canon, de quatre cents hommes; ils pouvoient se défendre, nous refuser des vivres, et nous faire bien du mal : au lieu de la haine que nous avions lieu d'en attendre, ils nous reçurent en amis; mais ils pouvoient cesser de nous traiter ainsi, et nous nous éloignâmes en suivant toujours la côte.

Le 26, nous vîmes un vaisseau à l'ancre, et nous nous en approchâmes; bientôt nous vîmes son équipage abattre ses mâts, les lier, les jeter à la mer, et douze hommes gagner la terre avec ce radeau; douze autres y restoient encore, qui ne purent échapper; parmi eux étoient deux moines et un pilote; ils essayèrent de se défendre; nous les eûmes bientôt forcés à se soumettre. Le vaisseau n'étoit chargé que d'ustensiles et de quelques

denrées; il étoit monté de quatre pièces de canon, de deux petits pierriers, fourni de beaucoup d'armes et de munitions de guerre. Nous y envoyâmes vingt-deux hommes pour le joindre à notre flotte.

Nous vînmes ensuite au port de Selagues par un tems doux et calme; là, nous dit-on, est une rivière poissonneuse, et des campagnes riches en citrons et autres fruits; plus loin sont des prairies abondantes en troupeaux. Deux chaloupes entrèrent dans la rivière; nos gens cueillirent des fruits, mais n'osèrent s'avancer dans le pays, parce qu'ils y virent beaucoup de traces d'hommes qui avoient des souliers. On fit pendre à un arbre une lettre qui invitoit les habitans à des échanges avec nous, et nous descendîmes bientôt après au nombre de deux cents avec des bannières blanches, et les Espagnols se montrèrent sur le rivage avec des bannières bleues qui nous annonçoient la guerre. Dès que nous eûmes mis pied à terre, un corps d'Espagnols sortit subitement du bois, et fondant sur nous avec de grands cris, fut sur le point de nous mettre en fuite.

Mais des officiers courageux tinrent ferme, et nous permirent de nous reconnoître; nous mîmes en fuite l'ennemi, mais n'osâmes le

poursuivre, dans la crainte de tomber dans quelque embuscade; nous y perdîmes deux hommes, et en eûmes cinq ou six blessés. Un capitaine et quelques Espagnols demeurèrent sur la place.

Après cet inutile exploit, nous remîmes à la voile, et vînmes dans le port de la Nativité, où nous espérions pouvoir faire provision d'eau et de fruits: une rivière dont l'eau étoit douce, dont les environs étoient ouverts, nous permit de remplir en sûreté nos futailles. Le plus jeune des moines, un de nos prisonniers, fut envoyé vers des cabanes d'Indiens pour les inviter à nous fournir des rafraîchissemens; il revint avec deux chevaux chargés de poules et de fruits, et le jour suivant, il en amena autant; il nous apprit que le corps d'Espagnols que nous venions de repousser, avoit passé dans ce lieu, croyant que nous étions plus loin.

Peu de tems après, nous sortîmes du port à pleines voiles; nous vîmes le cap Corientes, et plus loin deux îles inconnues sur le chemin des îles Larrons, dont nous prenions la route. Le lendemain, nous vîmes un rocher que nous crûmes être un vaisseau des Manilles; mais notre joie fut courte comme notre erreur; il étoit à cinquante-cinq lieues

de la terre, sous le 19e deg. de latitude. Deux semaines s'écoulèrent sans que rien frappât nos regards sur le vaste océan Pacifique; mais le jour qui suivit, sous le 18e deg. 20 min., nous découvrîmes une autre île, où l'on remarquoit cinq collines, dont chacune sembloit faire une île séparée. De là jusqu'au premier janvier, nous fîmes beaucoup de chemin; mais nous eûmes beaucoup de malades et de morts.

Ce fut le 23 de ce mois que nous découvrîmes les îles des Larrons, qui sont unies et basses. Dès que nous fûmes voisins du rivage, les Indiens accoururent dans leurs petites barques, et quand nous eûmes jeté l'ancre, que nous eûmes envoyé nos chaloupes à terre, ils trafiquèrent paisiblement avec nous de leurs fruits et de leurs légumes. Deux jours après, pour faire honneur au commis de l'Etoile, que nous venions d'ensevelir, nous fîmes des décharges qui épouvantèrent ces bonnes gens : ils s'enfuirent et ne parurent plus. Alors nous cinglâmes vers les Philippines; d'abord arrêtés par le calme, ensuite, poussés par un vent favorable, nous perdîmes bientôt les îles Larrons de vue. Magellan leur avoit donné le nom de *Velos*, de la multitude de canots à voiles qu'il y vit.

Leurs habitans sont les meilleurs nageurs du monde. Leur subtilité et leur penchant pour dérober, a fait donner aux lieux qu'ils habitent le nom qu'ils portent aujourd'hui; ils n'ont pour vêtement qu'un chapeau de paille; les femmes ont une ceinture de feuilles; ils ont beaucoup de poissons, de poules et autres volatiles.

Le 9 février, l'aurore nous fit voir le cap Spiritu-Santo, et nous cinglâmes vers le détroit. Nous descendîmes dans une île avec le pavillon de paix; mais nous ne pûmes obtenir des rafraîchissemens, parce que les habitans savoient que nous venions combattre les Espagnols; il fallut nous retirer sans en rien rapporter, et le lendemain nous jetâmes l'ancre dans le port de Capul.

Les habitans de cette île ne furent pas si scrupuleux que leurs voisins; dès que nous fûmes descendus, ils nous vendirent des poules, des porcs et d'autres rafraîchissemens. Deux d'entr'eux nous servirent de pilotes pour traverser le détroit: dans cette route, nous descendîmes tous les jours à terre pour cueillir des cocos et d'autres fruits pour nos malades. Les habitans sont ici vêtus d'une longue robe semblable à une chemise; ils respectent les moines, et vinrent baiser les

mains de ceux que nous avions avec nous; leurs femmes demeurèrent cachées dans les bois. Enfin nous jetâmes l'ancre devant la grande île de Luçon; nous y vîmes une maison sur des arbres, que nous envoyâmes visiter : on sut qu'elle étoit vieille et abandonnée.

On nous avoit dit à Capul qu'une flotte nous attendoit à Manille pour nous combattre; mais nous ne pûmes nous en assurer; nous nous approchâmes du port en passant à la vue du volcan d'Albaca, qui est très-haut et toujours enflammé; des feux sur le rivage nous annonçoient la vigilance de nos ennemis. Une petite barque nous suivoit sans cesse, et nous échappa toujours.

Enfin le 27 février, nous jetâmes l'ancre à une lieue du port, et le lendemain près de Maribela, derrière laquelle est Manille; deux hauts rochers font reconnoître cette petite île, où demeurent les pilotes côtiers, et où l'on tient une garde avancée.

Le premier mars, nous vîmes deux voiles qui alloient d'un bord à l'autre; nos chaloupes firent de vains efforts pour les joindre; mais deux jours après, elles amenèrent quatre champans qui étoient derrière une petite île; trois étoient vides, le quatrième étoit chargé

de riz, d'huile, de poules, de fruits et autres denrées qui furent utiles à nos malades.

Nous prîmes d'autres champans dans les jours qui suivirent : tous étoient remplis de Chinois, et chargés de vivres et de marchandises ; mais l'un d'entr'eux portoit un Espagnol qui alloit lever des tributs. Nos prisonniers nous apprirent que la flotte de Manille étoit allée aux Moluques; qu'elle étoit composée de dix grands gallions, de deux yachts, de quatre galères; qu'elle portoit deux cents Espagnols, et un plus grand nombre d'Indiens et de Chinois.

Le 7, nous envoyâmes des Chinois à Manille proposer l'échange des prisonniers que nous avions faits, avec ceux que les Espagnols pouvoient avoir; en attendant la réponse, nous prîmes encore quatre champans chargés de fruits, et tuâmes sur la terre deux bœufs et un cerf. La réponse ne venant point, on délibéra sur ce qu'on devoit faire. Si l'on demeuroit dans ces parages, on pouvoit faire beaucoup de butin; mais on abandonnoit les Moluques aux Espagnols; la mousson alloit changer bientôt, et nous n'aurions pu nous y rendre que six mois après; c'eût été trop tard pour les sauver. On résolut de cingler vers elles.

Le 10 mars, nous renvoyâmes nos Chinois et Japonais dans leurs champans, et traversant avec lenteur une multitude d'îles, aidé du pilote espagnol que nous avions sauvé ; nous côtoyâmes l'île Panay, et parvînmes à celle de Mindanao, dont nous nous éloignâmes la nuit, à cause des bas-fonds ; une petite barque vint à nous, et promit des rafraîchissemens. En effet, nous côtoyions l'île durant le jour, et plusieurs canots nous apportèrent des poules, du poisson, différentes denrées, si le vent n'eût été favorable pour nous en éloigner, nous y aurions fait une abondante provision de porcs. Nous découvrîmes le cap Caldera, où les vaisseaux espagnols qui se rendent aux Moluques vont faire de l'eau ; nous y demandâmes des nouvelles de la flotte, dont on ne voulut rien nous dire.

Entre Mindanao et Tagimo, nous trouvâmes des courans rapides qui retardèrent notre course ; mais cette lenteur nous permettoit d'acheter des habitans diverses denrées, des chèvres, du tabac, avec des couteaux et de la verroterie. Le pays étoit abondant et fertile, et ceux qui le cultivent, paroissoient haïr les Espagnols ; un Hollandais leur avoit donné une patente de ces sentimens. Le 22, nous sortîmes du détroit formé par ces deux

îles; mais quatre jours après, nous essuyâmes une tempête affreuse. Elle cessa, nous réparâmes les désordres qu'elle nous avoit causés, et le 27 nous repassâmes l'île Sanguine. Enfin le 29, nous abordâmes à Ternate. Ceux qui commandoient dans le fort de Maleïe vinrent visiter notre amiral; on nous fournit des vivres; nos soldats descendirent pour se remettre des fatigues de notre long voyage, et nous nous préparâmes à visiter les îles voisines.

On n'apprit rien de la flotte espagnole, et nous ne la trouvâmes nulle part. Les affaires des Hollandais prospéroient ; ils s'étoient emparés de Pulo-Way , la plus fertile et la plus riche des îles de Banda, celle qui produisoit le plus de noix muscades et de macis; les autres îles s'étoient soumises à eux, et avoient fait un traité d'alliance avec la compagnie, qui lui étoit très-avantageux.

Nous visitâmes différentes îles, et changeâmes quelques-uns de nos prisonniers contre des Hollandais réduits au sort des esclaves par les Espagnols; nous vînmes à Machian, à Tydor, que les Espagnols possédoient encore, et d'où ils nous canonnèrent sans nous nuire. Renforcés par douze vaisseaux, on parloit de les y attaquer; mais d'au-

tres projets nous en détournèrent. Notre amiral fit voile vers Bantam avec l'Amsterdam et la Zélande, et fit réparer ses vaisseaux à Jacatra; c'étoit alors le 17 septembre 1616.

Dans cette route, nous apprîmes que la flotte espagnole s'étoit rendue à Malacca, et qu'elle en devoit partir pour nous chasser de Jacatra et de Bantam. Mais son commandant Jean de Sylva, mourut à Malacca, et sa flotte, affoiblie par le dispersement de quelques vaisseaux, et par la mort d'un grand nombre de soldats, reprit la route des Manilles, sans avoir rien fait que d'épuiser les trésors de l'Espagne.

Tandis que nous étions à Jacatra, nous y vîmes arriver divers vaisseaux des Moluques, chargés d'épiceries; d'autres arrivèrent de Hollande, forts d'équipage et de soldats, portant de riches cargaisons. Il en vint un du Japon, chargé d'argent, de cuivre, de fer, enlevé aux Portugais. La Concorde y arriva aussi, vaisseau commandé par Jacques le Maire, qui prétendoit avoir découvert un nouveau détroit et de nouvelles îles.

Le 14 décembre 1616, l'amiral Spilberg partit pour la Hollande avec deux vaisseaux, l'Amsterdam de mille quatre cents ton-

neaux, et la Zélande de douze cent soixante: Jacques le Maire s'y embarqua, et y mourut huit jours après. Tout le monde fut affligé de sa perte, parce que c'étoit un homme intelligent, et d'une grande expérience dans la navigation.

Le 24 janvier 1617, nous descendîmes à l'île Maurice pour y faire de l'eau; le 30 mars, nous jetâmes l'ancre près de Sainte-Hélène, et le premier juillet nous entrâmes heureusement dans nos ports, après un voyage d'environ trois ans.

VOYAGE
DE
JACQUES LE MAIRE.

ISAAC LE MAIRE, fameux négociant, desirant négocier dans des contrées éloignées, et découvrir de nouvelles terres, en parloit souvent à Guillaume Cornelisz Schouten, navigateur expérimenté, qui soupçonnoit qu'une route encore inconnue pouvoit conduire à la mer du sud. Leur curiosité s'enflamma dans leurs entretiens : ce nouveau chemin sembla leur permettre de tenter une grande entreprise, sans violer la défense que les états-généraux avoient fait publier de naviguer à l'orient du cap de Bonne-Espérance, ou par le détroit de Magellan, réservant à la seule compagnie des Indes le droit d'y commercer. Ils se flattoient de découvrir de grands et riches pays, d'y faire un commerce avantageux, ou s'ils ne le pouvoient dans les pays encore inconnus, ils espéroient de le faire dans la mer du sud.

Ils résolurent donc de visiter les mers au midi du détroit de Magellan, et d'y chercher

un autre passage. Chacun d'eux fournit la moitié des frais de l'entreprise. Le Maire veilla sur le choix des marchandises, Schouten sur l'équipement des vaisseaux. C'étoient un grand vaisseau et un yacht; l'un nommé la *Concorde*, l'autre le *Horn*. Le premier fut commandé par Schouten et Jacques le Maire, fils d'Isaac; il avoit soixante-cinq hommes d'équipage, vingt-neuf petites pièces de canon, douze pierriers, d'autres armes encore; une chaloupe à voiles, une à rames, une barque et un canot; des ancres, des cables; des mâts, des voiles de rechange. Ils avoient engagé leurs gens sans leur communiquer leur dessein, et le peuple leur donna le nom de *Chercheurs d'or*. Les directeurs se donnoient le nom de *Compagnie Australe*.

Les deux vaisseaux partirent du Texel le 14 juin 1615. Après avoir mouillé aux dunes d'Angleterre, ils relâchèrent à Plymouth; ils y prirent un canonnier et un charpentier. Mais suivons la relation de ce voyage.

Après nous être éloignés des côtes d'Angleterre, nous trouvâmes une mer si agitée, que la barque qui suivoit la Concorde fut brisée; nous avançâmes ensuite sans éprouver d'accidens jusqu'au 21 août, que nous découvrîmes les terres élevées de Sierra-Lionna;

Lionna; et après avoir passé les îles Mabrabomba, nous jetâmes l'ancre. Ces petites îles sont au nombre de trois, elles sont fort hautes, et à demi lieue du continent; le sol en est hérissé d'arbrisseaux; nous y vîmes des traces de bêtes sauvages, mais point d'hommes. Sur le continent, nous découvrîmes une rivière dont des rochers défendoient l'entrée aux vaisseaux; au-delà elle étoit profonde et large; nul homme ne parut sur ses bords; des bœufs, des guenons, des oiseaux qui aboient comme des chiens, des palmiers sauvages sans fruit: c'est tout ce qui y frappa nos regards.

Le lendemain, nous remontâmes deux autres rivières dans un espace de cinq lieues; l'une étoit salée et ses bords nus; l'autre traversoit une plaine où l'on trouva des limoniers, et l'on fit une petite provision de leurs fruits. Des crocodiles et des tortues habitoient seuls ses bords. Elle ne se trouva pas assez profonde pour que les vaisseaux pussent y pénétrer, et nous vînmes jeter l'ancre dans la baie de Sierra-Lionna.

Nous vîmes sur le rivage quelques cabanes couvertes de paille; dont les habitans nous aidèrent à faire une provision abondante de limons; un ruisseau d'une eau très-bonne,

qui tomboit d'une montagne, eut bientôt rempli nos futailles. Nous y achetâmes un peu de poisson. Plus loin, nous descendîmes encore et trouvâmes dans un bois une petite bête nommée *antilop,* prise à un piége tendu par les nègres.

Le 5 octobre, comme nous naviguions avec pleine sûreté, nous entendîmes un grand coup à l'avant du vaisseau; nous cherchâmes promptement ce qui pouvoit en être la cause, et vîmes la mer teinte de sang. Nous découvrîmes enfin qu'un gros poisson avoit donné de sa corne avec tant de force contre le vaisseau, qu'elle s'y étoit rompue; et lorsque nous carenâmes au port du Desir, nous la trouvâmes à sept pieds sous l'eau; elle étoit de l'épaisseur et de la figure d'une dent d'éléphant, mais remplie et très-dure : elle avoit passé au travers de trois bordages, et elle auroit mis le vaisseau en grand danger, si elle n'avoit donné dans l'éguillette, car elle l'eût percée de part en part. Le sang qui teignit la mer sortit apparemment de la rupture de la corne.

Personne ne savoit encore où nous allions : Schouten et le Maire seuls le savoient. Après avoir passé la ligne, ils crurent devoir en instruire leurs équipages. Ils leur apprirent

qu'il s'agissoit de chercher un nouveau passage dans la mer du sud, de découvrir des riches pays situés plus au midi, ou d'aller, si on ne réussissoit pas dans cette recherche, aux Indes orientales. Les matelots partagèrent les espérances de leurs conducteurs, et les écoutèrent avec joie.

Nous vîmes des bonites, des baleines, des oiseaux noirs, d'autres qu'on nommoit *Jean de Genten*, une multitude de poux marins, ayant des cornes, un corps blanc, transparent comme le cristal, ayant la tête marquée d'une tache couleur de feu, qui donne une teinte rouge, ils sont gros comme de petites mouches. Nous n'avions point vu de terre depuis que nous avions quitté la côte d'Afrique, excepté les îles de Martin Waes, ou de l'Ascension. Enfin, le 6 décembre, nous découvrîmes une côte blanchâtre et peu élevée: c'étoit celle où nous tendions, celle qui avoisine le port du Desir, où nous ne pûmes entrer sans danger, parce que nous avions été au-delà de son ouverture. Avant d'y jeter l'ancre, on entra dans la baie des Eperlans, nommée ainsi de l'abondance de ses poissons. Nous y trouvâmes beaucoup d'œufs, de belles moules, des lions marins et des pingoins.

Comme nous nous efforcions d'entrer dans le port du Desir, le vent devint subitement contraire, et nous fûmes poussés contre le rivage; déjà la Concorde étoit en partie sur le roc; il penchoit beaucoup lorsque le flot se retiroit; il tourmentoit avec force; cependant le vaisseau ne s'ouvrit point. Le Horn fut jeté sur les rochers; il alloit tourner sens dessus dessous, si le vent qui souffloit avec force ne l'eût soutenu; lorsqu'il s'appaisa, le yacht consentit et se courba de manière que la quille paroissoit enfoncée, et le côté qui étoit vers le rivage demeura en l'air. Nous perdions l'espérance de le conserver, lorsque le flux étant revenu, il se remit de lui-même dans son assiette, et le calme nous permit de le tirer de sa situation.

Le lendemain, on entra dans le port, mais on ne put parvenir qu'à l'île du Roi. Des chaloupes allèrent à terre et la trouvèrent jonchée d'œufs d'une espèce particulière de mouettes: un homme, sans changer de place, pouvoit mettre la main dans quarante-cinq nids, dans chacun desquels il y avoit quatre ou cinq œufs de la grosseur du vaneau. On y chercha vainement de l'eau douce; partout elle parut saumâtre. On y vit des autruches et des quadrupèdes farouches, presque sem-

blables au cerf, et dont le cou étoit aussi long que le corps. Sur une colline, nous découvrîmes un tombeau qui renfermoit des cadavres longs de dix pieds.

Nous mîmes nos vaisseaux sur le sec et les carenâmes ; mais en donnant le feu au yacht, le feu y prit si rapidement, que dans un instant les haubans, les manœuvres, le corps entier du bâtiment furent enflammés. Il étoit à trente pieds de l'eau, et nous n'espérâmes point le conserver. Il brûla ; la poudre en fit voler une partie en éclats ; et parmi les cendres du reste, nous cherchâmes la ferrure, le canon, tout ce que le feu n'avoit pu détruire.

Le feu nous donna d'autres inquiétudes encore : il prit à quelques arbres de l'île, et bientôt elle ne fut qu'un vaste incendie. Nous craignions que les flammes n'attirassent les sauvages : des colonnes de fumée qui s'élevoient dans le continent nous les annonçoient, mais ils ne parurent point.

Enfin, après avoir long-tems cherché, nous trouvâmes de grandes fosses d'eau douce, mais blanche et épaisse, que nous emportâmes dans des barils sur nos épaules, comme nous en emportions tous les jours des oiseaux, des œufs, et de jeunes lions marins,

animal de la grandeur d'un petit cheval, à crinière longue et rude, qu'on ne pouvoit tuer qu'avec des balles de mousquet. On leur avoit donné cent coups d'un levier de fer, qu'ils ne laissoient pas, tous sanglans par le nez et la gueule, de se rendre encore à la mer.

Le 10 janvier 1616, nous remîmes à la voile avec notre unique vaisseau. On vit les îles Sebaldes huit jours après. Sur le soir, on découvrit des terres vers le couchant, et nous trouvâmes fond. Devant nous étoient de hautes montagnes couvertes de neige : peu après nous vîmes une autre terre à l'orient et aussi fort élevée : l'espace qui les séparoit étoit de huit lieues. On cingla dans cet espace, jugeant qu'il y avoit un passage entr'elles; des courans rapides l'annonçoient, mais le vent tomba ; les courans seuls firent avancer le vaisseau, autour duquel on voyoit une multitude de pingoins et de baleines, qu'on eut assez de peine à éviter. Le lendemain on se trouva fort près de la côte orientale; elle étoit haute, entrecoupée, verdoyante, s'étendant entre le levant et le midi, bordée des deux côtés de rivages sablonneux. On la nomma *Terre des Etats.* Nous y trouvâmes beaucoup d'eau douce, d'oiseaux, de pois-

sons, d'amphibies, mais la terre y est dénuée d'arbres. Nous allâmes plus au midi, et vîmes la terre s'étendre à perte de vue, et toujours élevée.

Vers le soir, le vent fraîchit, et les lames furent très-fortes pendant la nuit; l'eau bleue annonçoit une grande profondeur. Nous ne doutâmes point que ce ne fût la grande mer du sud, et que nous n'eussions trouvé le passage que nous cherchions. Des grandes mouettes de mer, dont le corps étoit de la grosseur du cygne, les pieds larges, le plumage blanc et noir, et qui avoient plus de cinq pieds d'envergeûre, venoient se percher sur nos vergues et s'y laissoient prendre à la main. Nos matelots les appeloient aussi *Jean de Genten*. Nous voyions encore la terre entre le nord et le couchant, lorsque nous essuyâmes une grande tempête qui nous força de mettre à la cape : le froid étoit vif, des nuages de grêle tomboient sur nous, et nous avancions lentement. Nous découvrîmes deux îles, que nous nommâmes *Iles de Barnevelt*; c'étoient des rochers arides, grisâtres, entourés de beaucoup d'autres plus petits. Après les avoir passées, nous revîmes la terre, c'étoit celle qui est au midi du detroit de Magellan; elle ne montre que de hautes mon-

tagnes blanchies de neige, qui finissent par un cap pointu, que nous nommâmes *Cap de Horn*. Le vent et de rapides courans nous poussèrent bientôt au-delà.

Le 31 janvier, nous perdîmes les terres de vue; les lames étoient très-grosses et l'eau fort bleue; ce qui nous persuada que nous étions dans la mer du sud. On crut donc pouvoir donner un nom au détroit qu'on avoit découvert: on lui donna celui de *le Maire*, quoique Schouten méritât autant que lui de donner son nom à une découverte qu'il avoit prévue et fait faire (1). On célébra une fête au milieu de la pluie, de la grêle, de la neige et des orages qui nous tourmentoient. Nous avions pénétré jusqu'au 59ᵉ deg. 25 min. de latitude méridionale, sans découvrir de terre ; nous cinglâmes alors entre le nord et le couchant; et le beau tems qui succéda, nous persuada que nous étions dans l'océan Pacifique.

Le scorbut qui se répandoit dans notre équipage, nous fit chercher les îles Juan Fer-

(1) C'est une erreur. Dans l'acte signé pour ce nom imposé au détroit, on voit que le Maire étoit le chef de l'expédition; il y a le titre de *Præfectus ;* Schouten n'y a que celui de *Navarinus*.

nando pour nous y rafraîchir, et nous les découvrîmes le premier mars 1616 : toutes deux sont élevées ; la plus petite est au couchant de l'autre : celle-là n'offre que des montagnes arides et stériles : celle-ci a ses monts couverts d'arbres. On y trouve des porcs, des boucs, et le long de la côte, une quantité prodigieuse de poisson. Les Espagnols viennent y pêcher.

Nous en fîmes le tour ; mais à son couchant le calme nous laissa immobiles, à cause de la hauteur des montagnes. Nous envoyâmes la chaloupe sur le rivage ; ceux qui la montoient y trouvèrent un mouillage, une belle vallée couverte de verdure, ombragée de grands arbres ; ils y trouvèrent de beaux ruisseaux, des lions marins, et des chèvres qu'ils virent dans l'éloignement : en peu de tems ils prirent beaucoup de poisson. Leurs discours ranimèrent nos malades ; et le calme nous empêchant toujours d'y jeter l'ancre, nous y envoyâmes pêcher et chasser : ceux-ci ne réussirent pas ; les autres nous apportèrent deux tonneaux d'excellens poissons et de l'eau. Ce fut là tout l'avantage que nous tirâmes de cette île ; car après les plus grands efforts pour nous en approcher, nous fûmes forcés, le 5 mars, d'y renoncer, et de profi-

ter d'un vent favorable pour continuer notre route.

Les vents alisés que nous rencontrâmes bientôt vers le tropique du capricorne, nous firent avancer rapidement. On fit mettre la chaloupe à rames en état, pour s'en servir lorsqu'on seroit proche des terres : déjà nous voyions une multitude d'oiseaux, tels que des queues de flèches, oiseaux blancs à bec rouge, à tête rougeâtre, dont la queue longue de deux pieds est fendue au milieu, et d'une blancheur éclatante.

Le commencement du mois d'avril fut triste pour nous, parce que le scorbut infectoit la moitié de notre équipage, et que le frère de notre capitaine en mourut; mais il fut plus agréable ensuite. Nous découvrîmes des terres le 10 : ce fut une île basse, peu étendue, près de laquelle on ne trouva d'abord point de fond. La chaloupe parvint assez près de terre, et les matelots en apportèrent des herbes assez semblables au cresson; ils y avoient vu des chiens qui n'aboyoient point et ne jetoient aucun cri; ils y avoient trouvé de l'eau douce dans des fosses. Cette île, qui est à neuf cent vingt-cinq lieues des côtes du Pérou, nous parut devoir être inondée en partie lorsque la mer est haute : on y voyoit

d'un côté une bordure d'arbres comme plantés le long d'une digue; l'eau de la mer y formoit des lacs à son centre (1). Nous la nommâmes *Ile des Chiens*.

Nous en vîmes une semblable le 14, elle étoit fort basse, et vers le soir, un canot conduit par quatre Indiens nus, tous rouges, mais ayant les cheveux longs et noirs. Ils nous invitoient par signes à descendre, mais ils ne purent entendre aucun des mots que nous prononcions en diverses langues européennes ou asiatiques.

A une portée de mousquet du rivage, nous ne trouvâmes point de fond, ce qui nous força de nous éloigner. Un grand nombre d'Indiens s'étoient rassemblés sur le rivage; un canot nous suivit encore: nous lui faisions signe de venir à bord; il vouloit que nous descendissions à terre, et nous nous séparâmes ainsi. L'île n'est pas large, mais elle est fort longue; des palmiers l'ombragent. Son rivage est couvert d'un sable blanc : la nuit nous y vîmes brûler plusieurs feux.

Nous avions suivi sa côte pendant dix lieues, et le matin, nous y vîmes encore

(1) Il paroît que c'est une des îles que Magellan nomma les *Infortunées*.

plusieurs hommes nus qui nous crioient d'approcher : trois d'entr'eux se mirent dans un canot, et vinrent vers nous. On leur fit présent de couteaux, de grains de verre, mais on ne put les entendre ; ils ne voulurent pas monter sur le vaisseau ; cependant l'un d'eux se hasarda de monter dans la galerie, il tira les clous des petites fenêtres des cabanes du commis et du maître, et les cacha dans ses longs cheveux.

Le fer est ce qu'ils recherchoient davantage ; ils essayoient d'arracher les chevilles du corps du vaisseau. Ils étoient voleurs. On leur envoya un verre de vin dans leur canot, mais dès qu'ils eurent la coupe, ils ne voulurent plus la rendre. Ils n'avoient de vêtement qu'un morceau de natte pour couvrir les parties naturelles ; ils étoient peints du haut jusqu'en bas de figures de serpens, de dragons et autres, dont le fond étoit d'un bleu noirâtre. Ils sont grands, ont les membres gros, le nez épaté, les oreilles percées.

Nous envoyâmes la chaloupe sur le rivage ; elle portoit huit mousquetaires et six hommes armés de sabres. Dès qu'ils furent près de la terre, ils virent sortir trente hommes d'un bois, armés de grosses massues, qui voulurent leur arracher leurs armes et les traîner

dans le bois. Les mousquetaires tirèrent sur eux, et les firent fuir.

Ces sauvages avoient aussi de longues lances, et une autre arme hérissée de dents de poissons; ils avoient aussi des frondes, mais on ne leur vit ni arcs ni flèches. Des femmes les vinrent prendre à la gorge en poussant de grands cris, sans doute pour les faire retirer. Elles étoient couvertes d'une espèce de voile, qui des reins descendoit jusqu'aux talons, et sembloient nous voir avec plaisir.

Nous nommâmes cette terre *Ile sans fond*, parce qu'en effet on n'y en trouva point. Elle est sous le 15e degré de latitude. Une rangée d'arbres en ornoit le rivage; la terre paroissoit stérile; les habitans étoient sauvages, et nous crûmes devoir nous en éloigner. Le 16 au matin, nous vîmes une autre île: comme à la précédente on n'y trouva point de fond; le milieu en étoit aussi submergé, et tout autour il y avoit des arbres. On n'y vit point d'hommes; mais on y découvrit une mare pleine d'eau douce, et voisine du rivage. Nous en emportâmes quatre barils, avec beaucoup de peines et de dangers, à cause des brisans impétueux qui l'entourent.

On y trouva aussi quelques herbes semblables au cresson, quelques écrevisses, des

coquillages, des limaçons de très-bon goût. Cette île est à quinze lieues de celle Sans fond; nous lui donnâmes le nom d'*Ouaterlands*, ou Pays d'eau. Les malades se trouvèrent bien des végétaux que nous y avions cueillis.

Le 18, nous vîmes encore une île nouvelle, et nous envoyâmes notre chaloupe y chercher de l'eau: les matelots l'attachèrent aux brisans qui entouroient l'île, et se tirèrent les uns les autres avec des cordes, au travers de la mer jusqu'à terre; ils entrèrent dans un bois, où trouvant un sauvage armé d'un arc, ils se retirèrent et revinrent au vaisseau. Cinq à six sauvages parurent sur le rivage, et retournèrent dans le bois.

Cette île étoit basse, ombragée d'arbres verds, la mer y pénétroit en divers endroits; ceux qui y descendirent, la chaloupe, les rames et bientôt le vaisseau, furent couverts de petites mouches noires qui voloient par essaims, qui les tourmentoient et dont on ne savoit comment se débarrasser. Tout ce qu'on mettoit à l'air en étoit aussitôt rempli; on avoit beau se frapper, se frotter, cela n'y faisoit rien; mais, après deux jours, un vent frais vint nous en délivrer. Nous donnâmes à l'île le nom d'*Ile des Mouches*.

Après notre départ de cette île, des pluies abondantes vinrent nous fournir l'eau dont nous avions besoin; nous allâmes lentement, dans la crainte de nous briser contre quelques-unes de ces îles basses, qu'on ne voyoit que lorsqu'on en étoit près.

Le 9 mai, nous découvrîmes une voile qui cingloit vers le nord. Nous tâchâmes de l'atteindre, et deux fois nous tirâmes le canon sur elle sans qu'elle parût s'en embarrasser. On envoya la chaloupe; mais elle fit tant de manœuvres différentes, qu'elle gagna le vent; notre chaloupe, plus fine voilière qu'elle, l'atteignit cependant. Dès que les hommes qui montoient cette barque, s'aperçurent qu'ils ne pouvoient échapper, ils jetèrent à la mer des nattes, des poules, et s'y jetèrent eux-mêmes avec un enfant qui étoit avec eux. On n'en put sauver que deux. Deux autres étoient restés dans la barque, et ils se jetèrent aux pieds des officiers et les baisèrent. On ne put les entendre. L'un de ceux qu'on retira de la mer avoit été blessé; on le pansa; il portoit de longs cheveux jaunes. Nous comptâmes qu'il devoit y avoir vingt-cinq personnes dans ce bâtiment; il y avoit huit femmes et quelques enfans; les

hommes étoient nus; les femmes n'avoient qu'une ceinture.

Nous les remîmes ensemble sur le soir, et leur donnâmes des couteaux et du verre, foible dédommagement pour les maux que nous leur avions causés. Ils nous donnèrent des nattes, et deux noix de coco, dont ils n'avoient que peu. Ils buvoient l'eau de la mer; ils se couvroient quelquefois le corps de petits mouchoirs de toile; leur teint étoit rouge et oint d'huile; les hommes avoient les cheveux noirs et très-longs; ceux des femmes étoient courts.

Leur bâtiment étoit fait de deux longs et beaux canots, séparés par un petit espace; ils étoient joints par plusieurs planches d'un bois rouge, bien liées ensemble et avec les canots; l'avant et l'arrière étoient ornés de longs becs; ce bâtiment avoit un mât et une voile de natte attachée à une vergue; ils savoient prendre le vent de quel côté qu'il vînt; naviguoient sans boussole, et n'avoient d'autre instrument que des hameçons d'os, d'écaille ou de nacre de perle; au milieu étoit une espèce de cabane couverte de chaume; leurs cordages étoient bons, et faits d'un roseau flexible. Ils prirent leur cours entre le midi et le levant.

Le

Le lendemain, nous vîmes des terres fort hautes, éloignées encore de huit lieues; sur le soir, on apperçut deux barques à la voile, qui pendant la nuit, firent des feux, et se joignirent : nous jugeâmes qu'elles étoient des barques de pêcheurs.

Le 11 au matin, nous nous trouvâmes fort près d'une île élevée, au midi de laquelle il y en avoit une autre basse et longue. Une des deux petites voiles qu'on avoit vues le soir précédent, s'approcha de nous, et nous lui tendîmes une corde avec un baril, afin que ses conducteurs pussent monter à bord; mais au lieu de s'y rendre, ils détachèrent le baril, et mirent en sa place deux nois de cocos et quatre ou cinq poissons. Leur bâtiment portoit un petit canot; il ressembloit à ceux que nous avions déjà vus: peu de bâtimens hollandais vont aussi bien à la voile qu'eux; ils gouvernent avec deux rames, et s'en servent avec adresse.

La chaloupe alla sonder et trouva fond à une portée de canon du rivage. On s'y rendit, et les sauvages semblèrent vouloir guider le vaisseau vers l'île Basse; mais on mouilla à l'extrémité de l'île des Cocos.

Cette île n'est qu'une haute montagne; elle est couverte de cocotiers, ce qui nous

engagea à lui donner le nom d'*Ile des Cocos*. Nous en vîmes partir de petits bâtimens, dont deux déployèrent un pavillon blanc; nous les imitâmes. Chacun des canots étoit fait d'une seule pièce d'un beau bois rouge, ils étoient très-légers et vîtes. Leurs conducteurs sautoient à la mer lorsqu'ils étoient près de nous; ils montoient à bord, les mains pleines de cocos et de racines d'ubas, qu'ils troquoient pour des clous et de la verroterie; ils donnoient quatre ou cinq noix pour un clou; et on en fit une provision de cent quatre-vingt. Enfin, ils étoient en si grand nombre, que le vaisseau en étoit couvert.

Nous envoyâmes la chaloupe chercher une rade sûre dans l'autre île; elle fut bientôt entourée de canots, qui en partirent remplis d'hommes, dont l'aspect étoit menaçant: ils étoient armés de traits faits d'un bois dur, et que le feu avoit rendu plus dur encore; ils abordèrent la chaloupe, et voulurent s'en rendre maîtres; on tira deux coups en l'air; ils s'en moquèrent comme d'un jeu d'enfant. On en perça un d'un troisième coup; ils regardèrent sa blessure, et à sa mort ils se retirèrent promptement. Ceux de l'île des Cocos ne nous attaquèrent point, parce que nous les avions bien reçus; mais

ils étoient fripons; ils voloient et se sauvoient à la nage. L'un d'eux prit l'oreiller, la couverture et l'habit d'un matelot; on fut obligé de monter la chaloupe à bord pour qu'ils ne l'emmenassent pas; ils passoient les uns sur les autres à la nage, pour arriver plus tôt à nous, portant dans leur bouche et à leurs mains ce qu'ils vouloient échanger: c'étoit le fer qu'ils desiroient le plus. Ils admiroient la force et la grandeur de notre navire; quelques-uns se glissoient le long du gouvernail, et frappoient avec une pierre le bordage fort avant sous l'eau, afin d'en connoître la force.

Ils sont grands et robustes; ils étoient sans armes et presque nus; les uns avoient les cheveux courts, d'autres les avoient tressés et liés diversement. Un canot vint de l'autre île nous apporter un sanglier noir. Son roi vint lui-même dans un canot qui avoit la forme d'un grand traîneau de Hollande; il étoit escorté de vingt-cinq autres canots; il fut étonné du son de nos trompettes et de nos tambours; sa suite nous saluoit en baissant la tête et frappant sur elle avec les poings. Le roi nous fit une harangue avec beaucoup de gestes, lorsqu'il s'approcha de nous; il nous envoya une natte en présent. Nous lui donnâmes une hache, de vieux clous, des

grains de verre, et un morceau de toile dont il parut très-satisfait. Ses envoyés baisèrent les pieds de nos officiers en entrant dans le vaisseau.

Le roi étoit nu comme ses sujets; on ne voyoit qu'il étoit leur roi, que par leur obéissance à ses ordres; il ne voulut pas monter à bord; mais il permit à son fils de s'y rendre, et on l'y régala : tous nous invitoient à venir sur leurs côtes pour y faire des échanges : on en acquit trois hameçons, dont les crocs de nacre de perle pendoient à des roseaux. Ils s'en retournèrent bientôt dans leur île.

Ce peuple a le corps marqueté de diverses figures, le bout des oreilles fendues et pendantes jusque sur leurs épaules, les cheveux de couleurs différentes, la moustache et le menton rasés : on vit parmi eux un homme blanc, peut-être par l'effet de quelque maladie.

Le matin du 13, on en vit venir quarante-cinq canots et vingt-trois bâtimens à voile, faits en forme de traîneaux, chacun monté par vingt-cinq hommes. Ils trafiquèrent avec nous, et nous invitèrent encore à nous rendre près de leur île. Nous y allâmes. Le roi vint près de nous, sans vouloir monter à bord, ce qui nous donna de la défiance.

Bientôt la flotte indienne nous entoura ; il en partit un grand cri que nous prîmes pour un signal de combat. L'un des bâtimens vint nous heurter avec violence, et fut renversé ; les autres nous lancèrent une grêle de pierres. On fit sur eux une décharge qui les mit bientôt en fuite. Ils étoient bien au nombre de mille hommes qui, depuis la décharge, se tinrent rassemblés, mais hors de portée. Notre équipage vouloit y faire une descente pour y enlever des rafraîchissemens ; mais Schouten et le Maire s'y opposèrent. Nous donnâmes à cette terre le nom d'*Ile des Traîtres*.

Nous nous en éloignâmes, et découvrîmes le lendemain une autre île presque ronde, qui étoit à cinquante lieues de celle que nous venions de quitter. Nous la nommâmes l'*Espérance*, parce qu'elle nous donna celle d'y faire de l'eau, dont nous manquions. On trouva fond très-près du rivage, où un grand nombre d'Indiens accoururent ; plusieurs canots environnèrent la chaloupe, et essayèrent de s'en rendre maîtres ; son équipage étoit bien armé, et une décharge força les Indiens à se retirer rapidement sur le rivage en faisant de grands cris. L'un d'eux étoit tombé, percé d'une balle, un autre, percé

comme lui, essuya quelque tems le sang qui sortoit de sa poitrine; puis il tomba comme l'autre.

Comme on n'avoit pas trouvé de bon mouillage, que la mer y brisoit avec violence, nous crûmes devoir ne pas nous y arrêter. Nous y vîmes des rochers bruns sur la pente, verts à leur sommet, de petites montagnes, des terres noires, couvertes d'arbres ou de verdure, et des amas de cabanes : sans doute elle étoit fertile et bien peuplée.

Nous avions déjà parcouru un espace de seize cents lieues depuis notre départ des côtes du Pérou. Schouten désespérant de rencontrer les terres australes, craignant que si nous suivions toujours la même route, nous ne mourussions de faim sur les rivages méridionaux de la nouvelle Guinée, conseilla de cingler vers le nord, et on l'en crut. Dans cette route, on rencontra bientôt deux îles très-voisines l'une de l'autre; on s'en approcha; une vingtaine de canots vinrent vers nous, et marquèrent d'abord des intentions pacifiques; mais un moment après ils parurent se disposer à attaquer le vaisseau : deux coups de canon les firent fuir; six ou sept canots environnèrent notre chaloupe

qui cherchoit une rade, les Indiens voulurent arracher les armes de ceux qui la montoient, et ceux-ci ne virent de moyens pour se défendre, que de donner la mort aux assaillans. Six furent tués, plusieurs furent blessés, et l'on prit un de leurs canots, dans lequel étoit une massue et une espèce de pique.

Cependant on cherchoit toujours un lieu où l'on put jeter l'ancre; et enfin on trouva une baie où se rendoit une rivière : il y avoit un fond couvert de coquilles à un jet de pierre du rivage; la mer y étoit unie, et le vaisseau y protégeoit ceux qui viendroient y faire de l'eau. Les Indiens, malgré la mort donnée à leurs compagnons, venoient encore à nous avec des fruits, des racines nommées *ubas*, et des porcs qu'on échangea contre des clous, des couteaux et du verre; excellens nageurs et plongeurs, ils étoient aussi des filous adroits. On voyoit leurs cabanes sur le rivage, couvertes de feuilles d'arbres, rondes, et se terminant en cône pour faciliter l'écoulement des eaux; elles avoient vingt-cinq pieds de tour, douze de hauteur, et un trou qui servoit de porte, où l'on entroit le ventre à terre. On n'y vit que de l'herbe sèche, des hameçons et quelques massues de bois. Leur chef n'avoit pas d'autres meubles.

Les Indiens armés se rassemblèrent avec cinquante canots, et paroissoient méditer une attaque. On les calma par des caresses: deux d'entre nous se rendirent parmi eux pour servir d'ôtages, et alors quelques-uns des principaux se hasardèrent à venir sur le vaisseau : nous les régalâmes, comme ils régalèrent nos ôtages: leur chef les salua, en tenant son visage sur ses mains jointes, et en se prosternant presque devant eux : nos ôtages le saluèrent de même. L'un d'eux retira ses pieds de dessous son derrière, sur lequel il étoit assis, et les mettant sur son cou, se roula par terre; c'est encore une de leurs manières de témoigner du respect.

Une chemise blanche fut un présent précieux pour le chef, qui donna en revanche quatre porcs. On fit de l'eau sans obstacles; les canots revinrent autour du vaisseau; les Indiens montoient sur le vaisseau, ou pour y porter des rafraîchissemens, ou par curiosité. L'un d'eux vola un sabre, le roi ou héraico le fit rendre et châtier le voleur par quelques coups de bâton. Cet exemple les retint, et ils ne nous volèrent plus. Nos armes à feu les glaçoient d'effroi. Le chef desira entendre le canon: à ce bruit terrible, tous s'enfuirent

dans les bois, et rien ne put calmer leur frayeur. Le roi, les principaux, revinrent cependant visiter le vaisseau : c'étoient des hommes puissans et robustes, ornés d'un collier de feuilles de coco', qui tomboient en s'entrelassant par derrière, portant dans leurs mains des branches vertes, d'où pendoit une banderolle. On leur montra, dans la chambre du capitaine, qu'ils voulurent voir, des miroirs, des pistolets, une montre, une dent d'éléphant. On fit présent d'une cuiller d'étain au roi, qui le reconnut par deux porcs qu'il envoya, avec une espèce de pigeon qu'ils estiment beaucoup, et qu'ils tiennent près d'eux, perchés sur des bâtons ; ils sont blancs jusqu'aux ailes; le reste du corps est noir.

Nous pêchâmes, et prîmes deux raies à grosse tête, à peau tachetée; leur queue étoit étroite et longue, leurs yeux blancs; elles avoient deux grandes nageoires et deux espèces de sonnettes; elles avoient assez la forme des chauve-souris.

On porta encore quelques présens au roi, qui les reçut le visage contre terre; puis tous entrèrent dans sa maison ou belai; nos trompettes se firent entendre, et leur inspirèrent de l'étonnement et de l'effroi. Le premier

homme de l'île, après le roi, entra, le visage tourné vers les étrangers, passa devant et derrière eux, prononçant quelques mots d'un ton d'autorité, puis il fit un grand saut en l'air et retomba sur son derrière, les jambes croisées sous lui. Alors il fit gravement une harangue, terminée par une distribution de fruits.

Partout où marchèrent nos envoyés, on mit des nattes sur leurs pas. Les deux chefs leur firent présent de leur couronne, tissue de plumes blanches, rouges et vertes. Le Maire leur donna un petit miroir rond, qu'ils suspendirent à une poutre de leur maison.

Le roi de la seconde de ces îles vint aussi visiter celui de l'île où nous étions : ils s'abordèrent avec beaucoup de révérences, de cérémonies, de gesticulations, et ils se régalèrent de racines. Mais bientôt la discorde se mit entr'eux ; l'un vouloit qu'on se saisît de nous ; l'autre s'y opposoit ; ils se séparèrent ennemis.

Nous pêchâmes encore, et fîmes présent de quelques poissons au fils du roi, qui les dévora crus tous entiers ; car leur gourmandise, leur voracité est extrême. Quand la lune fut levée, nos matelots descendirent pour danser sur le rivage avec les sauvages,

avec lesquels nous vivions comme de bons amis. Nous allâmes aussi visiter l'île; le roi et son frère nous y accompagnèrent. Nous ne vîmes que des lieux sauvages, des vallées souvent inondées, et par-là stériles; nous vîmes une terre rouge, dont les femmes se servent pour se frotter autour de la tête. Lorsque nous fûmes fatigués, le roi nous ramena par un chemin aisé, ombragé par des cocotiers; nous nous assîmes à leurs pieds, et le frère du roi grimpa sur l'un d'eux avec une agilité étonnante pour y cueillir des noix, qu'il ouvrit avec dextérité, et dont il nous régala.

Ils nous montrèrent des antres, des bois épais le long des chemins où ils se mettoient en embuscade pour surprendre les habitans de l'île voisine, lorsqu'ils venoient faire des descentes; ils auroient bien desiré que nous eussions voulu attaquer ceux avec lesquels ils sont souvent en guerre. Nous nous y refusâmes, parce que nous n'en pouvions retirer aucun avantage. Nous régalâmes le jeune roi et son frère sur notre vaisseau, et leur fîmes entendre que nous partirions dans deux jours, ce qui leur inspira beaucoup de joie; car, même en nous traitant en amis, ils craignoient que nous ne voulussions être leurs maîtres.

Le roi lui-même vint ensuite avec tout son conseil, composé de seize personnes : c'étoit un homme de bonne mine, âgé de soixante ans. Il admira le vaisseau, qu'il visita dans toutes ses parties; ses gens voulurent baiser les pieds des nôtres, qui les prirent amicalement par la main. A son retour à terre, nous lui portâmes en présent une partie de la pêche que nous venions de faire. Il étoit alors entouré d'une troupe de filles nues, qui dansoient au son que rendoit un bois creux comme une pompe. Il nous fit à son tour présent de deux porcs et de quelques fruits.

Le roi de l'île voisine vint le visiter le lendemain : l'étranger avoit une suite de trois cents hommes, qui tous avoient autour de la ceinture des herbes qui servent à faire un breuvage. Ils se firent l'un l'autre beaucoup de révérences, mirent la face contre terre, s'assirent, prièrent et se haranguèrent. Deux de nos officiers se rendirent à l'assemblée, avec quatre trompettes et un tambour, ce qui réjouit beaucoup les deux rois.

On vit arriver beaucoup d'autres sauvages de la petite île, qui, mâchant des herbes vertes, nommées *cava*, les mêmes qui formoient la ceinture des autres, les mirent ensuite dans un bassin de bois, et les mêlè-

rent avec de l'eau ; ce fut un breuvage pour les rois, qui souleva le cœur de nos Hollandais. On servit aussi aux princes des racines rôties, et seize porcs sanglans qu'on avoit fait cuire en mettant des pierres ardentes dans leur corps ouvert. Ceux qui servoient, dansoient et chantoient. Les femmes, les gens de la cour étoient assis en rond autour des rois. On apporta ensuite d'autres mets sur de longues civières, qui furent distribués à l'assemblée: c'étoit le prélude des porcs qu'on servit remplis d'herbes; ils furent plutôt dévorés que mangés. Tout ce qu'on servait aux rois leur étoit porté sur la tête, et l'on se mettoit à genoux pour le poser devant eux. Chaque roi fit présent d'un porc rôti à nos Hollandais, et on les leur présenta dans la même posture qu'aux rois. Ils nous firent encore présent d'onze petits porcs vivans, et nous leur donnâmes trois gobelets de cuivre, quatre couteaux, douze vieux clous, et des grains de verre.

Les deux rois vinrent aussi visiter le vaisseau : leurs courtisans avoient des feuilles de coco autour du cou, comme une marque de leur dignité. Les deux rois portoient chacun un porc sur leur tête, et les présentèrent avec respect. On les reçut aussi bien qu'on le put ;

puis quand ils furent redescendus, nous mîmes à la voile, au grand contentement des insulaires, qui nous craignoient bien plus encore qu'ils ne nous aimoient.

Les hommes de taille ordinaire sont dans ces îles aussi grands que les plus grands Hollandais: ils sont vigoureux, bien proportionnés, légers à la course, nageant et plongeant très-bien; leur teint est d'un brun jaunâtre; ils se font de leurs cheveux un ornement varié: le roi en avoit une tresse qui lui pendoit sur la hanche gauche; elle se terminoit par deux nœuds: ses courtisans en avoient deux qui pendoient de chaque côté. Ils n'avoient qu'une ceinture pour tout habillement. Les femmes étoient laides, mal faites, petites, et portoient les cheveux courts; elles avoient de longues mamelles, et paroissoient sans pudeur. On a cru leur avoir vu faire des prières; ils vivent sans souci, ne connoissent point le commerce, et ne font que des présens par boutades, qui se réduisent à des échanges. Ils ne sèment ni ne moissonnent, vivent de fruits, de racines que la nature y produit sans soins, de bestiaux qu'ils nourrissent, de poissons qu'ils trouvent sur le rivage, ou pêchent avec le hameçon. Nous donnâmes à ces terres le nom d'*Iles de Hoorn*. Elles

sont sous le 14e deg. 56 min. de latitude méridionale, au nord-ouest de celles des Amis.

En tirant nos ancres, nous en perdîmes deux, parce que le fond étoit formé de rochers aigus. Nous cinglâmes vers le couchant, contens de nous être rafraîchis, et d'avoir fait notre provision d'eau. Deux jours après, ne voyant point de terres, comme nous l'avions espéré, nous nous dirigeâmes vers le nord. Les principaux officiers pensèrent que la Nouvelle-Guinée étoit encore à côté de nous, et sur le soir, ne trouvant aucune terre, nous retournâmes au couchant.

Le 13 juin, nous nous trouvâmes à cent cinquante-cinq lieues à l'ouest des îles Hoorn; la mer étoit unie, très-poissonneuse, et les oiseaux étoient en grand nombre. Tous ces indices de terre nous firent espérer de la découvrir; cependant sept jours après nous ne la voyions point encore; ce ne fut que le soir même que nous eûmes enfin la vue d'une côte: c'étoient cinq ou six petites îles, couvertes d'arbres, dont nous vîmes sortir deux canots plus grands que ceux des îles de Hoorn: les hommes paroissoient parler le même langage que ceux de ces îles, mais leur teint étoit plus noir; ils étoient armés d'arcs et de flèches: ce furent les premiers de cette mer qui

nous parurent les connoître. Ils nous montroient le couchant, en nous conseillant de nous y rendre. Nous suivîmes leur avis, parce que nous ne trouvions point là de bon mouillage.

Deux jours après, le 22 juin, nous découvrîmes douze ou treize petites îles, où nous n'abordâmes point. Le 24, nous en découvrîmes trois encore, toutes verdoyantes et remplies d'arbres; deux paroissoient avoir une lieue de large sur deux de long: les côtes en étoient hérissées de rochers. Nous les nommâmes *Iles Vertes*.

Bientôt nous vîmes d'autres terres, que nous présumâmes faire partie de la Nouvelle Guinée; devant elles étoit une île élevée, que nous appelâmes *Saint-Jean*. Nous nous approchâmes de la côte : trois canots conduits par des hommes fort noirs, s'approchèrent de notre chaloupe; ils étoient nus : on répondit aux pierres qu'ils nous jetèrent, par quelques coups de fusil, qui les firent retirer. Ils parurent parler un langage tout différent de celui des îles de la mer du sud.

On entra dans une baie, où le fond étoit mauvais, et dès qu'on y eut jeté l'ancre, des noirs vinrent en pirogues nous faire une harangue où nous ne pûmes rien entendre. La

nuit s'avançoit, le ciel étoit serein, il faisoit un beau clair de lune; nous étions à une petite portée de canon du rivage, près d'une rivière qui s'y mêloit à la mer. Des pirogues s'avancèrent jusqu'à nous; nous parlâmes avec douceur à ceux qui les montoient; nous leur fîmes de petits présens, et tâchâmes de leur faire entendre que nous desirions avoir des cocos, des porcs, des bœufs; mais ils n'entendirent rien, et passèrent le reste de la nuit autour de nous. Le matin, nous vîmes huit pirogues, portant de quatre à onze hommes, tous armés de pierres, de massues, de sabres, de frondes, de zagaies. On leur fit des présens encore, et ils n'y répondirent qu'en lançant des pierres et des zagaies. Le gros canon et la mousqueterie renversèrent quelques-unes de ces pirogues; notre chaloupe en prit quatre, et trois hommes tous blessés: le reste s'enfuit.

Nous nous rapprochâmes du rivage, et nos prisonniers crièrent à leurs compagnons de nous apporter des rafraîchissemens; ils nous apportèrent quelques porcs, et un paquet de bananes: nous leur rendîmes leurs prisonniers, qu'ils s'empressèrent de soulager.

Ces hommes portoient des anneaux à leurs

oreilles et à leurs narines, des bracelets de nacre de perle au-dessus des coudes et aux poignets; ils avoient assez de barbe, étoient nus, à l'exception des parties naturelles; grands, bien proportionnés, ayant les dents noires, les cheveux crépus et noirs, couverts d'un bonnet d'écorce d'arbre, assez semblable à une coiffure de femme; ils l'ôtent pour saluer; ils chantent avec accord, et mordent avec violence. Ils ont de très-petits canots, et d'autres qui ont jusqu'à trente-quatre rameurs, et des châteaux comme des gallions; les planches en sont jointes par des coutures bien goudronnées. On croit que ces peuples étoient des Papous.

On suivit la côte de cette île, et on eut bientôt après la vue de deux autres; des pirogues vinrent près de nous, et les noirs rompoient leurs zagaies sur leur tête en signe de paix; ils nous parurent plus civilisés que les précédens; leurs canots étoient mieux construits, et ornés de quelque sculpture. Ils font une grande parade de leur barbe, qu'ils poudrent de chaux, ainsi que leurs cheveux. Leurs îles étoient fécondes en cocos, mais ils ne voulurent point nous en apporter.

Le premier juillet, les courans portèrent le vaisseau entre une île et la Nouvelle-Gui-

née : vingt-cinq pirogues partirent de l'île pour venir à nous ; c'étoient en partie les mêmes que nous avions vues le jour précédent. Ils voulurent s'emparer du vaisseau ; ils lancèrent des pierres avec tant de roideur, qu'elles se brisoient contre les mâts, ou en faisoient sauter des éclats. Nous nous retirâmes pour échapper à cette grêle meurtrière ; mais au moment que les sauvages croyoient être vainqueurs, nous fîmes feu sur eux. Douze ou quinze tombèrent morts, et le reste s'enfuit. Nous fîmes un prisonnier : c'étoit un jeune homme de dix-huit ans, que nous appelâmes *Moyse*, ainsi que l'île d'où il venoit. Ces insulaires mangent une sorte de pain, qu'ils font avec des racines d'arbres.

Nous suivîmes la côte, voyant d'un côté des îles basses, et de l'autre des terres élevées. On compta environ vingt-trois îles rassemblées, grandes ou petites, hautes ou basses, à différentes distances les unes des autres. Le lendemain on découvrit une haute montagne ; on cingla sur elle, parce qu'on espéra qu'elle étoit celle de Gunappi dans l'île de Banda ; mais d'autres îles qu'on découvrit, détruisirent cette conjecture.

Derrière cette montagne, on voyoit une

étendue de pays à perte de vue : il étoit inégal; la montagne jetoit des flammes et des cendres, et on lui donna le nom de *Vulcain:* l'île où elle se trouve est bien peuplée, et féconde en cocos. Les habitans nous envoyèrent des pirogues, au milieu desquelles s'élevoit un échafaudage, qui nous inspira de la crainte : ceux qui les montoient ne purent entendre notre Moïse; les uns avoient les cheveux courts, d'autres les avoient longs ; leur teint étoit un brun jaunâtre. On ne put trouver de mouillage dans cette île. Plusieurs autres îles se montrèrent au nord. L'eau étoit de diverses couleurs, verte, blanche, jaune, plus douce que celle de la pleine mer; on y voyoit flotter des arbres, des branches; indices qu'une rivière s'y déchargeoit.

Le 8 juillet, on jeta l'ancre à une portée de fusil du rivage, sur une profondeur de vingt brasses. Des hommes vinrent nous examiner dans leurs canots; ils avoient les cheveux courts et frisés, des anneaux passés dans le nez et les oreilles, de petites plumes sur la tête et les bras, et des dents de porc autour du cou et sur la poitrine. Leurs femmes étoient d'une laideur extrême, leurs longues mamelles ressembloient à des boyaux qui tomboient sur le nombril; elles portoient

leurs enfans sur le dos; leurs jambes et leurs bras étoient minces; leur physionomie ressembloit à celle des singes; elles n'avoient qu'une feuille pour couvrir ce que la pudeur ordonne de cacher. Elles mangeoient du betel; beaucoup étoient louches; d'autres avoient les bras ou les jambes enflées. Nous vîmes de loin leurs maisons, élevées sur des pieux hauts de huit à neuf pieds. Tout annonce ici un pays marécageux et mal-sain. Nous allâmes mouiller plus loin dans une bonne baie et sur un bon fond; près de là étoient deux villages, dont les habitans nous envoyèrent des cocos, qu'ils ne vouloient céder qu'à raison de quatre pour une brasse de toile; nous y vîmes aussi un peu de gingembre.

Cependant nous ne savions encore où nous étions : ce pays nous parut la terre des Papous; mais c'étoit une conjecture. Nous naviguions le long de la côte, les courans nous favorisoient; la terre, que nous ne perdions point de vue, étoit quelquefois fort haute, quelquefois fort basse, bordée d'îles plus ou moins riches en cocos, ou plus ou moins habitées. Nous mouillâmes un jour près de deux d'entr'elles qui étoient basses, pour y faire provision de ces fruits. Mais nos mate-

lots firent des bravades aux habitans, qui devinrent nos ennemis. Lorsque nous voulûmes y débarquer, ils firent voler sur nous une nuée de flèches qui nous blessèrent seize hommes. Le maître de la chaloupe, qui avoit causé ce malheur par son imprudence, sauva sa vie en se cachant dans la chaloupe : mais il ne fit pas honneur à son courage. En vain on fit feu sur eux, ils envoyèrent tant de flèches, qu'on fut contraint de se retirer. Le lendemain on mouilla entre ces deux îles; la chaloupe s'approcha de la plus petite, et y mit le feu à quelques cabanes. Les vainqueurs du jour précédent menaçoient, mais n'osoient s'avancer, par la crainte du canon, qui pénétroit dans leurs bois avec fracas. On prit des noix, et il y en eut trois pour chaque homme de l'équipage. Un insulaire vint enfin demander la paix ; d'autres le suivirent, et apportèrent des cocos, qu'ils laissoient entraîner au courant qui les amenoit jusqu'à nous. On leur fit des signes de réconciliation, et ils s'enhardirent : ils vinrent dans leurs canots échanger leurs cocos et leurs bananes contre de vieux clous et des couteaux rouillés ; ils apportèrent aussi un peu de gingembre vert, et des racines qui leur servent de safran. Ils nous donnèrent quelques arcs, quelques

flèches. On leur vit des pots de fer, que sans doute les Espagnols leur avoient fournis. Notre approche ne les étonna point, sans doute parce qu'ils avoient vu d'autres Européens et des vaisseaux. La plus orientale de ces îles s'appelle *Moa; Insou* est le nom de celle qui est placée entr'elle et la Nouvelle-Guinée. *Arimoa* est la plus haute et la plus occidentale.

Leurs habitans nous rendirent des services, quand nous nous montrâmes leurs amis. D'autres noirs accoururent, et paroissoient ennemis des premiers; tous nous fournirent des cocos, et chaque homme de l'équipage en eut cinquante, avec deux paquets de bananes. Ces gens font du pain avec une cassave inférieure à celle d'Amérique.

Le lendemain, 20 juillet, nous nous éloignâmes; le courant nous jeta parmi un grand nombre d'îles. Des pirogues, qui sembloient avoir des aîles, parurent: leurs conducteurs étoient armés de flèches; d'abord la timidité les éloigna de nous, puis ils s'enhardirent, et vinrent trafiquer près du vaisseau.

Ils avoient du poisson sec, des cocos, des bananes, du tabac, un fruit que nous ne connoissions pas. Des insulaires nous offrirent aussi en troc de la porcelaine de la Chine.

Ceux-ci étoient de plus grande taille et d'un teint plus jaune que les autres; ils se servoient d'arcs et de flèches, aimoient le fer et le verre dont ils avoient des bagues colorées, fournies sans doute par les Espagnols.

Le 24 juillet, nous découvrîmes une grande île verdoyante et agréable : elle reçut le nom de *Guillaume*, du nom de notre capitaine; et sa pointe occidentale, celui de *Cap de Bonne-Espérance*, parce qu'il nous donna celle d'arriver aux îles de Banda. Cependant nous craignions de nous enfoncer dans l'un des golfes profonds de Gilolo, et l'on résolut de se diriger vers le nord. Nous ne trouvions point de fond autour de l'île où flottoient des feuilles et des herbes. Parmi les fruits qu'on nous avoit donnés le jour précédent, il en étoit un de couleur orangée en dedans, vert au dehors, ayant le goût de melon, rempli de pepins, et fort bon avec le sel et le poivre.

Le lendemain, nous vîmes une grande étendue de pays très-inégal. Des îles le bordoient. Trois jours après il fit un grand tremblement de terre: le vaisseau fut tourmenté, et nous ne pouvions d'abord comprendre la cause du mouvement que nous ressentions. Le 30, nous entrâmes dans un vaste golfe qui nous paroissoit environné de terres: les

éclairs, les tonnerres nous assaillirent, le vaisseau sembloit en feu; la pluie qui succéda fut telle, que nous n'en avions jamais vu de semblable. Nous sortîmes avec peine de ce golfe; les courans nous jetèrent ensuite sur la côte, et il nous fallut mouiller l'ancre.

Nous avions fait deux cent quatre-vingts lieues le long des côtes de la Nouvelle-Guinée, et nous pensâmes que nous avions atteint son extrémité. Plus loin, étoient encore plusieurs petites îles. Nous approchâmes de l'une d'elles; sans y trouver de fond. Mais nous en vîmes sortir deux pirogues avec une bannière blanche; elles nous apportoient des féves, des pois des Indes, du riz, du tabac, et trois oiseaux de paradis. Quelques mots de la langue de Ternate mêlés à la leur, nous permirent de les entendre. D'assez belles toiles nouées autour de leur ceinture, formoient leur vêtement; quelques-uns avoient des caleçons de soie et des turbans; leurs doigts étoient ornés de bagues d'argent ou d'or; leurs cheveux étoient noirs comme du goudron.

Ils sembloient nous craindre, et ne voulurent pas nous dire le nom de leur pays. Nous pensâmes qu'ils venoient de l'île Tidor, et

étoient amis des Espagnols. Nous apprîmes dans la suite qu'ils venoient de Maba, île qui dépend de Tidor. Nous nous trouvâmes, pour la troisième fois, sous la ligne équinoxiale; et le 6 août, nous cinglâmes avec joie vers les îles Moluques, après avoir enfin connu les lieux où nous étions parvenus. Nous découvrîmes le cap Moratai, qui est la partie septentrionale de Gilolo : plusieurs feux éclairoient la terre pendant la nuit; diverses pirogues vinrent à nous durant le jour; nous pûmes en entendre les habitans. Cette vue réjouit l'équipage, composé encore alors de quatre-vingt-cinq hommes tous en santé, et tranquilles sur l'avenir; car si nous manquions de vivres, nous étions en des lieux où l'on pouvoit nous en fournir.

Nous entrâmes dans la rade de Soppi, bourg dont les habitans nous vendirent du sagu, des poules et du riz: là, nous apprîmes qu'il y avoit un grand nombre de vaisseaux hollandais et anglais dans ces mers; nous nous en réjouîmes, parce qu'ils faisoient notre sûreté. Nous vînmes ensuite mouiller l'ancre sur la côte d'une île deserte, où nos officiers descendirent, pour voir du haut d'une colline élevée la situation du pays; mais ils ne purent jamais y monter; et après

bien des tentatives assez dangereuses, ils revinrent sur leurs pas. Ils y virent un ver prodigieux, aussi gros que la jambe d'un homme.

Cette île qui paroissoit inhabitée, ne l'est point. On la nomme *Moro*; plusieurs îles la forment : la plus grande est celle où l'on avoit jeté l'ancre, et on y trouve la ville de Bihou : une autre se nomme *Doi* ou *Dou*. Toutes sont sur la même ligne.

Le 5 septembre, nous étions encore sur la côte de Gilolo; quelques-uns de nos matelots allèrent y pêcher; tout-à-coup, ils virent quatre Ternatois sortir d'un bois, le sabre d'une main, le bouclier de l'autre, et s'avancer sur nos gens qui n'étoient point armés : le mot *oran-hollanda* les arrêta, et ils jetèrent de l'eau sur leur tête, en protestant qu'ils nous avoient crus Castillans. Ce danger dissipé, nous nous éloignâmes à petites voiles. Nous aperçumes les îles de Ternate et de Tidor; un vaisseau s'y rendoit aussi : c'étoit l'Etoile du Matin, qui nous apprit les aventures de l'amiral Spilberg. Nous mouillâmes avec lui sous le fort de Maleye, dans l'île de Ternate, où nous fûmes bien reçus.

Nous en partîmes le 25, accompagnant l'Etoile du Matin qui se rendoit à Motir.

Nous cinglâmes ensuite vers Bantam, traversâmes le détroit de Buquerones, formé par les îles Celèbes et Desolaso, et vînmes jeter l'ancre dans la rade de Japara, puis à Jacatra, où nous rencontrâmes trois vaisseaux hollandais. Ici mourut un de nos hommes, le premier qui fût mort de maladie depuis notre départ, dans le vaisseau la Concorde.

Le premier novembre, le président de l'établissement hollandais fit citer dans le conseil Schouten et le Maire, et il leur fut ordonné de livrer leur vaisseau. Ils alléguèrent en vain leurs raisons, qu'on les condamnoit injustement, qu'on les ruinoit : ils n'étoient pas les plus forts, et furent obligés d'en subir la loi. Il leur resta la ressource de poursuivre ceux qui les dépossédoient, devant les tribunaux de Hollande : ressource éloignée, tandis que le malheur étoit présent et certain.

Une partie de l'équipage passa sur d'autres vaisseaux. Schouten et le Maire s'embarquèrent sur l'Amsterdam, monté par l'amiral Spilberg, qui se rendoit en Europe. Les fatigues et le chagrin firent mourir le Maire quinze jours après que le vaisseau fut parti de la rade de Bantam : ses connoissances, son

caractère, ses découvertes le firent regretter de ceux même qui l'avoient dépouillé. Schouten, plus heureux, arriva en Hollande, après avoir employé deux ans et dix jours dans son voyage autour du monde. Nous voudrions pouvoir dire que les biens qui lui furent enlevés, lui furent restitués ensuite; mais nous l'ignorons, et nous ne le croyons pas. Une aristocratie marchande ne se dessaisit, ni n'est facilement dessaisie de sa proie.

VOYAGE

DE

JACQUES L'HERMITE.

La guerre des Hollandais avec l'Espagne duroit encore, et les premiers cherchèrent à attaquer cette puissance redoutable jusques dans la source des richesses qui lui permettoient de soutenir si long-tems les efforts réunis de ses rivaux et de ses ennemis. Les Bataves résolurent de porter la guerre dans le Pérou, et d'y parvenir par la route que le Maire avoit tracée, et qu'on projetoit de visiter encore avec plus d'exactitude.

On arma donc une flotte de onze vaisseaux, qui portoient deux cent quatre-vingt-quatorze pièces de canon, six cents soldats, et mille trente-sept hommes d'équipage. Elle fut commandée par Jacques l'Hermite, marin expérimenté : il montoit l'Amsterdam, vaisseau de huit cents tonneaux, de deux cent trente-sept hommes d'équipage et de quarante-deux pièces de canon. Le Delft, vaisseau de même force, étoit commandé par le vice-amiral Hugues Schapenham. Les

noms des autres vaisseaux étoient l'*Aigle*, le *Lévrier*, l'*Orange*, le *Hollande*, le *Maurice*, l'*Espérance*, la *Concorde*, le *Roi David*, et le *Griffon*.

Cette flotte sortit du port de Goerée le 29 avril 1623; elle vint relâcher à Portsmouth, pour y réparer l'Aigle qui avoit une grande voie d'eau, l'Orange dont l'éperon étoit endommagé, et l'Espérance qui, n'ayant pas voulu suivre la route indiquée par l'amiral, toucha sur un roc, et auroit péri, si le vice-amiral n'étoit accouru à son secours. La flotte remit à la voile le 8 mai; cinq jours après, l'Amsterdam éprouva un grand malheur: le canon qui faisoit signal de mettre à la voile vola en éclats, qui rompirent des baux du premier et du second pont, renversèrent les cabanes qu'on y avoit élevées, brisa, dispersa plusieurs coffres et tua un homme. Celui qui avoit mis le feu à la pièce n'en reçut aucune blessure.

Après avoir passé le cap Lézard, l'amiral ordonna aux vaisseaux de s'étendre au loin, sans jamais se perdre de vue, pour découvrir, s'il étoit possible, la flotte d'argent: chaque soir on devoit revenir sous le pavillon. On suivit les côtes d'Espagne, où l'on apprit qu'on avoit vu, peu de jours auparavant, six vais-

seaux de guerre espagnols. On rencontra des corsaires africains, dont l'un fut obligé par l'amiral de relâcher les Hollandais qui se trouvoient sur son bord. Les esclaves délivrés devinrent des matelots utiles.

Le 4 juin, on vit, au lever de l'aurore, dix vaisseaux dispersés sur la mer: un calme profond ne permit pas aux Hollandais de les envelopper; mais on envoya les chaloupes, qui en amenèrent quatre: c'étoient des barques espagnoles qui venoient de Fernambuc, et étoient chargées de sucre. Ces prises furent sur le point d'être enlevées par un corsaire turc. Le vice-amiral qui remarqua sa manœuvre, s'en approcha de si près, qu'un esclave chrétien qui étoit au timon, donnant un coup de barre, fit aller l'avant de son vaisseau à bord du hollandais, et lui avec tous les esclaves chrétiens qui s'y trouvoient s'y sauvèrent. Le capitaine turc vint les réclamer: c'étoit un renégat, né à Enchuise. Le vice-amiral lui parla avec tant de force, qu'il eut honte de son apostasie, et demeurant avec les Hollandais, il se fit apporter ses effets sur le bord du Delft. Les Turcs se retirèrent, désolés d'avoir perdu leur capitaine et dix-sept hommes.

On apprit qu'il y avoit en mer vingt-neuf

à

à trente navires de guerre espagnols, et cette nouvelle fit prendre la résolution de relâcher à Safia. Les vaisseaux embarrassés de marchandises n'étoient pas propres au combat: pour les rendre tels, il auroit fallu jeter à la mer ou des effets précieux, ou des provisions nécessaires; et l'avantage qu'on auroit pu avoir dans un combat, n'auroit pas contre-balancé la perte et le retard qu'il auroit causé. On espéroit trouver des vaisseaux hollandais à Safia, et on pensoit à y charger les marchandises qui étoient sur les prises, pour les envoyer en Hollande.

On y trouva en effet quatre vaisseaux, l'un de guerre, dont l'équipage s'étoit mutiné: les plus factieux furent enlevés, jugés, exécutés; quatre furent punis de mort, les autres plongés dans la mer pour passer sous le vaisseau, et condamnés à servir sur la flotte sans recevoir de salaire. Après ce jugement, on chargea de sucre le vaisseau de guerre, et on l'envoya en Hollande avec le Lévrier, qui étoit trop pesant à la voile pour suivre les autres. En sa place, on prit deux des prises espagnoles pour servir de yachts.

La flotte fit voile de Safia et vint jeter l'ancre dans la rade de Saint-Vincent, où l'on résolut de réparer les vaisseaux, et où un beau

tems favorisoit les opérations. On ne put y faire de l'eau, parce que les cerceaux des futailles ne valoient rien, et que l'île manque de bois pour en faire. On se proposa de suppléer à ce défaut, en se rendant ensuite à Sierra-Leona. On envoya un vaisseau dans l'île Saint-Antoine, pour y obtenir des limons et des oranges, qu'on lui donna honnêtement, mais mal mûres encore. On mit les malades à terre, sous des tentes; on les fit garder par deux compagnies de soldats. Assez près d'eux, on creusa un puits où l'on trouva de l'eau douce: des forgerons travaillèrent à faire des cercles de fer. On prit des tortues, du poisson, et quelques boucs. On avoit fait un nouveau voyage à Saint-Antoine, où l'on débarqua tous les prisonniers portugais, et d'où l'on apporta vingt-deux mille oranges; et avec ces provisions on mit à la voile.

Les îles de Saint-Vincent et de Saint-Antoine sont les plus occidentales de celles du Cap-Vert: la première est une île aride, inculte, semée de rochers, presque privée d'eau douce. On y trouve des boucs fort gras et de meilleur goût que partout ailleurs: ils trouvent leur sûreté dans un terrain hérissé de rocs. On y peut faire provision de tortues de deux ou trois pieds de long, dans la saison où

elles viennent pondre. Il y a aussi beaucoup de poissons, qu'on prend à l'hameçon au pied des rochers. Les habitans de Sainte-Lucie y viennent pêcher, chasser aux tortues et aux boucs; ils envoient la viande à Saint-Jago, où on la sale pour le Brésil. Des figuiers sauvages sont les seuls arbres qu'on y voie: on y recueille encore des plantes de coloquinte. Saint-Antoine est habitée par une peuplade de noirs d'environ cinq cents ames. Elle nourrit beaucoup de boucs: on y cultive le coton. Vers la mer, il y a un grand verger rempli d'oranges et de limons, que les noirs troquent volontiers pour de la mercerie. On y peut recueillir annuellement jusqu'à cinquante mille oranges. Les Hollandais n'y virent ni porcs, ni brebis, ni poules.

Le tems qui s'écoula jusqu'à l'arrivée de la flotte de Sierra-Leona, fut désagréable par des pluies continuelles; les maladies qu'elles causèrent, jointes peut-être à l'eau saumâtre de Saint-Vincent, donnèrent la mort à plusieurs de nos meilleurs marins. Le 7 juillet, on s'aperçut que l'eau changeoit de couleur, et bientôt après on découvrit des terres fort basses, encore bien au nord de Sierra-Leona, qu'on n'aperçut que le 10, et où l'on jeta l'ancre le 11.

Les nègres vinrent visiter les vaisseaux, et ne voulurent pas permettre qu'on débarquât, sans payer un droit qu'ils réclamoient. On leur fit présent de deux barres de fer, de morceaux de toile et de quelques merceries, qui les satisfirent.

Le frère du roi vint lui-même sur les vaisseaux : il fit un présent et en reçut. Il étoit vêtu d'un habit de toile rayée fait à la hollandaise; il avoit des chausses bleues et des mules rouges. Ce port manqua d'être funeste à la flotte; plusieurs de ses gens y moururent; le Maurice fut sur le point d'y périr. Divers matelots y mangèrent une noix semblable à la muscade; la mort subite de l'un fit donner promptement du contre-poison aux autres, qui en réchappèrent avec beaucoup de peine.

On en partit le 4 septembre. Sierra-Leona est une haute montagne, couverte d'arbres épais, au haut de laquelle coule une rivière d'eau douce, qui se divise en plusieurs parties, qui toutes sont ombragées. Le pays est couvert d'arbres, qui rapportent des limons de la couleur de ceux d'Espagne, mais plus petits : ils n'étoient pas encore dans leur maturité, et augmentèrent le flux de sang qui régnoit dans les équipages. On y trouve aussi des palmiers, des ananas; on y fait de l'eau

et du bois avec facilité. On y lut sur des rochers le nom de *François Drak.*

Un vent du midi força la flotte de louvoyer; elle parvint près de l'île Saint-Thomas, au vent de laquelle elle ne put monter. Un de ses vaisseaux, l'Aigle, alloit mal à la voile, et la retardoit. Enfin elle jeta l'ancre à la rade du cap de Lopès-Gonsalves; mais l'eau s'y trouvant sale et puante, on tâcha de gagner l'île d'Annobon. Pendant qu'on faisoit des efforts pour l'atteindre, l'Amsterdam et la Concorde donnèrent sur le banc : les chaloupes coururent au secours avec des ancres, des cables, des ansières; on parvint à les dégager; mais l'amiral déjà malade, se fatigua tellement en cette occasion, que ses forces ne purent se rétablir.

On revint sous la ligne au cap Lopès, où l'on avoit appris qu'on pouvoit trouver de l'eau en creusant des puits sur le rivage, et on en trouva dans l'aiguade, où l'eau avoit augmenté : cela n'empêcha pas de cingler vers l'île d'Annobon, parce que le scorbut régnoit dans les équipages, et qu'on espéra les y rafraîchir avec des fruits.

Dans le trajet, on accusa le chirurgien du Maurice d'avoir donné à des malades des remèdes empoisonnés; il fut examiné et mis à

la question : on attacha à son corps suspendu six des plus pesantes boîtes de pierrier, et il n'avoua rien. Cette fermeté fut attribuée au sortilége, et on crut l'avoir découvert dans un sachet suspendu à sa poitrine.

Quelque tems après, comme on le menoit au conseil assemblé, il fit un effort, et se jeta dans la mer; mais on parvint à l'en retirer. Alors on prétend qu'il avoua, qu'étant issu de parens espagnols, il avoit fait mourir sept hommes de propos délibéré; qu'il avoit dessein d'entreprendre une cure extraordinaire, qui lui donnât le droit de demander de manger à la table du capitaine, et que si on l'avoit refusé, il auroit empoisonné l'amiral et tous les hauts-officiers; qu'il avoit eu envie de faire pacte avec le diable, qui n'avoit jamais voulu se montrer à lui; qu'il avoit cherché à s'étouffer avec un oreiller.

Cette confession est si remplie de faits contradictoires, qu'il étoit difficile de le condamner sur son aveu. Cependant il le fut, et il eut la tête tranchée.

Le 20 octobre, on vit encore l'île Saint-Thomas; le vice-amiral s'embarqua sur le yacht pour chercher une rade dans la petite île de Rolles, qui en est voisine, et voir si l'on y trouveroit des fruits. Il y trouva peu

de ces derniers, et le mouillage y étoit mauvais. Le vent étoit contraire pour se rendre à Annobon : l'amiral ordonna un sermon extraordinaire pour se recommander à Dieu, et fit porter vers le couchant. Cependant le 29 on vit cette île, qu'on n'avoit pu atteindre quand on l'avoit voulu, et qui se présenta lorsqu'on ne la cherchoit plus. On y vint jeter l'ancre. Le gouverneur permit d'y trafiquer avec les habitans, d'y faire de l'eau, d'y prendre des oranges. Dès le soir même, les chaloupes en apportèrent une provision. On eut des poules et des porcs en échange pour du sel.

Il s'éleva une querelle entre les Hollandais et les noirs : le Gouvernement auroit pu enlever les premiers; mais il fut généreux, et il se contenta de les faire retirer. Cette manière d'agir étoit noble, et l'amiral le sentit. Deux hommes désertèrent dans cette île; ils étoient du nombre de ceux que la flotte avoit tirés de captivité.

Annobon a six lieues de tour; le terrein en est élevé. Deux ou trois Portugais y gouvernent sans résistance cent cinquante mille noirs : ceux qui n'obéissent pas, sont transportés dans l'île Saint-Thomas, punition qu'ils redoutent beaucoup. Elle est abon-

dante en cocos, en tamarins, en ananas et bananes, en cannes à sucre et en oranges. La flotte en embarqua plus de deux cent mille en trois jours, et plusieurs vaisseaux en avoient fait autant avant elle. Ces oranges sont d'un excellent goût, grosses, pleines de jus, et de diverses espèces. On y en trouve toute l'année. On y trouve aussi des limons, des boucs, des bœufs, des vaches, beaucoup de porcs. A sa partie méridionale, un ruisseau coule des montagnes dans une vallée remplie d'arbres fruitiers; mais des brisans en rendent l'abord difficile. On recueille aussi du coton dans cette île; les montagnes y recèlent quelques civettes. Les habitans en sont pauvres; les femmes y ont la tête et le haut du corps découverts; un morceau de toile entoure leur ventre et pend jusqu'aux genoux.

On ne doit pas aborder dans cette île sans être en état de défense; ceux qui ont trop de confiance, s'en éloignent ensuite avec des regrets.

On remit à la voile le 4 novembre: aucun accident ne troubla la navigation jusqu'au 20, que trois jeunes gens luttant ensemble, tombèrent dans la mer: un seul put être sauvé. Le 6 janvier 1624, on commença à

trouver des mouettes et des herbages flottans. Le 19, la mer parut d'un rouge sanglant; une multitude d'écrevisses rouges lui donnoit cette couleur. Le froid se fit sentir avec violence le 26. Deux jours après, on perdit de vue la barque espagnole, qui ne rejoignit plus la flotte : elle avoit dix-huit hommes d'équipage, et fit de vains efforts pour nous rejoindre : l'eau lui manqua ; elle entra dans Rio de la Plata, et la remonta jusqu'à ce qu'elle eut trouvé de l'eau douce. Ceux qui la montoient, éprouvèrent ensuite des fatigues incroyables, et une disette extrême ; mais enfin ils gagnèrent les côtes d'Angleterre, et de là se rendirent en Hollande.

La flotte hollandaise découvrit la terre le premier février : c'étoit le cap de Pennas, qui présente de hautes montagnes toujours remplies de neige. Comme elle avoit ordre de ne point relâcher au Brésil, elle ne chercha point à découvrir ces côtes, et ne put ensuite réussir à gagner les terres au-dessous de Rio de la Plata. Le lendemain, elle se trouva devant le détroit de le Maire, que personne ne croyoit voir. Un pilote seul, qui l'avoit déjà vu, le reconnut au pays entrecoupé, aux montagnes élevées qui sont au levant, aux collines rondes qui bordent le rivage au cou-

chant. Il continua sa route pour le passer, et les autres le suivirent. A l'entrée, on découvrit deux vaisseaux à l'ancre dans une baie, qu'on nomma *Verschoor*, et ils vinrent joindre la flotte. L'amiral incertain s'étoit enfin déterminé à mouiller dans l'anse de Valentin, pour éviter les courans et le vent, qui le jetoient sur la côte. On s'en approchoit, lorsqu'on y découvrit encore un vaisseau, nouvelle raison pour y entrer. Mais ce vaisseau envoya sa chaloupe pour avertir de ne pas le faire, et la flotte regagnant la pointe méridionale de la baie, y jeta l'ancre. Ces différens vaisseaux en faisoient partie; c'étoient l'Orange, l'Espérance et le Griffon. On laissa en arrière ce dernier, et l'on enfila le détroit.

Le tems étoit obscur; on ne pouvoit voir les côtes qui formoient le détroit, et l'on ne put rien ajouter à ce qu'on en savoit déjà. Bientôt la flotte entière l'eut dépassé. La lenteur du voyage venoit jusqu'alors de ce que la flotte étoit arrivée trop tôt, et de ce qu'elle passa la ligne dans une saison peu favorable; elle n'eut point les vents du nord, qui y soufflent sur la fin d'octobre, et la santé des équipages s'en ressentit.

Les deux vaisseaux que nous avions trou-

vés à l'ancre dans la baie de Verschoor, y avoient été jetés par les courans, au moment où ils croyoient entrer dans le détroit : ils avoient envoyé des gens à terre pour visiter le pays; ils avoient trouvé une petite rade à l'entrée d'une rivière; de petits bâtimens y pouvoient être à couvert de tous les vents. Là, ils avoient échangé des bagatelles, contre des peaux de chiens marins, que les habitans savoient préparer; ils y avoient pêché différens poissons. C'étoit à cela que se réduisoient leurs observations.

Le 6 février, on vit le cap Hoorn: le froid étoit alors extrême, et la disette força dans ce moment de diminuer les rations. On avança cependant, on le croyoit du moins, lorsque huit jours après on aperçut de nouveau le cap Hoorn, qui étoit encore éloigné de sept lieues. On avoit cru que les courans aidoient dans cette route : c'étoit tout le contraire. Il fallut le doubler; et en le faisant, on découvrit un grand golfe qui pénétroit dans les terres aussi loin que la vue pouvoit s'étendre. L'amiral espéra d'y trouver une bonne rade, et un lieu propre à faire de l'eau, du bois, et du lest; mais la brume qui retomba, lui fit prendre le large, et ensuite il rasa la côte. Plus loin, à quatorze lieues de

ce cap, il découvrit deux îles, sans doute les îles Ramires ou Barnevelt, que la brume lui déroba encore, et il vint jeter l'ancre dans une grande baie, où il trouva un bon ancrage; les vaisseaux l'y suivirent : cette baie reçut ensuite le nom de *Nassau*. Plus avant en est une autre, où l'on trouva de l'eau douce qui descendoit des montagnes; il y avoit des bois : on la nomma *Schapenham*, du nom du vice-amiral. Pendant qu'on y faisoit sa provision d'eau, on vit des sauvages qui se montrèrent amis. Un orage ayant obligé dix-neuf hommes de passer la nuit à terre, on n'en trouva que deux en vie le lendemain : les autres avoient été massacrés par ces hommes perfides, à qui l'on n'avoit fait ni tort ni insulte, et qui le purent impunément, parce que les Hollandais étoient alors sans armes. On retrouva les corps de cinq d'entr'eux, déchiquetés d'une manière affreuse; sans doute ils avoient mangé les autres. Ces barbares ne reparurent plus.

On avoit vu en un endroit de la côte une colonne de fumée, et le vice-amiral s'y rendit : il y passa la nuit, et le lendemain, il vit quelques huttes, découvrit que le cap de Hoorn étoit une île, et qu'on peut le passer


NAPOLI
Biblioteca
V. E. III



Habitants de la Terre de Feu.

en le laissant au midi. Il s'assura que la Terre de Feu étoit divisée en plusieurs îles; que la côte offre partout des anses, des baies, des golfes profonds, d'où il est probable qu'on pourroit pénétrer dans le détroit de Magellan.

La plus grande partie de la Terre de Feu est montueuse; mais il y a de belles vallées, des prairies où serpentent de jolis ruisseaux; partout on peut faire du bois, dans des rades vastes et sûres. Vers la mer, les montagnes paroissent arides; ailleurs, elles sont couvertes d'arbres, que la violence des vents du couchant, qui règnent presque toujours dans ces lieux, courbe du côté opposé. La terre y paroît creuse, et n'a que deux ou trois pieds d'épaisseur; les tempêtes semblent y faire leur demeure; rarement l'air y est calme, ou foiblement agité; les ouragans y sont soudains, et rien ne peut leur résister: les chaloupes y sont renversées, les vaisseaux ancrés à l'abri sont rejetés en mer avec violence.

Les habitans ont la peau naturellement blanche; mais ils la frottent d'une couleur rouge, et se la peignent de différentes couleurs, et en diverses manières. Les uns ont le visage, les bras, les mains, les jambes peints en

rouge, et le reste du corps blanc; d'autres ont tout un côté blanc et tout un côté rouge. Ils sont forts, bien proportionnés, ont les cheveux noirs, épais et longs, et les dents aiguës comme le tranchant d'un couteau. Les hommes sont nus, les femmes ont un voile de cuir à leur ceinture: celles-ci sont peintes comme les hommes, et ont des colliers de coquilles.

Quelques-uns ont sur leurs épaules une peau de chien marin; c'est une foible défense contre le froid rigoureux qui règne en ce climat; leurs huttes sont faites de branches d'arbres; rondes par le bas, pointues dans le haut, où est une petite ouverture par laquelle la fumée s'échappe; elles sont sur un sol de deux ou trois pieds au-dessous du niveau de la terre; au-dehors elles sont enduites: des corbeilles de jonc, qui renferment des lignes et des hameçons de pierre, des arcs, des flèches armées d'une pierre aiguë, des frondes, des massues, des couteaux de pierre, en sont les seuls meubles, les seuls ornemens.

Ils ne sont jamais sans armes, et paroissent être toujours en guerre avec des peuples voisins, les uns tous peints en noir, les autres peints en rouge. Leurs canots sont singuliers: ce sont de gros arbres, dépouillés de leur

écorce, qu'ils recourbent en ôtant des bandes d'un côté, qu'ils recousent en d'autres; ils leur donnent la forme des gondoles de Venise, en les mettant dans une espèce de forme; ils les recouvrent en-dedans de pièces de bois et d'écorce qui les tiennent très-secs : les plus grands ont seize pieds de long sur deux de large; ils portent sept à huit hommes, et nagent aussi vîte que des chaloupes à rames.

Ces hommes sont barbares, avides de la chair des étrangers : on ne remarque en eux ni religion, ni police, ni propreté, ni décence; ils ne connoissent point nos armes, et sont plus redoutables par leur perfidie que par leur courage. Ceux qui entreront dans la baie de Nassau doivent s'en défier; ils doivent n'y venir chercher que de l'eau, du bois et du lest, on n'y trouve que des moules; cependant il y a lieu de croire qu'il y a des bestiaux dans la Terre de Feu : on a cru y reconnoître de la fiente de quadrupèdes, et des nerfs de bœuf; un soldat assura qu'il avoit vu un troupeau paître dans une prairie.

Un orage furieux ayant surpris la chaloupe de l'Orange, la renversa : huit hommes furent noyés, les autres, après avoir lutté contre les flots pendant une heure et demie, atteignirent le Delft qui les sauva : il n'y avoit pas de

jour où l'on ne courût de semblables dangers, et de plus grands encore. L'amiral se hâta de faire le signal de mettre à la voile; mais avant de sortir de la baie, un calme profond surprit la flotte, et les lames la jetoient sur la terre; heureusement le calme fut court; mais le vent qui la sauva, se changea bientôt en tempête. Les vents étoient constamment contraires; l'amiral craignit que ce ne fussent des vents alisés qui l'auroient rejeté pendant six mois loin des mers du Chili où il tendoit; des tempêtes continuelles pouvoient à chaque instant séparer les vaisseaux, et l'on ne savoit quelle route leur indiquer, ni quel rendez-vous fixer, excepté les îles Fernandez, bien éloignées encore, et d'où les vents repoussoient. Le conseil fut assemblé, où, après avoir bien pesé les inconvéniens des différens partis qui restoient à prendre, on résolut de tenter encore pendant deux mois de gagner la mer du sud.

Cette résolution eut un succès heureux: dix jours après, un vent favorable et doux enfla les voiles, et redonna une nouvelle activité aux matelots; un mois après, on découvrit le Chili; la côte parut élevée; des montagnes la coupoient de distance en distance. L'amiral, toujours plus foible, sentit quelque joie de revoir

revoir la terre; mais ses ordres l'en éloignoient encore: ils ne lui permettoient pas d'aborder au Chili, et il ordonna de cingler vers l'île Juan-Fernandès, d'où l'on devoit se rendre à Arica pour essayer de s'emparer des galions. Le vice-amiral aussi malade que lui, ne laissoit pas espérer qu'ils revissent jamais leur patrie.

Le 4 avril, on découvrit l'île qu'on cherchoit, et le yacht prit les devans pour y chercher une rade à la faveur d'un beau clair de lune; on la trouva dans la partie qui étoit plus au nord; mais le calme ne nous permit point d'y entrer.

Enfin on parvint dans la baie de sable, à l'entrée de la vallée Verte. Là on fit la visite de l'artillerie, on fit des chevaux de frise. Le 6, nous y vîmes arriver le Griffon, qu'on avoit laissé dans la baie de Schapenham; il avoit été vers le midi jusqu'au 60e degré; l'Orange arriva le lendemain; le David et le Maurice, qui s'étoient écartés de la flotte, s'y réunirent quelques jours après.

Après avoir fait de l'eau et du bois, l'amiral fit remettre à la voile le 13. Il y a un rocher entre le midi et le couchant de la grande île, que quelques-uns ont pris pour la plus petite des îles Fernandès: c'est une erreur;

l'une est éloignée de l'autre d'environ trente lieues. L'orientale, qui est la plus grande, a six lieues de tour; la rade est entre le nord et le levant, et dans cette partie elle a des vallées couvertes de trèfle et d'autres herbes. Le fond de la baie est un talus escarpé de roches et de sables; la profondeur en est si grande, qu'un vaisseau peut s'approcher très-près de la terre; des vents variables et des calmes en rendent l'approche difficile. On y trouve de l'eau excellente, et un grand nombre de poissons, des milliers de lions et de chiens marins, dont la chair est aussi bonne que celle du mouton, quand on en a ôté la graisse. On y vit aussi des boucs, des palmiers, des coignassiers; mais nul autre animal, nul autre fruit.

Cette île fournit du bois de santal, et un autre arbre, aussi dur, aussi pesant que l'orme, dont on peut faire des poulies et des rouets; il en est encore de diverses sortes; mais aucun n'a un tronc propre à faire des mâts. On y entretenoit autrefois quelques Indiens pour y faire de l'huile de chiens marins, qu'on portoit à Lima; alors elle étoit déserte; mais six soldats demandèrent qu'on les y laissât, lassés de servir sur la flotte.

La flotte fut formée en ordre de combat;

on en fit trois divisions qui voguèrent tranquillement par un vent du midi qui ne l'abandonna point. On vit bientôt la côte du Pérou. On envoya des chaloupes la reconnoître. Bientôt on découvrit une voile; bientôt on s'en rendit les maîtres : c'étoit une barque qui portoit cinq Espagnols et six Indiens. Ils nous apprirent que la flotte d'argent étoit partie de Callao pour Panama; qu'elle étoit composée de cinq voiles, mais que l'amiral étoit encore à Callao; que c'étoit un navire de huit cents tonneaux, et de quarante pièces de canon; qu'il avoit avec lui deux pataches et quarante à cinquante navires marchands, toués à terre, et défendus par trois batteries et des retranchemens, où étoient rangés cinquante pièces de canon; qu'on y assembloit de toutes parts des troupes, et que bientôt il y auroit une armée, parce qu'on nous y attendoit.

Sur ces avis, on résolut d'attaquer le lendemain Callao. L'amiral trop foible ne put se mettre à la tête de l'entreprise; le vice-amiral la conduisit; cinq compagnies de soldats, quatre de matelots, devoient descendre à terre, entre Callao et la rivière de Lima, les premiers durant la nuit, les seconds à la pointe du jour : c'étoit le 10 mai. Lorsqu'ils

furent près du rivage, les brisans les retinrent jusqu'au jour qu'ils suivirent en vain la côte; après avoir fait quelques décharges sur une troupe d'Espagnols, qui paroissoient résolus à s'opposer à leur descente, ils revinrent aux vaisseaux. On essaya de descendre encore, sous la protection du canon du Lévrier; mais les Espagnols dressèrent deux batteries, qui percèrent ce vaisseau à l'avant, et le forcèrent de se retirer.

Cependant le lendemain on tenta une nouvelle entreprise : l'amiral voulut que dans douze chaloupes, armées de petits canons et d'artifice, on allât droit aux vaisseaux espagnols. Quelques soldats hollandais donnèrent l'alarme au nord de Callao, pour détourner l'attention des Espagnols, et les chaloupes s'étant approchées des vaisseaux ennemis, y mirent le feu. En vain les batteries, le galion et les pataches firent feu pour les en éloigner; elles réussirent à mettre le feu à trente ou quarante, et à se retirer avec peu de perte. On avoit montré beaucoup de courage; mais on s'accusa de peu de prévoyance, de ce qu'on ne s'étoit pas muni de haches, pour couper les cables des vaisseaux, dont on auroit pu se rendre ainsi les maîtres.

On avoit compté sur les Indiens et les nè-

gres pour faire une révolution dans le pays : ils étoient en effet mécontens et en grand nombre; mais le vice-roi avoit pourvu à ce qu'ils ne pussent ni se réunir, ni faire de mouvemens; ils ne purent se montrer. On tint encore fermé le port de Callao avec six vaisseaux, et on en détacha quatre pour courir sur les ennemis.

L'état des affaires n'étoit pas tel qu'on l'avoit supposé en Hollande; on y croyoit qu'Arica ne pouvant résister, on auroit pu de là se rendre au Potose, et s'emparer de toutes les richesses des Espagnols; mais on apprit, sur le rapport unanime des prisonniers, qu'Arica étoit fortifiée avec soin, et bien pourvue; que le Potose étoit défendu par vingt mille Espagnols, et l'on ne vit aucune espérance de succès dans l'exécution de tels desseins.

La flotte se divisa en trois escadres : deux allèrent faire leurs efforts pour pouvoir s'emparer de diverses villes qu'on disoit être foibles, et qui se trouvèrent fortifiées et pourvues; la troisième demeura devant Callao, où elle essaya vainement de mettre le feu au galion avec un brûlot. L'amiral mourut sur cette division, le 2 juin : depuis Sierra-Léona il n'avoit plus eu de santé, et il y avoit cinq

mois qu'il étoit sans force. On l'enterra dans l'île de Lima, avec les cérémonies accoutumées.

On proposa aux Espagnols le rachat des prisonniers; mais le vice-roi s'y refusa, et déclara qu'il n'avoit que de la poudre et des balles au service des Hollandois, et qu'il feroit pendre celui qui viendroit le proposer de nouveau. Cette réponse fut une sentence de mort pour les Espagnols prisonniers; on voyoit du danger à les relâcher; on ne pouvoit les nourrir, et on les fit pendre à la vergue de l'artimon. Ils étoient au nombre de vingt-et-un : trois vieillards furent conduits à terre, avec ordre de dire au vice-roi, qu'il voyoit l'effet de sa réponse brutale, et qu'on lui feroit désormais la guerre sans quartier.

Une des divisions de la flotte revint le 15; son chef rapporta qu'il avoit fait une descente vers Pisco, mais que trouvant cette ville entourée d'un mur haut de quinze pieds, devant lequel il y avoit un retranchement, tous les officiers avoient décidé qu'il falloit abandonner l'entreprise, et se retirer; qu'on avoit fait la retraite en faisant face à l'ennemi, et qu'on s'étoit rembarqué sans autre perte que cinq hommes tués, et quelques blessés, quoiqu'il y eût dans ce lieu deux

cents hommes en armes, et deux cents cavaliers.

Cependant des forgerons dans l'île de Lima préparoient divers instrumens pour de nouvelles expéditions : on pensoit à visiter le Chili ; on abandonna l'idée d'aller à la rencontre du galion de Manille, parce qu'on étoit incertain de le rencontrer, et que l'on espéroit remporter de plus grands avantages. Le Chili offroit des richesses, ou au moins des rafraîchissemens, qui mettoient les Hollandois en état de passer aux Manilles. D'ailleurs les Indiens y étoient en guerre avec les Espagnols, et cette circonstance ajoutoit à la probabilité du succès dans les entreprises qu'on y pourroit tenter.

Les Espagnols ont beaucoup de supériorité sur les Indiens du Chili, par leur infanterie armée de mousquets; mais ceux-ci ont de bons cavaliers, et ils sont nombreux. Leur manière de faire la guerre est de se répandre dans les campagnes, de les ravager, puis de bloquer les forteresses, et d'affamer les garnisons. Les Espagnols les renforcent en y envoyant des malfaiteurs, et des soldats qui ne sont pas toujours bien soumis. La disette les fit soulever dans cette même année. Le roi d'Espagne ne tire aucun avantage de ce

pays; mais il le garde, de peur que ses habitans, devenus libres, n'inspirent le desir de la liberté aux Péruviens, et ne viennent les aider à la recouvrer; il y prend aussi des hommes pour travailler aux mines du Potose, et comme ils sont robustes et forts, qu'ils résistent au climat, ils y sont d'un grand service, tandis que ceux du Pérou y languissent et y meurent assez promptement.

Au milieu de ces projets, la flotte étoit dévorée par le scorbut; à peine avoit-on assez de monde pour armer les chaloupes, et l'on ne trouvoit au Callao ni herbages, ni rafraîchissemens, ni remèdes; il falloit cependant y demeurer jusqu'à ce que les vaisseaux y fussent tous réunis. Plusieurs étoient très-mal; mais un soulagement qu'on n'espéroit pas vint nous consoler. Un Suisse attaqué du scorbut, étant monté sur la cime de la plus haute montagne de l'île de Lima, y trouva des herbes qui lui firent beaucoup de bien. Dès qu'on le sut, le vice-amiral en envoya cueillir; il en fit apprêter en salade et en potage, et elles apportèrent du soulagement, si elles ne guérirent pas. Cette île est pierreuse, ce qui ne permet pas d'y creuser des puits; elle a trois lieues de circuit; elle

est partout rocailleuse, et ne montre d'herbe qu'au sommet de la montagne. A son extrémité occidentale sont plusieurs sépultures des Indiens.

Le 18 juillet, deux Espagnols se rendirent à la flotte sur des fagots de gros joncs; l'un étoit un comédien, l'autre un soldat; on sut par eux que le Maurice et l'Espérance avoient pris quatre vaisseaux sur la côte de l'île de Puna, près Guaïaquil, et brûlé un galion; que Callao étoit hérissé de canons et couvert de soldats; qu'on en avoit répandu sur la côte pour empêcher les Hollandais d'y faire de l'eau. Ils fuyoient Callao, parce qu'ils avoient tué un général espagnol chez une femme débauchée.

Quelques jours après, l'ennemi envoya dix chaloupes chargées de soldats, qui firent grand feu sur la Concorde, et coupèrent ses haubans. Ils s'enhardissoient peu à peu, parce que le vice-amiral voulant épargner la poudre, ne la laissoit employer que dans une nécessité absolue : ils tirèrent sur le David plus de deux cents volées de canon, sans blesser personne.

Le 29, treize de leurs chaloupes revinrent à la charge, et embarrassèrent beaucoup la Concorde, parce qu'elle ne pouvoit tirer des-

sus, sans atteindre le yacht placé entr'elle et eux. Mais enfin ce vaisseau les força à la retraite. Un des canonniers perdit le bras droit à cette attaque.

Le 3 août, le vice-amiral fut reconnu amiral de la flotte, et reçut le serment des soldats. Le contre-amiral devint vice-amiral, et un conseiller prit la place de celui-ci. Le nouvel amiral monta le Delft. Pendant ces changemens, les Espagnols revinrent encore, et on les contraignit de se retirer. Bientôt après, les deux vaisseaux qu'on attendoit se réunirent à la flotte, après avoir brûlé Guaïaquil et ses richesses, tué cent Espagnols et fait dix-sept prisonniers; ils avoient perdu trente-cinq hommes. Le capitaine Schutte eut l'honneur de cette expédition; il y avoit montré le plus grand courage, la fermeté la plus invincible. Sa valeur avoit sauvé les troupes et les vaisseaux que les ennemis vouloient couper, et ils le pouvoient par leur nombre.

Le 13, on abattit les huttes de l'île de Lima, et on se disposa à partir. La flotte étoit composée alors de quatorze voiles, parce qu'on y avoit joint trois prises: elle prit sa course vers les Piscadores, puis jeta l'ancre dans la baie qui est derrière ces îles. On y descendit,

on y creusa un puits qui donna de la bonne eau ; alors on forma un retranchement muni de canons, afin qu'on pût s'y défendre, au cas que l'ennemi vînt attaquer ceux qui étoient à terre. Il falloit du tems pour s'y fournir d'eau, parce que les puits en donnoient peu ; on se hâtoit, parce que, des montagnes voisines, les Espagnols pouvoient incommoder les travailleurs. Le 16, on retourna sur les vaisseaux, sans avoir éprouvé d'obstacles.

La flotte fit voile au couchant, et découvrit les îles Lobos, puis le cap Sainte-Claire. L'amiral se fit précéder de trois chaloupes, pour avertir les Indiens de Puna qu'ils n'avoient rien à craindre de lui, et savoir ce qui se passoit à Guaïaquil. Il y jeta l'ancre bientôt après; les chaloupes y avoient pris une petite barque; mais n'y trouvèrent ni Indiens, ni Espagnols : tous avoient disparu.

On y nétoya les trois plus gros vaisseaux ; et dans cet intervalle, on fit une nouvelle tentative sur Guaïaquil, qui n'eut pas le succès de la première : on fut obligé de se rembarquer avec perte de vingt-huit hommes : ce fut l'effet du peu d'ordre qu'une partie des soldats avoit gardé; les ennemis fuyoient, disoient-ils, et ils avoient marché

sans leurs officiers, sur les espagnols, qui s'étoient retranchés dans les maisons sur le haut de la colline; ils en furent attaqués si brusquement, qu'ils prirent la fuite, et entraînèrent tous les autres avec eux. Une seconde attaque ne fut pas plus heureuse. Ainsi, avec le double de soldats, on ne put réussir dans un projet qu'on avoit rempli avec succès quelques jours auparavant, quoique la ville fût retranchée alors, et ne le fût plus. Le peu de confiance qu'ils avoient en leur commandant peut seul expliquer cette retraite.

On nettoya ensuite les autres vaisseaux, et l'on tint un conseil, qui décida qu'il falloit faire une tentative sur Aquapulco avant de se rendre au Chili. On brûla le bourg de Puna et on s'éloigna de l'île. Quatre Français et quatre Anglais s'y cachèrent et y demeurèrent. Ils avoient bien servi et combattu avec courage, mais le mauvais succès de Guaïaquil les avoit découragés, et ils ne virent d'espérance de fortune qu'en quittant la flotte.

On vit les Gallapagos, puis les côtes de la Nouvelle-Espagne. Les calmes retardèrent la flotte; quatre rochers blancs lui annoncèrent Siguatarcio, et peu de jours après, on vit

l'île qui est devant Aquapulco, et l'on y jeta l'ancre sur le soir du 28 d'octobre. De là on voyoit le fort des Espagnols, nouvellement construit sur un promontoire; il est muni de quatre bastions défendus par des canons; il met à couvert les galions.

On chercha à parlementer avec les Espagnols, pour savoir si les vaisseaux de Manille étoient venus, mais on ne put les y amener. Cependant on conjectura des soins qu'ils prenoient, qu'ils n'étoient point arrivés encore, et on entoura le port. L'un des capitaines ayant mené ses gens à terre pour faire de l'eau, fut attaqué et perdit quatre hommes; un cinquième demeura sur le rivage, et le capitaine fit retourner la chaloupe et alla lui-même le prendre pour le ramener. Cette générosité lui coûta une blessure dont il fut long-tems malade.

Tous les vaisseaux se remirent en mer, et ce fut un bonheur; car les Espagnols rôdoient avec un corps de six cents hommes pour tomber sur ceux qui seroient occupés à faire de l'eau. On suivit d'abord la côte pour chercher les îles Ladrilleros, situées à quarante lieues au couchant d'Acapulco, et où l'on trouve de l'eau, des poissons et des patates; mais on les chercha vainement. On résolut de cingler vers l'Inde.

Le 15 janvier 1625, on découvrit des terres basses, bordées d'un brisant redoutable : c'étoit sans doute l'île Galpericomale. Les Hollandais continuèrent leur route, tourmentés par le scorbut. Enfin ils virent les îles des Larrons: celle de Guaham est haute ; ses habitans se hâtèrent de venir en canots apporter des cocos, des patates et des bananes, qu'on leur paya avec de la vieille ferraille.

Le 27 janvier, le vice-amiral et la moitié des soldats voulurent descendre dans une petite île pour y chercher des rafraîchissemens; mais les brisans et les prières des insulaires les firent revenir. Cette condescendance fut payée par les vivres que les insulaires apportèrent en abondance près de l'aiguade, où l'on étoit venu faire de l'eau et où l'on s'étoit fortifié. Après avoir fait une revue générale, le nombre d'hommes qui étoient sur la flotte se trouva de douze cent soixante. On remit à la voile le 11 de février.

Cette île, l'une de celles qu'on nomma d'abord *las Velas*, a une bonne baie; son sol est élevé, fertile, abondant en riz, en cocos, et surtout en anjamas. Les Hollandais y achetèrent deux cents poules, mais ne purent y obtenir de bestiaux. Les habitans sont grands, bien proportionnés, d'un teint rougeâtre; les hommes sont nus; les femmes ont une es-

pèce de ceinture; leurs armes sont la fronde et la zagaie. Leurs canots sont bien faits et légers. D'abord ils paroissent faire le commerce de bonne foi, mais bientôt on est forcé de s'en défier. Une balle de riz qu'ils vendirent aux Hollandais étoit remplie de sable et de pierres. On ne peut prudemment y débarquer sans armes : ils massacrent tous ceux qu'ils rencontrent à l'écart, lorsqu'ils n'ont rien à en craindre.

Le 14, on découvrit une île, que l'on crut celle de Sahavedra ; on en découvrit une seconde le lendemain, dont les habitans étoient de la taille de ceux des îles des Larrons ; ils avoient les cheveux noirs et longs, et quelques ornemens autour du corps. Ils ne purent aborder les vaisseaux. Cette île étoit encore inconnue; elle paroît être cultivée et peuplée. On résolut de gagner Gilolo et ensuite Ternate ; ce passage fut heureux, et le 4 mars on jeta l'ancre à Malaïe, dans la dernière de ces îles, où commandoit Jacques le Fèvre.

Après différentes opérations dans les Moluques, la flotte se rendit à Amboine, d'où elle partit pour faire la guerre dans l'île de Ceram. Elle y prit Louhou, brûla les négreries des rebelles, et détruisit tous leurs giro-

fles. De là, elle se rendit à Batavia. Là, elle fut séparée : les vaisseaux furent envoyés en divers lieux. L'Orange, le Hollande et le Maurice firent voile pour Surate, sous les ordres de Speult, ancien gouverneur d'Amboine. L'Espérance, le Griffon et deux yachts, allèrent tenter de nouveaux hasards vers Malacca, commandés par le vice-amiral Verchoor. L'Aigle et le David partirent pour la côte de Coromandel. Le Delft et l'Amsterdam allèrent se radouber dans l'île d'Ourust; la Concorde fit voile pour la Hollande : elle portoit l'amiral, qui mourut le 3 novembre. Il fut enterré dans l'île Pulo-Bostoc, à deux lieues de Bantam. Le vaisseau qui devoit le rendre à sa patrie jeta l'ancre dans la rade du cap de Bonne-Espérance le 21 janvier 1626, et au Texel le 9 de juillet de la même année.

L'écrivain de ce voyage, homme de sens, se nommoit Adolphe Decker. Il demeura pendant deux ans en garnison à Batavia, et ne revint en Hollande qu'en 1728. Il a fait des remarques intéressantes sur l'île Sainte-Hélène, et sur la température du climat équinoxial; mais comme ces objets ont été traités par des voyageurs plus éclairés que Decker, nous n'en donnerons point ici l'extrait.

VOYAGE

DE

CLIPPERTON OU CLIPPINGTON.

Le capitaine Clipperton étoit né à Yarmouth, dans le comté de Norfolk; ses parens étoient la plupart des gens de mer, et il s'exerça dès l'enfance dans cet art. Naturellement inquiet, avide de voyages, il saisissoit toutes les occasions d'en faire; et à trente ans il avoit parcouru les quatre parties de la terre.

Lorsqu'on l'élut commandant pour faire le voyage dont nous allons donner un précis, il passoit avec justice pour le marin le plus expérimenté. Il avoit été dans les deux Indes, dans la mer du nord, dans la Méditerranée; il avoit déjà fait le tour du monde.

C'est lui qui, en 1704, avec un bâtiment à deux mâts, à deux voiles quarrées, portant dix tonneaux, deux canons et vingt-et-un hommes, se sépara de Dampier sur les côtes du Mexique, brava la ville de Rio-Leja, y prit deux vaisseaux espagnols à l'ancre, dans l'un desquels il trouva quatre mille pièces de

huit, se retira dans le golfe de Salinas pour se radouber, et en partit pour achever sa longue et pénible course.

Il le fit par une route inconnue encore, chercha le 18e degré de latitude septentrionale, au lieu du 13e qu'on avoit toujours suivi, et atteignit, en suivant cette hauteur, les îles Philippines en cinquante-quatre jours, sans avoir éprouvé d'accidens. Il étoit embarrassé dans le labyrinthe de ces îles, lorsqu'un moine, étonné de voir un tel vaisseau dans cette mer, vint dans une chaloupe pour le reconnoître. Il le retint dans son vaisseau jusqu'à ce qu'il se fût pourvu de provisions fraîches, puis il le relâcha.

Des îles Philippines il se rendit à Pulo-Condore, où il espéroit trouver un établissement anglais; mais il apprit que ses compatriotes y avoient été massacrés. Cette nouvelle le fit tourner vers Macao; il y parla à quelques aventuriers russes qui venoient du Kamtschatka, et avoient prouvé par leur voyage la réalité d'un passage au nord-est, pour se rendre d'Europe sur les côtes de la Chine. A Macao, on pendit la moitié de l'équipage de Clipperton, comme pirates; le reste se dispersa, et leur chef trouva le moyen de revenir en Angleterre en 1706.

Clipperton étoit un marin grossier, simple, sans dissimulation, sans dignité. Sincère et franc avec les siens, il ne savoit pas se contraindre; il étoit emporté, mais s'appaisoit avec facilité, reconnoissoit son injustice et la réparoit; sévère à réprimer les désordres, il étoit humain, et prenoit soin de rendre moins cruels les malheurs qu'entraîne toujours la guerre. Après son retour, il visita les contrées septentrionales de l'Irlande, s'y fixa et y vécut paisible pendant onze ans.

Les succès du voyage de Wood Roger dans la mer du sud, avoient ranimé la passion de ces sortes d'entreprises; ils avoient fait oublier les malheurs de celles qui l'avoient précédé. On en forma une nouvelle dont on attendit de plus grands succès encore; on équipa deux vaisseaux, le Succès et le Diligent. Il falloit des commandans à ces vaisseaux, et on en chercha qui eussent déjà commandé sur les flottes royales. Tel étoit George Shelwock, qui avoit servi trente ans sur ces flottes, et étoit parvenu avec honneur au rang de premier lieutenant sur un vaisseau de guerre. Il étoit poli et gracieux, et joignoit la politesse à l'expérience, à des talens reconnus. Il étoit instruit, parloit avec facilité et avec grace; mais il étoit vain, aimoit les dis-

tinctions, et soutenoit avec hauteur sa dignité.

Ceux qui faisoient les fonds de l'entreprise s'estimèrent heureux d'avoir trouvé un tel homme; ils lui donnèrent le commandement, et lui confièrent les principales affaires. Il se rendit à Ostende avec le Diligent, afin d'y prendre des patentes telles qu'en prennent les Flamands; car ils vouloient en prendre le nom, et que les vaisseaux parussent être des bâtimens de cette nation. Ce fut pour cette raison encore qu'ils en changèrent le nom : le Succès fut nommé le *Prince Eugène*, et le Diligent, *Staremberg*. On flattoit ainsi le prince et le premier ministre de l'empereur. Le capitaine Shelwock se pourvut dans cette ville de vins et de liqueurs spiritueuses pour l'usage des deux vaisseaux, nécessaires dans un voyage de très-long cours, et sans lesquelles les contrées voisines du cap Hoorn seroient insupportables. Ces soins lui attirèrent quelques désagrémens, mais celui qui lui parut le plus difficile à supporter, fut que les quatre-vingt-dix soldats flamands qu'il avoit embarqués se montrèrent si insolens lorsqu'ils arrivèrent aux Dunes, qu'on désespéra de les faire vivre en bonne intelligence avec les matelots anglais. Il fallut donc,

après tant de frais, de tems et de soins, payer ces soldats et les congédier, former un nouveau plan, d'où naquit une source de dissentions qui se développa vers la fin du voyage.

Le capitaine Shelwock avoit agi foiblement pour faire les préparatifs du voyage, et personne ne vouloit suppléer à son défaut : il perdoit son crédit et l'estime même qui l'avoit fait choisir. On disoit que les manœuvres et la discipline employées dans une flotte royale, ne pouvoient être mis en usage sur des armateurs. De plus, les circonstances étoient changées; la guerre avec l'Espagne étoit déclarée, et on ne lui trouvoit pas les qualités nécessaires, et surtout l'expérience pour commercer et combattre sur les côtes occidentales de l'Amérique.

Ces nouvelles considérations firent rechercher Clipperton. Quelques-uns des propriétaires le connoissoient, les autres en avoient entendu parler, et il leur parut l'homme le plus propre à diriger leur entreprise. Les propriétaires avoient déjà fait quinze mille livres de frais, et n'avoient retiré aucun avantage; ils n'en pouvoient espérer qu'en faisant un bon choix d'un chef. Ils élurent donc Clipperton, et laissèrent à Shelwock le

commandement du Diligent. Mitchell commanda sous le premier, Hatley sous le second. Les vaisseaux reprirent leurs anciens noms, et tout se prépara pour le départ.

Mais les commencemens furent d'un mauvais présage. Les deux vaisseaux demeurèrent trois mois dans le port de Plymouth à attendre le vent. Il se forma des partis dans leur équipage. Shelwock supportoit avec peine de n'être pas le chef de tous. Clipperton étoit impétueux, passionné; il ne connoissoit point l'art de dissimuler. Les querelles, la discorde régnèrent entr'eux : chaque poste apportoit de nouveaux chagrins aux armateurs, et de nouveaux reproches aux capitaines. Cet état de choses subsista aussi long-tems que les vaisseaux demeurèrent à Plymouth.

Enfin, le 4 février 1719, le Succès, portant trente-six canons et cent quatre-vingts hommes, et le Diligent qui avoit vingt-quatre canons et cent hommes, sortirent du port avec un vent favorable. Ce dernier étoit chargé de toute la provision de vin et de brandevin ; le premier l'étoit de la plus grande partie des vivres. Ils eurent pendant quelques jours un vent frais, des tourbillons et de la pluie. Le Succès étoit souvent obligé

de ferler ses voiles, pour ne pas devancer le Diligent. C'étoit, disoit Shelwock, parce que Clipperton avoit rendu son vaisseau plus pesant; Shelwock lui avoit demandé qu'on le déchargeât d'une partie du vin et des liqueurs, afin qu'il pût mettre quelques-uns de ses canons à fond de cale, et allât mieux à la voile. Clipperton ne fit pas attention à sa demande, et de là naquirent des soupçons que Clipperton ne vouloit pas aller de conserve avec le Diligent; mais, dans ce cas, il auroit dû, ce semble, partager les provisions.

Le 19, il s'éleva une tempête qui força les deux vaisseaux à ne laisser que leurs voiles de perroquet. Le vent se renforçant encore, le Succès donna au Diligent le signal de ferler toutes les voiles et de s'approcher, et le soir, à onze heures, les deux vaisseaux étoient à la cape. La tempête diminua le lendemain, et Clipperton mit toutes ses voiles au vent; il cingla entre le sud et le levant, tandis que Shelwock faisoit route vers le nord, suivant l'ordre qu'on lui en avoit donné. Depuis ce jour, ils se perdirent de vue jusqu'au moment où ils se retrouvèrent inopinément dans la mer du sud.

Ici seulement commence le récit du voyage de Clipperton autour du monde. Il se trou-

voit en mer sans boissons fortes et sans compagnon : leur premier rendez-vous étoit aux îles Canaries ; il y dirigea sa course, et le 5 mars il vit l'île de Gomera ; il s'y pourvut de vin et de rafraîchissemens, puis il croisa pendant dix jours pour attendre l'autre vaisseau ; mais ne pouvant le découvrir, il fit voile vers le promontoire des Iles Vertes ou du Cap Vert, où avoit été marqué leur second rendez-vous.

Les Canaries, que leur fertilité et la douceur de l'air qu'on y respire avoient fait connoître des anciens sous le nom d'*Iles Fortunées*, furent découvertes en 1402 par les Espagnols ; ils leur donnèrent le nom qu'elles portent aujourd'hui, et celui d'*Iles des Chiens* qu'elles n'ont plus, parce qu'ils n'y virent point d'autres êtres vivans que ceux-là. Elles sont au nombre de huit. La plus grande est celle de Canarie, elle a neuf mille habitans ; elle est le siége d'un évêque, d'un tribunal de l'inquisition et d'un conseil royal. On voit, à Ténériffe, une montagne, qui, selon l'opinion commune, est la plus haute de l'univers ; on la découvre de soixante lieues en mer ; il faut trois jours pour en atteindre le sommet couvert de neiges, excepté depuis le mois de juin à celui d'Auguste.

L'Ile de Fer est une des plus grandes de ces îles, mais elle est stérile et sans eau douce; la Providence y a fourni un moyen de remédier à ce mal, car il croît sur toute l'île un arbre chargé de feuilles épaisses, qui demeure toujours vert; de petites nuées le couvrent de rosée qui descend en gouttes et remplit un vase qu'on pose dessous : telle est son abondance, qu'elle fournit aux besoins des habitans et à ceux des bestiaux qu'ils nourrissent.

La plus grande richesse des Canaries est le vin, et on en transporte dans tous les pays du monde. A environ cent lieues de ces îles, vers le couchant, des marins ont souvent vu une île qu'on nomme *Santa-Baranora*, qu'on croit habitée par des chrétiens; mais on ne peut dire quel est le culte de ces chrétiens, ni quelle est leur langue. Les Espagnols ont tenté d'y aborder sans y avoir pu réussir, ce qui a fait croire que c'étoit une île enchantée.

Le 21 mars, ils découvrirent Saint-Vincent et y jetèrent l'ancre dans une baie; ils y croisèrent ensuite pendant deux jours, dans l'espérance d'y découvrir le Diligent, mais ce fut en vain : le courage des matelots en fut abattu, et Clipperton regardoit le passage

par le détroit de Magellan comme très-difficile, parce qu'il étoit privé de vin et de liqueurs fortes, nécessaires pour ranimer les esprits des marins dans ce triste voyage.

On dit que les Iles Vertes prennent leur nom du Cap Vert, situé en Afrique vers la même latitude; d'autres disent que ce nom leur vient de la mer qui les environne, toujours si couverte d'un herbe verte, qu'on a peine à distinguer l'eau : les vaisseaux n'y naviguent qu'à l'aide d'un vent assez fort. Cette herbe porte des baies semblables à des groseilles, mais insipides. On ne peut dire comment elle croît, car on n'y voit point de terre, et la mer y est presque partout sans fond.

Ils partirent de Saint-Vincent le premier avril, et le 29 mai ils trouvèrent, par leurs observations, qu'ils étoient sous le 52e degré 15 min. de latitude méridionale, à la hauteur du Cap de la Vierge, extrémité septentrionale de l'entrée du détroit de Magellan; ils entrèrent dans le détroit ce jour même, et envoyèrent leur chaloupe vers le rivage du continent, dans un fleuve dont l'eau étoit douce, mais qui étoit alors gelé; les matelots y virent de grands troupeaux d'oies et de canards très-sauvages. L'aide-chirurgien étant

tombé sur le rivage, on ne put l'amener à bord que le lendemain; il fut trouvé presque gelé.

Ils jetèrent l'ancre vers l'île de la Reine-Elisabeth, et y trouvèrent une grande abondance de polytric, plante que les boucs malades recherchent avec avidité, et qui semble leur rendre la santé. Ils la mangèrent crue, ils la mêlèrent à leur soupe, ils remplirent leurs flacons de son suc. Ils trouvèrent aussi dans ce lieu beaucoup d'oiseaux sauvages et de moules; ils en partirent après avoir rempli leurs futailles d'eau douce.

Le 22, ils jetèrent l'ancre dans une belle baie, qui reçut de la profondeur de ses eaux le nom de *Baie sans Fond.* Les arbres y étoient hauts, couverts de neige, et répandoient autour d'eux une blancheur éblouissante.

Le 29, ils virent un canot chargé de quatre Indiens; ils étoient de taille moyenne, de couleur obscure; leur visage étoit large et rond, leur front bas, leur chevelure noire, tombant droite sur leurs épaules. Leur habit n'étoit qu'un morceau de peau attaché au milieu de leur corps, et ce qui paroît plus remarquable, c'est une ligne en croix, d'un bleu de ciel clair, qui se remarque à la nais-

sance du poignet. Ils parurent très-jaloux de leurs femmes; ils ne permirent pas qu'aucune vînt à bord. Clipperton leur donna du pain et du fromage, et un peu de brandevin, quoiqu'il en eût bien peu : ils mangèrent volontiers nos vivres, mais on ne put les déterminer à boire l'eau de vie.

Ils avoient avec eux des arcs, des flèches et quelques filets. Après avoir demeuré environ deux heures avec les Anglais, ils ramèrent vers le rivage, et annoncèrent par des signes qu'ils reviendroient. Clipperton envoya la chaloupe sur le bord; elle revint le soir avec des Indiens, qui apportoient une grande quantité de moules qui leur servent de pain, et ils les échangèrent contre des couteaux et d'autres bagatelles. Ces hommes forment un peuple très-simple. Un Anglais, laissé sur le rivage, passa deux nuits et un jour avec eux, et n'y reçut que des marques d'affection ; ils ne sont cruels que lorsque nous les forçons à l'être.

Tous les matelots étoient malades, et il en mouroit un presque tous les jours. Le 8 juillet, ils ensevelirent leur premier canonnier; ils élevèrent une planche sur son tombeau, et y gravèrent ces mots: Williams Pridham, premier canonnier du Succès,

mourut le 7 juillet 1719, et fut enterré encore dans ce même lieu.

Le 20, le capitaine Mitchell et le lieutenant Davidson allèrent avec la chaloupe chercher le canal qu'une tartane française avoit découvert en 1713, par lequel elle avoit pénétré dans la mer du sud, et s'assurer si l'on ne pourroit pas jeter l'ancre au-dessus du cap Quad; ils revinrent le 29, après avoir trouvé le canal, mais il étoit si étroit, qu'il étoit dangereux de s'y engager. Ils avoient aussi trouvé diverses bonnes baies au nord-ouest du cap Quad, et où l'on pouvoit jeter l'ancre; des Indiens leur avoient donné du veau marin qu'ils avoient fait bouillir et rôtir : il avoit le goût de la bête fauve.

Le premier Auguste, ils continuèrent leur voyage avec beaucoup de difficultés et de dangers, et le 18, ils se trouvèrent dans la mer du sud, mais trop foibles pour rien entreprendre. Ils cinglèrent droit vers l'île Juan-Fernandez, le troisième et dernier rendez-vous que les vaisseaux se fussent donné; ils y arrivèrent le 7 septembre, et y cherchèrent en vain les traces du Diligent. Ils y croisèrent un mois entier, et avant leur départ, ils enterrèrent une inscription au

pied d'un arbre qui s'élevoit sur la place du débarquement, et étoit placé de telle manière, qu'il devenoit impossible de ne pas s'en apercevoir, on y avoit gravé ces mots : Le capitaine Jean-Williams Magée, 1719. C'étoit le nom du chirurgien du Succès ; il étoit connu de tous les gens de Shelwock, et son nom leur devoit être plus agréable que celui de Clipperton ; de plus, si cette inscription étoit lue par des Espagnols, elle pouvoit les tromper.

Ils avoient porté leurs malades sur le rivage, et employé tous les moyens les plus salutaires pour les rétablir ; mais ils manquoient de cordiaux, et cette idée seule les abattoit. Le tems étoit fort variable ; il fit beaucoup de pluie, et ils éprouvèrent quelques ouragans. Ils y trouvèrent beaucoup de chèvres, qui leur fournirent des alimens frais et des provisions pour la mer ; car ils y trouvèrent aussi du sel, et s'en servirent pour conserver la chair de ces animaux. Ils s'y pourvurent encore de bois et d'eau, y nétoyèrent leur vaisseau, et le rendirent plus propre à naviguer et à combattre dans les mers où ils alloient croiser. Clipperton croyoit le Diligent perdu, au moins il l'assuroit, pour

calmer ses gens qui regrettoient le capitaine Shelwock, et plus encore les liqueurs fortes qui étoient dans son vaisseau.

La beauté et la fertilité de l'île engagèrent quatre des gens de Clipperton à y demeurer, et ils prirent la fuite dans les montagnes: des chasseurs de chèvres en firent deux prisonniers, après les avoir menacés plusieurs fois de faire feu sur eux, avant qu'ils voulussent se rendre.

Le 7 octobre, ils se préparèrent à s'éloigner de cette île. Le capitaine Mitchell éleva sur une langue de terre une croix taillée, au pied de laquelle il enterra une bouteille qui renfermoit une lettre au capitaine Shelwock, où il lui assignoit un autre rendez-vous, et un signal par lequel il pourroit distinguer le Succès de tout autre vaisseau de ces mers. Ils levèrent l'ancre à huit heures du matin, et s'éloignèrent de l'île Juan-Fernandez, où ils abandonnèrent leurs deux fugitifs. Ils firent voile vers le nord jusqu'à la hauteur de Lima, où ils se proposoient de croiser; ils s'y trouvèrent dans un état de foiblesse qui leur fit craindre de n'y pouvoir remplir leur but, car depuis leur passage sous la ligne ils avoient perdu trente hommes. On n'étoit pas sans inquiétude sur les entreprises qu'on al-

loit former; et le capitaine crut devoir relever le courage de ses matelots par un écrit qu'il fit attacher au grand mât.

Le 25 octobre, on donna la chasse à un petit bâtiment qui fut bientôt atteint. Cette première prise ne fut pas d'un présage bien flatteur pour la suite : c'étoit un senau de quarante tonneaux, chargé de sable et de décombres, et que menoient six Indiens et deux noirs. Tout ce que les Anglais y trouvèrent digne de quelque attention, fut deux cruches remplies d'œufs, deux autres remplies de sirop, et quelques pièces de huit, en argent massif. Le même jour, ils prirent un vaisseau de cent quarante tonneaux, nommé le *Saint-Vincent*, chargé de bois de Guaïaquil, et qui portoit encore deux moines, seize Indiens et quatre noirs. Le 30, ils s'emparèrent d'un autre de quatre cents tonneaux, nommé la *Trinité*, qui avoit été pris dix ans auparavant par le capitaine Rogers, lorsqu'il surprit et pilla Guaïaquil : son chargement étoit d'un prix considérable, et il portoit plusieurs passagers. Le 2 novembre, ils en prirent encore un du poids de soixante-dix tonneaux, sur lequel on trouva le comte de Laguna, d'autres passagers, beaucoup d'argent, et quatre cents cruches de vin et

de

de brandevin, qui furent d'une grande utilité.

Clipperton donna au comte le choix, ou de demeurer à bord de la prise, ou de passer sur le Succès, où il pouvoit jouir de beaucoup plus de commodités. Le comte préféra le premier, et on lui laissa ses domestiques. Le capitaine donna à ses gens une partie du vin et du brandevin trouvés sur la prise, et il leur servit d'un bon restaurant. Cependant ses prises l'affoiblissoient; plus du tiers de ses gens y étoient occupés; il desiroit faire de nouvelles prises, et ne savoit pas trop ce qu'il en feroit, ni ce qu'il feroit lui-même s'il étoit attaqué.

Le 12, il découvrit dans l'éloignement une pinque de deux cents tonneaux, chargée de bois, et nommée le *Rosaire*. Son capitaine étoit un homme rusé, qui résolut de profiter d'une faute que Clipperton avoit commise, et qui ne lui échappa pas. Il vit par le nombre des prises des Anglais, qu'ils ne pouvoient envoyer beaucoup de gens sur son vaisseau. Il avoit une douzaine de passagers; il les fit cacher à fond de cale, en leur ordonnant d'obéir au bosman qui étoit Français, et de se montrer au signal qu'il leur donneroit, pour saisir les Anglais qui seroient sur leur

vaisseau : il les assura qu'il se tiendroit en état de les aider avec ses gens dès qu'il le faudroit.

Dès que ce vaisseau eut amené ses voiles, Clipperton y envoya le lieutenant Serjeantson avec huit hommes pour en prendre possession. Dès qu'il fut venu à bord, il ordonna aux Espagnols de se retirer tous dans une grande chambre, et il mit une sentinelle à à la porte. C'étoit assez, selon lui, pour sa sûreté; car il ne voyoit nul danger à craindre, et il vint avec quelques-uns des siens dans le fond du vaisseau, pour voir les richesses qu'il pouvoit renfermer : alors parurent les passagers qui s'étoient cachés; ils environnent, frappent, renversent les Anglais; le bosman s'attache à Serjeantson, l'abat et le lie. Pendant cette opération, les autres Espagnols font prisonnier la sentinelle qui veilloit sur eux; et après s'être remis en possession de leur vaisseau, ils cinglèrent vers le rivage, où ils coururent le danger de périr avec leurs prisonniers. Lorsque le capitaine s'en aperçut, il délia les Anglais; et par un bonheur inattendu, ils parvinrent tous sur les rochers contre lesquels les Espagnols avoient été se briser. Serjeantson et les siens furent envoyés prisonniers à Lima. Le vice-roi, informé de

cette action courageuse, fit bâtir pour ce capitaine un nouveau vaisseau à Guaïaquil, et le chargea de marchandises à ses frais, pour le récompenser du service qu'il venoit de rendre à l'Etat. Il soutenoit et excitoit ainsi le courage, et espéra que cet exemple ne seroit pas sans fruit.

Après leur arrivée à Lima, les prisonniers furent interrogés avec sévérité : l'un d'eux fit le récit de tout ce qui avoit précédé, parla des deux hommes abandonnés dans l'île de Juan-Fernandez, et de la lettre enfermée dans une bouteille. Le vice-roi y envoya un petit bâtiment qui s'empara des hommes et de la lettre.

Ce ne fut que le 20 du même mois que Clipperton s'aperçut que sa dernière prise lui avoit été enlevée. Après s'en être assuré, il vit que ce qui lui restoit de mieux à faire étoit de donner la liberté aux Espagnols, pour épargner ses vivres qui pouvoient bientôt lui manquer, et pour que l'ennemi instruit des bons traitemens qu'il leur avoit faits, en usât de même envers les Anglais qui étoient tombés entre ses mains.

Il vint jeter l'ancre devant l'île de la Plata avec toutes ses prises, augmentées encore d'une nouvelle de deux cents tonneaux, ap-

pelée le *Cajetan*, et qui avoit sur son bord trente Espagnols, la plupart passagers, et quarante noirs. Parvenu au port, il pensa aux moyens de rendre son voyage le plus utile qu'il étoit possible aux armateurs du vaisseau, à ses gens et à lui-même. Il savoit que toute la côte étoit en alarmes, et qu'on équipoit deux vaisseaux de guerre pour le poursuivre, l'un de cinquante, l'autre de trente canons. Il vit que les marchandises qu'il avoit à bord ne seroient point rachetées vraisemblablement dans ces contrées, et qu'elles deviendroient inutiles quand il les transporteroit en Angleterre : il les mit toutes en un tas, et résolut de les envoyer au Brésil, où l'on pouvoit les vendre avec avantage.

Dans ce dessein, il équipa le bâtiment sur lequel il avoit pris le comte de Laguna, l'arma de huit canons, y mit treize Anglais et dix noirs, avec toutes les provisions nécessaires, et le fit partir pour le Brésil avec un amas de marchandises, estimées environ dix mille livres sterling : il avoit pour commandant le capitaine Mitchell. Dès qu'il fut parti, Clipperton fit présent de ses prises aux prisonniers espagnols, après en avoir ôté tout ce qu'il y avoit de plus précieux. Il retint encore

un de leurs capitaines pour lui servir de pilote, et tous les noirs; ensuite il mit à la voile, et vint reprendre sa croisière précédente.

Le 12 décembre, vers les cinq heures du soir, ils découvrirent une voile et la prirent bientôt après; elle étoit chargée de provisions et s'appeloit le *Chapelet*. Ils s'occupèrent tout le jour suivant à en transporter la charge sur leur vaisseau. Après y avoir pris tout ce qu'ils pouvoient conserver, ils en scièrent le grand mât, pour que le vaisseau déchargé ne renversât pas, et le laissèrent aller au gré des vents. Les matelots leur dirent que les prisonniers qu'on leur avoit faits sur le Rosario étoient à Lima.

Le 27, ils vinrent dans la baie de Guanchaco, et y trouvèrent deux vaisseaux à l'ancre; ils tirèrent sur chacun un coup de fusil; on ne leur répondit pas. Ils envoyèrent leur chaloupe, et on les trouva vides: on n'y avoit laissé qu'un peu de pain et de fromage. On essaya de la tranquillité, du bruit, pour faire reparoître ceux qui les avoient montés, tout fut essayé en vain. On leur répondit du rivage, mais aucune chaloupe ne parut; on attendit jusqu'au jour suivant, puis on mit le feu à l'un et à l'autre.

Ils résolurent de se rendre aux îles Gallapagos pour se rafraîchir, et là, de demeurer aussi long-tems tranquilles qu'il seroit nécessaire, pour faire cesser l'alarme qu'ils avoient répandue. Ils cinglèrent donc vers ces îles, et le 9 janvier 1720, ils jetèrent l'ancre sur la côte septentrionale de l'île du Duc d'Yorck, située sous la ligne. Ils y trouvèrent de la bonne eau, et y nétoyèrent leur navire; ils s'assurèrent ainsi de la vérité du récit de Cowley, au tome IV, où il parle de cette île, que Rogers n'avoit pu trouver.

Le 21, ils découvrirent une voile, et la poursuivirent; elle se rendit au premier coup de fusil: le bâtiment se nommoit le *Prince Eugène*, et portoit le marquis de Villa-Rocha, avec toute sa famille, qui se rendoient à Lima. Le 26 janvier, un Espagnol mourut d'une blessure reçue à la prise du vaisseau, et le marquis desira qu'il fût enseveli selon leurs usages; on le lui permit. On lut une messe pour le mort, qui fut apporté sur le tillac: on attacha à ses pieds des sacs remplis de sable; les Espagnols lui souhaitèrent trois fois un heureux voyage, et on le lança dans l'eau; mais tous furent étonnés de voir surnager long-tems le cadavre: le marquis vit dans cet événement un mauvais

présage : il eût été plus sage d'en examiner la cause que de s'en effrayer.

Le 8 mars, un prêtre, qui avoit été pris sur le Prince Eugène, obtint la permission de descendre sur l'île Velas; il vouloit parler aux habitans, et avoit promis de les engager à venir sur le rivage avec des bestiaux, pour les échanger contre des marchandises; il ne revint que le 16, et avec quatre pièces de bétail, quelques oiseaux et des fruits, présens qu'on faisoit au marquis. Il rapporta que les commandans n'avoient pas permis aux habitans d'entrer en commerce avec eux; il disoit que le capitaine Mitchell étoit venu sur le rivage, et avoit tué quelques bœufs; mais que deux cents hommes armés, qui avoient paru tout à coup, l'avoient forcé à la retraite.

Ce jour, on surprit une lettre du marquis, par laquelle il cherchoit à soulever le peuple, à l'exciter à enlever notre chaloupe, et à tuer ceux qui la montoient. Clipperton l'en punit par quelques jours de prison. Cependant, le 20, il lui permit de descendre sur le rivage avec sa femme; mais il garda son enfant pour ôtage. Il revint à bord, le 14 avril, avec sa femme et un commandant, avec lequel on conclut qu'il seroit racheté : il de-

meura sur le vaisseau, tandis que sa femme et son fils descendirent encore. Les matelots virent avec peine cette confiance, et ce fut un sujet de murmure.

Le 20 avril, ils jetèrent l'ancre dans le golfe d'Amapalla; mais n'y pouvant trouver de l'eau, ils s'approchèrent de l'île du Tigre, où ils arrivèrent avec la plus grande facilité. Le 4 juin, ils firent voile vers la Gorgone, et le 24, ils prirent pour la seconde fois le Saint-Vincent, qui avoit alors pour capitaine don Clément de Andrado, et étoit chargé de bois et de noix de coco. Le 11 auguste, ils ancrèrent avec leur prise sur le rivage de Lobos, y descendirent, y élevèrent une tente, et y calfatèrent leur vaisseau. Là, l'équipage s'entretint sur ses intérêts, blâma ce dont il auroit pu jouir, censura le capitaine de ce qu'il demeuroit dans ces mers sans avoir un autre vaisseau pour voyager de conserve; ils critiquoient son indulgence envers le marquis espagnol; et Jacob Roch, homme prudent et fécond en ruses, trouva de nouvelles raisons pour le faire paroître coupable aux yeux des siens; ces fâcheuses dispositions furent augmentées encore par Joseph Maynard, et enfin elles produisirent une conspiration, dont le but fut d'emprisonner le capitaine et

les autres officiers, et de s'en retourner. Ils résolurent même d'abandonner leur capitaine dans l'île Lobos, et d'arquebuser tous ceux qui oseroient leur résister. Cette dangereuse conspiration fut heureusement découverte; les deux principaux furent châtiés sévèrement, l'on fit grace à tous les autres, et le complot fut renversé.

Le 17, ils prirent une barque de pêcheurs, avec une grande abondance de poisson salé; mais ils trouvèrent à leur retour, que le Saint-Vincent qu'ils avoient laissé à l'ancre devant l'île Lobos, avoit été jeté sur le rivage, et coulé à fond. Ils avoient trouvé trente-huit Espagnols sur la barque, et ils les congédièrent. Le premier novembre, ils arrivèrent dans la baie de la Conception, où un vaisseau leur échappa; ils se rendirent à Coquimbo, et prirent en chemin un bâtiment chargé de tabac, de sucre et de draps. Le 6 après midi, ils entrèrent dans ce port, et y virent trois vaisseaux de guerre, qui avoient leurs voiles de perroquet déployées: dès qu'ils aperçurent les Anglais, ils coupèrent leurs cables, et les poursuivirent. Le Succès s'abandonna au vent, et la prise imita son exemple; mais celle-ci n'alloit pas bien à la voile; un des vaisseaux espagnols l'atteignit et la prit. Il y

avoit treize des meilleurs matelots anglais, et le troisième lieutenant Jacob Milne: les deux autres vaisseaux poursuivirent en vain le Succès; il alloit mieux à la voile qu'eux et leur échappa.

Le capitaine qui s'empara de la prise espagnole, étoit don Blas de Lesso, qui devint ensuite gouverneur de Carthagène, lorsqu'elle fut attaquée par l'amiral Vernon. Il traita d'abord ses prisonniers avec dureté, sa colère étoit irritée par la fuite du vaisseau anglais; et dans ses premiers accès, il frappa Milne du plat de son épée sur la tête; mais lorsqu'il fut appaisé, il le fit appeler: il vit que ses soldats l'avoient dépouillé, et eut honte de son emportement; il lui fit donner un habit neuf, le garda quelque tems sur son vaisseau, lui rendit la liberté à Lima, paya son passage jusqu'à Panama, lui donna des provisions, une bourse de deux cents pièces de huit, et prit soin de son retour en Angleterre.

Cette perte de la prise espagnole augmenta le mécontentement contre Clipperton : on conjura de nouveau contre lui, mais il réussit à réprimer encore les mutins. Le 16, il découvrit une voile et lui donna la chasse; mais après quelques coups lâchés de part et d'au-

tre, le vaisseau espagnol échappa, parce qu'il étoit neuf et léger, et ce fut un bonheur pour les Anglais, car il étoit plus fort que le leur, et avoit été équipé pour chasser le capitaine Shelwock; il étoit commandé par le capitaine Fitzgerald, lequel ne reconnoissant point le vaisseau qu'il cherchoit, et ignorant la force de celui-ci, ne voulut pas le combattre. Mais cette course inutile irrita encore l'équipage contre Clipperton, et fit un mauvais effet pour lui-même; il commença à s'abandonner à l'ivrognerie: ce vice s'introduisit aussi chez les matelots, qui, pour se consoler des mauvais succès, s'y livroient comme lui; et cette malheureuse habitude le rendit presqu'incapable de profiter des occasions qui se présentoient pour réparer ses disgraces.

Il commençoit à manquer de provisions, et la disette le fit diriger encore vers le nord: rien ne se présenta sur sa route; il mit sur le rivage les prisonniers espagnols, et chercha les îles Gallapagos pour s'y rafraîchir. Dans ce passage, il y eut des inquiétudes sur son vaisseau, et il perdit son munitionnaire le 4 décembre. Ce jour là ils se virent auprès des îles qu'ils cherchoient, mais ils n'y purent trouver d'ancrages, ni des sources d'eau,

quoique dans leur voyage précédent ils eussent trouvé une belle rade ; ce qui donna à Shelwock une occasion de dépriser les talens de Clipperton.

Il se rendit aussi promptement qu'il le put à l'île des Cocos, où il espéroit trouver abondamment du poisson, des oiseaux et des cocos ; mais la plupart de ses gens languissoient de foiblesse et de maladie. L'île parut à leur vue le 17, et leur inspira une joie inexprimable ; ils y descendirent le même jour, y construisirent une espèce de cabane pour les malades, et s'occupèrent à les y transporter. Le capitaine y perça son dernier tonneau de brandevin, et en fit distribuer un verre tous les jours à chaque matelot ; et le jour de l'an il leur donna en société quatre pintes de forte bière. Le repos et l'abondance des vivres redonna des forces à tous, et ils purent bientôt faire leurs travaux accoutumés, couper du bois, et remplir leurs futailles.

Le 17 janvier 1721, le capitaine donna les ordres nécessaires pour le départ ; mais lorsqu'il fit l'inspection de ses gens, il lui en manqua onze, trois Anglais et huit noirs qui, préférant d'habiter cette île aux dangers et aux incommodités qu'ils éprouvoient à

bord, s'y réfugièrent pour y vivre plus libres et plus heureux.

Le 25, ils découvrirent les côtes du Mexique et une voile; il lui donnèrent la chasse et l'atteignirent : c'étoit un vaisseau nommé *Jesus-Maria*, commandé par Shelwock. Il n'avoit que quarante de ses hommes vivans; Le Diligent s'étoit perdu sur les côtes de Juan-Fernandez, où de ses ruines ils avoient construit une barque, avec laquelle ils avoient erré long-tems de Pisco à Lima, et fait cette prise. Ils n'avoient point élu de chef, mais seulement un maître des pompes, choisi à la pluralité des voix; et par un accord fait entr'eux, ils s'étoient partagé tout ce qu'ils avoient tiré du vaisseau.

Le 27, Shelwock vint à bord, mandé par Clipperton et l'agent des armateurs ou propriétaires, pour lui faire rendre compte de ce qui avoit été sauvé du naufrage du Diligent. Dodd, lieutenant des soldats de marine, vint avec lui, et se plaignit d'avoir été mal vu, pour avoir soutenu les intérêts des propriétaires. Ce jour, Shelwock envoya aussi à bord six caisses de poix, deux tonneaux de goudron et six plaques de cuivre. Clipperton lui donna vingt-quatre pièces de canon sur le tillac, quelques arquebuses, un

compas et autres choses nécessaires. Ses gens achetèrent aussi des habits, des souliers, des chapeaux. Hendry, munitionnaire, et Dodd ne voulurent pas retourner avec Shelwock, et demeurèrent sur le Succès.

Au commencement de mars, ils projetèrent de faire quelques tentatives sur le vaisseau de Manille, avant qu'il fût rentré dans Aquapulco; ils formèrent ensuite un conseil général, pour décider en commun ce qu'il convenoit de faire. Mais avant de rien déterminer, Clipperton proposa de former un capital commun à tous, de mettre en oubli les fautes passées, et de procurer le plus grand bien des propriétaires. Shelwock et les siens rejetèrent ses propositions, parce qu'ils ne vouloient rien rendre de ce dont ils s'étoient mis en possession. Clipperton et les siens jugèrent aussi qu'ils n'avoient rien à attendre de cet autre vaisseau, qui étoit trop foible pour l'exécution de leur dessein, et ils résolurent de faire voile pour les Indes orientales, sans attendre Shelvock ou lui demander des conseils.

Ils exécutèrent ce dessein, et dans cinquante-trois jours, ils parvinrent des côtes du Mexique à l'île de Guam. Le 13 mai, ils jetèrent l'ancre dans la rade Vmatta, et en-

voyèrent leur chaloupe sur le rivage avec le pavillon de paix, pour demander quelques provisions. Ils furent d'abord reçus avec honnêteté, et on promit de leur fournir de toutes les productions de l'île celles qui leur seroient nécessaires. Bientôt vint une chaloupe avec du bœuf, du pain, du sucre, du vin de palmier, des fruits, du brandevin et abondance de chocolat. Par reconnoissance, tout l'équipage but à la santé des habitans de Guam au bruit de six pièces de canon : ce fut le dernier acte de civilité qui s'exerça entr'eux.

Le 18 mai, ils permirent à leur prisonnier, le marquis de Villa-Rocha, de descendre sur le rivage, accompagné de l'agent, du premier lieutenant et du chirurgien, après être convenu de son rachat avec le commandant. La chaloupe s'occupa durant six jours à porter au vaisseau, du bois, de l'eau et des provisions; et durant ce tems, le commandant leur demanda des munitions de guerre et des armes. Clipperton lui envoya onze arquebuses, trois cruches de poudre, du plomb, soixante fusils, quatre paires de pistolets, des sabres et des épées.

Le 25, ils reçurent une lettre où le commandant leur demandoit deux noirs, parce

qu'ils étoient chrétiens, sujets du roi d'Espagne, et quelques vases consacrés. Il desiroit encore une attestation signée, que la paix avoit été proclamée, et déclara qu'il retiendroit les sieurs Godfrey et Prytty, jusqu'à ce qu'on eût accordé sa demande. Clipperton répondit que la Solidad, la dernière prise qu'ils avoient faite sur la côte du Pérou, lui avoit dit que la paix étoit faite entre l'Angleterre et l'Espagne. Il assura de plus le commandant, que si dans vingt-quatre heures l'argent du rachat et les deux Anglais qu'il avoit retenus n'étoient pas à bord, il détruiroit les maisons voisines du rivage, mettroit le feu aux bâtimens qui étoient dans le port, et feroit dans les îles Philippines tout le mal qui seroit en son pouvoir. Cette déclaration les rendit ennemis; les habitans élevèrent une batterie sur le rivage; ils firent feu de tous côtés, blessèrent plusieurs matelots avec des pierres et le plomb, gâtèrent les cordages, et tuèrent Davidson, premier lieutenant du vaisseau anglais, homme excellent comme guerrier, et bon marin.

Dans cette pressante nécessité, le capitaine ne pouvoit agir : il étoit ivre, et les officiers signèrent un écrit par lequel, sans préjudice de son autorité, ils élisoient Cook pour leur chef.

chef. D'abord ils allégèrent le vaisseau de l'eau qui étoit à fond de cale, placèrent leurs canons de manière à porter le vaisseau en avant, et à éviter le rocher. Heureusement ils n'eurent qu'un homme blessé dans ces opérations. Le vaisseau, percé de coups, fut mis enfin à flot; ils mirent la chaloupe, criblée de même, sur le tillac; levèrent leur petite ancre, coupèrent les cables, et avec un canot firent remorquer le bâtiment. Cependant le feu de l'ennemi avoit redoublé, et ils reçurent tant de coups entre l'eau et les voiles, qu'un de leurs gens fut tué et deux blessés; ils perdirent des ancres, des cables, quatre pièces de canon, dix-neuf tonneaux de poudre, eurent deux hommes tués et six blessés, demeurèrent exposés pendant 50 heures au feu de l'ennemi, et n'étoient pas encore assez hors de portée pour ne pas craindre d'en être attaqués le lendemain matin. Vers les dix heures du matin, ils purent mettre à la voile; leurs cordages furent réparés, tout y étoit occupé, et les charpentiers n'avoient pas peu à faire pour rafermir les mâts et rétablir les vergues. Ils s'éloignèrent à six heures du soir, abandonnant Godfrey et Pritty dans les mains de l'ennemi. Ce fut une des fautes les plus graves de Clipperton, car

il ne devoit laisser descendre le marquis sur le rivage, qu'après en avoir reçu la rançon.

Le 24 juin, ils virent les îles Bashées, et le 31 le banc de sable qui forme les îles de Prata. Le premier juillet, ils rencontrèrent une autre île, et quelques bateaux de pêcheurs qui semblent annoncer des îles qui ne sont point marquées sur les cartes. Ils jetèrent l'ancre vers l'une de celles qu'ils découvrirent, et envoyèrent leur chaloupe pour prendre langue; mais ils ne purent rien apprendre qui les aidât à se diriger vers Macao, ni ne trouvèrent aucun pilote qui pût les conduire à Amoy. Ils parvinrent à s'y rendre le 5; et ne pouvant y entrer le jour, ils louvoyèrent durant la nuit: le matin leur montra beaucoup de serpens sur la mer: les fleuves les y entraînent avec rapidité.

Enfin ils jetèrent l'ancre, et se crurent sauvés en se trouvant dans un lieu où ils pouvoient se refaire de leurs fatigues et réparer leur vaisseau. A peine ils furent ancrés, que dix douaniers vinrent à bord: ils leur demandèrent d'où ils venoient, et ce qu'ils cherchoient dans ce port. Clipperton répondit que le vaisseau appartenoit au roi de la Grande-Bretagne, et que le mauvais tems les avoient conduits dans ce lieu pour s'y

pourvoir de vivres. Ces réponses les satisfirent.

Cependant l'équipage se divisa de nouveau; chacun vouloit qu'on lui donnât sa part du butin, chacun se la faisoit à soi-même. Clipperton et les autres officiers virent qu'il faudroit enfin les satisfaire, mais ils vouloient qu'on gardât la part des prisonniers, et que Hendry et Dodd qui avoient passé sur le Succès en eussent une : les matelots s'y refusoient. Pendant ces contestations, quelques-uns d'eux descendirent sur le rivage sans en demander la permission, Clipperton voulut les en faire châtier, tous les matelots s'y opposèrent, tout fut bientôt en désordre; l'équipage refusa de travailler jusqu'à ce qu'on lui eût donné son argent; les plaintes se répandirent sur terre, et le mandarin envoya des soldats à bord, avec un ordre précis au capitaine Clipperton de se soumettre à leurs volontés.

Ils firent enfin leur partage le 16 septembre. Il fallut ne rien laisser aux prisonniers comme l'équipage l'avoit décidé, rien aux enfans de ceux qui avoient été tués, rien à Hendry et à Dodd, et par-là chaque matelot se trouva riche de quatre cent dix-neuf écus. Les propriétaires reçurent leur portion en

argent non monnoyé, en or, en pierres précieuses; et Clipperton la fit passer sur un vaisseau portugais, nommé la *Reine des Anges*, commandé par don Francisco la Vere. Ce vaisseau partit, parvint au Brésil, et fut mis en cendres, le 6 juin 1722, dans la rade de Rio-Janeiro; de sorte que de tout ce que les armateurs avoient avancé, ils ne retirèrent pas mille huit cents livres sterling.

Le 30 septembre, le Succès sortit de la rade d'Amoy, dans la province de Tonkin, après y avoir payé aux Chinois mille sept cents écus pour droit d'ancrage, et il vint aborder à Macao le 4 octobre. En entrant dans le port il salua la forteresse, qui lui répondit. Il descendit sur le rivage, et y trouva le capitaine du vaisseau sur lequel il avoit embarqué la part du butin des propriétaires. Ce fut une nouvelle occasion pour l'équipage de se plaindre encore, ce qui détermina les officiers à vendre leur vaisseau au principal facteur de la compagnie des Indes; ils le lui cédèrent pour quatre mille écus. Chacun fut libre alors de faire ce qui lui paroissoit préférable, et d'employer son tems à conserver, accroître ou dissiper ce qu'il possédoit. Ils croyoient que le capitaine Mittchell avoit péri avec son vaisseau et sa charge, ou, ce

qui leur étoit égal, qu'il étoit tombé dans les mains des ennemis, et ainsi que ce qu'ils avoient dans les mains étoit tout ce qu'ils pouvoient espérer.

Vingt d'entr'eux s'embarquèrent sur un vaisseau chinois pour se rendre à Canton; il leur en coûtoit six écus par tête. Ce vaisseau fut pris par un pirate; et la plupart perdirent tout ce qu'ils possédoient. Après un séjour assez court à Macao, Taglor se rendit à Canton sur un petit bâtiment armé. Là, il lui fallut payer vingt écus pour lui et pour les autres marins anglais qui s'y étoient retirés; on en prit davantage encore à leur départ, après leur avoir promis des secours pour retourner chez eux.

Déjà divers vaisseaux avoient mis à la voile, et la factorerie anglaise ne leur avoit point encore permis de s'y embarquer; enfin ils s'adressèrent à elle tous ensemble, et l'on convint qu'elle rendroit chaque Anglais dans sa patrie pour cinq livres sterling: tous payèrent cette somme. Taylor se rendit un des premiers à Batavia, d'où il fit voile pour le cap de Bonne-Espérance; il toucha en mars à Sainte-Hélène, et arriva en mai 1722 à Londres.

Les autres matelots anglais qui avoient

composé l'équipage du Succès s'y rendirent aussi, les uns plus tôt, les autres plus tard, selon qu'on leur en donna l'occasion. On n'entendit plus parler du capitaine Mitchell, et de ceux qui avoient été envoyés au Brésil avec lui. Peut-être il s'établit dans l'île Velas, où il étoit descendu pour se procurer des vivres.

Clipperton revint comme passager de Macao à Batavia, sur le vaisseau dont il avoit été capitaine. Là, il monta sur un vaisseau hollandais, vint débarquer à Galway en Irlande, où il mourut de chagrin une semaine après son arrivée. Telle fut la fin de ce malheureux voyage de Clipperton.

Fin du second Volume.

TABLE

Des matières du Tome second.

Fin de la Table.



